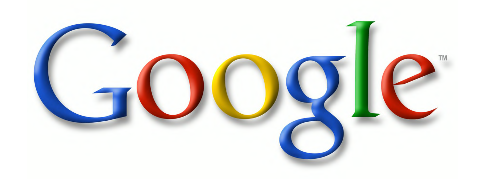
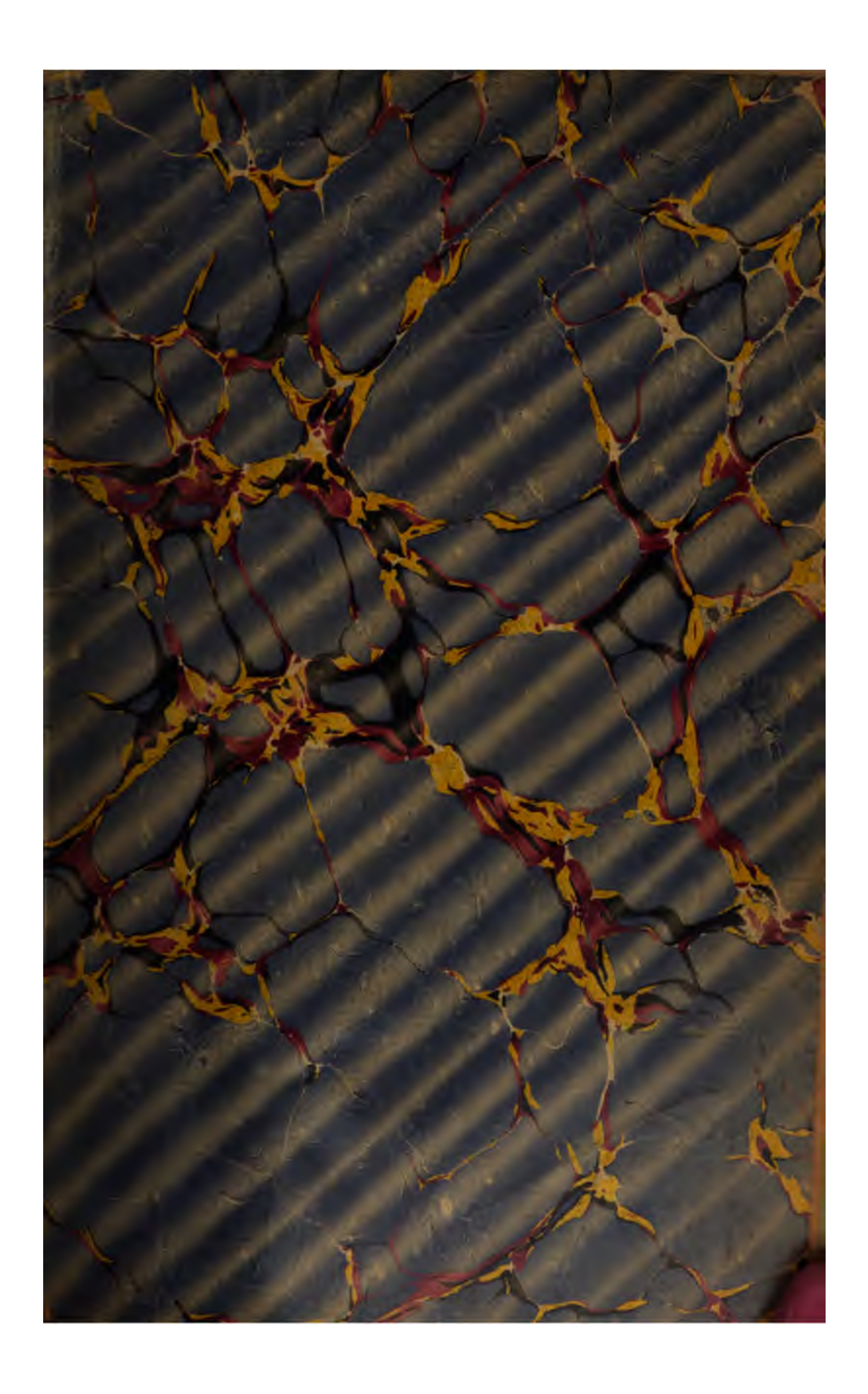




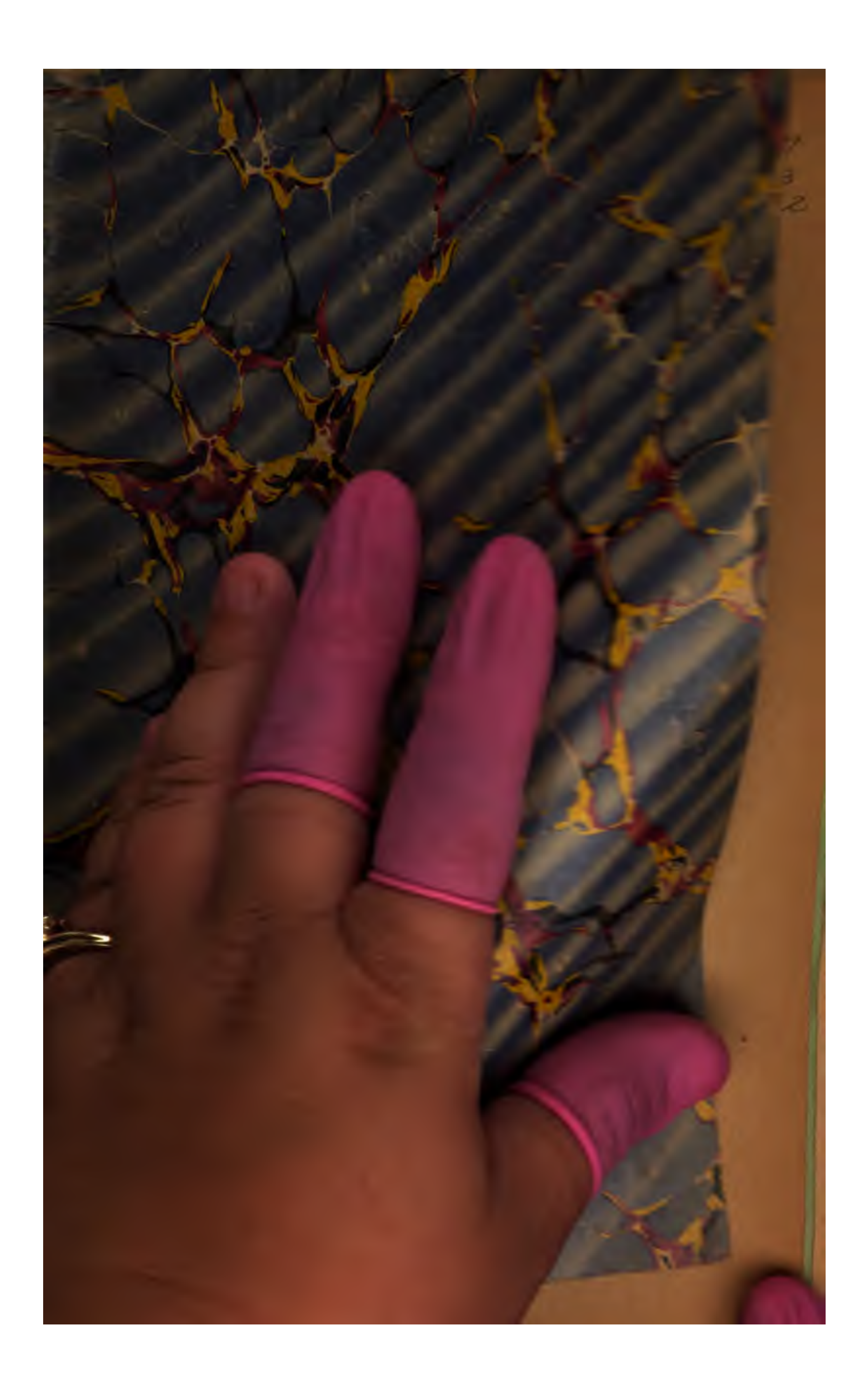
B 823,575


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LES CARACTÈRES

PAR

FR. PAULHAN

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE
AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE NOUVELLE

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1902

LES

CARACTÈRES

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

L'activité mentale et les éléments de l'esprit. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* . . . . 10 fr.

Les phénomènes affectifs et les lois de leur apparition. 2° édition. 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. . 2 fr. 50

Les types intellectuels : esprits logiques et esprits faux. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. . . . 7 fr. 50

Joseph de Maistre et sa philosophie. 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. . . . . 2 fr. 50

Psychologie de l'invention. 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. . . . . 2 fr. 50

Le nouveau mysticisme. 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50

Physiologie de l'esprit. 5° édition refondue. 1 vol. in-32 de la *Bibliothèque utile*. Broché, 60 cent. ; cartonné. . . . . 1 fr.

LES

CARACTÈRES

PAR

FR. PAULHAN

DEUXIÈME ÉDITION REVUE
AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE NOUVELLE

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1902

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Je réimprime ce volume à peu près tel qu'il a paru il y a quelques années. Épuisé bientôt après son apparition, il avait reçu du public un accueil que je ne pouvais espérer meilleur. La question que j'y traite est d'ailleurs intéressante à plus d'un titre, et, dans ces derniers temps, elle a beaucoup occupé les psychologues. M. Azam, M. Bernard Pérez, M. Ribot l'avaient abordée avant moi, et le livre de M. Fouillée, celui de M. Malapert, d'autres encore ont suivi le mien. Malgré tout il me semble que ma conception du sujet demeure encore neuve et personnelle. Comme plusieurs objections, dont quelques-unes seraient graves si elles étaient fondées, m'ont été adressées par divers critiques, je voudrais ici répondre aux principales d'entre elles et dissiper aussi quelques malentendus. Cela me sera une occasion de préciser, d'approfondir ou d'indiquer quelques points importants de la théorie.

Mon but était, en appliquant à la psychologie concrète les grandes lois que m'avait données l'étude de la psychologie générale, d'étudier les éléments du caractère, leurs formes diverses, leur évolution, et d'établir une classification des types permettant, par l'analyse des individus de rattacher ceux-ci aux divers échelons des séries ainsi formées. Pour des raisons que je tâcherai tout à l'heure de rendre plus claires, toute classification synthétique complète me paraissait et me paraît toujours inadmissible. Et je rencontrais dans le caractère deux principaux éléments, l'un concret, l'autre abstrait. L'élément concret, ce sont

nos tendances mêmes, nos passions, nos désirs : l'amour du bien ou la gourmandise, l'ambition ou la méchanceté, etc., qui produisent par leur prédominance des types comme ceux du sensuel, de l'ambitieux, du méchant. L'élément abstrait, ce sont les lois selon lesquelles ces tendances sont, dans un même individu, reliées les unes aux autres, se combattant, se remplaçant sans se heurter et dominant l'esprit tour à tour ou bien encore s'associant harmoniquement. Ces diverses formes de caractère nous donnaient des types comme les équilibrés ou les incohérents, les maîtres d'eux-mêmes ou les impulsifs. Enfin, et tout en compliquant un peu ces deux groupes, je déclarais qu'il ne me semblait pas possible de former des groupes réguliers de types, capables de servir de base à une classification synthétique des caractères par la coordination constante d'une qualité d'un de ces groupes avec une qualité de l'autre, qu'on pouvait par exemple être unifié par l'ambition ou par la gourmandise, impulsif dans la cruauté comme dans la bienveillance. Tout en reconnaissant que dans chaque individu il y avait des relations étroites entre divers éléments du caractère, et qu'une dépendance plus ou moins étroite les reliait les uns aux autres, je n'ai pas trouvé que ces corrélations prissent des formes régulières dans l'ensemble de l'humanité, ni cru qu'elles aient donné naissance à des formes complexes et constantes formant autant de familles ou d'espèces psychologiques comparables aux différentes espèces animales.

J'arrivais ainsi à proposer une série classifiée de types abstraits échelonnés, d'une part, de la systématisation parfaite à la complète incohérence et, d'autre part, de la prédominance des tendances les plus étroites et les plus spéciales, des tendances vitales et égoïstes, aux tendances les plus désintéressées, les plus générales, ou les plus abstraites. La science du caractère était ainsi rattachée aux lois de la psychologie générale telles que j'avais tâché de les établir dans un autre ouvrage, et, en même temps, elle était mise étroitement en rapport avec une doctrine morale que j'ai ébauchée dans quelques études et qu'elle contribuait à préparer. Car il se trouvait que la classification psychologique que j'indiquais pouvait être également une

classification morale. J'indiquais, sans y insister, ce côté de la question.

Sur ces divers points qui sont essentiels, j'ai des observations à présenter, des réponses à soumettre à mes lecteurs et aux critiques qui ont discuté ma conception.

I

§ 1. — Je m'occuperai d'abord des deux grandes séries de traits qui m'ont paru, par leur combinaison, constituer le caractère. Y a-t-il autre chose dans la personnalité que les tendances et les lois dont j'ai parlé? Je ne le pense pas. Mais M. Fouillée, dans une étude où il me témoigne d'ailleurs à plusieurs reprises une bienveillance dont je lui suis très reconnaissant, m'a critiqué à ce sujet. « Entre les formes générales de l'association systématique, dit-il, et les objets particuliers des tendances ou des passions il nous semble qu'il doit exister un intermédiaire, et cet intermédiaire, c'est précisément le caractère même, c'est-à-dire la nature propre de la sensibilité, de la volonté, de l'intelligence ainsi que de leur relation mutuelle. L'application à tels ou tels « objets » est ultérieure et dérivée; ce qui est primordial, c'est le mode individuel de développement et de fonctionnement du processus psychique, *sentir*, *penser*, *vouloir*. Chacun de nous a préalablement une organisation subjective, cérébrale et mentale, dont nos tendances, ambition, amour, sensualité, passion du beau, passion du vrai, etc., ne sont, comme on l'a vu, que des déterminations objectives, et, pour ainsi dire, des emplois. Ce n'est donc pas la passion dominante qui fait le caractère, c'est la prédominance de la sensibilité, ou de l'intelligence, ou de la volonté, puis de telle sensibilité, de tel mode d'intelligence, etc. » Et M. Fouillée estime que l'on peut étudier, comme je l'ai fait, les formes de l'association et les tendances qui constituent la personnalité « sans que le fond même de la vie intérieure soit abordé ».

(1) Fouillée. *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races*. Paris, Félix Alcan.

Pour que cette objection parût fondée, il faudrait qu'on pût me montrer des formes de caractère qui ne rentreraient pas dans ma classification. Si ma méthode permet d'analyser et de classer toutes les formes de caractère que d'autres procédés peuvent faire reconnaître, l'objection tombe. Et si elle permet de les analyser avec plus de précision, d'en distinguer et d'en classer un plus grand nombre, il en faudra conclure qu'elle est moins imparfaite et moins incomplète que celles qu'on lui oppose.

Les trois grandes classes de caractères que reconnaît M. Fouillée sont les sensitifs, les intellectuels et les volontaires. Certes, ce sont là des types réels et importants, un système de classification qui ne permettrait pas de les reconnaître serait trop défectueux. Mais le mien n'est pas dans ce cas. Les sensitifs, par exemple, sont, d'après M. Fouillée, « ceux dont le système nerveux et surtout cérébral, est primitivement constitué de manière à « jouer » presque tout seul, avec une intensité souvent disproportionnée aux excitations extérieures...; il y a des systèmes nerveux et des cerveaux qui s'énervent pour la moindre cause, et dont les retentissements dépassent la mesure ordinaire ». Le caractère sensitif ainsi compris trouve parfaitement sa place parmi ceux que j'ai classés. Il se rattache à ce que j'ai appelé les qualités des systèmes psychiques, et se range dans la même série que la lenteur ou la vivacité, la richesse ou la pauvreté des tendances, etc. C'est une des formes que prend, chez divers individus, l'activité des sentiments.

Seulement, si au lieu de mettre les sensitifs à leur rang dans la série des types, on veut en faire une des plus grandes classes de caractères et qu'on les prenne en bloc sans autre considération, on arrive, il me semble, à une détermination trop incomplète.

Ce n'est vraiment pas assez caractériser un homme que de dire de lui qu'il est un sensitif. On est conduit, par là, à ranger dans une même catégorie des esprits beaucoup trop différents pour qu'il y ait intérêt à les unir aussi étroitement. Il faut sans doute tenir compte de ce qu'ils peuvent avoir de semblable, et c'est ce que nous ferons en relevant chez chacun d'entre eux la

qualité du sensitif, mais il faut tenir compte aussi de ce qu'ils ont de différent et c'est ce que nous ferons, par la classification analytique, en indiquant chez tous les individus, à côté des qualités qui les rapprochent de certains autres, celles qui les en distinguent et les unissent, d'autre part, à de nouveaux groupes bien distincts. Nous ne préciserons pas la nature d'un individu en le rapportant à un seul type, mais en le rangeant dans un certain nombre de groupes, plus ou moins considérable, toujours assez élevé. Ou bien, ce qui revient au même, au lieu de former des groupes de types, nous considérerons plutôt les caractères abstraits qui serviraient à ces groupes de base et de principe de différenciation, et ces caractères abstraits étant systématiquement ordonnés en série, nous déterminerons la nature d'un individu en retrouvant chez lui un certain nombre de ces caractères et en examinant quels sont les rapports qui les unissent en lui pour former sa personnalité, quel est leur état d'évolution ou de fixation, etc. C'est la méthode analytique de classification des caractères que j'oppose à la classification par ensembles concrets, le défaut de formes régulières de corrélation des qualités me semblant rendre celle-ci impraticable et illusoire. Je reviendrai tout à l'heure sur ce point et tâcherai d'éclaircir ce qui peut y rester d'obscur.

Musset, par exemple, est un sensitif. Mais si nous nous bornons à le considérer et à le classer comme tel nous ne le connaissons pas assez. Nous pourrions aussi bien dire qu'il est un type de contraste ou qu'il est un amoureux, ou encore qu'il est un poète, et nous l'aurions chaque fois caractérisé aussi bien ou presque aussi bien. Ce sont là, en effet, pour ne pas aller plus loin, des traits essentiels de la personnalité de Musset. Nous ne pouvons ni les négliger sans être forcément trop incomplet, ni les indiquer d'un seul mot en classant Musset dans les sensitifs, parce que la sensibilité n'implique pas forcément la tendance au contraste, la passion amoureuse, et l'amour de la poésie. Réciproquement il est des amoureux qui ne sont pas poètes, on trouve des types de contraste qui ne sont pas des amoureux. Nous n'aurons réellement la caractéristique de Musset qu'en retenant et en subordonnant de notre mieux les divers

traits de caractère qui existent en lui et dont il est l'arrangement. Et c'est ainsi que nous aurons chance d'atteindre, à mon avis, « le fond même de la vie intérieure ». Je crains que ce ne soit rester trop près de la surface que de classer simplement quelqu'un comme sensitif.

Avec la méthode analytique, non seulement nous pourrons classer un individu comme sensitif, non seulement nous devrons reconnaître les autres traits qui peuvent le différencier et le faire classer dans d'autres groupes, mais nous déterminerons avec précision la nature de cette sensitivité. Nous voyons, par exemple, que, chez Musset, elle s'accompagne d'une disposition très marquée à l'association par contraste qui se traduit par des sautes brusques de sentiment, par des inversions soudaines dans l'allure de l'esprit, nous voyons aussi qu'elle s'applique en particulier à certains objets, qu'elle prend des formes spéciales, la forme amoureuse par exemple, avec une fréquence notable et une vivacité significative.

En conséquence je ne vois pas pourquoi les principes que j'ai établis ne permettraient pas d'aller au fond de la vie intérieure, il me semble même que la méthode analytique nous permet de l'atteindre et de l'explorer plus aisément. Je pourrais faire sur tous les types proposés par divers auteurs l'opération que je viens de tenter brièvement sur les sensitifs, montrer que tous ces types rentrent dans le système de cadre que j'ai adopté. Les intellectuels et les volontaires de M. Fouillée, les vifs, les lents, les ardents, les vifs-ardents, de M. Bernard Pérez, les sensitifs et les actifs de M. Ribot s'y retrouveraient également. Je n'insiste pas, car cela ne me paraît offrir aucune difficulté. Et la méthode analytique nous permet de mettre mieux en évidence la complexité de la personnalité et du caractère, comme aussi de préciser davantage la nature spéciale des qualités dominantes de chaque individu. Nous ne dirons pas seulement qu'un individu est un « vif » ou bien un « volontaire », mais nous tâcherons de voir de quelle manière il l'est, à quoi s'applique surtout sa vivacité ou sa volonté, et aussi ce qu'il est encore, ces qualités mises à part. Et souvent ce qu'il peut être de plus que « lent » ou « volontaire » : c'est

précisément ce que nous dit la manière dont il applique et le sujet sur lequel s'exercent surtout sa vivacité et sa volonté.

Enfin nous évitons avec cette méthode l'inconvénient de laisser trop d'importance aux vieilles facultés de l'esprit. Ce n'est pas que M. Fouillée ou les auteurs qui ont proposé des classifications analogues à la sienne aient voulu rajeunir une ancienne métaphysique. D'autre part, je ne méconnais certes pas la réalité et la distinction relative des faits qui sont groupés sous les mots consacrés de sensibilité, d'intelligence et de volonté ; je trouve seulement qu'ils ne peuvent fournir qu'une base de classification trop insuffisante, trop peu différenciée et trop peu précise. La sensibilité et l'intelligence par exemple ne se distinguent pas très bien, une intelligence peut être plus ou moins sensible, mais l'intelligence n'implique-t-elle pas la volonté ? On sait les discussions auxquelles la conception de la croyance a pu donner lieu. Dans la création d'un livre, peut-on distinguer réellement une part de volonté d'une part d'intelligence? Et peut-on dire, pour en revenir à notre sujet, qu'un homme manque de volonté, si, auteur d'une œuvre considérable, il n'a pas, en certains cas, le genre de décision prompte d'un militaire? Ce sont des jugements qu'on porte quelquefois et qui proviennent d'idées très discutables sur les grandes classes de phénomènes psychiques, dont le classement traditionnel, s'il peut être parfois commode, ne saurait donner tout ce qu'on cherche encore à tirer de lui. La considération des éléments concrets, réels, de l'esprit, tendances diverses et fragments de tendances ainsi que des qualités spéciales et de leurs modes d'association me paraît plus positive, et l'on peut, avec elle, retenir toutes les vérités qu'on peut obtenir autrement en leur en ajoutant peut-être d'autres et en combinant le tout d'une manière plus systématique.

Si, au lieu de prendre, pour éprouver ma conception du caractère, les résultats des classifications qu'on m'oppose, j'en considère les principes généraux et les idées directrices, je ne me trouve nullement poussé à des conclusions différentes. « Entre les formes générales de l'association systématique et les objets particuliers des tendances ou des passions, m'objectait M. Fouillée, il nous semble qu'il doit exister un intermédiaire,

et cet intermédiaire, c'est précisément le caractère même, c'est-à-dire la nature propre de la sensibilité, de la volonté, de l'intelligence ainsi que leurs relations mutuelles. » Mais en étudiantd'une part la manifestation dans un caractère des lois abstraites de la psychologie générale et les formes qu'elles y revêtent, et d'autre part les tendances concrètes, je n'ai nullement négligé ou demandé qu'on négligeât l'étude de la nature propre de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté, puisque, au contraire, je l'ai abordée en étudiant successivement les passionnés, les volontaires, les vifs, les doux, les intellectuels et les affectifs, etc., comme présentant soit des qualités spéciales, soit la prédominance d'une tendance. Et en en étudiant les tendances particulières je n'ai nullement exclu l'examen des faits généraux, des tendances générales, je prétends seulement qu'il ne faut pas s'y borner. Si un caractère présente cette qualité d'être très généralement sensible, il faut évidemment le noter avec soin, mais il n'en est pas toujours ainsi. Un sensitif n'est pas, dans bien des cas, sensitif sur tous les points. Et dès lors, on ne peut plus, si l'on ne veut manquer d'exactitude et de précision, séparer la sensibilité des formes particulières qu'elle prend dans le caractère, des objets à propos desquels elle se manifeste. Comme la forme abstraite, ici, ne s'applique pas à toutes les tendances, on ne peut la séparer des objets qui la manifestent, des tendances concrètes qui l'incarnent, sans réaliser une abstraction, sans commettre une erreur de généralisation excessive. Il arrive, sans doute, que l'application de la sensibilité à tel objet plutôt qu'à tel autre soit, comme dit M. Fouillée, « ultérieure et dérivée », mais souvent elle paraît bien naturelle et primitive. Musset n'aurait probablement pas pu employer à n'importe quoi sa sensibilité et devenir un ambitieux politique aussi bien qu'un amoureux. De même il y a sans doute certains individus qui peuvent appliquer leur intelligence et leurs désirs à la direction d'une entreprise industrielle aussi bien qu'à la production d'un drame ou d'un traité de philosophie, mais cela n'est pas universel, et d'autres sont incapables de sortir utilement de leur spécialité. Ainsi c'est une question à se poser pour chaque cas que le degré de généra-

lité des aptitudes et des qualités du caractère, et leur rapport avec leurs objets, avec les tendances concrètes qui les manifestent. De plus, une fois que la tendance primitive s'est fixée sur une forme particulière, une fois qu'elle s'est attachée à un sujet spécial, le changement n'est plus toujours possible, elle s'est spécialisée et c'est comme telle qu'elle agit sur les autres éléments, qu'elle a son importance pour la constitution du caractère, qu'elle contribue à former des personnalités. On court donc risque de trop rester dans le vague et d'aller à l'erreur en ne la considérant que sous sa forme abstraite et générale.

§ 2. — M. Fouillée m'a reproché encore d'avoir écrit un « traité des passions », au lieu d'étudier réellement le caractère en m'occupant des diverses tendances qui sont les éléments concrets de la personnalité. M. Malapert estime de même « que les aptitudes esthétiques de tel ou tel ordre (que j'ai étudiées avec les tendances) ne constituent ni des caractères ni peut-être même de véritables traits de caractère[1] », et M. Henri Joly, dans une étude sur l'*action*, *le caractère et la volonté*, affirme que « c'est tout brouiller, — bien loin de tout expliquer, — que de confondre les caractères avec les goûts, avec les aptitudes, avec les talents », et se demande : « Qu'est-ce que le caractère a à faire avec le « type visuel » ou le « type auditif[2] ». Il me semble qu'il y a ici un malentendu. Le type auditif ou visuel, les aptitudes esthétiques ou même une passion quelconque ne constituent pas, par eux-mêmes, un caractère, mais leur prédominance, leur influence sur la conduite, leurs rapports avec les autres tendances et l'ensemble de l'esprit peuvent donner un caractère, ou en être au moins d'importants éléments. Ce n'est pas, évidemment, le type visuel ou auditif comme forme spéciale de l'intelligence qui peut importer surtout ici, c'est ce type en tant qu'il influe sur les actes, sur la subordination des sentiments, et qu'il dirige la vie. Ce n'est pas de même une passion quelconque mais l'empire qu'elle prend sur une personnalité. On ne peut nier l'importance possible des aptitudes esthé-

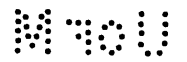
(1) Malapert. *Les élémen's du caractère et leurs lois de coordination*, p. 195. Paris, F. Alcan.

(2) P. 232.



caractère d'un individu donné ». J'ai fait pourtant cette épreuve en appliquant mes principes à la détermination du caractère de Flaubert. Et le côté « arbitraire et artificiel » de ma méthode n'a pas éclaté, elle a résisté à l'épreuve, autant que j'en puis juger. M. Malapert ajoute : « Un caractère n'est pas un mode de relations entre des tendances psychiques, il est ces tendances mêmes en relation les unes avec les autres. Il ne faut pas aller pour ainsi dire du dehors vers le dedans, mais au contraire, du dedans vers le dehors ». Voici encore un cas où l'emploi des mots « dedans » et « dehors » peut, à cause des idées que ces mots évoquent, créer de véritables confusions. Ce n'est pas prendre un individu par le dehors que de dire qu'il est « équilibré » ou « maître de soi », mais peut-être par ce qu'il a de plus intime. Et je suis convaincu qu'un caractère est certainement autre chose, mais qu'il est aussi « un mode de relation entre des tendances psychiques », car dire qu' « il est ces tendances mêmes en relations les unes avec les autres », c'est dire la même chose en complétant simplement l'indication des relations par celle des tendances, dont j'ai d'ailleurs recommandé et fait l'étude, loin de la considérer comme superflue. Resterait à établir l'ordre de ces deux études. Mais dire de quelqu'un d'abord qu'il est un maître de soi ou un impulsif et puis qu'il est un ambitieux ou un amoureux sensuel, au lieu de suivre la marche inverse, je ne vois pas en quoi cela serait moins positif et moins légitime et quelles « difficultés inextricables » cela soulèverait. Il me semble même voir clairement que ces inconvénients n'existent pas.

§ 4. — Je crois donc que les classifications fondées sur la considération des grands ordres de faits psychiques comme la sensibilité, l'intelligence et la volonté méritent un double reproche. D'un côté elles négligent trop les lois abstraites et générales et leurs modes, de l'autre elles ne pénètrent pas assez profondément dans la réalité concrète. La sensibilité, l'intelligence et la volonté sont, elles aussi, des choses abstraites. En négligeant l'étude des tendances concrètes qui en sont les spécialisations synthétiques empruntant des éléments à chacune d'elles, on court risque « de prendre des nombre, des lois et



des formes pour des causes », de méconnaître la réalité que partage un peu artificiellement la vieille division des faits psychologiques, et de ne pas apercevoir la vie mentale dans sa richesse et sa complexité. Mais d'autre part, si les classes de phénomènes psychiques sont des abstractions, elles ne sont pas de l'ordre le plus élevé, on ne s'élève pas avec elles aux plus hautes généralisations et l'on néglige les grandes formes essentielles qui sont les caractéristiques importantes des personnalités diverses. Il vaut donc mieux, à mon avis, considérer d'abord les formes d'association, et les qualités de l'esprit et de ses éléments, pour descendre peu à peu jusqu'aux tendances les plus spécialisées et les plus concrètes. Sûrement on ne doit pas négliger dans cette revue les faits généraux ou collectifs comme la sensibilité, l'intelligence et la volonté, mais il faut les mettre à leur place et les encadrer dans des séries qui les dépassent et les débordent de tous les côtés.

Et je crois que les principes que j'ai posés subsistent et se soutiennent. Mais je ne voudrais certes pas affirmer que je les ai toujours bien appliqués et que j'en ai tiré tout le parti possible. Je suis persuadé du contraire, mais si je ne m'en suis pas toujours servi comme j'aurais dû le faire, c'est ma faute, non la leur. Je suis heureux au moins de les avoir vus confirmés par les recherches faites à Sainte-Anne par M. Georges Dumas sur les aliénés. M. Dumas a trouvé que les maladies mentales, considérées dans leurs caractéristiques psychologiques, donnaient une matière très apte à entrer dans les cadres que j'ai construits.

§ 5. — Il faut enfin que je défende mes idées sur la classification des caractères contre les vues de quelques psychologues de l'école expérimentale. « Toutes les fois qu'on cherche à classer les caractères d'une manière utile, dit M. Binet, d'après des observations réelles et non d'après des idées *a priori*, on est amené à faire une large part à la suggestibilité [1]. » Je ne sais trop si je suis visé dans ce passage, mais je sens bien qu'il peut s'appliquer à moi, et c'est pourquoi je le rappelle ici, et

(1) A. Binet. *La suggestibilité.*



pourquoi je vais donner mes raisons sur ce point en reproduisant, avec quelques modifications, la réponse que j'y ai déjà faite[1]. M. Binet suppose peut-être trop aisément que ceux qui n'ont pas donné, à son avis, une part assez large à la suggestibilité dans la classification des caractères, n'ont pas fait d' « observations réelles ». Et s'ils sont partis d' « idées *a priori* » il serait juste de se demander si ces idées, qui sont *a priori* par rapport à la classification des caractères, le sont encore au point de vue de la psychologie générale et si elles ne se fondent pas sur des observations et des expériences (il peut y avoir d'autres expériences que des expériences de laboratoire). Et, en ce cas, la classification des caractères ne gagnerait-elle pas à être étroitement rattachée à un ensemble d'idées générales sur la psychologie ? Ces idées ne fournissent certes pas un moyen de se passer des observations et des expériences, mais elles permettent de les organiser et de les comprendre, elles donnent, pour les disposer, un cadre, qui doit rester souple et qui peut être provisoire. Cette méthode, en même temps qu'elle permet une systématisation de tout ce que l'expérience, au sens le plus large du mot, nous apprend sur les différents caractères, nous est aussi un moyen de contrôler la valeur de nos idées sur la psychologie générale en les confrontant avec les données de cette expérience, avec un ensemble de faits assez différent, en somme, de celui qui avait servi à les construire.

Et si je crois bien voir les avantages de cette méthode, j'aperçois aussi les inconvénients de l'autre. Si l'on part de quelques observations ou de quelques expériences, toujours forcément incomplètes et restreintes, sur des caractères pour esquisser une classification, il arrive à peu près fatalement que l'on donne trop d'importance à un trait ou à quelques traits qui nous ont frappés particulièrement et qu'on en néglige d'autres, dont il aurait fallu tenir compte pour obtenir une classification qui ne fût ni trop spéciale, ni trop étroite. M. Binet, par exemple, est frappé par le rôle de la suggestibilité. C'est là, en effet, un caractère important, et qui, sous un nom ou sous un

(1) *Revue philosophique*, septembre 1901.

autre, doit trouver sa place dans une classification. Mais il en est d'autres qui ne lui cèdent en rien. Et les psychologues que des raisons particulières auraient conduits à les remarquer de préférence, pourraient écrire aussi bien : « Si l'on cherche à classer les caractères d'une manière utile, d'après des observations réelles, etc., on doit faire une grande part à la franchise », par exemple, ou « au courage » ou « à la sensibilité ». Car les traits ne manquent pas qu'on pourrait prendre pour point de départ d'une classification. Mais les classifications ainsi construites ressembleraient trop à la géographie d'un grand pays faite par rapport à la maison qu'on habite.

Le meilleur moyen d'éviter cet écueil, c'est de partir d'un ensemble d'idées générales qu'on aura fait, bien entendu, aussi large et aussi solide que possible. On saisit alors bien mieux les rapports de la psychologie générale et de la psychologie concrète ou individuelle, et on les comprend mieux toutes les deux, l'une par l'autre ; on voit comment celle-ci est une application ou une incarnation de celle-là, et comment la première contient la seconde. On rattache ainsi bien plus étroitement la psychologie générale à la vie réelle, et les faits de chaque jour, les observations, les expériences vulgaires ou rares, aux formes les plus abstraites qu'ils manifestent ou qu'ils font vivre. La science sous toutes ses formes, sous tous ses aspects, acquiert ainsi une unité et une complexité que nulle autre méthode ne peut lui donner. Elle devient l'expression systématisée de la réalité même. C'est vers la réalisation de cet idéal que j'ai tenté de me diriger, et je ne saurais me flatter d'avoir atteint mon but, mais j'estime toujours que la direction que j'ai prise était bien la bonne[1].

(1) Une objection plus spéciale m'a été faite à propos de l'association par contraste. M. Ribot conteste l'explication que je donne de certains types en les ramenant à la prédominance de cette association. D'après lui l'association par contraste n'est pas primitive, elle n'a une forme précise que comme phénomène intellectuel ; de plus, chez les caractères que j'ai étudiés, il n'y a pas seulement « passage du contraire au contraire, mais du divers au divers ». Mais il ajoute : « Si l'on tient à conserver le mot contraste, il faudrait le prendre, non dans son acception psychologique, mais au sens des physiologistes, lorsqu'ils parlent de « contraste successif » et qu'ils l'attribuent (à tort ou à raison) à la fatigue de

II

§ 1. — Il me semble qu'on n'a pas toujours bien compris la nature de la classification analytique que je proposais et qui m'a paru la seule admissible, et qu'on n'a pas bien apprécié les raisons que j'avais de la choisir. Comme la question soulève des problèmes importants et dont la solution est d'ailleurs partiellement impliquée par ce que je viens de dire, je crois utile de revenir sur ce point.

Un exemple concret fera mieux entendre le genre de classes de caractère qu'il est à mon avis possible d'établir. On peut, si l'on veut, diviser les habitants de l'Europe en nations. Ce sont là des groupes concrets, qui comprennent tous les individus à classer et qui en retiennent chacun un nombre défini. Aucun homme n'est à la fois suédois et italien, espagnol et français. D'une manière générale tout habitant de l'Europe appartient à une nation européenne et n'appartient qu'à une.

Les choses sont bien différentes si nous prétendons classer les individus en fidèles de différentes religions, membres de sociétés savantes, pères de famille, époux, célibataires, mem-

certaines portions de la rétine ». (*Psychologie des sentiments*, 411-412.)

Ceci pourrait me suffire, car je n'ai jamais entendu autrement l'association par contraste. Le contraste n'est pas du tout pour moi un phénomène spécialement intellectuel, il ne s'agit pas du contraste conscient, jugé, perçu par l'esprit comme tel, qui ne représente qu'un cas très particulier. Il s'agit de ceci : l'esprit, après avoir senti, pensé, voulu d'une certaine façon, se fatigue, s'épuise plus ou moins vite, très vite chez les types de contraste, et sent, pense et veut d'une façon différente et opposée. Il passe ainsi de la joie à la tristesse, de l'amour à la haine, de l'activité à la torpeur, etc., parce que sa joie l'a épuisé et qu'il devient triste, parce qu'il a épuisé sa capacité d'aimer et que la réaction l'entraîne au sentiment opposé, etc., comme on a la sensation du vert après avoir trop longtemps regardé du rouge. Et l'association par contraste ainsi entendue me paraît bien plus fondamentale que l'association par ressemblance et sans grands rapports avec elle. Je l'ai étudiée dans l'*Activité mentale*, au point de vue de la psychologie générale. Il ne faut pas trop s'étonner qu'elle ne s'applique pas toujours de la même façon et que l'esprit passe non seulement du contraire au contraire mais du divers au divers. La réaction n'a pas toujours la même force et les mêmes procédés, mais les deux états successifs sont au moins opposés, dans les cas que j'ai pris pour types, comme entraînant l'un la fatigue et l'autre le repos de certaines tendances.

bres de sociétés coopératives, militaires, commerçants, avocats, etc., etc. Ici, visiblement nous avons affaire à des groupes qui ne ressemblent pas à ceux de tout à l'heure. Un homme n'est pas à la fois célibataire et marié, mais il peut être à la fois catholique, commerçant, membre d'une société coopérative et d'une société savante ou littéraire, etc. Nous ne pouvons donc pas répartir les individus entre nos différents groupes de façon à ce que chacun d'eux fasse partie d'un groupe et ne fasse partie que de celui-là. Nous avons, au contraire, plusieurs systèmes de classes qui se croisent et se combinent de manières très variées. Appartenir à l'une de ces classes n'implique pas toujours que l'on appartienne aussi — ni qu'on ne puisse appartenir — à telle ou telle autre de ces classes. Un ingénieur peut être catholique, protestant ou juif, un avocat peut être célibataire ou marié, être officier de réserve ou ne pas faire partie de l'armée, etc. Nous ne pouvons donc arranger nos groupes de façon à distribuer les individus entre eux d'une manière rigoureuse, ni indiquer, en le rattachant à l'un de ces groupes, l'ensemble des caractéristiques d'un individu, ni toujours, alors même qu'il s'agit d'un groupe important, sa caractéristique principale. Car si l'on classe, par exemple, Pierre Loti comme militaire, on ne donne de lui qu'une idée vraiment bien incomplète.

Tout ce que l'on pourrait essayer de faire, ce serait d'établir une classification systématique des différents groupes de systèmes sociaux auxquels un même homme peut appartenir, et lorsqu'on voudrait indiquer la situation sociale d'un individu, d'analyser ses fonctions et de le rapporter aux différentes classes sociales auxquelles il appartient, en marquant la prépondérance relative chez lui des fonctions dévolues à telle ou telle classe. Pierre Loti, par exemple, est surtout écrivain, puis officier, mais tel commerçant amateur de beaux-arts, peut-être plus commerçant que peintre ou que musicien.

Eh bien, la classification des caractères n'est possible, à mon avis, que par des procédés analogues. Il faut faire une classification systématique des différentes séries de types simples, et ramener à ces types les individus toujours complexes et tou-

jours naturellement rattachés à plusieurs groupes psychologiques, en marquant la prépondérance plus ou moins nette du trait qui les rattache à tel ou tel groupe et aussi les relations, les coordinations et les dépendances qu'il peut y avoir lieu d'établir entre leurs différentes qualités. C'est là une classification analytique que j'oppose à la classification par synthèse tendant à faire entrer les individus pris dans leur ensemble dans des groupes qui comprennent chacun un certain nombre d'individus n'appartenant à aucun autre groupe, et analogues aux groupes que forment, par exemple, en sociologie, les nations. A mon avis, les individus ne sont pas classables si on les considère dans leur ensemble, il faut les analyser et les rapporter, selon leurs différentes qualités, à des groupes différents. Sans doute quelques individus peuvent former des groupes déjà bien compliqués, et n'appartenir qu'à l'un d'entre eux, mais cela n'est pas général, les groupes ainsi formés n'engloberaient pas tous les hommes.

Nous arrivons donc à considérer dans nos séries d'abord les formes fondamentales de l'association des tendances et les qualités de ces tendances qui s'y rapportent, c'est-à-dire d'une part des caractères équilibrés, maîtres d'eux-mêmes, impulsifs, incohérents, etc., et d'autre part des caractères riches ou pauvres, purs ou troublés, vifs ou lents, aux sentiments durables ou fugaces, etc., et ensuite la nature même des tendances dominantes, c'est-à-dire des égoïstes, des altruistes, des gourmands, des amoureux, des ambitieux, des intellectuels, des affectifs, etc. Et si nous ne pouvons faire une classification synthétique c'est que les traits de caractère qui servent à spécifier chacun de nos types ne restent pas isolés dans l'esprit et qu'ils peuvent s'associer plus ou moins souvent à un assez grand nombre d'autres traits différents. D'abord il n'est pas impossible d'avoir plusieurs tendances maîtresses, de partager sa vie, par exemple, entre la sensualité et l'ambition, entre l'intellectualité et la gourmandise. De plus il est de règle qu'en appartenant à l'un des groupes d'une série on appartienne aussi à l'un des groupes des autres, sans qu'il y ait une corrélation constante entre ces groupes divers. On peut être sensuel et impulsif, ou

sensuel et réfléchi, intellectuel, impulsif et têtu, ou bien intellectuel, réfléchi et souple, etc. Les combinaisons sont innombrables et n'ont rien de fixe. On ne peut pas caractériser pleinement un homme en ne le rattachant qu'à un seul groupe. Si chez quelques-uns la prédominance du trait spécial d'un de ces groupes est telle qu'il paraisse à première vue suffisamment caractérisé par l'indication de ce groupe, c'est là une erreur qu'une observation un peu plus minutieuse fait disparaître. En tout cas, ce ne serait qu'un cas assez exceptionnel. Quand je cherche à utiliser pratiquement la plupart des classifications de caractères, les classifications synthétiques fondées sur des séries unilinéaires de traits dominants, quand je tâche de rattacher à l'une des classes ainsi proposées les personnes que je connais, il se trouve que ces personnes appartiennent à plusieurs classes, ou ne trouvent leur vraie place dans aucune, et que, d'ailleurs, elles ne sont jamais suffisamment désignées. On pourrait amoindrir ou supprimer le second de ces inconvénients en compliquant la série, mais non annuler les deux autres.

Il nous faut donc faire ici pour caractériser la nature psychologique d'un individu ce que nous faisions tout à l'heure pour caractériser sa nature sociale. Nous devrons forcément analyser ses qualités et le rattacher à plusieurs groupes. Nous le classerons à la fois, je suppose, parmi les types de contraste, parmi les hommes à tendances riches et sensibles, parmi les sensuels. Nous arriverons ainsi à une détermination assez précise que nous pourrons pousser plus loin.

Si l'on préfère ce point de vue, nous trouvons dans l'individu des qualités abstraites ou concrètes dont nous possédons la série hiérarchisée, et nous isolerons les formes principales, les éléments dominateurs, en tâchant de voir quels sont leurs rapports, et, s'il y a lieu, comment ils dérivent les uns des autres et s'influencent l'un l'autre. Nous obtiendrons ainsi non pas le classement impossible de l'individu dans un seul groupe et l'expression, toujours trop imparfaite, de sa nature par un seul mot, mais le système de traits qui constitue pour ainsi dire l'essence de sa personnalité et la possibilité de rapporter ses traits principaux à des séries systématiques, par conséquent de comprendre leur

portée et leur valeur, et par là, en refaisant la synthèse individuelle idéale et sommaire, de comprendre et de juger l'individu qui les réunit en lui. Ainsi à un certain point de vue, il n'y a pas de classification possible des caractères, nous ne classons les individus que par rapport à leurs éléments. Pris dans leur ensemble ils ne sauraient être rattachés exclusivement à tel ou tel groupe.

§ 2. — Nous avons supposé qu'il n'existe pas de lois régulières et concrètes de corrélation entre les différentes qualités du caractère. S'il y avait en effet des rapports nécessaires et toujours les mêmes entre tel trait et tel autre trait, si une qualité entraînait toujours l'existence d'une autre qualité toujours la même, nous pourrions peut-être arriver à former des groupes psychologiques entre lesquels on répartirait tous les esprits. Il n'en est pas ainsi et l'expérience me paraît l'établir assez visiblement. Seulement la vérité, comme il arrive souvent en psychologie, est assez compliquée par rapport aux théories qu'on en a faites. Elle s'accorde avec plusieurs idées mal comprises auxquelles on a prêté des conséquences qu'elles n'entraînent pas nécessairement. La conception du déterminisme, la théorie de la faculté maîtresse et de la subordination des tendances ont conduit à admettre des formes de corrélation qui ne sont point exigées réellement par elles, mais dont l'idée flatte notre goût pour un ordre un peu simple et pour les théories un peu grosses. Il convient d'examiner de plus près cette question où les opinions sont un peu confuses.

Tout d'abord le déterminisme n'a guère à intervenir ici. Si des lois de corrélation supposent un certain déterminisme psychique (qui pourrait ne pas être absolu), la réciproque n'est point vraie. On peut supposer un monde où rien ne se répéterait, une succession de phénomènes tous différents et où régnerait le plus absolu déterminisme, si par hypothèse il n'y avait jamais, à chaque instant, qu'un conséquent possible après tel état antérieur. Il se peut bien que la supposition d'un tel monde soit absurde, elle n'est pas contradictoire en ce qui touche la possibilité du déterminisme. Mais sans insister sur ce point, nous pouvons admettre comme vrai le déterminisme psychologique dans

la mesure où toute science l'exige. Nous admettrons donc que chaque élément du caractère exerce quelque influence sur les autres et qu'il est à son tour influencé par eux. Il y a un ajustement indéniable et une dépendance réciproque des qualités de caractère chez un individu donné. On voit même s'ébaucher quelques associations habituelles de traits de caractère, par exemple la timidité et la susceptibilité, la timidité et l'obstination, peut-être la sensualité sexuelle et la gourmandise, etc. Nous en verrons tout à l'heure la nature et la raison.

Mais il n'est pas exact, et l'expérience ne me paraît laisser sur ce point aucun doute, que le déterminisme mental prenne des formes régulières dans l'association des qualités. Déjà le déterminisme physique, quoique bien moins compliqué, n'en a pas toujours. Les explosions de mines ne produisent pas, chaque fois, des éclats identiques ; précisément parce que tout y est déterminé et que les conditions ne sont jamais absolument les mêmes, le résultat variera continuellement. De même les éléments de la personnalité sont si nombreux et si complexes, leur influence peut s'exercer en tant de façons différentes que le déterminisme de leur action ne peut donner lieu à des produits réguliers et toujours semblables. Ces éléments eux-mêmes ou leurs qualités, même quand nous les appelons du même nom, diffèrent toujours d'un individu à l'autre. L'ambition de l'un n'est pas l'ambition de l'autre ni la vivacité de celui-ci celle de son compagnon. Cette diversité des éléments pris en eux-mêmes, des voisins qu'ils rencontrent, des conditions de leur activité, entraîne d'innombrables combinaisons mentales qui font de chaque individu concret un être à part. S'il ressemble aux autres hommes sur beaucoup de points, il se rapproche des uns par un côté, des autres par un autre, sans que sa ressemblance avec eux sur un point puisse garantir sa ressemblance sur des points différents. De là le caractère instable et peu régulier des associations de qualités. Un caractère affectueux, par exemple, peut entrainer des dispositions à la jalousie, mais il peut aussi l'empêcher de naître ou de se développer. Il arrive que le bonheur de l'être aimé suffit à celui qui aime au point de l'empêcher de trop souffrir de ce qu'il ne reçoit pas de lui ce bonheur. Inver-

sement la jalousie implique souvent une certaine affectuosité, cependant cela n'est pas absolument régulier. On peut être jaloux par amour-propre, par préjugé, par imitation, etc. Il est à remarquer qu'une qualité mentale complexe peut être obtenue par des associations d'éléments très divers. Pour faire un tempérament de poète (ce qui regarde à la fois le caractère et l'intelligence) nous rencontrons des combinaisons extrêmement différentes de qualités intellectuelles et morales. Une sensibilité affective vive, ample et expansive, jointe à quelque dédain du métier de littérateur, une certaine élévation des idées et des sentiments, un mépris assez prononcé de l'art pour l'art, une insuffisance notoire du sens de la plastique avec un certain sentiment de l'harmonie générale du vers et une grande facilité à associer les mots aux sentiments y peuvent arriver, mais aussi un grand souci de la plastique avec un certain mépris de l'expansion sentimentale, une âme hautaine et renfermée, le culte du beau en soi et une certaine difficulté du travail. Et je crois bien qu'on pourrait reconnaître dans ces portraits un peu schématiques deux des poètes les plus célèbres du XIXe siècle.

Il me semble que ces quelques exemples suffisent pour indiquer le vice des lois de coordination et de subordination que l'on voudrait trop généraliser. On voit à quelle vague pauvreté ou à quelles assertions arbitraires aboutirait la tentative d'étudier psychologiquement comme type concret unique et régulier le « poète » ou le « jaloux ». Il faut bien remarquer que mes exemples, loin de constituer des exceptions, représentent l'immense majorité des cas. Je ne vois pas un trait de caractère qui en implique forcément un autre, à moins que cet autre ne soit le même sous un autre nom.

§ 3. — Entrons un peu plus dans le détail en examinant certains essais pour déterminer des lois de coordination. Nous y trouverons, je crois, des occasions d'en voir mieux les inconvénients et aussi de préciser mieux les faits réels qui ont pu en inspirer l'idée. M. Malapert[1] a fait en ce sens, il y a quelques

(1) Malapert, *Les éléments du caractère et leurs lois de combinaison*, 1897. J'ai examiné ce livre dans la *Revue philosophique* (juillet 1898) et je fais pour écrire cette préface, quelques emprunts à mon article.

années, une tentative intéressante, mais dont les résultats me paraissent, en somme, confirmer mes idées. Il me reproche précisément le manque de corrélation entre les différents traits de caractère que j'ai étudiés et il a essayé d'établir des relations entre les modes divers de l'intelligence et de la sensibilité : « Si tous les *degrés* d'intelligence, dit-il, sont compatibles avec tous les *degrés* de sensibilité (sauf, manifestement, les cas trop véritablement morbides), du moins telle ou telle forme d'intelligence s'accommode mieux de telle ou telle forme de sensibilité. En un mot l'apathique, le sensitif, l'émotionnel, le passionné, sont naturellement inclinés vers certaines qualités et certains défauts d'esprit ; ils sont en quelque sorte prédestinés à posséder une nature définie d'intelligence, à l'exclusion des autres. »

Pour serrer de plus près la question, M. Malapert examine quelle nature d'esprit est plus particulièrement associée à chacun des modes essentiels de la sensibilité. Chez les apathiques par exemple, la nature de la sensibilité, « si elle est trop accentuée, est très défavorable... aux acquisitions intellectuelles, à la promptitude et à la facilité de l'assimilation, à la vivacité d'esprit... ; par contre ce peut être là une aptitude favorable à l'appropriation durable, à la compréhension. Ce qui est acquis l'est solidement et pour longtemps, la mémoire gagne en ténacité et en fidélité ce qu'elle perd en facilité et en promptitude, les associations ont le temps de se corriger les unes par les autres ; et... à tous les degrés, ce qui se manifeste c'est la régularité, avec le manque de feu, d'imprévu, d'inspiration. »

Ce qui ressort de là, c'est surtout que l'intelligence est supposée avoir naturellement les qualités de la sensibilité qui prennent des noms différents selon qu'elles se manifestent dans les idées ou dans les phénomènes affectifs. C'est là une loi de corrélation qui ne mérite pas absolument ce nom, l'analogie de ce que l'on obtiendrait par exemple en biologie si l'on remarquait que les individus ayant les jambes très solides ont, dans des cas nombreux, les bras au moins assez vigoureux. Encore ces corrélations ne sont-elles pas sûres puisque M. Malapert doit signaler des gens « qu'à certains égards on peut classer parmi les apa-

thiques, mais chez qui l'étude, la connaissance, l'activité intellectuelle sont un besoin, un plaisir ou une passion. » Et c'est où l'on peut reconnaître encore les avantages de la classification analytique.

Viennent ensuite les corrélations simplement possibles ou douteuses : « l'attention pourra se maintenir... ce peut être une aptitude favorable à l'appréciation durable »... etc. Et, en effet, il ne faut pas trop s'illusionner sur l'équilibre intellectuel des apathiques. Ils raisonnent souvent faux et je ne suis pas convaincu que leur mémoire « gagne en ténacité et en fidélité ce qu'elle perd en facilité et en promptitude ». Si la mémoire est tenace, ne serait-ce pas en ce qui concerne les choses qui intéressent le plus l'apathique ? Alors cette ténacité ne serait pas tant un effet de l'apathie que des exceptions qu'elle présente.

Bien entendu je ne veux pas nier que ces corrélations apparentes ou douteuses n'aient *jamais* rien de réel. M. Malapert en indique certainement de positives et on lira avec profit les chapitres qu'il consacre à leur recherche. Seulement le problème, sous la forme trop générale qu'il lui a donnée, ne me paraît pas comporter de solution satisfaisante, et bien qu'il en ait vu assez nettement les difficultés, M. Malapert ne leur a pas, sans doute, accordé assez d'importance.

§ 4. — M. Georges Dumas, dans une lettre privée, m'a fait aussi quelques objections à propos de la corrélation des traits de caractère, et signalé des faits intéressants. M. Dumas accepte d'ailleurs, dans son principe, ma classification des types, il pense seulement qu'une théorie des corrélations de ces types élémentaires la compléterait avec avantage. Je le penserais avec lui si cette théorie me paraissait possible et si l'expérience n'en montrait, à mon avis, la vanité.

« Je me demande, m'écrit M. Dumas, si chez des aliénés dont le caractère est souvent en évolution rapide et de formation récente, on ne pourrait pas arriver à établir quelques rapports de causalité entre les qualités d'ordre différent que vous distinguez si justement.

« Par exemple, voici X..., un persécuté du type Lasègue que

je vais qualifier très sommairement en me plaçant aux quatre points de vue dont vous parlez. Je dirai qu'il est :

« A. unifié, B. entêté, étroit, aveugle, C. orgueilleux, D. ombrageux, etc., etc.

« Ne pensez-vous pas que la qualité C, c'est-à-dire l'orgueil, soit ici dans une certaine mesure la cause de l'aveuglement, de l'étroitesse, de la tendance systématique à tout ramener à soi, et sans doute aussi de la susceptibilité, c'est-à-dire des qualités A, B, D?

« Voici un maniaque Y, dont je dirai qu'il est :

« A, incohérent, B. mobile, vif, C. optimiste, D. menteur...

« Ne pensez-vous pas que, dans l'espèce, l'extrême vivacité, la suractivité des éléments, détermine l'incohérence et que A est la conséquence de B?

« Il m'a paru résulter de ces quelques remarques que, chez mes aliénés, les qualités A, B, C sont tour à tour causes, et tour à tour résultantes, suivant les cas, et, dès lors, je me demande si je me trompe, ou si je vous ai mal compris, car je crois que vos différents cercles peuvent selon vous s'entrecouper et non s'engendrer. »

Je suis tout à fait d'accord avec M. Dumas, au contraire, sur ce point que des traits de caractère peuvent en déterminer ou en développer d'autres. Ce que je ne pense pas, c'est que cette influence prenne généralement dans l'humanité des formes régulières, forme des groupes constants de types complexes où une des qualités détermine toujours un groupement semblable des autres, de manière à fournir une base possible à la classification des caractères. J'admets parfaitement que la vivacité soit une cause d'incohérence chez l'aliéné dont parle M. Dumas. Mais on ne peut en tirer une règle absolue. La vivacité peut produire l'incohérence, elle peut aussi, en certains cas, avoir des effets exactement opposés. Un homme que les circonstances obligent à examiner vite une situation et à se décider vivement pense et agit mieux parfois que s'il a tout le temps de réfléchir. Le contraire se produit aussi. D'autre part et si nous considérons des personnes différentes, il est des gens vifs plus équilibrés que d'autres qui sont mous, et le contraire arrive

encore. Sans doute une vivacité *excessive*, comme une lenteur *excessive* sont favorables à l'incohérence, mais à quoi reconnaissons-nous qu'elles sont excessives, sinon à ce qu'elles nuisent à la systématisation?

Au fond les corrélations restent trop individuelles. Elles sont très réelles dans chaque esprit, mais dans chacun, les conditions étant différentes, les résultats différeront aussi. Chez certaines personnes un amour naissant suscite et développe des sentiments élevés, chez d'autres il n'excite que l'égoïsme et la brutalité. L'affliction assouplit certains caractères, elle en raidit d'autres et les révolte. Il y a une telle diversité dans les éléments des caractères, tant de différence dans les conditions de leur fonctionnement que les résultats de leurs actions sont de formes très variées tout en étant aussi rigoureusement déterminées dans tous les cas. Les corrélations observées peuvent être fort intéressantes et il importe à l'étude du caractère de les relever aussi soigneusement que possible dans tous les cas observés, mais il faut ici se défier beaucoup de la généralisation.

Çà et là, cependant, on peut voir s'ébaucher certaines associations plus fréquentes que d'autres. Il est hors de doute que l'existence de certains traits de caractères aide à la formation ou au développement de certaines qualités, tandis qu'elle nuit à d'autres. Il arrive aussi qu'on relève des associations assez fréquentes de qualités, facilement explicables en bien des cas. Parfois même on peut comprendre que telle personne doit présenter, malgré les apparences, tel trait de caractère, et une observation minutieuse montre en effet que l'induction a été plus sûre que l'expérience primitive.

Mais, en certains cas, d'abord, notre prévision peut être fondée sur l'allure particulière d'une personnalité qui reste unique. Nous avons affaire à une combinaison de traits fort complexes dont nous pouvons comprendre ou deviner une résultante ou une conséquence. Seulement cette combinaison concrète ne se reproduira peut-être jamais, même dans l'ensemble déjà un peu abstrait des qualités et des éléments que nous considérons, et ne peut servir de base à l'énoncé d'une loi suffisamment générale. Encore notre prévision ne saurait-elle prétendre à l'infail-

libilité. Dans d'autres cas, si les associations et les combinaisons de traits sont plus abstraites, elles ne sont pas assez générales ni assez fréquentes pour qu'on en puisse tirer des lois universelles et des principes de classification, et parfois elles sont remplacées par des associations différentes et même opposées. Les groupes psychiques qu'on pourrait former avec elles ne seraient ni assez importants, ni assez réguliers, ni assez coordonnés pour qu'on puisse répartir entre eux les individus. Le nombre des combinaisons possibles est aussi trop élevé et ces combinaisons sont trop compliquées, pour que la science puisse définir à l'avance toutes ces combinaisons et même pour qu'elle y trouve quelque intérêt. Et si l'on s'en tient à quelques combinaisons relativement fréquentes on dressera une série de types qui laissera de côté une trop grande partie des individus à classer.

Voici une association de traits que j'ai plusieurs fois remarquée : les gens timides sont souvent susceptibles et rancuniers. Il est aisé de voir la raison de cette combinaison de qualités : une sensibilité vive jointe à une certaine préoccupation de soi tend à les produire toutes les trois. Cependant elles ne sont pas inévitablement associées, elles peuvent s'isoler chacune à part, ou entrer dans d'autres combinaisons. D'ailleurs leur groupement, fût-il constant et régulier, ne donnerait pas une caractéristique très importante et suffisante pour déterminer une classe notable de types, et enfin, à supposer qu'il en fût ainsi, nous ne pourrions associer à cette classe d'autres classes formées d'une manière analogue, et permettant, par leur ensemble, un classement général de tous les caractères.

§ 5. — Si nous tâchons maintenant de systématiser ce que nous apprend l'expérience sur les faits de coordination et de subordination des qualités et des éléments du caractère, nous arrivons, il me semble, à les ramener à deux causes principales, et l'examen de ces causes confirme ce qui vient d'être dit.

L'une de ces causes, c'est l'unité de cause, et l'autre, c'est l'unité de fin. Elles ne sont point sans rapports entre elles.

La première se montre dans les cas où un même caractère dominateur suscite et développe plusieurs qualités. La sensi-

bilité vive et la préoccupation de soi tendent à produire, dans certaines circonstances, la timidité, la susceptibilité et la rancune. La préoccupation de soi et l'affectivité profonde tendent à produire la jalousie, la tendance à l'accaparement, le goût des petites coteries, de l'isolement à deux ou à un petit nombre. Une grande vivacité dans le jeu des éléments nerveux peut déterminer la tendance à la colère, l'expansion, la franchise (sous une de ses formes au moins), le courage et la témérité, l'ensemble de qualités qui correspond à peu près à ce qu'on a appelé le type sanguin. Et dans ce dernier cas surtout nous voyons l'influence de l'unité de cause, abstraction faite, autant que possible, de la finalité, les précédents pouvant se rattacher aussi bien à l'influence de l'unité de fin.

Selon la loi de l'association systématique, tout élément psychique tend à faire naître, à conserver, à développer les éléments qui peuvent s'associer à lui en vue d'une fin commune. Cette unité de fin est, on le comprend, une cause puissante d'association et de combinaison de traits de caractère. Or les principales fins que poursuit l'esprit, consciemment ou non, et qui peuvent unir des éléments assez nombreux, ce sont la conservation de l'existence et son développement, la satisfaction des principales tendances, etc., c'est-à-dire la réalisation de certains équilibres, de certaines harmonies plus ou moins semblables et plus ou moins différents d'un individu à l'autre. Ainsi quand nous constatons chez une personne l'existence d'une tendance assez développée, nous pouvons être sûrs de trouver à côté d'elle un certain nombre de manières d'être, de traits de caractère qui la soutiennent. Il y a là des corrélations et des dépendances incontestables. Seulement il faut que ces traits de caractère qui sont subordonnés à une tendance, s'accordent aussi, tant bien que mal, avec beaucoup d'autres, et comme ces autres tendances sont nombreuses et variables d'un individu à l'autre, comme il y a aussi plusieurs façons de satisfaire la première, les groupes de traits de caractère venant soutenir celle-ci varieront infiniment selon les individus. Aussi l'équilibre de l'esprit est-il obtenu de manières très différentes. Par exemple un homme très impressionnable peut, pour éviter

bien des heurts et des froissements, être poussé au mensonge. C'est une façon pour lui de garder son équilibre mental, mais s'il a en même temps l'horreur instinctive ou raisonnée du mensonge, il lui faut chercher autre chose, il se tournera alors vers une dissimulation qui ne le force pas à mentir, et tâchera de donner le change sans mentir expressément, ou bien il affectera une sorte d'impassibilité hautaine. Et voilà des types différents dérivés, selon la diversité des circonstances, d'une même cause et d'un même besoin.

Il se produit ainsi continuellement des associations et des combinaisons de traits de caractère qui parfois se ressemblent et parfois s'opposent, car les oppositions peuvent servir à l'équilibre. J'ai étudié ailleurs quelques-unes de ces associations qui prennent l'apparence d'un contraste assez singulier, par exemple la combinaison, que je viens d'indiquer, d'une impressionnabilité très vive avec une impassibilité apparente bien marquée, celle-ci dérivant de celle-là. Elle s'explique par une sorte de défense de l'esprit. Sa sensibilité le met à certains égards, dans un état d'infériorité, elle le rend trop vulnérable et l'expose aux attaques; alors, instinctivement, l'esprit dissimule cette sensibilité, et feint de ne rien sentir, et même, très logiquement, il se suggère de ne rien sentir et, dans une certaine mesure, il s'empêche de sentir, en sorte que la sensibilité excessive tend à s'accompagner d'une sorte d'insensibilité. De même la poltronnerie peut tendre à faire prendre au poltron l'apparence du courage et même de la témérité, toujours dans un but de défense individuelle, et produire ou développer certains traits de caractère comme la vantardise, la brusquerie, l'arrogance, etc. Mais si les circonstances intérieures changent, si la poltronnerie ne s'accompagne pas d'un amour-propre assez vif, ou si elle coexiste avec la timidité, la corrélation des faits change complètement, la poltronnerie produira l'hésitation, l'allure prudente et réservée, etc. Souvent la finalité est moins compliquée et plus simplement apparente. Par exemple, la susceptibilité peut produire ou développer la sauvagerie, l'amour de la solitude; la vanité sûre d'elle-même, au contraire, conduit à cultiver les relations de société, etc. Cependant la combinaison de

la vanité et de l'impressionnabilité peut pousser l'individu à un isolement voulu et affecté. Nous retrouvons toujours et la dépendance des traits de caractère, et l'immense variété des formes de cette dépendance.

L'étude de ces corrélations est extrêmement intéressante et peut donner des résultats précieux, mais il ne faut pas lui demander ce qu'elle ne peut fournir : un principe de classification, et l'établissement d'un certain nombre de groupes où rentreraient tous les caractères. Elle ne peut donner aux groupes de la série unilinéaire le caractère de réalité concrète qui leur manque. Ni l'unité de la cause ni l'unité de la fin ne déterminent toujours les mêmes combinaisons. Une même cause, la vivacité, peut produire la franchise expansive ou le mensonge bavard. Une même fin, le besoin de parer aux inconvénients que peut entraîner une impressionnabilité excessive, peut produire soit une fausse impassibilité, soit une disposition au mensonge. Le désir de n'avoir pas d'affaires fâcheuses avec les autres peut engendrer, chez un homme, la crânerie et l'audace apparente qui détournent les autres de s'attaquer à lui, ou la timidité, la prudence, la réserve qui ne leur en donnera pas l'occasion. Si au lieu de considérer une cause et une fin, on en considère deux, trois, un nombre toujours croissant, évidemment le nombre des possibilités se restreint à mesure, mais à mesure aussi le groupe d'esprits qu'elles peuvent servir à déterminer va diminuant, et si nous pouvions les envisager toutes, alors le groupe se réduirait à l'individu, et la valeur générale de la corrélation disparaîtrait après avoir progressivement diminué, tandis que sa précision deviendrait complète après avoir progressivement crû.

Ainsi, on voit bien s'ébaucher dans un immense fouillis de caractères rigoureusement mais irrégulièrement déterminés, certaines combinaisons de qualités et de formes d'esprit plus constantes et plus stables, mais il n'existe pas de corrélations à la fois sûres et générales, en nombre suffisant pour former des groupes qui comprendraient tous les caractères. Ces groupes restent flous, mal définis, leurs mailles ne sont pas assez serrées pour retenir tous les individus, et de plus ces combinaisons

ne sont pas assez générales, assez semblables d'un individu à l'autre, leurs conditions nécessaires et suffisantes sont trop complexes et ne sont pas assez souvent et assez uniformément réunies pour servir à classer, d'une manière satisfaisante, les types moraux. Nous en sommes donc réduits à la classification analytique et le plus sûr est toujours, pour apprécier et classer un individu, de recourir aux séries de classes différentes convenablement systématisées, en tenant compte bien entendu des traits généraux et des combinaisons de qualités qu'il peut présenter, et de définir autant que possible par quelle synthèse particulière il combine les différents éléments de sa personnalité.

Bien entendu, tout ceci n'a rien d'absolu. L'existence des lois de coordination et de subordination n'offre à priori, et abstraitement considérée, rien d'absurde et de contradictoire. Une humanité idéale pourrait en montrer le développement. Rien n'empêche de rêver une collection d'êtres qui se classeraient régulièrement par groupes synthétiques comme les espèces animales ou les nations. Il se pourrait bien qu'une telle société se développât quelque part en formes simples et régulières. Peut-être même est-ce là le sort futur de notre humanité qui en se transformant simplifierait et régulariserait ses modes de vie, mais à prendre les choses comme elles sont maintenant si les faits de coordination et de subordination ont un grand intérêt en eux-mêmes, ils ne peuvent nous donner des lois générales concrètes utiles à une classification des caractères.

IV

La science des caractères m'a paru avoir quelques rapports non seulement avec la psychologie générale, mais avec la morale. Cela aussi m'a valu des critiques. On m'a reproché d'avoir édifié hors de la réalité une classification avant tout morale « destinée à nous guider dans l'étude et la discussion des problèmes de la morale ». Un psychologue, rendant compte de mon livre [1], estime que l'auteur « classe nos caractères d'après ce que nous

(1) M. Philippe, dans l'*Année psychologique*, 2e année, p. 785.

devrions être pour réaliser sa morale, et non d'après ce que nous sommes en fait ». J'avoue que j'ai été un peu surpris de cette remarque. Je crois avoir assez montré que mes types et mes cadres ont un autre fondement que des soucis moraux. Mes types ont été observés par d'autres, et, presque tous, par moi ; mes cadres, je viens de les défendre assez longuement pour n'y pas revenir. J'ai toujours eu le goût de l'observation psychologique et de la connaissance de l'esprit sous des formes assez variées, pour elles-mêmes. Quand j'ai étudié les caractères, tâchant de coordonner et d'interpréter mes observations personnelles et celles des autres, j'ai eu naturellement recours aux lois psychologiques qui me paraissaient exprimer le mieux la nature essentielle de l'esprit, aux plus capables, par conséquent, de me faire comprendre les faits. S'il s'est trouvé ensuite que ma classification psychologique, construite d'après ces données expérimentales et théoriques, se trouvait également une classification morale, j'ai cru devoir le dire parce que la chose a son importance, mais, à vrai dire, elle n'a rien d'étonnant. Si la morale n'est qu'une idéalisation parfaite de la réalité, si la morale psychologique ou sociale n'est qu'une psychologie et une sociologie idéales correspondant à une réalité représentée, par hypothèse, aussi parfaite que possible, si les lois de la morale ne sont que les lois naturelles d'un esprit parfait comme d'une société parfaite, ou bien le moyen de tendre vers cet état de perfection, il est assez naturel qu'en donnant des séries hiérarchisées de traits de caractères, ou des séries hiérarchisées de formes sociales, on donne une série hiérarchisée en même temps au point de vue psychologique ou sociologique et au point de vue moral.

Mais il était peut être intéressant de remarquer que cela s'était en effet produit, sous certaines réserves dont il est inutile de parler ici, parce que notre synthèse en était encore accrue. Psychologie concrète, psychologie abstraite, psychologie idéale ont évidemment des parties importantes en commun. On y retrouve, considérés à des points de vue différents, les mêmes grandes vérités, les mêmes lois générales, les mêmes faits dominateurs, et il me semble que nos idées en psychologie abstraite,

nos constatations et nos théories de psychologie concrète, nos doctrines morales se vérifient ainsi en se fortifiant l'une par l'autre. Si les mêmes principes sont capables de nous guider en morale, de nous aider à constater et à comprendre la réalité, de nous rendre raison des formes les plus générales de la vie de l'esprit, j'estime que chacune de leurs applications retire une valeur nouvelle des applications parallèles et concordantes qu'elle peut susciter. Arriver ainsi à une synthèse abstraite qui rende compte de l'expérience présente, qui prépare ou qui aide à former la réalité idéale et peut-être la matière de l'expérience future, et qui exprime en même temps les rapports essentiels des phénomènes, la nature intime et comme la substance des choses, c'est, il me semble, le but le plus élevé que le philosophe puisse atteindre et vers lequel le psychologue puisse l'aider dans sa marche. Je l'ai poursuivi dans la mesure de mes forces.

FR. PAULHAN.

Pontchartrain-Paris, septembre-octobre 1901.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

J'ai déjà, dans mon volume *l'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, proposé une théorie de la vie de l'esprit et donné un ensemble de lois abstraites s'appliquant à la psychologie générale. Aujourd'hui j'essaye de montrer comment les diverses manifestations de ces lois abstraites produisent des catégories différentes de types psychiques. La psychologie concrète, l'étude des formes du caractère serait ainsi étroitement rattachée à la psychologie abstraite dont elle étudie, analyse et ordonne, pour ainsi dire, les différentes incarnations. Après la psychologie abstraite générale et la psychologie concrète générale, il faudrait étudier la psychologie idéale, c'est-à-dire la morale, et montrer comment elle est aussi une application particulière des lois générales abstraites, et comment tous les problèmes moraux peuvent être envisagés à ce point de vue. J'espère traiter un jour ce sujet sur lequel j'ai donné quelques essais. Mais la constitution complète et la compréhension de la psychologie et surtout de la morale exigent, sinon une conception achevée du monde, au moins un ensemble de vues systématiques sur l'homme et l'univers. Je les ai indiquées dans un chapitre de *l'Activité mentale;* je voudrais encore les reprendre en les améliorant et montrer que l'esprit de l'homme, ses lois générales, ses formes particulières, et son idéalisation progressive, si elle possible, sont des exemples de cette grande loi universelle qui fait passer tout ce qui se développe de la pluralité à l'unité, de l'incohérence à la systématisation, et du

hasard à la finalité, ou, si l'on aime mieux des termes qui s'appliquent plus spécialement à une forme particulière de cette transformation, de l'égoïsme à l'amour et de l'individualisme à la coopération.

Il est impossible d'examiner ici en quoi cette conception du développement contredit l'évolutionisme tel qu'on l'a présenté jusqu'à maintenant. L'homogène primitif, l'unité d'évolution, la réduction totale de tous les phénomènes au mécanisme compris comme excluant la finalité, la subordination de l'idée de progrès à celle de changement, sont quelques-uns des points principaux sur lesquels ni les théories du grand évolutionniste Spencer, ni les corrections ou les objections qu'on leur a proposées ne me semblent tout à fait acceptables. Le point de départ des transformations, leur point d'arrivée, leur marche progressive n'ont pas été étudiés d'une manière satisfaisante. Mais je ne veux ici que signaler comment prend place dans un ensemble de travaux impliquant un certain nombre de théories générales le volume qui paraît aujourd'hui, et où ces théories devront souvent disparaître derrière les détails particuliers et les généralisations spéciales qui permettent de le considérer comme formant à lui seul un tout distinct.

LES CARACTÈRES

INTRODUCTION

I

Le caractère d'une personne, c'est, en somme, ce qui la *caractérise*, ce qui fait qu'elle est elle-même, non une autre. C'est la nature propre de son esprit, la forme particulière de son activité mentale. Caractère, personnalité, individualité, ces trois mots désignent à peu près la même chose, un peu différemment considérée.

Cela suffirait à nous faire entrevoir la difficulté de l'étude du caractère et la complexité de son objet. Etudier les formes du caractère c'est rechercher et classer les diverses manières d'être de l'individu, en faire l'analyse et la synthèse, en montrer les éléments et les combinaisons, et les rattacher aux grandes lois générales de la psychologie. Même en restant dans les généralités qui, seules, intéressent la science, c'est une tâche ardue que de montrer comment ces formes, ces types encore à demi abstraits, à demi concrets que l'éthologie examine, sont des manifestations de lois mentales abstraites, comment ils s'incarnent d'autre part dans la réalité concrète et vivante qu'ils composent et que nous montre l'expérience de chaque jour. Essayons d'abord de débrouiller un peu les données de l'expérience, et de trouver quelque fil conducteur.

Nous avons tous entendu apprécier par quelqu'une de nos connaissances la nature d'une autre personne. Les termes dont on se sert pour cette appréciation sont très variés, mais ce que nous remarquerons pour le moment c'est que les qualités — ou

les défauts — qu'ils désignent ne peuvent appartenir toutes au même groupe de faits. Ils nous signalent des manières d'être qui ne sont ni semblables ni opposées, mais qui nous montrent un même individu, ou des individus divers, par des aspects différents et nullement comparables. On dira, je suppose, d'une personne qu'elle est incohérente ou capricieuse, d'une autre qu'elle est gourmande, d'une troisième qu'elle est vive ou molle, d'une quatrième qu'elle est susceptible. Voilà je ne dirai pas seulement quatre jugements différents, mais quatre modes différents d'indiquer un caractère et d'apprécier une personnalité. Examinons de près ces appréciations, nous verrons la possibilité d'en faire sortir quatre classes différentes de qualités psychiques.

Si nous parlons de l'incohérence d'une personne ou si nous la jugeons capricieuse, nous mettons en lumière les rapports généraux des diverses tendances qui sont en elle, la façon dont elles s'associent, se combattent ou se remplacent, la forme générale abstraite de l'activité de son esprit. Nous voulons dire que chez elle toutes les idées, tous les sentiments, tous les actes ne se succèdent pas régulièrement et systématiquement, que l'on voit, à chaque moment, naître et dominer un désir imprévu, subitement éclos, sous l'influence d'une tendance latente et de quelque circonstance insignifiante, sans qu'il se puisse rattacher logiquement au sentiment qui dominait l'esprit quelques minutes plus tôt. Comme appréciation différente, mais du même genre, nous pourrions dire qu'une personne est toujours logique avec elle-même, ou qu'elle se possède parfaitement, ou encore qu'elle passe aisément d'un extrême à l'autre, ou qu'elle est contrariante. Tous ces mots expriment un même ordre de qualités ou de défauts, ils indiquent les rapports des tendances, des désirs, des idées chez un même individu, la façon générale dont ils s'appellent et s'associent; ils nous donnent une sorte de forme abstraite de l'esprit.

Il me suffit pour le moment d'indiquer cette première classe de types psychologiques, je tâcherai de donner plus loin une classification systématique et une interprétation psychologique des différentes formes qu'elle peut contenir. Je me bornerai de

même à présent à indiquer la nature des autres classes de traits de caractère que l'on peut former.

Passons donc à un autre jugement. La vivacité ou la mollesse que nous remarquons chez une personne n'ont pas des rapports très étroits avec la forme générale de l'association des tendances. La vivacité ni la mollesse n'empêchent ni ne produisent l'incohérence ou la logique. Bien que, dans la réalité, la vivacité s'accompagne parfois d'un certain manque de logique, il peut arriver que l'on soit vif, tout en ayant de la suite dans les idées ; il peut arriver aussi, plus fréquemment, que l'on soit incohérent avec lenteur. On conçoit que le fond du caractère restant le même et les éléments de l'esprit ne changeant pas, ces éléments puissent agir plus ou moins vite, s'appeler les uns les autres, se susciter avec plus ou moins de lenteur ou de précipitation. Ils peuvent de même se montrer plus ou moins complexes, plus ou moins vigoureux, plus ou moins résistants. L'étroitesse ou la largeur des idées et des désirs, la souplesse de l'esprit et du cœur, la constance, l'entêtement sont autant de traits de caractère qui rentrent dans la même classe. Tandis que la première comprend les formes générales de l'association des éléments, celle-ci retient les différentes manières dont les éléments peuvent réaliser ces formes générales. Elle permet de rendre moins abstrait le jugement porté d'abord par la considération de la première catégorie de qualités. Toutefois les deux premières classes, comme on peut l'apercevoir déjà, et comme nous le verrons mieux encore tout à l'heure, sont assez étroitement liées. Il ne s'agit dans les deux que des formes de l'activité psychique. En réalité nous n'avons vu que les subdivisions d'un même genre.

Si, au contraire, nous examinons un autre des jugements indiqués plus haut, celui qui concerne la gourmandise, nous entrons dans un ordre de faits tout à fait nouveau. Ce qui est indiqué ici ce n'est plus une forme de l'association des éléments, c'est un de ces éléments, un des plus importants. La gourmandise n'a rien à voir ni avec l'enchaînement systématique ou incohérent des phénomènes, ni avec la lenteur et la vivacité, la persistance ou la faiblesse des tendances. Ce que le mot nous révèle, c'est

l'existence d'une tendance qui tient, dans la vie de la personne que nous apprécions, une place relativement considérable, c'est la prépondérance relative de certains désirs et de certaines idées bien définis. Un homme gourmand, c'est celui qui sacrifiera d'autres plaisirs, ou quelques devoirs à la satisfaction de son goût. La prédominance des sensations gustatives, des images qui rappellent ces sensations, des désirs qui les suscitent de nouveau et de tous les états de conscience qui s'associent plus ou moins étroitement avec ceux-là, voilà ce que signifie le mot de gourmand. Tous nos goûts, toutes nos tendances peuvent donner lieu à des qualifications analogues, depuis les plus infimes jusqu'aux plus élevées, depuis la gloutonnerie jusqu'à la passion de l'artiste ou du savant, jusqu'à l'amour de la patrie, jusqu'au mysticisme. Ce n'est plus ici la forme, c'est le fond du caractère que nous envisageons. Il ne s'agit plus de savoir s'il existe une ou plusieurs tendances maîtresses qui se subordonnent le reste de l'esprit, mais quelles sont ces tendances. Notre appréciation perd de plus en plus son caractère abstrait et se rapproche de la réalité observable, en se combinant avec les précédentes. Nous avons maintenant le fond et l'apparence du caractère, les tendances qui constituent l'individu, la forme que prend leur activité et l'allure générale des rapports d'association ou de lutte qu'elles ont entre elles.

Le quatrième jugement dénote une quatrième catégorie de qualités, elle diffère des trois précédentes en ce que les qualités qu'ont peut y ranger sont des combinaisons de plusieurs traits empruntés aux classes précédentes. Ce sont des produits secondaires de la vie, de l'activité des tendances dans certaines conditions, et, si grande que puisse être leur place dans l'existence, elles doivent être, au point de vue scientifique, considérées comme subordonnées. La susceptibilité, par exemple, implique un certain amour-propre, un désir d'être estimé de soi-même ou des autres, qui est une tendance, et se place, par conséquent, dans la troisième des catégories que nous avons indiquées, dans la seconde grande classe de nos caractères, mais elle suppose aussi une sensibilité assez vive des éléments psychiques, elle signifie que quelques-uns de ces éléments entrent en activité

sous la moindre excitation. Cette facilité de mise en jeu est un mode d'activité qui rentre naturellement dans la seconde subdivision et dans la première grande classe. De même, la jalousie suppose une tendance : l'amour, quel qu'il soit, et elle suppose aussi un arrêt, une inhibition de cette tendance par diverses idées, par divers sentiments, et ceci, en certains cas au moins, se rapporte aux relations générales des éléments de la personnalité, c'est-à-dire à la première classe des traits de caractère.

Si nous regardons de près ces qualités composées nous remarquerons en elles une particularité importante. Non seulement elles varient comme toutes les autres, selon les individus, mais elles ne sont pas du tout semblables à elles-mêmes, si ce n'est très superficiellement, et, pour ainsi dire, à l'extérieur. Être menteur, par exemple, c'est bien, d'une manière générale, dire des choses qui ne sont pas vraies, mais le mensonge peut caractériser deux états d'esprit absolument opposés : l'état d'esprit de l'homme qui, ayant un résultat à atteindre, y marche par tous les moyens et combine puissamment les vérités et les fictions, et aussi celui de l'homme sans consistance, qui lâche tout ce qui lui passe par la tête sans penser à la vérité, à la fausseté ou aux conséquences de ce qu'il dit. Dans le premier cas, le mensonge est le produit d'un caractère très fortement organisé, dans le second, il est un symptôme d'incohérence. De même la lenteur de la décision, trait de caractère, peut provenir soit de la mollesse de l'esprit à concevoir une idée, de sa difficulté à éprouver un sentiment ou, au contraire, d'une excessive vivacité, qui rend présents à l'esprit, au même moment, une foule de motifs et d'idées différents qui empêchent tout composé psychique stable de se former. L'anémie et l'hyperémie du cerveau ont parfois des conséquences analogues, de même l'extrême pauvreté et l'extrême richesse de l'esprit. Aussi serait-ce un tort d'étudier en elles-mêmes ces formes composées et dérivées, il vaut mieux les examiner chaque fois avec les éléments qui les composent.

Il me paraît que les quatre classes que nous venons de reconnaître s'appliquent assez exactement à la réalité, et que, en même temps elles peuvent comprendre tout ce qui se rapporte

au caractère. La tendance, son mode d'action, ses rapports généraux avec les autres tendances existant dans le même individu, ce sont là d'incontestables réalités, et — si l'on comprend dans les tendances, les sentiments, les émotions, les désirs et les idées qui ne sont que des parties de leur activité — ce sont les seuls éléments du caractère qu'on puisse reconnaître. Tous ceux que l'on pourrait indiquer se ramènent aisément à ceux-là ou à leurs combinaisons, et ceci, je l'espère, ressortira avec évidence de l'ensemble de ce travail.

Nous avons dû reconnaître déjà que nos quatre subdivisions n'avaient pas toutes la même importance. La seconde se rattache naturellement à la première et la quatrième ne contient aucun élément original. Si donc nous considérons les qualités premières, susceptibles de constituer par leur prédominance des types psychologiques, nous aurons deux grandes classes à étudier : 1° la classe des qualités qui se rattachent à la manière d'être des tendances, au caractère général de leurs relations dans un même individu ; la cohérence, la logique, le contraste, la vivacité, la ténacité, etc. ; 2° la classe des qualités qui sont constituées par les tendances mêmes, tendances organiques comme la gloutonnerie, ou sensuelles comme la gourmandise, intellectuelles, etc. La première classe comprend les formes de l'activité mentale, la seconde les éléments concrets qui dirigent cette activité. Nous n'aurons plus ensuite qu'à examiner certaines relations générales des qualités, certains faits synthétiques significatifs où les qualités déjà étudiées prennent une apparence particulière dont il est indispensable de tenir compte pour arriver à une bonne appréciation du caractère individuel.

II

Considérons maintenant la question au point de vue de la psychologie abstraite. Nous savons que l'esprit de l'homme est un composé d'éléments eux-mêmes plus ou moins complexes qui peuvent exercer, chacun pour soi, une activité indépendante, ou s'associer en des systèmes de plus en plus vastes. La grande

loi d'association des éléments psychiques les plus simples pour former les éléments supérieurs et de ceux-ci pour former les tendances, des tendances pour constituer la personnalité, la loi qui domine toute la vie de l'esprit, c'est la *loi d'association systématique* qui exprime l'aptitude de chaque élément, désir, idée ou image, à susciter d'autres éléments qui puissent s'associer à lui pour une fin commune, et qui indique aussi ce fait que chaque élément est un composé unifié d'éléments, d'un ordre inférieur, associés de façon à constituer une unité supérieure à eux-mêmes et qui les synthétise. Cette loi se complète par la *loi d'inhibition systématique* qui exprime l'arrêt que chaque élément psychique tend à imposer à tout élément qui ne peut s'associer harmoniquement à lui. Du jeu combiné de ces lois dérivent la loi du contraste qui est la troisième grande loi de la vie mentale, et enfin les lois d'association par contiguïté et ressemblance, moins importantes, quoi qu'on ait dit[1].

Ainsi l'étude des formes du caractère se ramène à la recherche des éléments psychiques principaux qui constituent la personnalité : tendances dominantes, idées fixes, désirs prépondérants, des relations qu'ils ont entre eux, en s'aidant l'un l'autre, ou en s'entravant selon qu'il y a prédominance dans la vie mentale de l'association systématique, de l'inhibition, du contraste, de l'association par contiguïté et ressemblance, de leurs différentes manières d'être et d'agir ; de leur sensibilité, c'est-à-dire de leur facilité d'action plus ou moins grande, de leur pureté, c'est-à-dire de l'accord systématique plus ou moins complet de tous les éléments secondaires qui s'unissent pour former un composé psychique supérieur et de l'élimination plus ou moins imparfaite de tout élément dissonant, enfin des qualités complexes qui résultent des combinaisons de tendances ou de formes abstraites. Les éléments de l'esprit et les lois de l'activité mentale sont toujours l'objet de nos recherches, mais au lieu de les examiner en eux-mêmes, comme je l'ai fait dans un volume précédent, j'étudie ici les divers types que produisent les diverses manifestations concrètes de ces lois générales, la

(1) J'ai développé toutes ces vues dans mon livre, *l'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, auquel je me permettrai de renvoyer le lecteur.

prédominance de tel ou tel de ces éléments. Ramener tous les traits de caractère aux éléments psychiques les moins composés et aux formes les plus simples des grandes lois psychologiques, tout en montrant la nature de la combinaison qui les produit : voilà le but de la science du caractère. Nous étudierons donc successivement les types caractérisés par une forme particulière des lois de l'association systématique, de l'inhibition et du contraste, et ceux qui sont produits par la prédominance d'un élément psychique particulier. Les traits composés du caractère seront analysés et rattachés à leur principal élément, et rappelés à propos des autres si cela paraît utile.

III

Les rapports de la science du caractère à la psychologie étant bien définis, il est à peu près indispensable de dire quelques mots de ses rapports avec les sciences voisines, la physiologie d'une part, la sociologie de l'autre. On sait que pendant longtemps la théorie des tempéraments, aujourd'hui assez oubliée, a fourni une classification de types fondés sur des données physiologiques et pathologiques. On pourrait faire aussi bien une classification fondée sur des données sociologiques. Sans méconnaître en rien l'intérêt de ces tentatives et l'importance de la biologie et de la sociologie pour la constitution d'une science psychique, il me semble que la psychologie doit être avant tout psychologique. Il serait sans doute très important de pouvoir établir que tel état organique normal ou morbide, ou que tel ou tel état social tend à produire tel ou tel type humain. Mais ce n'est pas cette question que nous nous sommes proposé d'étudier ici, c'est la nature même de ces types et leur interprétation psychologique. Le reste ne peut venir qu'accidentellement en discussion. Ce qui nous intéresse directement ce sont les éléments psychiques en jeu et les lois de leur activité. A ce point de vue les phénomènes biologiques ou sociaux apparaissent comme des causes ou des effets, non comme des éléments du caractère. Une névrose, par exemple, pourra donner au caractère une teinte sombre,

un milieu social donné développera chez l'homme l'héroïsme ou le goût des exercices du corps, ou le sens commercial. Inversement, une tendance à la colère peut déterminer la maladie et la mort de l'organisme, un génie administratif ou militaire modifiera pour longtemps la vie des peuples. Il y a là toute une série très compliquée d'actions et de réactions curieuses, difficiles à suivre, mais qui ne nous intéressent pas directement et qui ne tiendront dans cette étude qu'une place secondaire. La psychologie du caractère est notre sujet principal, et peut-être a-t-on méconnu sa place dans la science psychique. La psychologie, en effet, ne se distingue pas tant de la physiologie par l'étude du phénomène de conscience si instable et si variable, que parce qu'elle étudie une synthèse non physiologique de phénomènes physiologiques, comme la physiologie étudie une synthèse non chimique de phénomènes chimiques, et la sociologie une synthèse non psychologique de faits psychologiques. Il ne se passe dans le corps que des phénomènes physico-chimiques, dirigés selon des processus vitaux, de même il n'y a dans l'esprit que des phénomènes physiologiques, sans en excepter les faits de conscience qui ne diffèrent des autres que par le mode dont nous les percevons[1] et sont, comme le son et la couleur, des parties d'un fait complexe. La vraie matière de la psychologie c'est l'élément social, l'individu entier. Les éléments de l'individu regardent les uns la biologie seule, les autres la biologie et la psychologie, comme la chimie biologique regarde la physiologie et la chimie et, à mesure qu'on les prend plus complexes, ils deviennent de plus en plus psychologiques. Le caractère, c'est l'arrangement de phénomènes biologiques en vue d'une fin sociale. L'étude de l'ensemble de l'individu, du type moral, du caractère, appartient essentiellement à la psychologie. C'est elle qui établit la transition entre les sciences voisines, la science des organismes et la science des sociétés, qui tendent un peu trop peut-être, à l'absorber, chacune de son côté.

(1) Voy. *l'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, p. 516-524. (Paris, F. Alcan.)

PREMIÈRE PARTIE

LES TYPES PRODUITS PAR LA PRÉDOMINANCE D'UNE FORME PARTICULIÈRE DE L'ACTIVITÉ MENTALE

LIVRE PREMIER

LES TYPES PROVENANT DES FORMES DIVERSES DE L'ASSOCIATION PSYCHOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

LES FORMES DE L'ASSOCIATION SYSTÉMATIQUE

Les premiers types dont nous ayons à nous occuper sont les types généraux produits par la façon particulière dont sont réalisées, dans tel individu donné, les lois de l'association systématique, de l'inhibition systématique, du contraste, de l'association par contiguïté et ressemblance.

Il ne faut qu'une observation superficielle pour reconnaître combien la grande loi de l'esprit, l'association systématique, prend, selon les individus, des formes différentes. Depuis ceux qui nous apparaissent comme à peu près complètement harmonisés, avec une convergence presque parfàite de tous les éléments qui les composent vers une fin unique ou vers des fins harmoniques, jusqu'à ceux qui nous offrent une incohérence manifeste des idées, des sentiments et des actes avec tout juste la quantité de coordination sans laquelle la raison et la vie même disparaîtraient, il y a bien des degrés qui représentent chacun un ou plusieurs types psychiques et peuvent se répartir en quelques grandes classes que nous allons examiner. Les autres lois de l'association nous en fourniront de nouvelles et nous verrons comment tous ces types se rattachent l'un à l'autre

et peuvent dériver l'un de l'autre par le développement ou l'affaiblissement de quelques éléments constitutifs.

§ 1. — Les équilibrés.

Les équilibrés sont ceux chez qui l'association systématique atteint le degré de perfection qu'elle peut atteindre chez un homme, et chez qui, en même temps, la systématisation résulte non pas de la prépondérance d'une tendance qui se soumet toutes les autres, mais de l'harmonie de tendances fortes, bien développées et, qui s'équilibrent et forment un ensemble unifié sans que l'une d'elles cherche à dominer plus ou plus longtemps qu'il ne le faut pour conserver l'harmonie générale.

Pour le moment, il faut insister sur ce point, je ne considère que la forme de l'association des tendances et leurs rapports généraux. Je néglige absolument la nature même de ces tendances et même leurs qualités particulières. Peu nous importe ici qu'elles soient égoïstes ou altruistes, sensuelles ou esthétiques. Peu nous importe aussi qu'elles soient plus ou moins riches en éléments, plus ou moins sensibles et faciles à faire entrer en activité. Ce n'est pas que ces caractères n'aient leur importance, mais nous le retrouverons plus tard et les examinerons séparément, c'est le seul moyen d'arriver à déterminer les types avec quelque précision.

On peut être équilibré dans la médiocrité comme dans le génie, et naturellement le premier cas est le plus fréquent. Manger, boire, dormir, voir quelques amis, faire une promenade ou jouer aux dominos peuvent être les seules préoccupations de l'existence. Ces diverses tendances ont ou finissent par avoir chacune leur place acquise dans la vie et continuent régulièrement à l'occuper. Le caractère équilibré confine en ce cas à l'absence de caractère. Il est sans doute impossible d'apprécier une personne en sachant seulement qu'elle appartient à ce type. Cependant, considéré en lui-même, et toutes choses égales d'ailleurs, le caractère équilibré est une supériorité puisqu'il représente, pour un organisme psychique donné, la plus grande systématisation relative, la perfection

compatible avec la nature même de cet organisme. Sa valeur dépendra, pour une bonne part, de la valeur des tendances qui s'unissent en lui. Ajoutons aussi que ce caractère dont la pureté varie beaucoup, car personne n'est absolument équilibré et tout le monde l'est un peu, a souvent beaucoup de charme lorsqu'il se rapproche du maximum possible, alors même que l'esprit qui le réalise n'offre aucune qualité bien exceptionnelle. A mesure, au contraire, que l'harmonie totale décroît, la supériorité diminue. Une des principales causes qui contribuent à rendre assez désagréables les médiocrités équilibrées, ce sont précisément de petites ruptures d'équilibre, des tics, des ridicules, des gaucheries, des défauts d'adaptation qui tout en laissant subsister l'harmonie générale du caractère, la rendent beaucoup plus imparfaite.

Nous connaissons tous des personnes qui, sans nous plaire par aucune haute qualité de cœur ou de l'intelligence, nous charment cependant par la grâce de leur vie, par la fraîcheur, par l'harmonie de leurs idées, peut-être parfois un peu courtes et assez peu nombreuses, et de leurs sentiments lorsqu'ils sont bons mais sans grandeur particulière, surtout lorsque l'harmonie physique et la grâce du corps viennent se joindre à l'harmonie morale et à la grâce de l'esprit. Ce sont des êtres de cette nature que paraissent représenter les jeunes femmes du Corrège, par exemple la sainte Catherine, du Louvre, et même les vierges de Raphaël. Nous ne trouvons en elles aucune révélation d'une nature supérieure par quelque autre point que l'extrême harmonie de l'ensemble, et si je puis dire, par la perfection dans la médiocrité, en enlevant à ce dernier mot la plupart de ses acceptions défavorables, ou, si l'on préfère, dans la moyenne[1]. C'est cette harmonie qui donne son attrait à la statuaire grecque, encore que parfois, si je l'ose avouer et quoi qu'on en dise, elle me paraisse se rapprocher plutôt de la

(1) Comparez, pour le contraste, avec la puissance de personnalité révélée par le portrait de la Joconde, par le saint Jean de Léonard, ou encore par la plupart des tableaux de Rembrandt. Le beau portrait de femme du Louvre (au Salon carré) nous donne encore cependant une personnalité harmonique sans expression bien particulière, mais avec une intensité de vie qui, si elle n'était pas due surtout au génie du peintre, sortirait le modèle de la moyenne psychologique.

médiocrité que de la perfection et ressemble trop aux mauvaises imitations dont on l'a honorée. Il est des têtes de jeune fille ou de déesse qui ravissent par l'impression qui s'en dégage, d'unité, de sérénité, d'équilibre idéal et de pureté complète. Le roman et le théâtre ont souvent montré et surtout tâché de montrer des types équilibrés. Le « personnage sympathique », si fréquent, par exemple, dans le théâtre d'Augier, est généralement un équilibré auquel il manque presque toujours l'apparence de la vie. Shakespeare a créé quelques types admirables qui peuvent rentrer aussi dans les équilibrés. On en trouverait aussi chez Tolstoï.

Dans la vie réelle la perfection relative marquée par l'équilibre est assez rare, il faut se rabattre sur des à peu près. On nous a beaucoup parlé des Grecs du siècle de Périclès. C'est devenu un lieu commun — un peu exact comme tous les lieux communs — que de nous vanter ce peuple en qui la vigueur physique et la santé morale, l'élégance des formes et le raffinement de l'esprit, le sens artistique, l'aptitude aux fonctions publiques et le courage militaire se seraient si merveilleusement unis en une sorte d'idéal humain. Hélas ! l'histoire nous les montre bien turbulents, bien étourdis, bien grossiers parfois, bien changeants aussi, ces êtres harmonieux. Mais ils suffisent au moins à nous faire entrevoir le type équilibré. On a cru le retrouver aussi dans les Aryas, nos hypothétiques aïeux, que nous voyons trop mal et de trop loin, malgré l'ingéniosité des philologues, pour les pouvoir bien apprécier.

Quelques hommes supérieurs ont présenté le type équilibré plus ou moins pur. Ils ont souvent servi à combattre la théorie des rapports du génie et de la folie. Gœthe, assez indifférent, « olympien », malgré la vivacité de quelques impressions, avec un beau génie littéraire et un goût remarquable pour les sciences, est un des exemples les plus connus. Buffon peut aussi passer pour un équilibré. Montesquieu, que deux heures de lecture distrayaient de tous ses chagrins, présente une harmonie que fausse peut-être la prédominance des tendances intellectuelles. Voltaire avec sa vivacité, ses cris et ses emportements, mais aussi avec la variété de ses aptitudes et la richesse de ses im-

pressions, donnerait un assez bon exemple à la fois d'équilibre dans l'ensemble et d'excès dans bien des détails si, d'ailleurs, les sentiments égoïstes ne paraissent avoir prédominé en lui et si la dignité et le sérieux qui résultent de l'harmonie réelle ne lui avaient toujours fait défaut. La Renaissance nous donnerait aussi de beaux types d'équilibre mental. Raphaël, par exemple, à côté de violents comme Benvenuto Cellini. Léonard de Vinci et auparavant Leo Battista Alberti peuvent être rattachés au même type [1].

On s'est peut-être exagéré le manque d'équilibre des hommes supérieurs, si grand qu'il puisse être en bien des cas, et, inversement, l'équilibre des médiocres et des imbéciles. Ceux-ci sont souvent assez mal harmonisés et il ne faudrait pas l'oublier quand on traite des rapports de la folie et du talent. Il est à croire, en revanche, que chez les animaux l'harmonie est plus que chez l'homme, toutes proportions gardées, voisine de la perfection. Les chiens, s'il en est de passionnés et d'excessifs, offrent de nombreux exemples d'équilibre mental. Cela paraît du reste assez naturel à cause précisément du moins grand nombre d'éléments psychiques que l'animal réunit.

L'harmonie générale des tendances se traduit, selon les circonstances, par plusieurs traits de caractère ; la douceur, par exemple, peut résulter de l'équilibre des facultés et des sentiments, en tant qu'il s'oppose à l'irritabilité, à l'emportement qui témoignent de la prépondérance, momentanée parfois, mais très nette d'un sentiment ou d'une impression. La rectitude dans les idées et dans la conduite décèle encore la même qualité ; la précision, la netteté dans les idées et dans les sentiments s'opposent au trouble et à la confusion que produisent des heurts d'idées ou de fragments d'idées mal associés dans le même esprit, au conflit d'affections, de goûts qui ne peuvent s'accorder.

Le sérieux, la gravité, sont parfois le résultat de l'équilibre général de l'esprit en qui la prévision de l'avenir et les craintes qui en sont bien souvent inséparables viennent modérer l'ex-

(1) Voyez, par exemple, sur ce dernier, la notice de Claudius Popelin, en tête des *Traités de la statue et de la peinture*, pages 43, 44, 58, etc.

pansion ou la joie irréfléchie. D'autre part, si les sujets de crainte font défaut, ou si l'harmonie même de l'esprit exige que pour un temps au moins on les écarte, l'équilibre moral — surtout lorsque l'équilibre physique vient s'y joindre — s'accompagne plutôt d'un enjouement modéré.

D'autres qualités résultent de la forme particulière que prend chez une personne l'harmonie générale de la personnalité selon les tendances qui composent cette personnalité, et qui sont à peu près également compatibles avec son unification : la fermeté, la souplesse, la véracité, etc. Nous en retrouverons quelques-unes à propos des conditions particulières qui contribuent à les produire. Remarquons toutefois que le caractère équilibré implique l'existence et le développement de certaines tendances spéciales, celles qui adaptent l'individu à son milieu social, par exemple, faute de quoi l'harmonie générale serait presque forcément rompue par la lutte des tendances internes et des impressions venues du dehors, qu'il est impossible d'éviter complètement, et qui substitueraient, au moins partiellement, au type équilibré, un type de lutte ou de contraste.

§ 2. — Les unifiés

La deuxième série des types systématisés comprend les *unifiés*. J'appelle ainsi ceux en qui l'harmonie résulte non pas de l'équilibre de tendances à peu près égales en force, mais bien de la subordination de l'ensemble des tendances à l'une ou à quelques-unes d'entre elles. Celles-ci font l'unité de la personne et ne laissent guère aux autres tendances que l'activité nécessaire à l'entretien de la vie et à la conservation de la santé, lorsque même elles n'entraînent pas la ruine de l'esprit et la mort de l'organisme par la rupture de l'harmonie indispensable.

Comme il ne s'agit ici que des formes générales, nous ne nous occuperons que des cas où la subordination des tendances est stable et fait pour ainsi dire partie de la personnalité, non de ceux où elle est transitoire et variable, où diverses tendances les unes après les autres, sous l'influence d'événements passa-

gers ou de réactions internes, dirigent momentanément l'activité de l'esprit. Les cas dont il s'agit ici sont ceux où il existe réellement une « tendance maîtresse » ou un groupe de tendances maîtresses. Dans les cas extrêmes, les autres tendances ne serviraient qu'à permettre l'entretien de la vie et, par suite, la continuation de l'exercice de la tendance dominante. Souvent, même chez les mieux unifiés, il subsiste à côté d'elle des goûts, des sentiments, des désirs, plus ou moins développés, qui ont une sorte d'existence indépendante, mais qui sont parfois détruits, éliminés ou absorbés par l'évolution, l'unification croissante de la personnalité.

Le type « unifié » n'est pas très rare, à l'état imparfait. On le rencontre assez souvent chez les hommes qui ont présenté une vocation marquée pour un art ou une science. Souvent la faculté maîtresse se montre déjà très développée dans la jeunesse, quelquefois elle se forme plus tard, dans bien des cas elle se développe peu à peu. Pascal, qui ne fut pas un unifié, peut nous donner une idée du type par l'ardeur extrême qu'il apporta dans sa jeunesse à ses études, lorsque, privé de ses livres, il retrouva seul une partie de la géométrie. L'enfance de Du Guesclin montre la force et la prédominance de ses sentiments belliqueux. Les musiciens paraissent montrer tout particulièrement le développement extraordinaire et précoce d'une faculté dominante : Mozart, Rossini, M. Saint-Saëns, bien d'autres encore, furent des enfants prodiges.

Une belle vie, a-t-on dit, c'est une grande pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr. Ce mot exprime bien la subordination des phénomènes et la persistance de l'idée directrice, mais l'idée n'apparaît pas toujours avec beaucoup de force dans la première jeunesse. La vocation religieuse de sainte Thérèse, la vocation de Darwin pour les sciences naturelles se sont développées peu à peu. On sait que Darwin faillit être médecin ou clergyman, et que son goût pour les sciences, si peu violent tout d'abord, finit par envahir sa personnalité, par être sa personnalité, au point que tous ses autres goûts disparurent devant lui. Il renonça à la chasse pour laquelle il avait été passionné ; la littérature, qu'il aimait fort autrefois, l'ennuyait mor-

tellement plus tard, à moins qu'il ne se fît lire pour se distraire un roman qui « finissait bien », et la musique le fatiguait parce qu'elle le faisait penser trop fortement au sujet de ses préoccupations habituelles[1].

Le métier, c'est-à-dire un ensemble d'habitudes régulières imposées par les conditions de la vie sociale, a des rapports assez particuliers avec les tendances dominantes. Quand le métier et les goûts sont en désaccord, le métier est généralement mis au second rang, considéré comme une nécessité indifférente ou pénible, ou comme une distraction. Il reste ainsi subordonné à l'exercice du goût principal dont il est une des conditions. Stuart Mill entre dans la Compagnie des Indes, estimant qu'il vaut mieux, pour un publiciste, gagner sa vie autrement que par ses écrits. Spinoza, comme on sait, se conforma aux préceptes des docteurs juifs, et polissait des verres pour les lunettes d'approche. Le métier est, en somme, une tendance artificielle créée et maintenue par les exigences de la vie sociale et la volonté de l'individu. Quand elle rencontre une résistance faible ou nulle elle se développe et finit par devenir la faculté dominante et donner à la personnalité le caractère unifié qui lui manquait. Agir en soldat, penser en magistrat, parler en prêtre, ce sont là des locutions parfaitement nettes et qui indiquent bien la subordination des éléments psychiques à une tendance dominante, quelquefois factice. La subordination des caractères s'étend jusqu'aux faits physiques, et nous reconnaissons un officier sous un costume civil. Il ne manque pas de gens qui ayant pris une profession non par vocation, mais par hasard, s'y attachent, se moulent sur elle et ne s'en peuvent détacher sans difficulté ni sans regrets. C'est ainsi que la vie sociale finit souvent par hiérarchiser les tendances et les goûts et par créer une vocation à ceux qui n'en ont pas, s'ils possèdent au moins une plasticité suffisante Quand la résistance est trop forte, au contraire, la tendance artificielle se subordonne, quelquefois elle ne peut se consti-

(1) Voir *Vie et Correspondance de Ch. Darwin*, publié par son fils Fr. Darwin, et dont M. H. de Varigny a donné une traduction française. J'ai étudié plus en détail la vie de Darwin au point de vue de la formation de la personnalité, dans l'*Activité mentale*.

tuer, ou bien elle est sacrifiée, soit que l'individu prenne une occupation qui convienne mieux à ses goûts, soit qu'il conserve, en la négligeant, celle qu'il a déjà.

Quand les goûts sont assez élastiques et mal formés, ils se moulent parfois sur la profession et deviennent plus forts en se fixant, en se spécialisant. La faculté dominante résulte à la fois des dispositions naturelles et des circonstances de la vie qui lui ont donné une forme particulière. Il y a une combinaison d'éléments d'origine diverse. Un fragment d'une réponse de M. Sarcey à M. Zola nous montre la prédominance très nette d'un goût acquis et développé par la profession. « Il n'y a pas de pièce un peu importante que je n'aie vue trois ou quatre fois, même les vôtres, et que je n'aie lue ensuite. J'examine à chaque représentation les manifestations du public, tantôt me confirmant dans mon idée première, tantôt revenant sur ma première impression. Il n'y a pas d'artiste que je n'aie étudié dans ses rôles; je les suis partout et lorsque le moindre d'entre eux me demande d'aller le revoir, dans n'importe quel bouis-bouis, je m'y rends toute affaire cessante. J'ai subordonné ma vie tout entière au théâtre et l'on m'y voit tous les soirs devant que les chandelles soient allumées, ou, pour ne pas effaroucher vos scrupules de naturaliste, avant que le gaz de la rampe soit levé, et je ne m'en vais que lorsqu'il est éteint. J'aime le théâtre d'un amour si absolu que je sacrifie tout, même mes amitiés particulières, même, ce qui est plus difficile, mes répugnances, au plaisir de pousser la foule à une pièce qui me paraît bonne, de l'écarter d'une autre qui me semble mauvaise. »

J'ai un peu insisté sur les rapports de la profession et de l'unification par prédominance d'une tendance, parce que nous y trouvons un cas singulier où toutes les influences sociales (éducation, circonstances de la vie, imitations diverses, etc.) s'unissent soit pour aider la nature, soit pour la suppléer au besoin; mais toutes ces influences sociales peuvent s'exercer aussi en dehors du métier et certainement l'homme leur doit toujours une partie de son unité, très variable selon les individus.

Lorsque la tendance dominante possède naturellement ou acquiert peu à peu une organisation suffisante, l'unité peut se

faire par la subordination ou la mort des sentiments secondaires. Le cas de Darwin que nous venons de rappeler est un des plus beaux. Le développement des sentiments religieux nous en montre aussi de fort intéressants, et on y voit l'amour et l'adoration de Dieu envahissant une âme tout entière, et nous trouvons ici cette particularité importante que la passion dominante implique précisément le désir de la pleine harmonie des tendances et que, par conséquent, le type unifié tend à se confondre avec le type équilibré.

Je citerai deux exemples de cette unification par l'amour de Dieu. Voici quelques passages d'une lettre écrite à son fiancé par une jeune fille catholique qui mourut jeune, avant son mariage. « Je voudrais te dire comment j'aime à me figurer notre amour. Avant tout, nous en sommes convenus bien des fois, nous aurons à chercher la volonté de Dieu, à nous mettre généreusement à son service, et à accepter d'un cœur joyeux tout ce qu'il voudra nous imposer. Puis, toujours unis de cœur, n'ayant tous deux qu'un même vouloir, nous essaierons de trouver nos autres devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et aussi, n'est-ce pas, ceux que nous avons à remplir à l'égard de nos parents. Ainsi toutes nos affections seront réglées dans un bel ordre; aucune n'empiétera sur les autres, mais toutes ensemble elles formeront une douce harmonie qui montera, je l'espère, jusqu'à celui qui nous a créés. C'est pour lui que nous devons vivre; qu'il devienne donc le terme béni de toutes nos pensées et de toutes nos actions. » Et voici un trait qui montre la force de l'idéal réalisé : Il arriva à cette jeune fille, pendant sa dernière maladie, de se plaindre de cruellement souffrir dans la tête et dans tout le corps. Son fiancé l'entendit et lui dit : « Rosa, pense à ce qu'a souffert le Seigneur. — Oh! merci, Gaetano! que cette pensée me fait de bien! merci [1]! »

On trouverait dans la vie des martyrs de nombreux exemples de l'unité de la vie et de l'unité imposée par un sentiment profond. Dans plusieurs cas, cependant, le martyre peut ne prouver qu'une exaltation momentanée; et le type unifié nous

(1) *Rosa Ferruci. Sa vie et ses lettres*, publiées par Mme Ferruci, sa mère, traduites de l'italien par l'abbé Léon Le Monnier. Paris, Didier, 1868 (p. 90 et 148).

est mieux montré par le développement ou la constance de l'harmonie à travers une longue période de vie ou une vie entière. Voici un récit qui nous montre l'harmonie, comme dans la vie de Darwin, s'établissant peu à peu par la disparition ou la soumission des tendances secondaires; je l'extrais d'une lettre du Rév. J. Newton, datée du 30 décembre 1790. « Vous saviez peut-être, madame, d'après ce que vous avez lu de moi et d'après ce que vous aviez vu en moi, que mon attachement pour ma bien-aimée Marie était grand, excessif et même idolâtre!... Elle était précisément pour moi (comment puis-je l'écrire?) à la place de Dieu. En tous lieux et en toutes compagnies mes pensées étaient pleines d'elle, je rapportais tout à elle;... les idées que je me formais du bonheur à cette époque étaient si étroites que je n'avais pas l'idée d'être capable de quelque chose de plus grand et de meilleur que d'être toujours avec elle. Par degré celui qui a seul droit à mon cœur et qui peut seul le remplir, daigna me rendre sensible à ses justes réclamations et mon idole descendit de quelques degrés... Et tandis que j'aurais mérité de la perdre tous les jours de ma vie, il me l'a conservée plus de quarante ans, et enfin (grâce qui couronne toutes les autres) quand il m'a repris ce qu'il m'avait prêté, car strictement parlant, elle n'était pas à moi mais à lui, il m'a disposé à la lui rendre... Pendant la soirée du 15 de ce mois, je l'ai contemplée une lumière à la main pendant plusieurs heures, et quand j'ai été sûr qu'elle ne respirait plus (et il avait fallu l'observer de près pour s'en assurer, tant son départ a été facile), je me suis mis à genoux auprès de son lit avec ceux qui étaient dans la chambre, et c'est, je l'espère, du fond du cœur que j'ai remercié le Seigneur de son départ. J'ai dormi cette nuit-là aussi bien qu'à l'ordinaire, et, en dépit des lois tyranniques de l'usage, j'ai continué à prêcher pendant qu'elle était morte dans la maison. Nous l'avons déposée dans mon propre caveau le 23, et dimanche dernier, il m'a été donné de pouvoir prêcher son sermon funèbre sur Habacuc, III, 17, 18[1]. » Cette observation, remarquons-le, paraît montrer une véritable

(1) *Correspondance du Rév. J. Newton et de miss Hannah Moore.* Traduit de l'anglais. Paris, Pierre Delay, 1840 (p. 46-49).

disposition naturelle à l'unification de l'esprit avec un changement dans la tendance dominante.

Cette coordination du caractère par rapport à certaines tendances se retrouve parfois chez les peuples entiers ; le métier ou d'autres influences sociales ont déterminé une orientation de la vie qu'on ne réussit que très difficilement à changer. On sait les effets de l'instruction européenne sur quelques Hindous[1]. Des essais tentés pour transformer en agriculteurs les Peaux-Rouges chasseurs furent aussi très malheureux. On leur distribua des terres, on leur donna des instruments pour les cultiver, on fournit des instituteurs, on bâtit des écoles, des chapelles, des moulins à scier le bois, mais presque partout les expériences échouèrent. Une tribu de Sénécas fut installée sur les bords du fleuve de Alleghany, une tribu d'Oneida au centre même de l'Étatde New-York. « Ils se refusèrent obstinément à tout travail manuel ; ou, du moins, ils n'y apportèrent jamais le soin et la continuité nécessaires pour produire du grain et élever des troupeaux... Une ou deux familles qui avaient quelques gouttes de sang blanc dans les veines devinrent des colons passables. Les autres ne restèrent sur le sol que tant qu'ils y trouvèrent du gibier à vendre. Lorsque le bois devint rare et que le gibier eut disparu, ils se mirent à vendre leurs terres à des agents spéciaux ; puis ils se retirèrent dans la région solitaire de Green Bay[2]. »

Jamais — est-il besoin de le dire ? — l'harmonie des tendances n'est complète chez l'homme. Elle tend vers la perfection, elle n'y arrive pas. Les deux premières classes de types que nous venons d'examiner rapidement resteraient vides si nous ne nous contentions pas d'y ranger les individus qui présentent la plus grande coordination relative. Mais nous trouverions chez eux certainement des désirs indépendants, des idées réfractaires, des besoins qui faussent quelque peu l'harmonie générale. Tous ces phénomènes peuvent d'ailleurs être très peu apparents et rester ignorés de la personnalité qui les manifeste, au moins pendant la plus grande partie de son existence.

(1) Voir Le Bon, *Les Civilisations de l'Inde*.
(2) Dixon, *La Nouvelle Amérique*, trad. Phil. Chasles, p. 67, 68.

CHAPITRE II

LES TYPES PRODUITS PAR LA PRÉDOMINANCE DE L'INHIBITION SYSTÉMATIQUE

LES MAÎTRES D'EUX-MÊMES — LES RÉFLÉCHIS

Les types que nous avons examinés jusqu'ici avaient pour caractéristique principale l'harmonie des systèmes psychiques. Ceux que nous allons étudier à présent auront pour caractéristique la lutte des tendances aboutissant à l'harmonie ou au désordre. Même chez les plus unifiés l'harmonie n'était jamais complète. Supposons qu'une des tendances indépendantes ou divergentes prenne plus de force et se développe par l'effet de circonstances favorables, l'harmonie sera troublée, il y aura probablement lutte et finalement inhibition de l'une des tendances antagonistes. Ce type se rattache ainsi aux précédents, il présente également plusieurs formes. La lutte peut être un moyen d'amener l'harmonie, et résulter de l'action de la tendance dominante; elle peut aussi être produite, d'une manière permanente, par l'opposition de tendances toutes fortes et toutes persistantes.

D'une manière générale on peut dire que les types précédents présentent surtout l'application de la loi d'association systématique et que ceux dont nous allons parler mettent en relief la loi d'inhibition et le fait de la lutte des systèmes. Mais ceci n'est que grossièrement exact. Il faut remarquer que l'inhibition existe dans le premier cas, seulement elle est pour ainsi dire préventive, elle n'agit que sur des tendances latentes, c'est-à-dire sur des conditions insuffisantes de tendance. Elle y est en fait moins imparfaite et c'est pour cela qu'elle y est moins visible.

De même l'association systématique se manifeste dans le second cas, seulement elle aboutit moins exactement à l'unité générale de l'esprit.

Le premier groupe de ces types de lutte comprendra celui des personnes qui savent se dominer, des « maîtres de soi », des gens qui savent commander à leurs passions. Ce type se rattache étroitement au précédent, et peut y conduire. Il ne se rattache pas moins bien à celui que nous examinerons ensuite, au type de la lutte qui n'aboutit pas à l'harmonie, et il peut y conduire aussi si la volonté de l'individu, si la tendance dominante n'est pas assez forte pour enrayer complètement les passions, si aucune de celles-ci ne peut l'enrayer non plus et devenir à son tour tendance dominante. Il peut arriver que les passions contenues deviennent trop fortes et finissent par rompre la digue, quelquefois aussi elles s'apaisent, diminuent et meurent. Dans les deux cas le type de la personne change. Mais il arrive aussi qu'elles continuent à vivre et à prospérer, malgré la survivance d'une tendance dominante vivace, et le type systématisé de la lutte se conserve alors jusqu'à la fin.

Le type que nous étudions est celui où l'harmonie résulte d'une lutte visible. Cette lutte se produit même chez les personnes que nous rangerions dans la première catégorie, car le type pur n'existe pas. Le Rév. J. Newton, par exemple, écrit, toujours à propos de la mort de sa femme, dans la lettre que j'ai déjà citée en partie : « Bien que je souffrisse beaucoup, je crois qu'un étranger qui m'aurait vu en société ou qui m'aurait entendu prêcher aurait à peine soupçonné ce qui se passait chez moi. »

Il est souvent assez difficile de voir si les passions domptées sont fortes et de reconnaître jusqu'à quel point elles ont résisté. Colerus nous dit bien de Spinoza qu' « il savait admirablement être le maître de ses passions », mais je doute que le sobre et doux Spinoza ait eu des passions bien vives. Il rentre plutôt dans la classe des unifiés. Nous avons des exemples plus nets dans la vie de certains généraux célèbres qui, au début de leur carrière, eurent à surmonter une peur physique assez forte pour marcher à l'ennemi. Il est curieux, d'ailleurs, de voir combien

persiste parfois une émotion en contradiction directe avec les habitudes mentales et la tendance dominante, et combien en même temps l'habitude, le métier peut enrayer une émotion assez vive. M. Legouvé raconte l'histoire d'un maître d'armes peu courageux, quoique fort habile, qui, traîné malgré lui sur le terrain, fut sauvé tout à coup, et pour un moment, de sa lâcheté en voyant la possibilité de faire un coup brillant [1]. Lamennais, qui fut si violemment catholique et plus tard si violemment révolté, eut des combats intérieurs avant de se faire prêtre. « Vous allez à l'ordination comme une victime au sacrifice, lui écrivait l'abbé Tesseyre ; nous avons célébré notre première messe sur le mont Thabor, pour vous il vous sera donné de la célébrer sur le Calvaire. »

Le type volontaire et dominateur se retrouve assez fréquemment chez les personnalités un peu complexes. Sans doute le type équilibré ou unifié est supérieur, toutes choses égales d'ailleurs, mais les choses sont rarement égales. Dans bien des cas la perfection relative est un signe d'infériorité ; cela est vrai, à plusieurs égards, pour l'animal comparé à l'homme, et assez souvent pour l'homme inférieur comparé à l'homme supérieur.

De même que l'organisation sociale contribue à former la personnalité de ceux qui n'en ont pas, elle contrarie la personnalité de ceux qui en ont une. Les conflits des tendances proviennent des circonstances de la vie aussi bien que des oppositions intérieures. Les goûts de bien des gens sont troublés par les conditions de leur vie sans qu'ils puissent ou sans qu'ils veuillent cependant rompre avec leurs contemporains et se retirer du monde. De là des luttes souvent pénibles et l'allure un peu heurtée du caractère raidi par la volonté.

Le type du « maître de soi » comporte bien des variétés et contribue à former bien des traits de caractère secondaires. Il se peut, par exemple, que les passions, les désirs à réprimer ne soient pas très violents et que, en même temps, l'arrêt, l'inhibition, le contrôle se porte sur toutes les manifestations psychiques ou peut s'en faut. Nous avons le type du réfléchi,

(1) Legouvé, *Quelques mots sur l'escrime*. Article publié dans l'*Illustration*.

de l'homme froid qui retient tous les éclats de sa sensibilité ou n'en laisse sortir que ce qu'il juge convenable ou utile. Si le contrôle s'exerce bien on n'aperçoit guère l'hésitation ni la lutte, mais on sent l'individu constamment tendu et sur ses gardes. La prévoyance, la prudence, la méfiance même sont des traits assez habituels chez les personnes qui appartiennent à ce type, ils impliquent, en effet, le contrôle fréquent de l'esprit par lui-même. La tendance qui veut se développer et passer à l'acte est arrêtée, soumise à l'examen du moi, c'est-à-dire étudiée ou sentie dans ses rapports avec toutes les autres tendances que son activité peut favoriser ou gêner. Si le contrôle est rapide il devient presque imperceptible, le type se rapproche du type unifié; s'il se prolonge trop, le type va rejoindre le type hésitant, troublé, indécis que nous examinerons tout à l'heure. On voit en tout cas combien notre type diffère — bien que la limite soit difficile à préciser — du type indifférent qui ne marque rien parce qu'il ne sent rien.

On peut rattacher à ce type des hommes comme Victor Jacquemont, très sensible, dit-on, avec des apparences froides, et Prosper Mérimée, qui, tel qu'il se montre dans ses lettres, tel qu'on nous le dépeint, tel qu'il s'est peut-être plu à se décrire dans quelques-unes de ses nouvelles, a visiblement contenu et réfréné sa sensibilité[1]. M. Taine nous a indiqué l'origine possible, ou du moins une des origines de cette tendance. Un jour, dans son enfance, Mérimée, grondé sévèrement, repentant et affligé, entendit, par hasard, quelques mots qui lui firent comprendre que ses parents prenaient bien moins au sérieux que lui la faute et la gronderie; il fut humilié d'avoir montré son chagrin et ne voulut plus être dupe. Remarquons que ce fait montre déjà une grande impressionnabilité et un amour-propre fort développé, qui sont des conditions assez favorables à la formation comme au maintien du type. Dans la seconde moitié de sa vie, Delacroix, paraît-il, devint aussi défiant, se tint

(1) Voir particulièrement les *Lettres à une inconnue* avec une préface de M. Taine, et, parmi les nouvelles, le *Vase étrusque* et la *Double méprise*. Le caractère un peu contraint ne se montre pas seulement par la nature des personnages, mais aussi, presque partout, par la façon froide et précise de raconter.

sur la réserve et put se faire soupçonner, à tort, de duplicité.

D'une manière générale ce caractère implique plutôt peut-être de l'impressionnabilité égoïste que de la sensibilité effective. Il s'allie facilement à la susceptibilité, à la timidité, à l'orgueil, à l'ironie, à la jalousie, à la rancune, et tend à les produire si les conditions sont favorables ou à les maintenir. Tous les traits de caractère qui impliquent la réflexion et l'arrêt peuvent évidemment être développés par l'habitude et l'inhibition volontaire.

Quelquefois pourtant nous voyons une sensibilité très vive et très généreuse maîtrisée par une âme où dominent des tendances et des idées générales très puissantes. Tel fut le cas de Joseph de Maistre ; il est rare de voir des sentiments de famille et des passions intellectuelles aussi vifs et aussi sévèrement contrôlés. Avec une imagination d'idées excessive il est non le plus réservé, il s'en faut, mais peut-être le plus méfiant des penseurs. Il reconnaissait immédiatement, dit Mme Swetchine, toute proposition qui de près ou de loin portait atteinte au dogme[1]. Ses lettres à ses enfants sont particulièrement significatives à cet égard. On y voit la preuve d'une tendresse vive et expansive, d'une familiarité réelle, et l'on sent, en même temps, que pas un sentiment n'est exprimé sans l'assentiment de la volonté, sans que le moi tout entier en prenne la responsabilité. A des retours, à des réflexions sur ce qu'il dit, à des remarques incidentes on reconnaît constamment une surveillance continue et peut-être instinctive. Si parfois, dans ses écrits, il a l'air de s'abandonner, c'est qu'il sait bien que ses idées, ses théories, ses sentiments généraux sont là qui veillent et ne laisseront rien passer que de bon. Maistre offre un mélange admirable et rare de volonté, de réflexion, d'entrain et de spontanéité. Même quand il paraît s'emporter, il reste maître de lui, cela se voit de temps en temps dans les dialogues des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, et lorsqu'il injurie un adversaire, ce n'est pas sans connaître l'exacte valeur des termes qu'il emploie, sans l'avoir au besoin fait apprécier par des

(1) *Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres*, par le Comte de Falloux.

amis[1]. Au reste, tout jeune déjà, Maistre avait montré l'empire des tendances fortes. Son respect et son obéissance pour ses parents étaient absolus. Lorsqu'il jouait étant enfant, et que le moment de finir la récréation était arrivé, « son père paraissait sur le pas de la porte du jardin sans dire un mot, et il se plaisait à voir tomber les jouets des mains de son fils, sans qu'il se permît même de lancer une dernière fois la boule ou le volant ».

On trouverait souvent de la recherche dans ses lettres. C'est que la recherche est assez naturelle à l'esprit attentif et réfléchi, à l'esprit qui arrête toutes ses idées, tous ses sentiments au moins assez pour les examiner et se rendre compte de leur portée. Lorsqu'on examine ses pensées et ses désirs, ses actes, ses qualités quelles qu'elles soient, il arrive que l'on s'y complaît; lorsque l'on s'y complait on n'est pas loin de se plaire à les mettre en relief et parfois de désirer que les autres prennent goût à les admirer. Heureusement la réflexion est parfois aussi un moyen de se corriger de ce travers; on comprend que selon les dispositions de l'esprit elle puisse produire des effets très différents qui n'en proviennent pas moins d'elle, dans une certaine mesure, comme d'une cause unique. La même tendance à la réflexion qui inspirera l'idée de nouveaux supplices à un despote, fera naître aussi des raffinements de dévouement chez celui qui sera naturellement dévoué. Ce que tous ces traits secondaires auront de commun c'est la recherche et la réflexion dérivant de l'arrêt et du contrôle exercé par l'esprit. Seulement l'absence *apparente* de la recherche, son absence réelle aussi peut être le résultat de la recherche même et de la volonté qui arrive en certains cas à supprimer ce trait de caractère tout comme un autre.

A ce type des « maîtres de soi » nous pouvons rattacher à certains égards les ascètes et les analystes d'eux-mêmes. Nous retrouverons plus loin l'ascétisme envisagé comme tendance

(1) Voyez, par exemple, les *Lettres à M. Deplace*. Voir surtout : *Lettres et opuscules du comte Joseph de Maistre*, précédé d'une préface par son fils, le comte Rodolphe de Maistre. J'ai examiné avec plus de développements l'intelligence et le caractère de J. de Maistre dans mon essai sur *Joseph de Maistre et sa philosophie*. Paris, Alcan, 1893.

concrète. Je veux ici faire simplement remarquer qu'il implique une certaine forme d'inhibition et d'arrêt : l'arrêt porté sur toute une classe de tendances naturelles, choisies plus ou moins arbitrairement, par une tendance maîtresse. C'est un état que la morale ne devra cesser de recommander, sous une forme ou sous une autre, tant que notre nature n'aura pas atteint la pureté parfaite. « Sans l'abstinence, disait dernièrement Tolstoï, il n'est pas de vie morale possible... L'abstinence est l'affranchissement de l'homme de la lubricité et sa soumission à la sagesse ; mais l'homme a de nombreuses passions, et pour qu'il lutte contre elles avec avantage, il doit commencer par les fondamentales, celles qui en engendrent d'autres plus compliquées... Dans notre société la première vertu, l'abstinence, est absolument oubliée, de même qu'est méconnue la progression nécessaire pour acquérir cette vertu ; le jeûne est absolument abandonné ; on le considère comme une superstition stupide absolument inutile. Et cependant, de même que la première condition d'une vie morale est l'abstinence, la première condition de l'abstinence est le jeûne. » L'ascétisme n'est pas aussi absurde qu'on le croit dans certains milieux intellectuels. Il peut être un moyen très efficace de renforcer la tendance qui l'inspire. Une privation, une souffrance raffermiront quelquefois l'esprit et l'harmoniseront. Mais la théorie précise de l'ascétisme bon est très délicate, et d'ailleurs, je n'ai pas à me placer ici au point de vue de la morale [1].

Le renoncement sous toutes ses apparences se rattache à la même forme mentale. Il consiste essentiellement dans l'arrêt voulu des tendances naturelles. La vie des saints en offre de fréquents exemples, et la tendance à acquérir cette disposition d'esprit se voit assez fréquemment chez ceux qui ont besoin d'exercer leur volonté, d'apprendre à se dominer. Quelquefois aussi cette tendance se manifeste par une action positive plutôt que par une abstention. Mme Swetchine, dans sa jeunesse, désirait vivement une montre, son père la lui promit. « Les jours d'attente se passèrent sans sommeil, et en proie à une

(1) Tolstoï, *Notre alimentation*. Revue scientifique, 20 avril 1892.

fiévreuse préoccupation. La montre fut reçue et portée avec des transports de joie, puis, tout d'un coup, une autre pensée saisit la petite Sophie : Il y a quelque chose de plus beau qu'une montre, se dit-elle, ce serait d'en faire volontairement le sacrifice. Aussitôt elle court vers M. Soymonof (son père) et lui remet l'objet si passionnément désiré, en lui avouant les motifs de cette subite détermination[1]. » Une autre fois elle résolut de vaincre sa répugnance pour des momies placées dans le cabinet de son père : elle entra dans la pièce qu'elle désirait tant éviter, alla droit à la momie la plus proche et l'embrassa jusqu'à ce que, épuisée, elle tombât sans connaissance.

Les maîtres d'eux-mêmes deviennent facilement les maîtres des autres ; le type de l'arrêt systématisé peut conduire, quand les sentiments sont ardents, à un despotisme assez lourd, de même, au reste, que le type unifié. Il y a dans l'âge mûr de Mme Swetchine une autre histoire qui ressemble à la première. Seulement, au lieu de renoncer elle-même à la montre, elle y fit, dit-on, renoncer son vieux mari qui y tenait beaucoup[2]. Le despotisme, l'autoritarisme, suppose généralement, en effet, l'arrêt des désirs d'autrui représentés dans notre conscience.

Enfin nous pouvons rattacher aux « maîtres d'eux-mêmes », pour la prédominance des actions d'arrêt, les analystes d'eux-mêmes. C'est une autre variété du même type qui ne diffère que par un point de la première. Au lieu que la réflexion conduise toujours à l'acte, ici elle l'empêche souvent, elle devient un but en elle-même. La différence ici n'est pas tant dans la forme générale de l'association que dans les tendances concrètes par lesquelles elle se manifeste. Aussi je n'insiste pas ici sur le type du réfléchi que nous retrouverons en étudiant les formes de caractère dues à la prédominance de telle ou telle tendance dans la deuxième partie de ce travail. Je me borne à indiquer la part qui est due dans ce type à l'arrêt des tendances. Comme exemple du type je citerai Stendhal, Baudelaire. Les retours sur soi de Stendhal sont continuels. « Tous mes propos

(1) *Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres*, publiées par le comte de Falloux, 14-25.

(2) Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*.

d'amour avec elle ont été joués, écrit Stendhal dans son journal, il n'y en avait pas un de naturel. Tout ce que je lui disais était du Fleury tout pur ; j'aurais presque pu indiquer la pièce où je prenais chaque geste, et cependant je l'aimais ; fiez-vous ensuite à l'apparence[1] ! » Au reste, entre ce type qui conduit facilement au type de contraste et le précédent, représenté, par exemple, par Mérimée, il n'y a pas de différence bien grande. Stendhal d'un côté, Mérimée de l'autre semblent bien aussi à la limite de leurs groupes. Stendhal semble avoir quelque chose de moins net dans l'action, de plus hésitant, mais ceci demanderait à être vérifié plus minutieusement, si l'importance en était plus considérable.

Des derniers types que nous venons de voir nous passerons aisément à ceux en qui la coordination reste très imparfaite, et où les tendances, sans se réduire l'une l'autre, dominent tour à tour. C'est un degré de plus vers l'incohérence. On peut remarquer déjà l'impuissance du frein moral à assurer la systématisation psychique chez les réfléchis. Mais chez les types troublés que nous devons étudier, le jeu de l'association systématique et de l'inhibition produit très fréquemment des effets marqués de contraste. Nous les retrouverons donc dans un nouveau chapitre.

(1) Stendhal, *Journal*, p. 141.

CHAPITRE III

LES TYPES QUI RÉSULTENT DE LA PRÉDOMINANCE DE L'ASSOCIATION PAR CONTRASTE

LES INQUIETS — LES NERVEUX — LES CONTRARIANTS

Nous rangerons sous ce titre les caractères chez qui la lutte des systèmes n'aboutit pas à l'harmonie, ceux qui sont tout le temps de leur vie occupés à défaire ce qu'ils ont fait ou ce qu'ont fait les autres, à vouloir essayer autre chose que ce qu'ils font, ceux en qui dominent alternativement des tendances contraires. Les scrupuleux, les hésitants, les personnes rongées de remords ou toujours prêtes à des examens de conscience exagérés et à conclusions variables, les contrariants aussi et les individus mal équilibrés qui passent constamment d'un désir au désir opposé rentrent dans ce type. La combinaison de l'association systématique et de l'inhibition prend ici la forme du contraste selon un mécanisme que j'ai étudié ailleurs sous sa forme abstraite et générale. Il est des gens chez qui une idée ne peut naître, chez qui un désir ne peut surgir, sans qu'une idée opposée, sans qu'un désir contraire ne viennent s'opposer à leur développement. Ce n'est même plus de la réflexion et de l'examen, c'est une lutte continuelle avec prépondérance alternative de deux tendances ou de deux groupes de tendances.

Au reste, il nous faut reproduire ici quelques-unes des réserves que nous avons déjà faites à propos de l'arrêt. L'association par contraste est un phénomène normal et se manifeste chez tous les hommes, mais elle ne prend pas chez tous la même apparence et la même signification. Chez les équilibrés, chez les unifiés, elle maintient l'harmonie générale en exerçant dans les

proportions requises et alternativement les différents systèmes physio-psychiques, en permettant la comparaison de deux idées opposées, de deux désirs contraires qui s'évoquent l'un l'autre. Il en est également ainsi chez les « maîtres d'eux-mêmes ». Mais chez ceux dont nous allons parler à présent, l'association par contraste devient la forme la plus visible de la vie mentale. Chez quelques-uns l'esprit partagé entre deux croyances contradictoires, entre deux sentiments opposés, sans cesse ballotté d'une résolution à l'autre, tombe dans l'impuissance. La réflexion, le remords ne servent plus à bien agir d'abord ou à mieux agir ensuite, ils existent en quelque sorte pour eux-mêmes sans aider à la formation d'un système supérieur et ils énervent alors sans profit l'intelligence et la volonté. Un tel état n'a guère d'utilité que pour l'analyse psychologique, et quelquefois aussi parce qu'il peut empêcher des bêtises ou des crimes. Pour quelques-uns l'impuissance vaut mieux que l'action. Au reste, tous les individus chez qui le contraste prédomine n'arrivent pas à cet état d'incohérence. Il en est chez qui le constraste amène encore l'harmonie, mais plus péniblement qu'à l'état normal. Chez d'autres il peut ne pas y nuire, il forme seulement une sorte de superfétation psychique qui indique en général une impressionnabilité assez vive.

La tendance au contraste se marque parfois par une sorte d'inversion des sentiments. L'amour se change en aversion, le désir en répugnance, le dégoût en envie déraisonnable. Voici un cas pathologique où le phénomène est très marqué, quoique peu généralisé ; je l'emprunte à M. Despine : — M. X..., négociant, âgé de 33 ans, d'un tempérament bilieux et sanguin, se présente à notre cabinet : « Docteur, j'ai une singulière maladie. Il me prend parfois des idées extraordinaires dont je ne puis me rendre compte. J'ai un enfant de huit ans que j'aime beaucoup ; eh bien ! par moments je le déteste. J'éprouve également de l'aversion pour ma femme. Si l'on me contrarie, si l'on me parle même, je me mets en colère, je m'emporte contre tout le monde, contre mon beau-père et ma belle-mère qui sont deux excellents vieillards. Ces idées, après m'avoir duré quelques jours, s'évanouissent tout à fait. Alors j'éprouve le plus vif chagrin

de ce qui s'est passé, et je demande pardon des injures et des grossièretés que j'ai proférés... Enfin il m'est arrivé plusieurs fois de devenir amoureux de femmes vieilles, laides, dégoûtantes ;... dans les intervalles où j'avais ma raison, je reconnaissais l'absurdité de ces amours, et voulant m'en guérir à tout prix pour ne plus les voir reparaître, je crus n'avoir rien de mieux à faire que fréquenter des filles de joie remarquables pour leur beauté, et je n'épargnai pas l'argent pour cela. Eh bien! j'étais froid comme glace auprès d'elles; elles ne m'inspiraient que du dégoût [1]. » Peut-être pourrait-on rapprocher de ces phénomènes ceux de quelques monomanies, lorsque le désir du meurtre, par exemple, se porte sur les êtres les plus chéris de celui qui l'éprouve, mais ceci ne suffirait pas à constituer un type psychique. La folie à double forme avec ses alternatives d'excitation et d'affaissement [2], y réussirait mieux si l'interprétation psychologique en était moins discutable.

La forme de contraste prédomine souvent chez les individus dont les passions sont très vives et très mobiles. La mobilité des passions rend la réaction plus facile, leur vivacité la rend plus forte et plus apparente. Alfred de Musset, si nous en jugeons par le type d'Octave dans les *Confessions d'un enfant du siècle* et aussi par ce que des personnes qui l'ont bien connu nous ont dit de lui, présenta ce caractère à un degré élevé : « Au sortir de ces scènes affreuses où mon esprit s'épuisait en tortures et déchirait mon propre cœur, tour à tour accusant et raillant, mais toujours avide de souffrir et de revenir au passé; au sortir de là, un amour étrange, une exaltation poussée jusqu'à l'excès me faisaient traiter ma maîtresse comme une divinité. Un quart d'heure après l'avoir insultée j'étais à ses genoux; dès que je n'accusais plus, je demandais pardon; dès que je ne raillais plus, je pleurais; alors un délire inouï, une fièvre de bonheur s'emparait de moi; je me sentais navré de joie, je perdais presque la raison par la violence de mes transports, je ne savais que dire, que faire, qu'imaginer pour réparer

(1) Despine, *De la folie au point de vue philosophique et plus spécialement psychologique*, p. 335.

(2) Voir en particulier Ritti, *Traité clinique de la folie à double forme.*

le mal que j'avais fait[1]. » Et ceci concorde absolument avec le témoignage de George Sand. « Les réactions de Laurent (Musset), dit-elle, étaient soudaines et violentes en raison de la vivacité de ses joies. Nous disons ses réactions, Thérèse disait ses *rétractations*, et c'était le mot véritable. Il obéissait à cet inexorable besoin que certains adolescents éprouvent de tuer ou de détruire ce qui leur plaît jusqu'à la passion... Tel était Laurent en qui certes deux hommes bien distincts se combattaient. L'on eût dit que deux âmes, s'étant disputé le soin d'animer son corps, se livraient une lutte acharnée pour se chasser l'une l'autre. Au milieu de ces souffles contraires, l'infortuné perdait son libre arbitre et tombait épuisé chaque jour sur la victoire de l'ange ou du démon qui se l'arrachaient. Règle invariable, inouïe, mais absolue dans cette étrange organisation : le sommeil changeant toutes ses résolutions, il s'endormait le cœur plein de tendresse, il s'éveillait l'esprit avide de combat et de meurtre, et réciproquement, s'il était parti la veille en maudissant, il accourait le lendemain pour bénir[2]. »

Il est rare de trouver le type aussi net, mais à l'état d'ébauche on le rencontre plus fréquemment. Il n'est pas très exceptionnel de voir des êtres doux et moraux se complaire en des idées perverses, ou bien avoir plaisir à faire des actions, à éprouver des sentiments qui contrarient leurs tendances les plus fortes. « Comment se fait-il, dit quelque part Musset, qu'il y ait ainsi en nous je ne sais quoi qui aime le malheur ? » Ce je ne sais quoi n'existe peut-être pas chez tout le monde, mais il est assez développé chez plusieurs et c'est bien un type de contraste qui se produit alors. Il est des gens qui sont stimulés par un événement fâcheux qui leur arrive, ils en sont ennuyés à la fois, et stimulés précisément parce qu'ils sont ennuyés. Il manquerait quelque chose à plus d'un si quelque contrariété ne lui survenait, mais elles ne manquent guère, en général, et, d'ailleurs, on sait au besoin les faire naître. Un enfant, élève d'un lycée, craignait assez les punitions, qu'il ne recevait, au

(1) *Confession d'un enfant du siècle.* Œuvres complètes, édit. Charpentier, p. 480.

(2) George Sand, *Elle et lui.*

reste, que très rarement, et cependant la menace et l'attente d'une retenue ou d'un pensum n'était pas sans lui faire éprouver une impression vive et assez agréable. Détestant l'odeur du fromage, il prenait un certain plaisir à aller placer son nez sur un morceau de roquefort. Cette tendance au contraste n'a pas tout à fait disparu avec l'âge.

Ce plaisir particulier qui se produit chez les personnes qui se rattachent plus ou moins étroitement au type de contraste, s'explique par la réaction forte de tendances bien organisées. On comprend que cette réaction ne soit pas toujours dirigée contre les sentiments mêmes de l'individu, mais aussi, dans bien des cas, contre les sentiments des autres. Nous avons alors le caractère contrariant. Les contrariants éprouvent un besoin plus ou moins permanent de réagir contre les idées ou les désirs qui leur sont présentés par d'autres. Ils tiennent volontiers toute idée pour fausse et tout sentiment pour mauvais quand ils ne les ont pas tirés de leur propre fonds. Mais cela n'implique pas qu'ils soient toujours favorables à ceux qui viennent d'eux-mêmes. On peut être contrariant à la fois pour soi et pour les autres. Il suffit quelquefois qu'on propose un acte aux contrariants pour qu'immédiatement ils s'y refusent alors qu'ils étaient déjà disposés à l'accomplir. J'ai vu, dans ce genre, une personne reposer vivement dans une assiette, sur l'invitation qui lui fut faite de prendre un bonbon, celui qu'elle y avait déjà pris. Bien des gens sont naturellement portés à faire valoir dans une question le pour et le contre, selon qu'ils ont affaire à quelqu'un qui soutient le contre et le pour. Et d'ailleurs le type de contraste ici encore ne résulte que de l'exagération d'un phénomène normal. Il est d'un esprit bien équilibré de se faire présenter alternativement les raisons opposées qui peuvent être alléguées, mais parfois cela dégénère en une sorte de tic où le contraste, l'opposition est recherchée pour elle-même et non en vue d'une synthèse supérieure, et nous avons un type évidemment inférieur. Remarquons aussi qu'une forme même assez accentuée du type contrariant n'implique ni l'infériorité intellectuelle, ni l'infériorité morale. Elle peut s'accorder très bien avec un jugement sûr et d'excellents sentiments. Dans

ce cas il se produit des combinaisons assez souvent amusantes. Le contrariant, tout en cherchant instinctivement à rendre justice ou à être utile à son interlocuteur, s'emportera contre lui, parfois lui prêtera des idées bizarres ou de blâmables sentiments pour le plaisir de les combattre. Au reste, le bourru bienfaisant est un type assez connu et qui montre bien les bonnes qualités, même les plus fortes, ne pouvant se développer librement qu'au moyen d'un certain nombre de contrastes.

Une forme de perversité assez particulière nous donne un autre type de contraste, c'est celle où le mal agit, comme le malheur tout à l'heure, pour réveiller, par l'opposition, des tendances encore assez fortes, tout en en satisfaisant d'autres. Certaines personnes se plaisent à voir souffrir même ou surtout des personnes aimées. La Rochefoucauld avait déjà noté qu'il y a dans le malheur de nos meilleurs amis quelque chose qui ne nous déplaît pas. Ceci se rattache étroitement à certains traits du type de contraste que nous avons déjà indiqués et spécialement au plaisir de la douleur. L'amour du mal, sous cette forme, n'est pas très souvent assez développé pour constituer à lui seul la dominante psychique d'un individu, mais il est assez fréquemment une des formes que prend la tendance au contraste chez les personnes en qui cette tendance est développée. Musset paraît l'avoir présentée plus d'une fois. Dans la *Confession d'un enfant du siècle*, son héros note le plaisir qu'il a à faire devant sa maîtresse des réflexions blessantes. « J'avais d'abord gardé pour moi-même les remarques que je faisais ; je trouvai bientôt du plaisir à les faire tout haut devant Brigitte : « Cette robe est jolie, lui disais-je ; telle fille de mes amies en a, « je crois, une pareille. » Tolstoï nous donne une impression de même ordre : « Elle me plaisait tant, en ce moment, dit-il, en parlant de la sœur d'un de ses amis, que j'éprouvai le désir immédiat de faire ou de dire quelque chose qui lui fût désagréable [1] ». Et Gœthe lui-même, malgré son bel équilibre mental, a éprouvé des sentiments semblables. « Je fus, dit-il, saisi de ce mauvais esprit qui nous porte à chercher un sujet d'amuse-

(1) Tolstoï, *Mémoires*, trad., p. 336.

ment dans les tourments de celle que nous aimons, et à abuser du dévouement d'une jeune fille par des caprices tyranniques[1]. »

L'association par contraste est due à la réaction des passions arrêtées trop longtemps, à l'épuisement des tendances qui ont trop longtemps dominé (notons que ce « trop longtemps » peut être un temps très court, c'est une affaire d'équilibre psychique et de force relative des tendances), mais il peut arriver que les tendances comprimées ne soient pas assez fortes ou assez formées encore pour réagir avec vigueur, alors que celles qui, par leur activité, en arrêtaient le développement sont déjà épuisées et prêtes à céder. Il en résulte un état particulier de malaise, d'ennui, de gêne morale. Quand une tendance a pendant assez longtemps occupé l'esprit, un besoin de réaction se fait sentir. Si l'exercice de la tendance a été violent, ou si la tendance n'a pas encore suffisamment discipliné les éléments psychiques, ce besoin ne tarde pas. Le « aliquid amari » que produisent les plaisirs est un signe de cette réaction qui ne manque guère, quelle que soit la nature du plaisir éprouvé. « Dans mon enfance, écrit Mme Swetchine, un de mes plus vifs plaisirs était de composer des décorations de fête que j'illuminais en les disposant avec grande joie sur la cheminée de marbre blanc de ma salle d'étude. L'ardeur que je mettais à dessiner, à découper les transparents, à les peindre, à inventer les emblèmes, les devises, était incroyable. Mon cœur battait de joie tant que duraient les préparatifs ; mais à peine mon luminaire commençait à décroître, qu'une mélancolie indicible, dévorante, s'emparait de moi. Dieu, le monde, tout le christianisme se faisait jour dans l'âme d'un enfant, et depuis, jamais le *sic transit gloria mundi* ne porta en moi plus de tristesse. »[2] Souvent nous en arrivons à regarder comme vains les plaisirs qui nous ont charmés, si nous ne pouvons réagir alors et trouver un nouveau but qui remplace l'ancien, si notre esprit n'a pas assez mûri les désirs qui vou-

(1) *Mémoires de Gœthe*, traduits et précédés d'une introduction par Henri Richelot, p. 118.

(2) *Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres*, publiées par le comte de Falloux, I, 17.

draient naître, si notre état social s'oppose à leur développement, nous ne pouvons attendre que l'ennui dans le premier cas, la révolte ou la souffrance dans le second, et dans presque tous les cas une aigreur gênée et inquiète, une tristesse parfois sans objet précis. La souffrance du vieux Faust rassasié de savoir et aspirant aux joies inconnues, la crise que traversa Stuart Mill en sa jeunesse, l'ennui des moines à qui la vocation a manqué, la *Mélancolia* d'Albert Dürer, nous en donnent une idée [1]. Ici le contraste n'a pas pu se produire, il tend à s'effectuer et il avorte plus ou moins. Si cet état se prolonge, nous avons un type assez particulier de raté, en qui le contraste domine, mais tout en restant à l'état d'ébauche.

D'autres fois le besoin de contraste amène, au contraire, la révolte et finit par produire, malgré tous les obstacles, et par développer de nouvelles tendances. Quand un désir est puissant, il finit par surmonter, dans les cas heureux, les obstacles que la nature ou la société lui ont créés, et cette lutte même est un plaisir pour certains esprits. Nous retrouvons également ici, car tout se tient, le type de lutte que nous avons vu tout à l'heure : l'action d'arrêt et le contraste ont une fréquente relation de cause à effet. M. Legouvé attribue à ce désir de lutte et à ce besoin de contraste le goût de Népomucène Lemercier pour les exercices du corps. « Lord Byron, comme on sait, était pied-bot. Cette difformité a joué un grand rôle dans sa vie. Comme tous les hommes de combat, il a éprouvé le besoin de lutter contre cette injustice de la nature et de la convaincre d'impuissance. Il voulut mieux nager, mieux boxer, mieux monter à cheval que les hommes pourvus de membres complets et parfaits. Quand il traversait le détroit d'Abydos à la nage, ce n'était pas seulement une prouesse de nageur, c'était un défi de pied-bot. Ainsi s'explique en partie la violence avec laquelle M. Lemercier se précipita dans tous les exercices physiques, dans les romanesques aventures de courage et d'amour : ses témérités et ses passions étaient des protestations. La nature

(1) Comparez avec l'ennui de la puberté, le dégoût des amusements de l'enfance et l'organisation encore incomplète de nouvelles tendances mal connues.

l'avait plus mal traité encore que Lord Byron, car il était infirme de tout un côté, d'un pied et d'une main : eh bien, l'escrime, l'équitation, les vaillantises de toutes sortes n'avaient ni fatigue ni périls qu'il ne se fît un jeu de braver [1]. »

Un autre type de contraste est celui des scrupuleux excessifs ou des repentants, toujours tourmentés par les remords au sujet de fautes souvent insignifiantes et parfois imaginaires. Ceux-là sont toujours sous l'empire de deux tendances opposées ou d'une tendance et d'une idée qui lui est contraire. Ils voudraient faire une chose et en même temps ils craignent de nuire à quelqu'un, de se porter préjudice, de se damner. S'ils se décident à agir, ils retombent d'autant mieux sous le joug des idées qu'ils ont momentanément écartées et qui réagissent, à moins, — ce qui se voit quelquefois quand le type de contraste est moins marqué, — que l'action ne les débarrasse de leurs scrupules primitifs en orientant l'esprit, pour un temps plus ou moins long, dans une direction nouvelle. Dans cet état, il arrive souvent que les nouveaux phénomènes qui se produisent dans l'esprit sont interprétés comme contrastant avec une tendance dominante. C'est, en somme, une forme de l'esprit de contradiction. Un homme pieux, par exemple, craindra toujours d'offenser Dieu et s'imaginera qu'il l'offense, précisément parce qu'il tient fort à ne pas l'offenser; un esprit ami de la précision aura toujours peur d'être resté dans le vague. Les cas morbides nous donneront encore une idée du type pur. Ce que l'on appelle la folie du doute paraît rentrer en partie, et à certains égards, dans le cadre indiqué ici. Esquirol a raconté l'histoire d'une jeune fille qui craignait toujours d'emporter involontairement quelque chose qui ne lui appartenait pas [2]. M. Max Simon cite plusieurs exemples intéressants. Un scrupuleux remuait continuellement la tête pour chasser les pensées impures qui pouvaient traverser son esprit; parfois, effrayé des images qui s'offraient à lui, il se livrait à de véritables bonds. Quelques-uns, hors de propos,

(1) Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, I, 88-89.

(2) Esquirol, *Des maladies mentales*, t. I. Voyez encore, t. II, p. 161, l'histoire d'un jeune homme qui craignait toujours, bien à tort, de se montrer inférieur à sa tâche.

marmottent deux ou trois mots au grand étonnement des personnes présentes ; ce sont des prières qu'ils disent pour chasser quelque mauvaise pensée qui les trouble. D'autres craignent de n'avoir pas apporté à leurs invocations toute l'attention convenable et les recommencent continuellement ; d'autres encore s'imaginent avoir prêté à une phrase banale un sens blasphématoire ou obscène et relisent deux ou trois fois de suite une autre phrase pour effacer la souillure qu'ils pensent avoir été laissée dans leur esprit par la première. Et M. Max Simon constate que : « Il arrive assez souvent que les scrupuleux, terrifiés par la crainte de mal faire, en arrivent à une véritable impossibilité d'agir. J'ai été consulté, ajoute-t-il, par un jeune prêtre qui mettait à dire sa messe des heures entières, parce qu'il s'imaginait n'avoir pas lu ses oraisons comme il le fallait et les recommençait dix, vingt fois de suite. On raconte, du reste, la même chose de Luther, alors qu'avant la réforme il fit un voyage à Rome ; le clerc qui l'assistait répétait continuellement *passa, passa,* et sept messes furent dites pendant la sienne[1]. » Il ne s'agit évidemment pas ici de discuter sur la cause organique de ces phénomènes curieux, cause qui reste d'ailleurs assez obscure. Je ne les retiens que pour la forme d'association mentale qu'ils nous présentent. Cette forme se retrouve dans l'état normal tel qu'on peut l'observer chez l'homme. Les caractères troublés ne manquent pas. Je pourrais citer un enfant qui pendant plusieurs années garda une impression pénible pour avoir refusé un mets qui ne lui plaisait pas et que sa mère voulait lui donner, croyant lui être agréable. Darwin, tourmenté par le souvenir d'avoir dit dans une discussion une phrase qui prêtait à une interprétation inexacte et se levant la nuit pour rectifier les idées de son interlocuteur, nous montre encore combien le besoin d'harmonie peut produire un vif sentiment des oppositions et donner une force toute particulière aux contrastes qui chez d'autres passeraient inaperçus.

Enfin je signalerai un autre type où l'association par con-

(1) Max Simon, *Les Maladies de l'esprit*, p. 174-175.

traste me semble tenir une place importante et que j'appellerai le type chevaleresque. Il est caractérisé par une tendance à sacrifier toujours à quelque principe ses avantages ou ses plaisirs, et de façon à ce que le contraste soit assez marqué entre la conduite prudente et la conduite suivie. Voici un trait de Schœlcher rapporté par M. Legouvé, qui nous donne une idée de ce type. Il avait fait pour la Société pour l'abolition de l'esclavage un travail considérable « qui excita un mouvement unanime de surprise et d'admiration. Lamartine, se levant, alla droit à lui, et lui tendant la main. — « Monsieur, lui dit-il, nous ne vous remercions pas, Dieu seul peut récompenser de tels dévouements. — Dieu? Monsieur, répondit froidement Schœlcher, je n'y crois pas. » A la sympathie succéda aussitôt un sentiment de malaise et de désapprobation. Lamartine ne retira pas sa main, mais il ne l'avança pas davantage. Schœlcher comprit cette froideur et certes en souffrit, car il est très sensible à l'approbation des hommes qu'il estime. Pourquoi donc sa réponse?... Il faisait cet aveu, non seulement quoiqu'il pût lui nuire, mais parce qu'il pouvait lui nuire. Certaines âmes, hautes et hautaines, ont de ces raffinements de vaillantise, qui ne vont pas sans un assez grand fond d'orgueil, mais pour lesquels on éprouve quelque indulgence, en y sentant la crainte d'usurper l'estime par le silence[1]. » On peut citer aussi Stuart Mill qui, dans une assemblée composée en majorité d'ouvriers, reconnut sans hésitation, sur la demande qui lui en fut faite, avoir écrit que les classes ouvrières de l'Angleterre étaient généralement adonnées au mensonge[2], ce qui, d'ailleurs, fut immédiatement applaudi par son auditoire.

Dans les formes outrées de ce type, l'individu en vient à prendre volontiers la position d'adversaire vis-à-vis de son interlocuteur, s'il a quelque intérêt à faire le contraire, pour ne pas paraître vouloir acquérir injustement sa bienveillance. Ce type peut donc se rapprocher du type contrariant ; il peut se rapprocher du type ascétique par le renoncement qu'il suppose

(1) Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, III, 144-145.
(2) Stuart Mill, *Mes Mémoires*, p. 270 (Paris, F. Alcan).

souvent. Quelques personnes peuvent s'habituer à faire le sacrifice de leurs sentiments et à placer le devoir dans le renoncement, même excessif. On trouve un caractère de ce genre dans le *Journal d'une Femme*, d'Octave Feuillet. Ainsi nous voyons que tous nos différents types se rejoignent, unis qu'ils sont par des formes générales communes que j'ai tâché de mettre en lumière.

CHAPITRE IV

LES TYPES CARACTÉRISÉS PAR LA PRÉDOMINANCE DE L'ASSOCIATION PAR CONTIGUITÉ ET RESSEMBLANCE

Les associations par contiguïté et ressemblance, ces formes secondaires de la vie de l'esprit, paraissent bien caractériser certaines personnalités. En tout cas elles sont particulièrement développées chez quelques-uns d'entre nous. Les gens qui ont « une bonne mémoire » sont, en général, des gens chez qui les associations par contiguïté se forment très facilement. Ils pourront, par exemple, répéter sans trop de peine de longues séries de mots dont l'ensemble n'a aucune signification et qui restent dans l'esprit simplement parce qu'ils ont été entendus les uns à la suite des autres. Chez d'autres, l'idée d'une chose sera suscitée par ressemblance, sans aucune raison logique, sans aucun profit pour l'esprit. S'ils ont à s'occuper, je suppose, d'un objet de couleur blanche, au lieu de suivre la logique des pensées et des actes, ils laisseront leur esprit flotter et passer à d'autres objets qui n'ont rien à faire avec le premier, simplement parce qu'ils seront blancs comme lui. Il ne s'agit pas là seulement d'un type intellectuel ; ce qui se passe dans l'intelligence peut s'étendre aux phénomènes actifs. On connaît l'histoire du philosophe qui, ayant aimé dans sa jeunesse une jeune fille qui louchait, en garda, pendant toute sa vie, une certaine prédilection pour les yeux louches. Un de nos écrivains les plus « sensitifs » nous raconte ainsi les impressions laissées en lui par un livre qu'il avait oublié, pendant son enfance, dans un jardin et qui y fut mouillé par la pluie et souillé par des escargots : « Eh bien ! ces traînées d'escargots

sur ce livre ont persisté longtemps, préservées par mes soins sous des enveloppes de papier. C'est qu'elles avaient le don de me rappeler mille choses, grâce à ces associations à outrance, comme il s'en est fait de tout temps dans ma tête, entre les images même les plus disparates, pourvu qu'elles aient été rapprochées une seule fois, à un moment favorable, par un simple hasard de simultanéité. »

« La nuit, regardés à la lumière, ces petits zigzags luisants sur cette couverture de Duruy, me rappelaient tout de suite le rigodon de Rameau, le vieux son grêle du piano dominé par le bruit du grand orage ; et ils ramenaient aussi une apparition qui m'était venue ce soir-là (aidée par une gravure de Téniers accrochée à la muraille), une apparition de petits personnages du siècle passé dormant à l'ombre, dans des bois comme ceux de la Limoise ; ils renouvelaient toute une évocation, qui s'était faite en moi, de gaîtés pastorales du vieux temps, à la campagne, sous des chênes[1]. »

On comprend que des associations fortuites puissent ainsi acquérir une certaine importance dans la conduite de la vie. Alphonse Karr raconte quelque part qu'il ne pouvait plus séparer l'idée d'une femme de l'odeur bonne ou mauvaise sentie au moment où il la voyait. Une personne de ma connaissance fut dégoûtée du fenouil, dont on parfumait chez elle certains mets, parce que, un jour, une balle de fenouil lui tomba sur la tête. On se laisse parfois disposèr bien ou mal à l'égard d'un individu parce que la coupe ou l'état de ses habits aura plu ou déplu, sans que, d'ailleurs, aucun motif raisonnable (possible à la rigueur) y soit pour rien. D'une manière générale on peut se laisser guider dans ses goûts et diriger dans ses actes par des impressions plus ou moins mal coordonnées entre elles, mais suscitées par des associations par contiguïté ou ressemblance. Certaines personnes sont particulièrement sensibles à ces impressions ; les femmes le sont, semble-t-il, plus souvent que les hommes ; certains nerveux, d'une sensibilité un peu maladive, peuvent y être également soumis.

(1) Pierre Loti, *Journal d'un enfant.*

Cette forme de caractère ne se précise guère sans tomber dans les types incohérents que nous allons examiner maintenant. D'ailleurs, à un degré plus ou moins élevé elle se retrouve chez tout le monde, comme toutes les tendances caractéristiques que nous avons pu indiquer et qui ne varient que par leur importance, leur force ou leur pureté. Elle peut ainsi, par l'inégalité de son développement chez les divers individus, servir au moins de caractéristique secondaire, et même, quand la sensibilité particulière qui la constitue est assez développée, la personnalité, tout en conservant une assez grande unité, prend, sous l'influence des hasards, des rencontres imprévues, une allure capricieuse et irrégulière, un aspect changeant, qui peuvent en certains cas former de véritables types.

CHAPITRE V

LES TYPES CARACTÉRISÉS PAR L'ACTIVITÉ INDÉPENDANTE DES ÉLÉMENTS DE L'ESPRIT

§ 1. — Les impulsifs

Si nous jetons un coup d'œil sur l'ensemble de la série des types que nous avons passés en revue, nous voyons nettement qu'ils sont rangés selon l'importance décroissante de l'association systématique. Chez les premiers, les unifiés et les équilibrés, la coordination des éléments psychiques est parfaite, ou le serait si le type pur se rencontrait, puis chez ceux où l'action d'arrêt se manifeste visiblement nous voyons se dessiner dans l'esprit la lutte des tendances. Réprimées chez les maîtres d'eux-mêmes, les tendances antagonistes ont plus de force chez les types de contraste, et l'esprit est dominé alternativement par les unes ou les autres ; chez les derniers enfin, des formes inférieures de l'activité mentale donnent sa marque propre au caractère. Mais nous avons supposé jusqu'ici le maintien de l'unité générale de l'esprit à travers les luttes et les oscillations et les faiblesses croissantes. Cette unité nous ne la verrons pas encore disparaître, mais elle va continuer à s'affaiblir chez les impulsifs, elle fait place de plus en plus à l'activité plus ou moins indépendante des éléments divers, désirs, passions et croyances qui composent l'esprit et peuvent jusqu'à un certain point, au lieu de s'unir dans l'harmonie générale de l'esprit, agir chacun pour soi et satisfaire leurs affinités spéciales [1]. A la raison, à l'équilibre, à la force de la volonté, à l'harmonie qui peut

(1) Je renvoie pour ceci à la première partie de mon *Activité mentale.*

résulter même du contraste, nous allons voir succéder le caprice continuel, le type de dissociation des éléments psychiques, le type hystérique, le caractère impulsif qui donne une allure très particulière à certaines personnalités mal achevées.

Ici encore il y a des degrés nombreux. Au plus haut nous trouvons des gens en qui vivent et se développent des désirs et des idées contradictoires, sans lien qui les rattache. Et souvent ces idées, ces tendances ne luttent pas précisément entre elles, l'une remplace subitement l'autre, un peu au hasard des influences extérieures, sans qu'on sache pourquoi. Surtout le contrôle manque ou s'affaiblit ; cette force d'inhibition que nous avons vue caractériser un type, fait complètement défaut, ainsi que les scrupules et les remords des types de contraste. Les scrupules, les remords, le contrôle, tout cela suppose des relations établies entre les tendances qui se froissent, se heurtent, réagissent l'une contre l'autre, gênent leur développement réciproque. Ici, au contraire, celle que la première circonstance venue suscite et met en activité triomphe et se déploie librement sans opposition apparente des autres.

Le type impulsif, dans la première forme que nous rencontrons ici, comprend beaucoup d'individus à passions vives, fortes, mal disciplinées, qui se remplacent dans la domination de l'esprit. Si les passions sont peu intenses, le type n'est pas essentiellement différent, il prend seulement une autre apparence.

A ce type appartiennent les impulsifs supérieurs, ceux chez qui la personnalité est forte encore, mais reste à la merci d'une passion subitement déchaînée par le moindre incident et qui sera plus forte qu'elle. Remarquons encore une fois que nous n'établissons pas en ce moment une échelle de la valeur absolue des types, et que notre série ne la donnerait que pour des individus qui ne différeraient que par la forme de l'association, non par la richesse de l'esprit, par la vigueur des tendances, par la complexité des passions ou des idées. Aussi, de même qu'il y a des unifiés médiocres, il y a des impulsifs très remarquables. Des hommes de génie comme Berlioz présentent certains traits du type impulsif ; des hommes de talent comme Benvenuto Cellini peuvent très bien s'y rattacher.

On ne peut mieux trouver que les mémoires de Cellini pour peindre l'impulsif supérieur en qui les impressions vives et puissantes surgissent brusquement et, manquant de contrepoids, sont immédiatement suivies de l'acte. En voici un extrait un peu long, mais bien significatif : Cellini fut prévenu que Pagolo Micceri était l'amant de Catherine, sa maîtresse et son modèle à la fois. « Le coquin qui m'apporta cette nouvelle, dit-il, me l'assaisonna si bien, que je sentis aussitôt la fièvre m'empoigner, je dis la fièvre sans aucune métaphore. La rage indomptable qui s'empara de moi m'aurait peut-être étouffé si je n'eusse imaginé de m'en délivrer en obéissant à son impulsion et en lui ouvrant l'issue que m'offrait l'occasion. J'invitai mon ouvrier ferrarais, nommé Chicoccia, à venir avec moi, et j'ordonnai au valet de me suivre avec son cheval.

« Quand je fus arrivé à la maison du misérable Pagolo, je trouvai la porte entr'ouverte. Je vis qu'il avait au côté son épée et son poignard. Il était assis sur un coffre et avait un bras autour du cou de la Catherine. J'entendis qu'il parlait de moi avec la mère. Tout à coup je poussai la porte, tirai mon épée et lui en mis la pointe sur la gorge sans lui donner le temps de penser que lui aussi avait une épée. — « Vil poltron, lui « dis-je, reccommande-toi à Dieu, car tu es mort. » Alors il cria trois fois sans oser remuer : — « Ah ! maman, maman, au « secours ! » J'étais décidé à le tuer ; mais à cette exclamation si bouffonne, la moitié de ma colère s'évapora. Cependant j'avais recommandé à mon ouvrier Chicoccia de ne laisser sortir ni la Catherine ni la mère, parce que, si je tuais Pagolo, je voulais traiter de même ces deux prostituées. Enfin, ayant vu qu'il n'essayait pas de se défendre le moins du monde, je ne savais plus que faire, et cette algarade semblait devoir n'aboutir à rien, lorsque tout à coup je conçus l'idée de les forcer à se marier et de compléter plus tard ma vengeance. » On voit comment les idées et les passions naissent, se gonflent, débordent et submergent tout, puis se retirent brusquement, laissant la place à d'autres. Une fois Catherine mariée à Pagolo, elle continue à servir à Cellini de modèle et de maîtresse, mais il la traite assez mal. « Quand elle vit que je n'avais plus pour

elle les mêmes égards qu'avant son mariage, elle en fut très irritée et commença à murmurer. Elle se mit ensuite, selon l'usage de France, à me menacer de son mari qui était entré au service du prieur de Capoue, frère de Pierre Strozzi. Dès que je l'entendis parler de lui, une indicible rage m'assaillit. Néanmoins je la contins de mon mieux, en songeant que je ne pouvais trouver pour mon art un modèle qui me convînt mieux qu'elle. Et je me disais : — « Tu peux jouir ici d'une double ven« geance... » Pendant que j'établissais ce compte, cette ribaude redoubla d'injures, se mit à parler de son mari et fit si bien que je finis par ne plus écouter la voix de la raison. — Enflammé de colère, je la saisis par les cheveux et je la traînai par la chambre en la rouant de coups de pied et de coups de poing, jusqu'à ce que la fatigue m'obligeât de m'arrêter... Je craignais d'abord d'avoir eu grand tort de la maltraiter ainsi... Le lendemain... la Catherine frappa à la porte avec tant de fureur, que je courus moi-même voir si c'était un fou ou quelqu'un de la maison. Dès que j'eus ouvert, cette imbécile se précipita à mon cou, m'étreignit dans ses bras, m'embrassa et me demanda si j'étais encore fâché contre elle. Je lui répondis que non. — « Eh bien, alors, reprit-elle, donnez-moi un bon déjeuner. » J'y consentis et je mangeai avec elle en signe de réconciliation. Je me mis ensuite à dessiner, mais une séance amoureuse interrompit le travail ; puis, précisément à la même heure que la veille, elle me taquina au point que je fus encore forcé de la rosser d'importance. — Les mêmes scènes se renouvelèrent durant plusieurs jours, elles se ressemblaient comme les épreuves qui sortent d'un même moule, et ne variaient que du plus au moins [1]. »

Les impulsifs passent facilement du rire aux larmes, de la colère à l'ironie, à la gaîté, de l'amitié à l'indifférence ou à la haine. Comme chacun de leurs sentiments, même les plus vifs, chacun de leurs actes, même les plus importants, n'exprime bien souvent qu'une partie de leur personnalité, il reste généralement dans l'autre de quoi donner naissance, pour peu que les

(1) *Œuvres complètes de Benvenuto Cellini.* Traduction française de L. Leclanché, t. II, p. 28 à 32.

circonstances s'y prêtent, à des sentiments différents, à des actes de sens opposé. L'état de conscience, à un moment donné, n'est pas la résultante logique de toute la vie mentale, mais la manifestation d'une simple portion de cette vie; et cette expression, comme la tendance en activité, change souvent et d'une manière assez brusque. Avec toutes leurs qualités qui sont parfois grandes, les personnes de ce type ne peuvent pas toujours inspirer, même quand les apparences sont favorables, une entière confiance. Ce n'est pas qu'elles soient dissimulées. La dissimulation implique, au contraire, la subordination voulue d'une partie des sentiments à un désir qu'on veut satisfaire avant eux, et l'association volontaire de certaines impressions avec des manifestations extérieures qui ne sont pas en harmonie avec elles. Ici les autres désirs ne sont pas subordonnés, ils sont absents, ils ont disparu, et l'individu, bien souvent, ne pense même pas à les cacher ou à les retenir. S'il y pense, et s'il essaye de se contenir, comme Cellini raconte qu'il a voulu le faire, sa tentative est bientôt abandonnée. Le contrôle est insuffisant, soit par la faiblesse des désirs antagonistes, soit, comme ici, par la violence, l'impétuosité de la tendance déchaînée. Mais ces désirs refoulés reparaîtront un instant plus tard avec une ardeur irrésistible. La moindre circonstance suffira pour rompre l'équilibre établi et lui substituer un équilibre tout à fait différent. Il peut en résulter des surprises pénibles. « Sichaire, lisons-nous dans Grégoire de Tours, après avoir tué les parents de Chramnisinde, s'était lié avec lui d'une grande amitié et ils se chérissaient tous deux avec une telle tendresse qu'ils prenaient souvent leurs repas ensemble et couchaient dans un même lit. Un soir, Chramnisinde avait préparé à souper et avait invité Sichaire à son festin. Celui-ci étant venu, ils se mirent ensemble à table. Comme Sichaire, pris de vin, tenait à Chramnisinde beaucoup de fâcheux propos, il en vint à dire à ce qu'on rapporte : « Tu dois bien me rendre grâces, ô mon très cher frère, de ce que « j'ai tué tes parents, car la compensation que tu as reçue pour « cela fait que l'or et l'argent abondent dans ta maison; tu « serais maintenant nu et misérable, si cela ne t'avait pas un « peu remonté. » Ces paroles de Sichaire excitèrent une grande

amertume dans l'âme de Chramnisinde, et il dit en lui-même: « Si je ne venge pas la mort de mes parents, je mérite de « perdre le nom d'homme et d'être appelé une faible femme. » Aussitôt, ayant éteint les lumières, il fendit avec sa dague la tête de Sichaire, qui en ce dernier moment de sa vie jeta un faible cri et tomba mort[1]. » Il faut bien convenir que Sichaire en cette circonstance s'était montré imprudent.

Les faits de ce genre abondent dans les récits qui dépeignent les mœurs de certains peuples à certaines époques, ou en racontent l'histoire. Il s'en trouve dans les chansons de geste du moyen âge, dans les contes arabes[2], dans les récits concernant quelques peuples sauvages, en bien d'autres endroits. Faut-il y voir un trait de la nature primitive de l'homme? Je n'en suis pas convaincu, et cette assertion, que plusieurs ont admise comme vraie, demande à être précisée. Nous trouvons de la prudence et un enchaînement très serré des idées et des tendances chez les animaux. Rien ne prouve que l'homme primitif, dont la psychologie manque de bases, ait été plus mal doué qu'eux. Sait-on même où prendre l'homme vraiment « primitif »? Ce qui paraît vrai, c'est que l'état impulsif est le signe d'une organisation mal équilibrée et qui peut être en voie de s'équilibrer mieux. Il se trouve chez les peuples et les individus qui n'ont pas encore atteint un degré d'organisation suffisant ou qui, ayant atteint ce degré, l'ont dépassé et sont, soit en dégénérescence, soit en voie d'acquérir une coordination supérieure à la première. Aussi ce trait peut très bien n'être pas définitif et s'effacer, puis disparaître.

Les impulsifs sont opposés aux équilibrés et aux maîtres de soi. Le moi ne peut être maître que s'il existe, comme, réciproquement, partout où il existe réellement, il domine. Chez eux le moi, en tant que coordination synthétique des tendances, reste très imparfait. Les tendances existent pour elles-mêmes

(1) Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*. Collection de mémoires relatifs à l'histoire de France, de Guizot, t. II, p. 24-25.

(2) Voyez les *Mille et une nuits*, ou par exemple, l'*Histoire du roi Naaman*, dans le *Journal asiatique*, de sept.-oct. 1887. On lira avec profit l'étude de Taine sur *Renaud de Montauban* dans les *Nouveaux essais de critique et d'histoire*.

autant que pour le moi ; les éléments de la personnalité sont très forts parfois, mais ils ne s'unissent qu'insuffisamment et le moi ne se constitue pas tout à fait. Nous avons déjà une certaine indépendance des systèmes psychiques secondaires, mais chez les représentants supérieurs du type, cette indépendance est encore restreinte, et le moi ou du moins certains systèmes importants, croyances ou passions, gardent encore assez de puissance pour diriger, dans bien des cas, la conduite de l'individu et lui conserver quelque unité.

Il faut bien s'attendre à ce que toutes les circonstances qui tendront à détruire ou du moins à affaiblir l'unité du moi feront apparaitre le type impulsif, quelquefois jusqu'à inspirer une sorte de folie ou une folie véritable. Ces circonstances peuvent être sociales, elles peuvent être psychologiques ou physiologiques. Ce n'est pas seulement une force interne qui maintient et harmonise en nous les désirs, c'est aussi une contrainte extérieure, ou plutôt, comme cette contrainte ne peut être efficace qu'en devenant intérieure, nous dirons que la force interne est, jusqu'à un certain point, sous la dépendance des conditions extérieures. L'influence morale des supérieurs, la régularité, la routine même de la vie habituelle, les croyances et les pratiques religieuses, la peur du gendarme, le souci de l'avenir, sauvegardent l'unité morale de pas mal de gens. Aussi, même lorsque ces freins commencent à être usés, est-il dangereux de les ôter trop vite, si l'on ne peut les remplacer. Quand ils se rompent, les passions se débrident, et le moi risque de se dissoudre. Pendant les temps de révolution des actes absurdes et atroces sont commis par des gens qui seraient restés inoffensifs sans grande peine en temps ordinaire. De même le pouvoir absolu, qui supprime pour un individu une grande partie du contrôle extérieur, risque fort d'affaiblir également le contrôle intérieur et de déchainer des désirs que rien ne retiendra plus. Les folies, les débauches singulières, les crimes des Césars romains, peuvent, semble-t-il, s'expliquer ainsi, pour une part du moins, et peut-être (bien qu'il puisse y avoir d'autres causes, et aussi des illusions à supposer) le changement de caractère de quelques-uns d'entre eux après qu'ils eurent pris le pouvoir.

Il semble que l'hérédité, pouvoir moitié social, moitié physiologique, puisse avoir une influence dissolvante, en ce sens que les caractères transmis par les parents ne garderont pas toujours leur cohésion, et que la coordination supérieure sera affaiblie, soit par l'usure chez les parents des tendances dominatrices qui ne seront pas transmises, soit pour toute autre raison ; mais l'hérédité est mal connue et ceci reste assez hypothétique[1].

En revanche l'action des troubles nerveux, passagers ou durables, n'est malheureusement que trop évidente. On sait assez l'effet du vin, celui du café est remarquable aussi chez certaines personnes qu'il rapproche du type impulsif. M. Saint-Saëns s'aperçut qu'une tasse de thé qu'il prenait pour faciliter sa digestion lui donnait, à l'issue de son déjeuner, un accès d'humeur querelleuse. « Chaque jour, dit-il, je me mettais à table, bien résolu à ne m'irriter de rien ; mais j'avais beau faire, au dessert l'accès me venait fatalement, bien qu'on ne fît rien pour le provoquer[2]. » Quand la cause est plus sérieuse, le trouble est plus durable. Un enfant, par exemple, atteint d'un érysipèle de la face et du cuir chevelu, est affecté de crises nerveuses d'une violence extrême avec perte de connaissance. Après son rétablissement, le caractère de l'enfant resta quelque temps modifié. « G... était devenu méchant, hargneux, insupportable ; il ne voulait plus rien faire, il ne voulait que jouer et encore à sa guise, c'est-à-dire en cherchant à détruire ses jouets. La moindre observation le mettait en fureur[3]. » L'irritabilité des gens nerveux, le caractère impulsif de quelques épileptiques, l'affaiblissement de la coordination du moi chez les malades atteints de paralysie générale, même avant que la maladie se soit déclarée, les changements de caractère qui annoncent l'invasion de la folie sont des faits de même signification.

Des conditions psychologiques qu'il est, du reste, difficile de séparer nettement des conditions sociales et des conditions

(1) Consulter l'intéressant ouvrage de Jacobi : *Études sur la sélection et l'hérédité chez l'homme*. On sait que tout récemment on est venu à la négation de l'hérédité des caractères acquis. Voir à ce sujet les travaux de Weissmann.

(2) C. Saint-Saens, *Le Métronome et l'espace céleste*. Revue bleue, 9 août 1890.

(3) P. Moreau de Tours, *La Folie chez les enfants*.

physiologiques, et qui, à un certain point de vue, englobent toutes les autres, peuvent agir de même. Tout fait psychique qui tend à affaiblir le moi et son pouvoir de contrôle risque de faire apparaître le caractère impulsif. Une violente passion, une préoccupation trop forte, le développement exagéré d'un sentiment, en rompant l'équilibre du moi sans le refaire immédiatement, peuvent rendre à eux-mêmes les éléments psychiques. Le sujet devient alors d'humeur inégale, irritable, et ce sont là des manifestations de l'affaiblissement du moi et de la tendance impulsive. Inversement la diminution d'une affection très forte ou d'une croyance importante qui assurait l'équilibre mental peut conduire au désordre, à l'incohérence relative.

§ 2. — Les composés

Les changements d'orientation de l'esprit ne présentent pas toujours cette vivacité, cette brusquerie que l'on remarque dans le type impulsif. Nous pouvons voir chez bien des gens la prédominance successive de plusieurs sous-personnalités, de plusieurs groupes différents de tendances qui ne se ressemblent pas et qui sont assez diversement orientés. Ces personnes diffèrent des équilibrés en ce qu'il n'y a pas harmonie chez elles entre les différents groupes de tendance ; elles diffèrent des types de contraste en ce qu'il n'y a pas non plus opposition directe, les groupes divers étant plutôt juxtaposés ; elles diffèrent aussi des impulsifs en ce que chaque groupe peut être assez bien coordonné en lui-même et fonctionner sans trop de heurts. Au reste, le type composé est un type assez normal puisque l'équilibre complet n'existe pas, et ses formes les plus hautes surtout peuvent se rencontrer chez des personnalités éminentes, en qui l'on voit alterner la domination de plusieurs tendances différentes, sans harmonie. Dans les cas les plus marqués nous aurions le dédoublement de la personnalité, et l'histoire de Félida X... ou de Louis V... peut nous donner une idée du type composé. On sait que dans ces cas, outre que les tendances concrètes et les goûts peuvent varier d'une personnalité à l'autre, l'allure de l'esprit change aussi. Félida, par exemple, est à l'état

normal triste, morose, sérieuse, de volonté ferme, avec beaucoup d'ardeur au travail et des sentiments affectifs peu développés. Dans son état de condition seconde, au contraire, elle sourit, devient gaie et vive, son imagination s'exalte, elle devient sensible à l'excès : pour le moindre motif elle éprouve des émotions de tristesse et de joie[1]. Les six états de la personnalité de Louis V... nous le montrent tantôt doux, tantôt violent, tantôt convenable, tantôt obéissant, soumis ou timide[2]. Ces différentes synthèses psychiques se retrouvent à l'état normal sous des formes affaiblies, et avec des causes sans doute assez différentes. J'ai développé ailleurs ce point et je n'insisterai pas ici davantage. Retenons seulement que ce dédoublement, ce contraste entre les diverses personnalités que tant de gens portent en eux-mêmes, est beaucoup plus marqué chez les uns que chez les autres et peut servir de caractéristique. Il n'est pas très rare qu'un débauché se cache dans un homme d'apparence austère, et même réellement vertueux à de certains moments ; et par une autre de ses personnalités, un chasseur ardent et sans pitié, un amateur de courses de taureaux dans un homme paisible et doux. Cela suffit parfois pour diviser une personnalité en deux portions qui vivent côte à côte, sans se confondre, sans s'unir, sans s'imiter et sans se combattre. Chacune d'elles, tour à tour et selon les circonstances, a sa part dans la vie et devient, pour ainsi dire, un moi transitoire; plus exactement elle détermine d'une manière passagère l'orientation du moi qui conserve évidemment beaucoup de ses anciens éléments. Les passions qui composent ces sous-personnalités, tout en étant assez vivaces, peuvent différer beaucoup par l'apparence des éclats de Cellini comme des apaisements complets et des fureurs soudaines de Chramnisinde. Mais il y a entre ces types différents une ressemblance qui permet de les ranger dans la même catégorie générale, ils supposent également l'existence simultanée, latente ou visible, et la prédominance successive de groupes de tendances opposées ou différentes et sans rela-

(1) Dr Azam, *Hypnotisme, double conscience et altérations de la personnalité*, p. 65 et 68. Paris, F. Alcan.

(2) H. Bourru et P. Burot, *Variations de la personnalité*, p. 80.

tions d'harmonie ou de combat. Quelquefois un prodigue et un avare sont greffés sur le même tronc organique. Les biographes de Rubens ont remarqué une opposition très nette entre ses goûts et quelques-unes de ses habitudes. « Tout était réglé dans sa maison comme dans un cloître, nous dit l'un d'entre eux. Quoique sa demeure parût un lieu de plaisir et de dépense, il y régnait un ordre inflexible. Son caractère et son talent formèrent donc toujours un parfait contraste. Dans la vie réelle, il était tranquille, adroit, positif et rangé ; nulle véhémence, nulle impatience. Son imagination semblait endormie, ou plutôt semblait morte ; il avait le regard limpide et sûr d'un homme d'affaires. Prenait-il le pinceau, tout changeait. Une fermentation tragique embrasait son esprit : les lignes, les couleurs, les types, les expressions, les mouvements formaient dans son cerveau une mêlée ardente. L'inspiration débordait comme une lave du fond de sa pensée[1]. » Au reste, je ne donne pas Rubens comme présentant le type *pur* des composés. On pourrait le ranger peut-être aussi bien dans les équilibrés, mais il est, à certains égards, un composé, et les types purs sont trop rares pour qu'on s'y tienne.

§ 3. Les incohérents. — Les émiettés

Ces caractères peuvent encore conserver quelque unité. Si la décoordination est poussée plus loin, si la personnalité se dissout un peu plus, si l'indépendance des éléments psychiques augmente, nous avons un dernier type d'association générale, et, ici, dissociation serait plus exact. C'est le type hystérique. Il peut s'accompagner ou non de troubles sensoriels ou moteurs, c'est-à-dire que la division des systèmes psychiques peut ou non s'étendre aux groupes de perception qui constituent les données de nos sens (2). Dans le premier cas le type est tenu pour morbide, dans le second pour normal, mais ceci ne nous

(1) A. Michel, *Rubens et l'Ecole d'Anvers*, 4e édition, p. 255.

(2) Voir à ce sujet les intéressantes conférences de M. Pierre Janet sur l'anesthésie hystérique et l'amnésie hystérique, ainsi que son volume : *L'Automatisme psychologique*. Paris, F. Alcan.

intéresse pas pour le moment ; au point de vue de la psychologie la différence n'est pas essentielle.

Le système psychique est alors très faible, très instable, les éléments de l'esprit sont mal organisés eux-mêmes, ils naissent et se dissolvent promptement. Il en résulte, chez toute une classe des personnes du type incohérent, une singulière différence entre l'apparence superficielle et la réalité du caractère qui peut faire illusion assez souvent aux observateurs non prévenus et trop crédules. Des individus sans nulle consistance morale expriment de beaux sentiments, parlent constamment de loyauté, de désintéressement, de devoir, non pas dans le but arrêté de tromper celui qui les écoute, mais naturellement, sous l'influence d'un sentiment passager qui ne les empêchera nullement de commettre, à d'autres moments, les pires indélicatesses. On les voit s'indigner naïvement contre les auteurs d'actes bien moins blâmables que ceux qu'ils ont commis ou qu'ils sont prêts à commettre. Ils ont cette particularité d'être très menteurs avec de belles apparences de franchise, racontant sans la moindre hésitation des faits absolument faux, selon l'idée qui les anime ou le sentiment qui les pousse, mais sans calcul profond, pour le plaisir, par une vanité sans portée, assez ennuyés, — pas pour longtemps, — si quelqu'un les prend trop au sérieux. Les demi-résolutions généreuses ne leur manquent pas, ni des fragments de bons sentiments, de vagues éclairs d'intelligence, des intuitions avortées, des élans aussitôt arrêtés. Si quelques conditions du talent se joignent à cela, on a le type du bohême, quelquefois le génie vient fleurir sur ce sol mouvant et produit une des formes les plus élevées du type. Tel homme aux sentiments multiples et divers passe, dit-on, de l'amour conjugal à des passions que nos habitudes morales jugent sévèrement. Coupable et puni, il se repent, il est transformé en apparence par une conversion complète, mais ne cesse de chanter Dieu et la Vierge que pour célébrer des plaisirs morbides ou pervers. Il vit au jour le jour, et, conservant dans son existence agitée un fond de simplicité et de candeur, il se sauve de l'odieux par l'inconsistance et du ridicule par le génie. Dans les siècles passés Villon eut, lui aussi, une existence troublée

et paraît avoir montré un singulier mélange de sentiments vulgaires ou pervers et de confuses aspirations. Mais le talent est rare, et ce qui se montre fréquemment c'est la persistance de quelque instinct inférieur, vanité, sensualité, désir de paraître, qui, sans parvenir à unifier le caractère, donne assez souvent une mauvaise direction aux nombreux sentiments variés ou contradictoires qui se succèdent rapidement.

Les hystériques présentent à un très haut degré le type de l'émiettement mental, et les descriptions qu'on a données de leur caractère peuvent nous aider puissamment à nous représenter ce type. Simulation, mensonges sans raison, variations excessives des sentiments, fausses apparences, incohérence des actes, changement complet et fréquent de l'orientation de l'esprit, guidé tantôt par les motifs les plus élevés et souvent par les pires tendances ; on retrouve chez certaines d'entre elles tous les traits du type et ils y sont très développés. Tous les auteurs qui se sont occupés dans ces dernières années de l'hystérie paraissent bien d'accord sur les faits, sinon toujours sur leur interprétation. Voici un cas assez caractéristique et que j'emprunte à M. Legrand du Saulle : « Une jeune fille, déjà compromise par des aventures qui avaient causé autant de surprise que de scandale, se sauve, erre sur les bords de la Seine, rencontre un militaire, lui raconte une histoire touchante, se fait remettre vingt francs, part pour Rouen, s'arrête à Mantes, revient sur Paris, est prise d'attaques graves d'hystérie à la gare Saint-Lazare et est dirigée sur un hôpital. Là, elle annonce qu'elle a été violée dans un wagon, qu'on lui a fait boire un « baume enivrant » et qu'elle veut se faire religieuse. Conduite à l'infirmerie spéciale, près le Dépôt de la Préfecture de police, elle s'accuse de mensonges, d'escroqueries et de fausses dénonciations. Elle était affectée d'hémi-anesthésie droite[1]. »

Les hystériques peuvent présenter les apparences de la vertu comme les apparences du vice, et dans un cas comme dans l'autre on retrouve toujours le même manque de sérieux. Je ne puis mieux faire que de laisser encore la parole à M. Legrand

(1) Legrand du Saulle, *Les Hystériques, état physique et mental*, p. 380-381.

du Saulle. Voici le portrait de l'hystérique charitable: « Qu'une famille soit frappée dans son honneur, dans ses espérances les mieux fondées, dans sa fortune, dans son repos et dans son bonheur, et l'hystérique charitable, en pénétrant dans le milieu désolé, aura des élans surprenants et des spontanéités émouvantes. Elle pleurera avec celui-ci, séchera les larmes de celui-là, réconfortera les plus accablés, ouvrira des horizons inattendus à tout le monde. A la façon d'un apôtre, elle pare d'autant mieux aux douleurs d'autrui que celles-là sont plus poignantes. Vienne le calme et elle s'éteindra presque aussitôt. Essentiellement mobile et paroxystique, elle n'est point bienfaisante à froid. La vertu véritable se reconnaît, au contraire, à des signes absolument opposés à ceux qui viennent d'être décrits. Le diagnostic différentiel est facile à établir.

« L'hystérique charitable est susceptible d'accomplir des traits de courage qui sont cités et répétés et qui deviennent même légendaires. Qu'un incendie éclate, et elle pourra faire preuve d'une présence d'esprit tout à fait supérieure, donnera des conseils excellents, fera mettre à l'abri les objets mobiliers et les bestiaux, ou se précipitera au milieu des flammes pour sauver un infirme, un vieillard ou un enfant. Qu'une insurrection se lève et attaque un édifice communal ou une caisse publique, et une névropathe, dans un élan tout pathologique, en imposera, les armes à la main, à une troupe de révoltés. Cela s'est vu. Que des inondations surprennent tout à coup une localité, et une femme pourra déployer la bravoure la plus secourable.

« Au lendemain de l'incendie, de l'insurrection ou de l'inondation, si l'on examine et si l'on interroge ces héroïnes, on les trouve complètement accablées et quelques-unes disent avec candeur : « Je ne sais pas ce que j'ai fait, je n'ai pas eu conscience du danger[1]. »

La voici maintenant singeant le vice. « Sera-t-il nécessaire,

(1) Même ouvrage, p. 384-385. Voir aussi les conférences de M. Pierre Janet et son livre : *Etat mental des hystériques*. L'interprétation de M. Janet diffère sur plusieurs points de celle des auteurs qui l'ont précédé, mais, pour ce qui nous intéresse ici, les conclusions restent les mêmes.

dit M. Legrand du Saulle, après avoir parlé des nymphomanes, sera-t-il nécessaire, après les développements dans lesquels nous venons d'entrer, d'insister longuement pour dissiper la regrettable confusion qu'ont faite malencontreusement quelques médecins entre la nymphomanie et l'hystérie ? Dans quelques cas les deux névroses s'associent, nous l'avons dit, ou du moins l'hystérique peut spontanément présenter une surexcitation des organes génitaux qui la pousse à rechercher les rapports sexuels. Mais le fait est beaucoup moins fréquent qu'on ne l'a cru, il ne faut pas l'oublier. D'ailleurs, dans ce cas, les appétits sensuels ne sont jamais aussi impérieux que dans la nymphomanie vraie. Nous dirons volontiers qu'il s'agit là d'une pseudo-nymphomanie, mobile dans ses désirs et ses penchants comme elle l'est dans ses goûts, ses affections et son humeur. L'hystérique se jettera aujourd'hui dans les bras d'un amant, avec la même ardeur, souvent plus apparente que réelle, qu'elle mettra demain à s'abîmer dans la contemplation, la mélancolie ou la prière ; mais comme tout est différent ici de cette fixité d'idées, de cette continuelle obsession des mêmes désirs impérieux et ardents qui caractérisent le délire systématisé de la nymphomanie [1]. »

On a dit que le caractère hystérique est une exagération du caractère féminin. Il est en réalité l'exagération d'une manière d'être, un peu plus fréquente probablement chez la femme, mais qui n'est pas rare chez l'homme : l'instabilité, l'inconstance, l'incohérence se remarquent assez souvent.

L'émiettement de la personnalité, l'éparpillement de la volonté peuvent aller très loin. A l'un des bouts de la série on voit le bohème encore brillant parfois ou l'hystérique plus ou moins passionnée ; à l'autre bout, l'imbécillité avec ses différents degrés, la démence et la mort. Et la mort peut être amenée indirectement assez vite par l'imprévoyance et le manque de précaution qui proviennent de l'incohérence générale, si la société n'intervient pas pour subvenir tant bien que mal à l'incohérence du moi.

(1) Id., p. 612. Voir aussi Ribot, *Les Maladies de la volonté*. Paris, F. Alcan.

§ 4. — Les suggestibles. — Les faibles. — Les distraits. — Les étourdis. — Les légers, etc.

L'incohérence de la personnalité se manifeste, selon les individus, par des manières d'être assez variées dont le principe est toujours le même : le manque de systématisation générale des éléments psychiques et leur indépendance excessive.

Une des conséquences fréquentes de cette disposition c'est la suggestibilité, la facilité à subir, dans la vie normale, et à suivre les impulsions communiquées par le milieu. La tendance à l'imitation est particulièrement forte chez certains individus sans personnalité bien caractérisée qui veulent « faire comme tout le monde » ou se laissent particulièrement influencer par quelques personnes de leur entourage. Toutefois la réciproque est moins exacte et cette tendance peut se rencontrer chez des équilibrés, beaucoup plus nette que chez des unifiés ou des maîtres de soi, mais sous une autre forme, avec moins d'abandon et plus d'équilibre. Tout relâchement de l'unité synthétique du moi peut faciliter une suggestibilité irrationnelle ; bien entendu je ne parle pas de la suggestibilité de l'hypnotisme, mais de l'aptitude à se laisser influencer. Dagonet note que chez les alcooliques « la volonté et la force de caractère sont déprimées à tel point que celui qui est atteint d'alcoolisme chronique n'est plus en état d'opposer la moindre résistance aux influences qui, de près ou de loin, viennent porter atteinte à ses facultés morales. Il subit avec une déplorable facilité les entraînements, les sollicitations, les impulsions dont à un moment donné il peut être l'objet. Ce n'estplus un homme, c'est plus qu'un enfant, c'est un vieillard [1]. »

Tout à l'heure nous voyions l'esprit changer, en quelque sorte, par lui-même et réagir avec incohérence contre l'excitation du dehors. Ici, c'est l'esprit d'autrui qui s'empare de lui, le remplit et le dirige ou le remplace. A cause de la débilité des sentiments ou des idées existant déjà, des idées apprises, des senti-

(1) Dagonet, *De l'Alcoolisme*, p. 84.

ments suggérés s'établissent et prospèrent quelque temps. Ce qu'on appelle un caractère faible dérive de là. Les idées ne s'assemblent un peu, les sentiments ne se coordonnent, les actes ne s'accomplissent que sous l'impulsion d'une volonté étrangère, et l'orientation de l'esprit changera quand cette volonté sera remplacée par une autre. Ici encore les systèmes psychiques ont agi indépendamment, sans être rigoureusement synthétisés entre eux, car souvent le système qui l'emporte est encore très faible, et ne doit sa force relative qu'à la personnalité extérieure qui le soutient et agit par lui et de laquelle il fait réellement partie plus que d'aucune autre.

La faiblesse de caractère est ainsi une tendance à se laisser influencer excessivement par les circonstances de la vie, conseils, ordres, situations particulières, dangers, etc. Il faut distinguer cette faiblesse de la souplesse que nous retrouverons plus loin : dans la souplesse le lien qui unit les divers sentiments peut se plier ou se détendre, dans la faiblesse tout est rompu. Les goûts, les désirs changent avec les circonstances, sans plan d'ensemble et même sans préoccupation bien suivie de la conservation personnelle, par adaptation spontanée, fragmentaire et peu solide.

L'incohérence, qui produit la suggestibilité, peut également produire son contraire, l'opiniâtreté aveugle, et cela par un mécanisme assez simple. Dans la personne idéale tout étant coordonné, il suffirait, par exemple, de faire entendre à quelqu'un une idée juste pour que les sentiments et les actes fussent aussitôt mis en harmonie avec cette idée. Avec une personnalité incohérente, il n'en est pas de même, les éléments n'ayant, pour ainsi dire, plus de prise les uns sur les autres, l'idée juste ou l'impression salutaire, à supposer qu'on ait pu la faire accepter, ce qui n'arrive pas toujours, et qu'elle se maintienne, ce qui est rare, ne sera pas efficace, elle n'agira pas sur le reste des tendances qui continueront à se comporter comme il leur plaît. On pourra bien, en agissant sur quelques-unes de ces tendances, faire accomplir quelques actes, mais il faut pour cela agir constamment et, de plus, agir dans le sens de l'activité de quelque élément. L'influence rationnelle et durable

devient aussi difficile à exercer que l'influence irrationnelle et passagère est aisée. Ainsi les deux effets différents ne se contredisent en rien, l'un et l'autre dérivent d'une même cause agissant dans des conditions différentes.

Un autre trait secondaire du type incohérent c'est l'imprévoyance, la légèreté, le manque de sérieux, l'oubli facile des chagrins ou des fautes. En effet, la prévoyance, la prudence, toutes les qualités de cet ordre sont le résultat d'une coordination exacte des phénomènes, de l'équilibre, cherché et réalisé plus ou moins, des tendances diverses et du désir de faire à chacune la part qu'elle doit avoir pour maintenir l'harmonie générale. C'est un trait qui se trouve chez les maîtres de soi et chez les types de contraste, comme chez les équilibrés, mais avec la conscience et la recherche en plus. Ici, rien de semblable, chaque tendance agissant à peu près pour soi et la confédération des tendances étant très relâchée, les conditions essentielles de la prévoyance et de la prudence font complètement défaut; de même pour le remords, de même pour les espoirs soutenus, pour les hésitations et les longues luttes, pour tout ce qui implique des rapports exacts entre les éléments psychiques. A leur place parfois un certain entrain, une spontanéité apparente, du laisser-aller, et cette gaieté qui ne provient pas de la satisfaction harmonique des tendances, mais du libre jeu laissé à la tendance que le moment présent trouve en activité et qu'aucune considération, aucun sentiment ne vient gêner.

Cependant cette mobilité peut être assez superficielle et laisser subsister l'unité des grands sentiments et de la vie, elle peut aussi constituer l'essence du caractère; le jugement à porter sur un individu différera beaucoup selon le cas. Il peut arriver même que l'oubli soit un moyen d'harmonie générale. Si nous étions sans cesse occupés à regretter les fautes que nous avons pu commettre, nous ne ferions jamais rien de bon. Il y a donc à tenir compte de la nature de l'oubli et à voir s'il est simplement dû à la mobilité incohérente de l'esprit, ou bien s'il est produit par la logique générale qui fait rejeter, après en avoir profité, ce qui est désormais inutile ou nuisible à la vie mentale.

Le caractère bizarre, fantaisiste, est une des formes du type

impulsif ou incohérent et peut, selon les cas, se ranger dans les plus élevées ou dans les inférieures. Il résulte de la prédominance marquée et successive d'impressions diverses et quelque peu incohérentes. Du reste, le sens que l'on donne en général à ces mots de bizarrerie ou de fantaisie n'a aucune précision, on les applique également à ceux qui seront en désaccord avec eux-mêmes ou à ceux qui sont en désaccord avec leur milieu; et cependant, dans le dernier cas, la personne appelée bizarre peut être très logique. C'est l'ensemble de la société avec ses éléments mal harmonisés qui pourrait paraître bizarre à un observateur du dehors.

La distraction et l'étourderie doivent être rattachées au même type, elles marquent un affaiblissement singulier de la force de l'attention, c'est-à-dire de la coordination générale des éléments psychiques. Bien entendu, il ne saurait être question ici de la distraction qui est due, au contraire, à la concentration de l'esprit sur un même objet. Tout en distinguant les deux genres de distraction, il faut remarquer seulement que tous les deux nuisent à l'équilibre général de l'esprit, l'un par excès de concentration, négligence, inhibition des impressions qui tendent à s'éveiller sous l'excitation du monde extérieur, le second, au contraire, par abandon complet de l'âme à ces impressions et défaut de concentration. Ce dernier état seul nous intéresse ici. Archimède ne saurait représenter le relâchement de la coordination générale. Il s'agit du distrait qui se laisse aller toujours à la dernière impression, qui n'a guère que des émotions fugitives et des idées peu stables, chez qui ni un raisonnement ni un sentiment ne peuvent se développer avec ampleur et s'établir d'une manière durable, et qui oublie continuellement ce qu'il veut ou même ce qu'il est en train de dire, de faire, ou de sentir. Ce type, comme les types analogues, se retrouve aisément dans les deux cas opposés, quand la coordination n'est pas encore établie dans l'esprit ou quand elle commence à se défaire, chez les enfants et chez certains vieillards. Elle persiste parfois dans l'âge mûr, et alors elle est une caractéristique de l'individu, non de l'âge ou de la maladie. Le Ménalque de La Bruyère est le type du distrait, le comte de Bran-

cas qui contribua à l'inspirer à La Bruyère, Racan aussi et La Fontaine furent des distraits. Racan, dit-on, allait voir un jour un de ses amis, seul et sur un grand cheval. Il dut mettre pied à terre, et ne trouvant plus de montoir pour se hisser sur sa bête, il continua sa route à pied, arriva jusqu'à la porte de celui qu'il allait visiter, et là, trouvant ce qu'il cherchait, remonta sur son cheval et retourna sur ses pas. Brancas, arrêté par des voleurs, s'obstina à les prendre pour ses laquais jusqu'à ce qu'il eût le pistolet sur la gorge. On dit qu'il se coucha un jour à quatre heures parce qu'il trouva sa toilette mise. La Fontaine, chargé par son père d'aller s'occuper d'une affaire pressante, sort de chez lui, oublie tout, rencontre des amis, va à la comédie avec eux. Sa femme l'accusait de rêver tellement qu'il était quelquefois trois semaines sans croire être marié[1].

Je n'insisterai pas davantage sur les diverses apparences que peut donner au caractère l'indépendance exagérée des éléments psychiques. Il faut bien remarquer que ces qualités dérivées n'impliquent pas un degré général très précis de cette indépendance. L'étourderie, comme la distraction, peut être amenée par une concentration d'esprit très grande, car la concentration de l'esprit nuit à l'équilibre des tendances et la légèreté peut se trouver chez un impulsif, comme chez un incohérent. Au reste, ces caractères secondaires et dérivés ne sont pas tous de même apparence. L'audace, le courage, chez bien des individus, — nous avons eu l'occasion d'en parler déjà — ne sont pas tant l'expression d'une volonté ferme ou d'une passion forte. que le signe de l'irréflexion et de l'incohérence. De même parfois la générosité, la prodigalité surtout.

Notre série des types, considérés au point de vue de la forme générale de l'association des éléments qui composent une personnalité, est maintenant complète. Partant de l'unité théoriquement parfaite, nous avons vu cette unité décroître peu à

(1) *Les Historiettes de Tallemand des Réaux*, éd. Monmerqué, t. III. On ne peut pas trop se fier aux conteurs d'historiettes en général, entre autres à Tallemand, mais celles-ci sont assez vraisemblables et cela nous suffit pour le moment. On peut ne leur attribuer, si l'on veut, qu'une valeur symbolique. Le type du distrait est réel et tout le monde a plus ou moins pu le remarquer.

peu par la naissance et le développement de tendances antagonistes. L'harmonie et la subordination des éléments psychiques ont fait place de plus en plus à leur activité indépendante. En même temps nous avons remarqué que chacune de ces formes caractéristiques de l'association psychique donne naissance à des variétés différentes selon qu'elle s'associe avec tel ou tel trait secondaire dont elle favorise l'éclosion et le développement, et nous avons reconnu en passant la nature de quelques qualités complexes qui impliquent une forme déterminée de l'association. Nous avons obtenu ainsi des équilibrés et des unifiés aux impulsifs et aux incohérents, une série de types très divers et suffisamment nets, quoique reliés étroitement les uns aux autres, au point que les démarcations précises soient impossibles. Ces types de transition rendent une classification rigoureuse assez artificielle, les types complexes la rendraient inexacte. On rencontre, en effet, bien fréquemment des personnes qui appartiennent à la fois à plusieurs des classes signalées, les types purs sont toujours très rares. Un homme assez généralement unifié ou maître de lui aura ses points faibles, ses discordances ou ses incohérences passagères ou portant sur des points assez peu considérables ; il se range ainsi dans deux séries de types, mais, souvent, il appartient plus à l'une qu'à l'autre.

Ainsi nos différents types se rattachent idéalement l'un à l'autre. Cela peut-il nous conduire à une classification historique ? Je ne le pense pas. J'ai déjà dit que je ne pouvais voir dans le caractère impulsif, par exemple, un état primitif qu'à un point de vue très relatif et dans une évolution particulière. En fait l'équilibre se retrouve chez les êtres inférieurs ; dans les composés chimiques on peut encore distinguer des « équilibrés » et des « instables ». Les atomes des corps appelés simples, si, comme on a quelque droit à le supposer, leur simplicité n'est pas absolue, nous donneraient à la fois la plus haute antiquité soupçonnée et le plus solide équilibre. Il faut réunir la complexité à l'unité pour avoir le droit de faire de l'unité le caractère d'un degré avancé de l'évolution, et l'unité apparaît alors à la fois comme un point d'arrivée par rapport aux états de plus en plus rapprochés d'elle et dont elle termine la série, et

comme un point de départ pour une unité plus complexe atteinte encore au prix de bien des troubles et après bien des incohérences et des pertes d'équilibre. La systématisation croissante, c'est-à-dire l'accroissement du nombre des éléments psychiques et de leur finalité, donnerait donc la formule de l'évolution des types. Mais on aurait quelque peine à l'appliquer à l'histoire qui, bien qu'elle laisse soupçonner une évolution générale de l'homme, montre plutôt des séries et des ensembles d'évolutions et de dissolutions innombrables d'individus, de peuples ou de civilisations se compliquant ou s'unissant par des procédés très variés dans leurs apparences, quoique assez facilement réductibles à un très petit nombre de formes générales. Je ne saurais, d'ailleurs, aborder ici cet ordre de recherches.

Il nous reste maintenant à étudier les qualités des tendances dont nous avons examiné la forme d'association, et enfin les tendances mêmes. Nous aurons ainsi de nouvelles séries de types qui, en se combinant avec la première, pourront donner une idée des variétés psychologiques de l'espèce humaine et des différentes concrétions, si je puis le dire, des grandes lois abstraites de l'esprit.

LIVRE II

TYPES PROVENANT DES DIFFÉRENTES QUALITÉS DES TENDANCES ET DE L'ESPRIT

CHAPITRE PREMIER

L'AMPLEUR DE LA PERSONNALITÉ ET DES TENDANCES LEUR RICHESSE EN ÉLÉMENTS

LARGEUR DE CARACTÈRE — ÉTROITESSE — LES MESQUINS

Nous considérerons tout d'abord la richesse de la personnalité et des tendances, le nombre des éléments qui les constituent, la variété et la quantité des tendances secondaires qu'elles comprennent, sans nous occuper encore de la nature propre de ces éléments plus que nous l'avons fait jusqu'à présent.

La différence qui existe à cet égard d'un individu à l'autre nous servira à caractériser de nouveaux types qui pourront se combiner, en les précisant, avec ceux que nous venons de passer en revue. Cette différence existe aussi bien dans l'intelligence que pour le caractère. Au point de vue de l'intelligence, nous aurions ainsi des esprits larges, touffus, encyclopédiques, à idées nombreuses, bien munis de faits, capables de recevoir des éléments très variés et très différents, de les unir et de les embrasser. A l'opposé nous aurions des esprits étroits, secs, maigres, incapables de saisir des ensembles, obstinément butés contre une conception insuffisante des choses, logiques quelquefois et même souples, mais sans pouvoir sortir d'un petit cercle déblayé par la routine; leur haleine est courte et ils s'essoufflent et s'arrêtent dès que la combinaison à embrasser s'élargit un peu.

Les diverses formes du caractère nous présentent des types parfaitement analogues. De même que la largeur de l'intelligence suppose un grand nombre d'idées, d'images, de perceptions, de souvenirs, d'habitudes mentales, de même l'ampleur du caractère supposera un grand nombre de tendances, d'émotions, de sentiments, de croyances aussi et d'idées, car les phénomènes intellectuels ont leur importance pour le caractère.

Il nous faut tout d'abord distinguer plusieurs cas. Tantôt, c'est l'ensemble de la personnalité qui est riche en éléments ; tantôt, l'ensemble n'est pas très riche, mais un ou plusieurs des éléments qui le composent peuvent avoir une grande complexité.

Le premier cas sera celui des types supérieurs, équilibrés, unifiés ou présentant même un autre type d'association. Ce sera celui des personnes qui ont une grande abondance de sentiments, de désirs divers, de goûts variés, d'idées, qui sauront à la fois être des savants, s'intéresser aux affaires de l'État, avoir des goûts artistiques, de vifs sentiments de famille, etc., ou du moins un nombre assez considérable de tendances diverses. Ces personnalités sont assez rares, quelques hommes supérieurs les ont présentées : Chateaubriand, Lamartine, Léonard de Vinci, sont des natures très riches. Chez d'autres cependant, La Fontaine, Corneille, Musset, ce caractère se remarque beaucoup moins.

La richesse de l'intelligence, l'ampleur de l'imagination s'accompagnent assez souvent d'une grande facilité de mise en activité, de la verve, d'une sorte de débordement des idées et des impressions. Alexandre Dumas, Balzac, en sont des exemples.

A la largeur du caractère s'opposent la mesquinerie, l'étroitesse, qui indiquent la personnalité composée d'un nombre relativement faible d'éléments actifs. Ce type est assez commun ; l'on ne voit que trop de gens incapables de s'intéresser à beaucoup de choses et de s'attacher à des objets quelque peu complexes. Trois ou quatre désirs essentiels, satisfaits régulièrement, constituent leur personnalité ; il n'y faut guère rien chercher au delà.

Il convient, pour bien préciser, de remarquer que, dans le langage ordinaire, les mots que j'emploie ici n'ont pas une acception suffisamment rigoureuse. Largeur de caractère, tout en signifiant aussi ce que j'indique par ce mot, sera parfois un synonyme de générosité ou de souplesse dans le jeu des affections. De même, mesquinerie ou étroitesse indiquera l'avarice ou la raideur. Il nous faut restreindre ici le sens du mot. Sans doute, le grand nombre des tendances est conciliable avec la souplesse de leur jeu, peut-être même la facilite-t-il, mais il n'en est pas une condition nécessaire, ni suffisante. On peut avoir l'esprit large et l'avoir assez raide. On peut aussi mettre quelque largeur et quelque ampleur dans l'avarice ou dans l'égoïsme, si, par exemple, les tendances qui ont pour but la glorification ou la satisfaction du moi sont nombreuses et riches : Gœthe pourrait passer pour un représentant de ce type. Inversement, on peut avoir le caractère souple et très pauvre à la fois. Tel, qui est un imbécile très simple et qui borne ses vœux à la jouissance paisible d'une petite place, fera de grandes platitudes et s'abaissera autant qu'on voudra pour la conserver. Une réelle indigence de désirs est aussi compatible avec la générosité, seulement cette générosité sera forcément restreinte, car on ne peut être généreux que pour les œuvres et les gens qui vous intéressent. D'un autre côté l'égoïste du type large sera forcément obligeant, au moins en apparence, et dans l'intérêt même de ses plaisirs, pour un certain nombre de gens, et l'on comprend les associations naturelles et peu justifiées qui ont pu se produire dans l'esprit des observateurs et compliquer la signification des mots. On a trop relié la forme abstraite de la personnalité à telle tendance concrète, cependant l'ampleur du caractère, sans impliquer forcément la prédominance de tel ou tel goût et sans être impliquée par elle, s'accorde mieux, en effet, avec certaines tendances qu'avec d'autres. Il est possible que bien souvent le patriotisme soit mesquin et le sentiment religieux étroit, mais l'amour du jeu de loto ne pourra jamais être un sentiment très ample et beaucoup élargir le caractère. Il y a une certaine convenance, qu'il ne faut pas exagérer, entre la nature même de l'esprit et la complexité de l'objet de

ses affections. Il se peut que l'esprit reste inégal à cet objet, il se peut aussi qu'il le dépasse, mais il y a souvent accord plus ou moins parfait, et, par exemple, les grands sentiments généraux ou abstraits indiqueront en général un caractère plus large ou tout au moins l'ampleur relative de ces sentiments mêmes.

Selon la forme d'association avec laquelle sera combiné ce caractère d'ampleur ou d'étroitesse de l'esprit, nous aurons encore une nouvelle variété de types. Les unifiés, les équilibrés peuvent avoir des tendances nombreuses ou n'en posséder qu'un nombre restreint ; dans le premier cas, nous avons les génies harmonieux et larges, dans le second, les médiocrités effacées et correctes, les imbéciles réguliers, les automates qui traversent la vie sans avoir l'air de s'en apercevoir. Entre les deux, des types moyens et des séries qui joignent les uns aux autres. De même les « maîtres de soi » et les types de contraste donneront soit les génies violents, mais dominateurs ou troublés, soit les mesquins, les gens qui ne songent qu'à contrarier leur prochain sur des vétilles, les nsuffisants aigris ; de même le type impulsif donnera, d'un côté, des violents à sentiments multiples comme Benvenuto Cellini, de l'autre des ratés indigents ; et le type incohérent offrira des hystériques mobiles et parfois brillants, et de lamentables idiots, sans parler des intermédiaires qui ne manquent jamais.

Après la richesse de la personnalité, il faut considérer aussi l'ampleur des tendances examinées individuellement. Il est facile de s'apercevoir qu'elles ne sont pas toujours les mêmes. Chez les uns une affection est chose sèche, grêle, uniquement composée de sa partie essentielle, sans quoi elle n'existerait pas, réduite pour ainsi dire à sa plus simple expression, vide parfois et quasi morte. Chez d'autres, au contraire, le sentiment principal s'accompagne d'une foule de sentiments et d'émotions accessoires, d'un système d'idées et d'impressions très variées. « J'ai réduit l'amour à une fonction, disait quelqu'un, et cette fonction à son minimum. » Comparez cet amour et ce minimum à la passion complexe qui non seulement dans la femme voit autre chose que la femelle, mais qui désire aussi la satisfaction de goûts esthétiques, sentimentaux, psychiques,

de sympathies spéciales, même de tendances scientifiques, sociales ou philosophiques (pensez, par exemple, à l'amour que dépeint Stuart Mill dans ses *Mémoires*, et n'oubliez pas surtout que l'ampleur et la violence sont fort loin d'être une même chose), et vous aurez une idée très nette de la différence que peuvent présenter, pour la complexité, le nombre des éléments qui les composent, des tendances qui sont les mêmes au fond et dont le noyau est identique. Pour peu qu'on examine des goûts semblables chez des personnes diverses, on est frappé des différences qu'on rencontre. Voyez ce que devient le goût pour la musique de l'homme charmé des mélodies que répand, dans sa promenade, un joueur d'orgue, ou qu'il siffle plus simplement lui-même, chez l'auditeur éclairé d'une symphonie de Beethoven ou d'un drame de Wagner. La joie du premier pourra être tout aussi vive, elle sera sûrement plus simple. De même l'affection d'une mère pour son enfant comprendra à la fois le désir de le voir se développer intellectuellement et moralement, de le suivre dans la vie, de le soigner, de préserver sa santé ; pour une autre, l'enfant sera à peu près une poupée de grande personne. Non seulement la qualité, dont je ne m'occupe pas ici, mais la quantité des éléments de la tendance sont tout à fait différentes. Ici encore nous pourrions, à côté des différences individuelles, signaler des différences de peuple à peuple. L'ampleur du goût des affaires, des entreprises industrielles ou commerciales parait tout autrement développée chez les Américains des États-Unis que chez nous. Chez nous le métier ne sert souvent que de gagne pain, ceux mêmes qui s'y intéressent n'ont pas, dans la plupart des cas, une tendance très forte à embrasser beaucoup d'affaires à la fois ou successivement, à varier leurs occupations ; en Amérique, au contraire, « tel millionnaire malade de la poitrine, qui passe l'hiver dans la Floride, se renseigne, pour s'occuper, sur les ressources du pays. Le soir, il se balance dans son fauteuil sous la vérandah avec ses compagnons de table d'hôte. Tout en causant il leur vient une idée : il y a telle mine abandonnée que l'on pourrait acheter, telle ligne de chemin de fer que l'on pourrait créer. Ils s'associent : six mois après on ouvre la nouvelle voie où les hauts fourneaux

commencent à flamboyer. Voilà leur façon de se distraire ; — à côté de cette tension continuelle de l'intelligence et de la volonté, que notre façon de vivre semble douce et facile ! » Bien entendu, je néglige volontairement aussi les autres traits, fort reconnaissables d'ailleurs, et je ne m'attache qu'au nombre de désirs spéciaux, de volitions secondaires, d'émotions ainsi groupées autour d'une tendance générale.

Cette richesse des tendances peut, comme la richesse générale de l'organisme, se combiner à des types divers et donner ainsi différentes combinaisons. Cependant elle ne s'adapte pas aussi bien à tous les types que nous avons vus, ou elle ne se produira pas chez tous de la même manière. Chez les équilibrés il n'y aura guère, d'un système à l'autre, que les différences exigées par la diversité d'importance des différents désirs dans la vie mentale. Chaque tendance sera en harmonie avec son objet. Chez les unifiés la tendance dominante, quelle qu'elle soit, sera naturellement plus complexe que les autres ; de même chez les « maîtres de soi », s'il y a une tendance dominante. Chez les types de contraste il y aura, en général, plus d'une tendance bien développée, sans quoi le contraste ne se produirait guère ; chez les impulsifs on trouvera assez souvent une certaine inégalité dans la richesse des tendances diverses.

La richesse des tendances considérées isolément, contribue certainement à l'ampleur générale de l'esprit. Cependant, ces deux qualités que nous avons considérées l'une après l'autre ne sont pas toujours proportionnelles. On peut avoir beaucoup de tendances peu riches en éléments, inversement on peut n'avoir que quelques sentiments et garder une ou deux passions très développées. Il est aisé de comprendre qu'il puisse même y avoir quelquefois une proportion inverse.

Il y aurait à dire sur les relations de l'ampleur du caractère et de l'ampleur de l'intelligence, et en général sur les rapports de l'intelligence et du caractère. Je n'aborderai pas ici cette question que je réserve, et je rappelle simplement que la richesse de l'intelligence peut contribuer aussi à la richesse du caractère, elle peut en être l'expression, mais l'une n'est pas toujours en raison directe de l'autre. Il y a même parfois un

contraste pénible entre l'étroitesse du caractère et la largeur de l'esprit. Bacon en est un exemple discutable. Quand les idées chez un individu sont des représentants des tendances puissantes, il y a harmonie entre le cœur et l'esprit; si l'idée ne tient pour ainsi dire à rien, il n'y a pas à conclure dans le même sens. C'est une étude particulière à faire pour chaque individu et dans chaque individu pour chaque groupe d'idées.

Il serait intéressant et précieux de trouver à l'ampleur ou à la mesquinerie des sentiments une base anatomique ou physiologique. Ni l'emploi encore imparfait de l'analyse psychologique, ni notre connaissance insuffisante des centres nerveux et de leur fonctionnement ne permettent d'espérer une théorie complète. On pourrait, peut-être, rapprocher d'une manière générale la richesse, la complexité des circonvolutions cérébrales, le volume et le poids du cerveau du nombre des tendances et des éléments. Cette comparaison est assez grossière et serait facilement trompeuse. On pourrait comparer avec une approximation quelquefois plus satisfaisante, le développement de certaines parties du cerveau et la richesse de certaines facultés. La comparaison des cerveaux de Bertillon et de Gambetta, à divers égards, et spécialement par rapport à la troisième circonvolution frontale gauche, très développée chez l'un qui fut un bon orateur, très peu développée chez l'autre qui manquait totalement de facilité d'élocution, a pu fournir quelques détails intéressants.

CHAPITRE II

LA PURETÉ DES ÉLÉMENTS PSYCHIQUES

LES PURS. — LES TRANQUILLES. — LES TROUBLÉS

Il est bien entendu que nous prendrons ici le mot pureté au sens psychologique, non au sens moral. Nous entendons par ce mot l'absence, dans un désir, dans une passion, de tout élément discordant. On voit, au reste, facilement que les deux sens ont plus d'un rapport ; la pureté morale comportant seulement une harmonie différente, plus vaste et supposant des relations, non pas uniquement dans les éléments des tendances, mais surtout entre l'individu et les conditions les plus générales de son existence, lois du monde ou volonté divine.

La pureté des tendances c'est en somme leur harmonie ; le type équilibré est un type pur, le type unifié aussi, le type « maître de soi » un peu moins, et ainsi de suite. Nous ne reviendrons pas sur ce côté de la question où nous ne pourrions que nous répéter ; mais il faut considérer un peu, non l'ensemble de la personnalité, mais les éléments qui la composent.

Ce qui était vrai pour l'ensemble de la personnalité est souvent vrai pour chacun de ses éléments pris à part. La pureté, la perfection est parfaitement compatible avec la médiocrité, c'est même un des défauts de l'humanité que souvent les passions fortes, les sentiments très vifs, sont mêlés et troublés et que, inversement, les sentiments épurés, dégagés de tout élément hétérogène, sont parfois assez maigres, et, comme ils ont atteint leur perfection, ne sont pas développables. Au reste, l'évolution d'un sentiment s'opère souvent par une systémati-

sation croissante, mais il n'est point rare que cette évolution n'arrive pas à son terme.

La pureté des sentiments s'accompagne toujours d'une certaine grâce, d'une certaine élégance, dues à l'absence de tout trouble et de tout conflit. La délicatesse suppose une certaine dose de pureté, elle comprend aussi d'autres éléments. On a quelquefois l'impression de cette qualité en lisant, par exemple, les mémoires de la princesse Hélène de Ligne, dont voici un joli trait: « Le soir, sœur Bichon était venue voir ma bonne, et, pendant que M[lle] Gioul, ma femme de chambre, me déshabillait, sœur Bichon me dit qu'elle se recommandait à mes prières (car bien que je les fisse en commun à la classe, cependant, avant de me mettre au lit, on me les faisait encore dire). Je dis à sœur Bichon : « Que voulez-vous que je demande au bon « Dieu pour vous ? » Elle me dit : « Priez le bon Dieu qu'il rende « mon âme aussi pure que la vôtre est dans ce moment. » Je dis donc tout haut à la fin de ma prière : « Mon Dieu, accordez « à sœur Bichon que son âme soit aussi blanche que la mienne « devrait l'être si j'avais profité des bonnes leçons qu'on m'a « données. » Ma bonne fut enchantée comme j'avais arrangé cette prière et m'embrassa ainsi que sœur Bichon, M[lle] Gioul et mie Claudine[1]. » Cela est charmant, surtout si l'on songe que Hélène Massalska écrivait à dix ans ce passage de son journal. La seule chose qui pourrait atténuer la pureté du sentiment exprimé, serait une faible nuance de satisfaction qui serait légèrement discordante.

Voici comment un mystique, Ruysbroeck, parle de la pureté. Ses paroles concordent tout à fait avec le sens que nous donnons au mot : l'absence de tout élément hétérogène. « La pureté de l'esprit consiste en ce que l'homme n'adhère à nulle créature par quelque affectueux désir, mais s'attache à Dieu seul, car on se servira de toutes les créatures et on jouira de Dieu seul. La pureté de l'esprit fait que l'homme s'attache à Dieu au-dessus de l'intelligence et au-dessus des sens, et au-dessus de tous les dons que Dieu peut déverser en l'âme ; car

(1) L. Perey, *Histoire d'une grande dame au XVIII[e] siècle*, p. 31.

tout ce que la créature reçoit en son intelligence ou en ses sens, la pureté veut le dépasser et se reposer en Dieu[1]. » C'est le type de l'unifié. Qu'on compare ce sentiment avec l'amour de Dieu tel qu'on peut l'observer sur la plupart des gens qui pensent être pieux, on verra la différence entre un sentiment pur et un sentiment qui ne l'est pas.

La pureté d'un sentiment entraîne parfois une certaine froideur. Ce qui donne un aspect vivant à une passion c'est, pour une part, son désordre même, la perfection est calme, et, surtout si nous n'avons pas égard à l'harmonie de l'ensemble que trop de froideur pourrait déparer, nous pourrons très bien voir coïncider une grande pureté et une tranquillité excessive ; c'est ce qu'on peut remarquer dans les réflexions de La Rochefoucauld sur la pitié et dans le genre d'amitié qu'il dépeint. « Je suis peu sensible à la pitié, dit-il, et je voudrais ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée, et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusques à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal, car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde. Mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui n'exécutant jamais rien par raison, a besoin des passions pour le porter à faire les choses. J'aime mes amis, et je les aime d'une façon que je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux ; je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs et j'en excuse facilement toutes choses ; seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence[2]. » Encore la pureté, ici, n'est-elle pas absolue.

L'harmonie, la délicatesse même d'un sentiment n'implique

(1) *L'ornement des noces spirituelles de Ruysbroeck l'admirable*, traduit du flamand par M Maeterlink, p. 64.

(2) Portrait de La Rochefoucauld par lui-même. *Œuvres de La Rochefoucauld*. Edition des Grands écrivains, t. I, p. 9-10.

nullement le type équilibré ; il arrive très bien que nous voyons un sentiment très pur dans un cœur troublé, tenu pour ainsi dire à l'abri, on ne sait trop comment, des orages déchaînés autour de lui. On rencontre, même dans des associations de voleurs, des manifestations de sentiments d'une délicatesse remarquable. En 1860, à l'ile de Saint-Stephano, des forçats livrés à eux-mêmes furent obligés, pour vivre, d'établir entre eux une discipline très sévère. Il arriva qu'un nommé Centrella, accusé d'avoir prêté la main à un vol, « prouva victorieusement son *alibi* et fut absous après une longue prévention, mais on l'exclut de la commission législative dont il faisait partie, ce singulier tribunal ne voulant pas qu'un de ses membres pût être même soupçonné[1]. » Il est vrai qu'il ne s'agit ici que d'une pureté approximative et temporaire, inspirée par une nécessité urgente ; elle n'est pas moins intéressante, quand ce ne serait que pour montrer comment les sentiments peuvent s'épurer sous une pression extérieure.

Parfois cette pureté des tendances peut se rencontrer dans un type assez mal équilibré en somme, mais chez qui l'équilibre, qui n'existe pas dans l'ensemble, se retrouve à un haut degré dans les détails. Fléchier, dans ses *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne*, nous en cite un exemple assez piquant. Peut-être faut-il le soupçonner un peu de quelque arrangement, cependant ce type reste assez vraisemblable et il est telle personne actuellement vivante que je pourrais lui comparer. Il s'agit d' « un homme qui, dit Fléchier, fut condamné à Châlons il y a quelques années. Il avait eu quelque démêlé avec son oncle, et l'étant allé trouver, il lui tira froidement un coup de pistolet. Les passions les plus farouches étaient en lui des passions douces qui n'en étaient pas moins malfaisantes ; c'étaient des fureurs tranquilles, et il faisait sans bruit et de sang-froid ce que les autres font avec feu et avec emportement. Il fut arrêté sans résistance, et il ne voulut point perdre sa gravité par sa fuite ou par sa défense, quoiqu'il le pût. Il fut jugé et condamné à être pendu ; il entendit son arrêt et le racontait à

(1) Lombroso, *L'Homme criminel*, trad. française. Paris, F. Alcan.

tous les autres prisonniers sans s'émouvoir, comme on raconte une histoire indifférente[1]. » Cette gravité, ce sang-froid, ces actes accomplis simplement et tranquillement, cette absence de trouble sont très caractéristiques de la pureté des sentiments.

Par l'observation d'un sentiment quelconque nous pouvons voir aisément la différence de pureté qu'une même tendance peut manifester. L'amour, par exemple, sera pur (psychologiquement) s'il ne se compose que d'éléments parfaitement coordonnés : amour sensuel, admiration de la beauté plastique, sympathie intellectuelle ou morale, etc. ; il sera troublé dès qu'il viendra s'y joindre des éléments hétérogènes, mal harmonisés avec l'ensemble des désirs qu'il comprend, l'image d'un rival heureux, l'idée de la souffrance possible, etc. On peut donner comme type de sentiment troublé la description que voici : « Ma passion pour ma maîtresse avait été comme sauvage, et toute ma vie en ressentait je ne sais quoi de monacal et de farouche. Je n'en veux citer qu'un exemple. Elle m'avait donné son portrait en miniature dans un médaillon ; je le portais sur le cœur, chose que font bien des hommes ; mais ayant trouvé un jour, chez un marchand de curiosités, une discipline de fer, au bout de laquelle était une plaque hérissée de pointes, j'avais fait attacher le médaillon sur la plaque et le portais ainsi. Ces clous qui m'entraient dans la poitrine à chaque mouvement me causaient une volupté si étrange que j'appuyais quelquefois ma main pour les sentir plus profondément. Je sais bien que c'est de la folie ; l'amour en fait bien d'autres[2]. »

Ce trouble, ce mélange de sentiments provient encore de l'activité propre des éléments psychiques qui les constituent, des réactions qui s'opèrent dans l'esprit, de la combinaison des tendances différentes ou opposées mises simultanément en activité par le même fait ou possédant un élément commun dont l'activité, provoquée par une circonstance quelconque,

(1) Fléchier, *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne en 1665*. Ed. Chéruel, p. 73.

(2) Musset, *Confessions d'un enfant du siècle*. Œuvres complètes, éd. Charpentier, p. 430.

les met toutes deux en action. On comprend que cette qualité s'associe facilement à une certaine susceptibilité, à une grande sensibilité des éléments psychiques (autre qualité dont nous parlerons plus tard). La jalousie est une réaction de nos désirs personnels contre des images, des pensées dont l'objet est incompatible, ou nous semble l'être, avec la réalisation de ces désirs. Le jaloux est celui chez qui l'idée de l'infidélité de la personne aimée, qui pourrait en laisser d'autres indifférents, suscite une réaction très vive, ou celui chez qui cette idée naît et se développe le plus facilement. La jalousie s'allie aussi, assez naturellement, à l'amour-propre, à l'égoïsme, à l'amour de la domination, à la dignité, à certaines idées morales, à certaines délicatesses morales et physiques. Les sentiments troublés supposent assez souvent l'existence de ces qualités facilement froissées.

Mais en même temps que ces phénomènes accessoires et hétérogènes troublent le sentiment [1], ils contribuent à le rendre plus fort. En effet, par les réactions qu'ils provoquent, ils lui donnent plus de vivacité, ils engagent une plus grande partie de la personnalité dans le sens de la passion en activité. C'est un fait bien souvent remarqué que la jalousie peut exciter l'amour. D'un autre côté, il est à remarquer que la force du sentiment n'est pas diminuée, en bien des cas, par l'opposition que peuvent lui faire les éléments psychiques hétérogènes qui le viennent troubler; ce qui arrive plus souvent c'est que cette opposition l'empêche d'aboutir à l'acte, et par là même l'empêche de perdre son énergie. Nous voyons assez souvent, en effet, les troublés animés de passions très vives sans pouvoir se décider à agir, tandis que des sentiments purs, même très faibles, aboutissent paisiblement et infailliblement à l'acte. Nous en avons un bon exemple dans les petites habitudes peu importantes que nous conservons, sans presque nous en apercevoir, jusqu'au jour où un désir un peu vif nous les fait oublier complètement.

Le type troublé peut comprendre des individus de bien des

(1) Je renvoie sur ce point le lecteur à mon livre, *Les Phénomènes affectifs*.

valeurs. Jean-Jacques Rousseau en fut un des plus beaux échantillons. Le type pur et le type troublé se rapportent généralement à des types d'association assez différents. Le type pur s'accorde très bien avec le type équilibré et unifié. On peut trouver certains sentiments assez purs chez les impulsifs ou les incohérents. Le type troublé s'observe surtout chez les individus en qui domine l'association par contraste. Les impulsifs ont assez souvent des sentiments troublés ; chez les incohérents, au contraire, il semble que bien souvent les différents rouages n'engrènent pas assez étroitement pour que les rapports des phénomènes qu'implique le trouble puissent s'établir. La combinaison des différents types n'offre d'ailleurs aucune difficulté particulière.

CHAPITRE III

LA FORCE DES TENDANCES

LES ÉMOTIFS — LES PASSIONNÉS — LES ENTREPRENANTS
LES AUDACIEUX — LE TYPE OPPOSÉ

Après la richesse et la pureté des tendances, il faut considérer leur intensité. Cette intensité peut bien tenir pour une bonne part à leur richesse, toutefois ceci ne suffirait pas à l'expliquer, puisqu'il y a des passions intenses qui ne paraissent pas très riches et des tendances très riches qui n'ont pas une très grande force.

Ne confondons pas non plus la violence avec la persistance ou la prépondérance. Assez souvent une passion violente s'éteint vite, assez souvent aussi elle n'est pas prépondérante. On voit quelquefois une vieille habitude presque inconsciente, mais très bien organisée, un sentiment du devoir qui arrive à n'être presque qu'une idée, l'emporter sur un goût très vif. Le degré d'organisation et le degré de vivacité ne sont nullement en proportion directe l'un de l'autre, ils sont parfois en proportion inverse et une passion s'exalte parce que son organisation incomplète ne lui permet ni de triompher de désirs mieux organisés, ni d'aboutir sans trouble à l'acte qui en est l'expression logique. La vivacité est en certains cas cependant le signe d'un certain degré d'organisation déjà atteint, et le présage d'une plus grande organisation future. Il semble bien impossible de ramener, au moins actuellement, à d'autres caractères la force des désirs, dont la différence est vaguement comparable aux différences de l'affinité chimique. Toutes choses égales d'ailleurs, la tendance la plus vive, la plus violente l'emportera sur les autres.

On s'aperçoit facilement que la force des désirs varie beaucoup d'une personne à l'autre. Berlioz, sainte Thérèse, Benvenuto Cellini, Mme Swetchine sont des types de passionnés. Berlioz présente une incroyable intensité de sentiments. Cette intensité s'accompagne souvent de la non-satisfaction des désirs, non seulement parce que la satisfaction la diminue ou la fait disparaître (Berlioz lui-même dans ses amours nous permet de le constater), mais parce qu'une passion très violente ne peut guère être *pleinement* satisfaite. Souvent la satisfaction reste inégale au désir. M. Legouvé, qui a connu Berlioz, a noté que sa faculté dominante était la faculté de souffrir [1]. On retrouve dans les mémoires mêmes de Berlioz des déclarations analogues. Amoureux de miss Smithson, « je ne composais plus, écrit-il; mon intelligence semblait diminuer autant que ma sensibilité s'accroître. Je ne faisais absolument rien... que souffrir [2]. »

Mais aussi quelle fougue dans la sensation ! Voici comment il raconte les émotions qu'il éprouvait à l'audition d'une de ses œuvres : « Le chant du chœur qui suit, que j'ai fait exécuter par toutes les voix à l'octave avec un éclat de cuivre au milieu, a produit sur tout le monde une impression terrible; pour mon compte, j'avais assez bien conservé mon sang-froid jusque-là, et il était important de ne pas me troubler. Je conduisais l'orchestre; mais, quand j'ai vu ce tableau du Jugement dernier, cette annonce chantée par six basses-tailles à l'unisson, ce terrible *clangor tubarum*, ces cris d'effroi de la multitude représentée par le chœur, tout enfin rendu exactement comme je l'avais conçu, j'ai été saisi comme d'un tremblement convulsif que j'ai eu la force de maîtriser jusqu'à la fin du morceau, mais qui m'a contraint de m'asseoir et de laisser reposer mon orchestre pendant quelques minutes; je ne pouvais plus me tenir debout et je craignais que le bâton ne s'échappât de mes mains [3]. » Ses lettres, ses mémoires abondent en impressions de cette nature. Comparez à cette émotion celle d'un spectateur ordinaire qui va causer à l'Opéra et lorgner les loges.

(1) Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*.

(2) Berlioz, *Lettres intimes*, 56. Cf. p. 131 et *passim*.

(3) *Mémoires d'Hector Berlioz*, t. I, p. 139.

De même comparez à la piété ordinaire les élans de sainte Thérèse : « Il me prenait quelquefois un si violent désir de communier que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Ainsi, un jour qu'il tombait une pluie si extraordinaire que l'eau avait comme assiégé la maison, n'ayant pas laissé de sortie, ie me trouvay tellement hors de moy-mesme, que quand on m'aurait porté le poignard à la gorge l'appréhension de la mort n'aurait pu m'empêcher de passer outre. Ie ne fus pas plutôt dans l'église que ie rentray dans un grand ravissement. Il me semble que je vis les cieux ouverts... Ie me sentis moy-mesme remplie d'une telle gloire qu'on ne sçaurait ni la représenter ni se la figurer à moins que de l'avoir éprouvée [1]. » Voyez encore Mme Swetchine : « Je me réveillai d'un sommeil pire que la mort. A l'âge de dix-neuf ans je me jetai entre les bras de Dieu avec une passion telle que je ne puis rien comparer de ce que j'ai éprouvé à sa vivacité. Pendant plusieurs années la religion eut en moi ce caractère, et, le croiriez-vous, mon amie, c'est cinq minutes d'exaltation religieuse qui suffirent pour obtenir tous les sacrifices et pour donner au reste de ma vie la direction qu'elle a prise [2]. » Proudhon fut aussi un ardent. « Mon malheur, écrivait-il, est que mes passions se confondent avec mes désirs, la lumière qui éclaire les autres hommes me brûle [3]. » Lamennais doit être classé dans le même type [4].

Cette ardeur des sentiments peut être pour ainsi dire localisée. Un sentiment très vif ou même violent peut se rencontrer au milieu de tendances assez calmes. Ce fut un peu le cas de Mme de Sévigné, qui, malgré une assez grande vivacité d'esprit et de goût, n'eut de passion que pour sa fille. D'autres fois, au contraire, les tendances sont généralement fortes. En y regardant de très près peut-être cette opposition prendrait-elle, parfois au moins, un autre aspect, elle proviendrait moins de la

(1) *Vie de sainte Thérèse*. Trad. Arnauld d'Andilly, p. 263.

(2) *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres, publiées par le comte de Falloux*, t. I, p. 129.

(3) *Correspondance de Proudhon*. Lettres à Louis Blanc, t. II, p. 305.

(4) Voyez, par exemple, le récit de son amitié pour Henri Moorman, dans les notes et souvenirs de E. Forgues, publiés en tête des *Œuvres posthumes* de Lamennais, t. I, p. XIII et suiv.

différence de vivacité proprement dite que de la différence d'organisation, d'ampleur et de persistance des systèmes. Il semble bien cependant que le type calme et le type fougueux puissent se retrouver à la fois dans différents sentiments chez la même personne.

On rencontre aussi, dans un même caractère, un mélange par alternances de faiblesse et de vivacité des sentiments. Plus fréquent peut-être chez la femme, j'ai aussi rencontré ce type chez l'homme. Les personnes qui le présentent ont souvent l'air calme, très doux, ou simplement indifférent, conciliant, ennuyé ou blasé. De temps en temps, à propos d'un événement qui fait vibrer des tendances latentes, la tranquillité fait place à une ardeur excessive. Ce type rappelle parfois les allures du chat ou du tigre, des grands félins somnolents qui tout à coup bondissent et se détendent. L'indifférence apparente peut venir en ce cas d'une grande tension de l'esprit qui reste maître de lui jusqu'au moment voulu (type de la prédominance de l'action d'arrêt) ; elle vient aussi de ce que, dans certaines personnalités, la force psychique semble se concentrer tout entière sur certains points. On renonce parfois à certains sentiments, à certains plaisirs, on ne défend plus certaines idées, on ne bataille plus, on supporte quelques contradictions, on néglige certaines contrariétés en se renfermant en soi-même, en se complaisant dans ses rêves, en développant certains désirs, qui, le moment venu, se manifestent avec violence. Cela peut être un des moyens de développement du type unifié. Les deux formes ne sont pas d'ailleurs incompatibles.

Au type ardent s'oppose le type indifférent, à sentiments faibles. Ce type se subdivise en plusieurs catégories. Il y a des indifférents par paresse, mollesse naturelle, par défaut d'impulsion, par équilibre, par pose, par principe, par dégoût de la réalité, par fatigue nerveuse. Plusieurs de ces catégories donnent un type particulier.

La faiblesse des sentiments est chose ordinaire. Assez souvent, les gens tiennent très fort à la vie, quelquefois à la fortune, à la réputation, à deux ou trois choses encore. Le reste les laisse beaucoup plus indifférents qu'ils ne paraissent le

croire eux-mêmes. La richesse et la force des sentiments ne sont pas plus communes que la richesse et la force des idées.

La pathologie, en nous montrant comme toujours l'exagération d'un phénomène normal, nous fait voir des cas d'affaiblissement assez singuliers. Legrand du Saulle a signalé le peu d'intensité des sentiments chez les hystériques[1], Krishaber l'a signalée chez d'autres névropathes. « Mes facultés affectives, dit un de ses malades, furent aussi atteintes que les autres ; mes amis, ma famille me devinrent indifférents ; à peine pouvais-je, après un effort, m'occuper de mes enfants lorsqu'ils étaient malades.

« J'étais irritable au plus haut degré.

« Lorsque je n'étais pas excité, j'étais taciturne, abattu, complètement indifférent à tout.

« En dehors des mouvements d'exaltation, j'étais *sans volonté*, *sans énergie*, tout esprit d'*initiative* était brisé en moi[2]. »

« Mes parents, mes amis me sont indifférents, dit un autre malade, je recherche la solitude et m'isole constamment[3]. »

Un malade de Leuret à qui le repos est plus cher que tout, ne se marie pas, ne conserve aucune propriété, repousse tout ce qui pourrait l'inquiéter ou l'émouvoir, ne sort qu'en voiture, ne garde aucune relation en dehors de la maison qu'il habite, reste oisif, passe son temps à s'ennuyer et à dormir ; il finit par ne plus se déshabiller, par ne plus même se coucher, il reste assis, jour et nuit, dans un fauteuil[4].

On peut voir au moins dans une de ces observations des alternatives d'excitation et de dépression qui constituent le signe le plus apparent de la folie à double forme[5] et que l'on retrouve également à l'état normal. Nous avons tous eu — ou presque tous — des heures d'enthousiasme où les sentiments

(1) Legrand du Saulle, *Les Hystériques*, p. 391.

(2) Krishaber, *De la Névropathie cérébro-cardiaque*, observation II, p. 23, 24.

(3) *Id. ibid.*, observation VI, p. 23, 24.

(4) Leuret, *Fragments psychologiques sur la folie*, p. 390 et suivantes.

(5) Voir le *Traité* de Ritti.

sont vifs, où l'ardeur nous entraîne, et des heures de dégoût où aucun désir ne peut arriver à se former.

C'est bien le défaut d'impulsion qui semble déterminer dans tous ces cas la faiblesse des phénomènes affectifs que le sens intime peut constater. Les tendances actives sont très faibles, l'impulsion à agir disparaît presque ou devient inconsciente, non par supériorité d'organisation, mais par faiblesse fonctionnelle. L'ennui paraît un des résultats de cet état.

Quelquefois c'est un sentiment plus vif qui en résulte. De l'indifférence naissent l'inquiétude ou le remords. De sorte que nous constatons dans un même individu à la fois une indifférence très grande et un sentiment vif occasionné précisément par cette indifférence. L'affaiblissement de certaines impressions en fait naître d'autres assez fortes. C'est un des cas de l'activité différente des divers éléments de l'esprit. « Je n'ai plus de cœur moral, je n'aime plus rien, dit une aliénée à Leuret. Mon mari, sur lequel j'avais concentré toutes mes affections, je l'évitais lorsque j'étais à la maison, parce que je souffrais horriblement de ne pouvoir l'aimer[1]. » Une autre, mère de deux enfants, en a perdu un et l'a beaucoup pleuré, « elle a perdu le second et ses larmes se sont taries. Elle s'est trouvée toute changée, insensible à la douleur et n'aimant plus rien... Elle veut se détruire. Maintes fois elle a essayé de s'étrangler, de se pendre, de se briser la tête, et sans la plus grande surveillance, ce serait fait d'elle depuis longtemps. Son motif? Elle est un monstre qui n'aime plus rien. Son mari a fait pour elle toutes sortes de sacrifices, c'est le meilleur des hommes, et elle ne l'aime pas. Elle ne pense plus à ses enfants, elle ne sent plus le regret de leur perte. Elle voit bien qu'on lui donne tous les soins que son état exige, et n'en éprouve aucune reconnaissance..., le plus souvent elle est aussi accessible qu'en pleine santé, se plaint de n'avoir plus aucune affection et s'en accuse comme d'un crime[2]. » Esquirol a rapporté aussi une observation très détaillée où la malade elle-même dépeint son

(1) Leuret, *Fragments psychologiques sur la folie*, p. 416.

(2) Leuret, *Perte des sentiments affectifs; penchant au suicide*. Annales d'hygiène publique et de médecine légale, t. IX, 1re partie, p. 464-465.

état et se plaint de ne pouvoir éprouver un plaisir normal, et tout en étant éloignée de l'indifférence, de ne plus prendre intérêt à tout ce qui faisait auparavant son bonheur. Elle souffre horriblement de cet état. Cette observation, très développée, très intéressante, malgré une abondance excessive de mots, prêterait d'ailleurs à la discussion ; l'interprétation psychologique (la seule dont j'aie à m'occuper) n'en est pas toujours bien sûre[1].

De la force ou de la faiblesse des sentiments dérivent des qualités secondaires. L'amour des nouveautés paraît indiquer à la fois une certaine ardeur et une certaine souplesse du caractère et de l'esprit. Les entreprenants, les audacieux, les énergiques, les vaillants doivent en général leur activité à la force de leurs passions. Inversement, les timides, les blasés, les craintifs, même les lâches, tous ceux en un mot qui reculent volontiers ou qui préfèrent ne pas s'avancer, sont ceux à qui le but de la marche est à peu près indifférent. Cependant il faut tenir compte, dans ce dernier cas, de l'équilibre possible de deux tendances très fortes qui s'opposent et se neutralisent.

La violence et la faiblesse des sentiments sont, dans certaines limites, compatibles avec plusieurs types psychiques. Le type équilibré ne comporte guère une ardeur excessive, mais il admet encore bien des degrés. Le type unifié implique assez souvent une grande force de tendances, de même que le type d'arrêt. Le type de contraste admet facilement une intensité moyenne. Le type impulsif peut s'associer à la violence inégale, à la violence égale ou à la faiblesse presque égale des tendances, de même pour les incohérents. L'ampleur des sentiments ne préjuge rien sur leur violence, la pureté peut s'accorder avec une force assez considérable. Des types très nombreux naissent ainsi, surtout si l'on y comprend les types intermédiaires sur lesquels j'insiste moins, et qu'il est facile de restituer une fois les deux extrêmes bien définis.

(1) *Exposé de l'état psychique d'une femme hypochondriaque*, extrait de lettres communiquées par M. Esquirol. Annales d'hygiène publique et de médecine légale, 1836, t. XI, 1re partie, p. 197-205.

CHAPITRE IV

LA PERSISTANCE DES TENDANCES

LES VOLONTAIRES — LES OBSTINÉS — LES CONSTANTS — LES FAIBLES — LES CHANGEANTS

Il est tout un ensemble de traits de caractère désignés par les mots de ténacité, obstination, entêtement, fermeté, persévérance, qui ont pour signe principal la solidité des associations entre éléments psychiques, et la persistance des tendances. Un autre groupe de qualités a pour caractéristique précisément le fait inverse.

La persistance des tendances peut prendre plusieurs formes. Chez quelques-uns, elle sera plutôt passive. Ceux-là seront des obstinés, des constants. L'obstiné sera celui à qui on ne peut jamais faire accomplir un acte qui lui déplaît, le constant celui qui conserve longtemps un même sentiment. Ils présentent ainsi deux aspects différents d'une même qualité. L'un et l'autre conservent leurs idées et leurs désirs malgré tous les obstacles et même s'ils ne rencontrent point d'obstacle. Ils peuvent être violents ou doux ; la forme de l'obstination ne change rien à sa nature propre, elle dépend de la rencontre du type obstiné avec le plus ou moins de souplesse, le plus ou moins d'ardeur, le plus ou moins de vivacité des tendances. Quelquefois, chez les violents qui se sont emportés pour défendre leurs idées, il se produit une réaction même contre ces idées ; chez les doux ces retours doivent être plus rares et il y a des chances pour que l'obstination soit plus suivie. Chez certaines personnes les sentiments, une fois formés, persistent indéfiniment. Cette persistance est une condition essentielle de la reconnaissance et de la

rancune. Un très jeune enfant que ses parents avaient envoyé à la campagne et s'étaient vus obligés de rappeler plus tôt qu'ils ne l'avaient promis, leur reprocha sa déception pendant de longs mois. Je sens très bien que certaines sympathies ou certaines antipathies se conservent parfaitement en moi à l'égard de gens que je n'ai pas vus depuis mon enfance. Saint-Simon offrit un des plus beaux exemples connus de rancune par ses sentiments à l'égard du duc de Noailles : haine continue, vengeance savourée avec avidité, rancune persistante, mépris et dédain après une réconciliation boiteuse, rien n'y manque.

La persévérance sera plutôt une forme active de la persistance des systèmes, de plus, en général, elle ne se borne pas à conserver, elle développe. Le persévérant tend vers un but, mais par des moyens quelquefois très variés, en tirant de son esprit tout ce qu'il peut fournir, en faisant évoluer ses tendances. Newton, à qui on demande comment il a trouvé la loi de la gravitation universelle, et qui répond : « En y pensant toujours », est un persévérant. Le mot de Buffon sur le génie est l'apologie outrée de la persévérance ; il peut être vrai pour quelques-uns. Louis XIV qui, si nous en croyons Saint-Simon, était né assez mal doué, sauf sous le rapport de l'application, est encore un persévérant. Bernard Palissy, de même, qui « ne cessa de fréquenter les verreries pendant deux ans, au bout desquels il obtint un émail blanc qui lui donna une telle joie qu'il pensa en être devenu nouvelle créature », et devint maître de son art après quinze ou seize ans de labeurs et d'erreurs[1].

L'opiniâtreté est une sorte d'exagération de la fermeté ou de la constance, elle implique une lutte contre le milieu ou contre soi-même, un dédain de toute autre considération que celle de l'occupation préférée. L'opiniâtreté finit par faire naître parfois une certaine haine pour la tendance dominante chez celui même qui en est possédé et qui s'y abandonne. Flaubert est un excellent exemple de l'opiniâtreté au travail due à la prépondérance d'une tendance littéraire. « Certainement que je te

(1) V. les Œuvres de Bernard Palissy, publiées d'après les textes originaux avec une notice historique et biographique et une table analytique, par Anatole France, p. IX et XI.

boude et que je t'en veux, lui écrivait George Sand, non pas par exigence ni par égoïsme, mais, au contraire, parce que nous avons été joyeux et *hilares*, et que tu n'as pas voulu te distraire et t'amuser avec nous. Si c'était pour t'amuser ailleurs, tu serais pardonné d'avance ; mais c'est pour t'enfermer, pour te brûler le sang, et encore pour un travail que tu maudis, et que — voulant et devant le faire quand même — tu voudrais pouvoir faire à ton aise et sans t'y absorber[1]. »

Quelquefois la forme active et la forme passive se succèdent chez le même individu selon que les circonstances permettent ou non de satisfaire la tendance qui, dans le dernier cas, tout en subsistant par quelques-unes de ses conditions principales, passe pour ainsi dire, si elle n'est pas directement contrariée, de la vie active à la vie latente. Cette vie latente peut avoir pour but de préparer la vie active, le but à atteindre est remplacé momentanément par d'autres buts secondaires qui conduisent au principal. En ce cas la tendance dominante peut être considérée, sauf lorsqu'elle est évincée par une tendance secondaire que l'habitude rend dominante, comme ne cessant pas d'agir. Schlieman, avant de pouvoir se livrer à sa passion pour l'archéologie, amasse dans le commerce une fortune considérable qui lui permet de la satisfaire pour le mieux, après quoi il s'y adonne tout entier.

D'autres personnes, au contraire, ne peuvent guère présenter, quelles que soient les circonstances, qu'une des formes de la persistance des tendances. Les unes n'ont que la première, elles persévéreront courageusement vers un but tant qu'elles verront la possibilité de l'atteindre par la persévérance. Si le phare qui les guide s'obscurcit, si elles sont obligées de renoncer même momentanément à travailler pour atteindre leur but, elles l'abandonnent, en choisissent un nouveau. Chez d'autres, il semble que la tendance ne puisse persister que si elle est contrariée et si l'action directe est impossible. Un homme aura en tête une idée, un désir, ne voudra jamais consentir à y renoncer, ne se laissera convaincre par aucune raison, ébranler par aucune con-

(1) George Sand, *Correspondance*, t. V, p. 290-291.

sidération morale, puis si les obstacles disparaissent il restera hésitant et ne se décidera qu'à grand'peine ou pas du tout à risquer la moindre démarche, à accomplir la moindre action quand il n'aura plus à douter du succès. Quelquefois cette disposition est partielle et ne s'applique qu'à certains désirs d'un individu. Il arrive aussi, et il ne faut pas confondre les deux choses, bien qu'en certains cas elles se ressemblent fort, que, désirant assez froidement, on défende cependant, pour se donner le temps de la réflexion et éviter les surprises, une idée qu'on abandonnera plus tard.

Les autres formes de la persistance des tendances, il n'est pas besoin d'y insister, peuvent être et même sont généralement partielles, il n'en reste pas moins que d'une personne à l'autre la disposition générale à persister dans les mêmes sentiments et dans les mêmes idées peut différer grandement. Il arrive encore que les tendances et les sentiments persistent avec intermittence. C'est la forme générale de la persistance, puisque l'homme, même le plus passionné, oublie quelque peu sa passion au moins pendant son sommeil, mais en certains cas cette intermittence est assez singulière. On voit des sentiments disparaître pendant longtemps, céder la place à d'autres désirs dont la satisfaction est incompatible avec leur satisfaction propre, et puis renaître alors qu'on aurait pu les croire décomposés pour jamais. Berlioz nous en offre un curieux exemple avec son amour pour Mme F***, amour d'enfance retrouvé dans la vieillesse après des aventures sentimentales variées et fort vives, et longtemps poursuivi avec ardeur.

La fermeté, le courage sont encore des formes particulières de la persistance des tendances. Elles impliquent une disposition générale à ne pas laisser s'effacer devant certains obstacles les idées et les sentiments que nous avons adoptés ; elles supposent que nous sommes prêts à sacrifier nos goûts, notre bien-être, notre vie pour ne pas renoncer à une idée qui nous est chère, à un acte que nous considérons comme bon. Souvent l'acte de courage suppose l'intervention de l'esprit entier, de la réflexion, de l'ensemble de la personnalité. La fermeté surtout est une application de la volonté et de la raison. Le courage est

la fermeté s'exerçant quand quelque danger nous menace, mais il est aussi, en certains cas, plus instinctif, plus spontané, exigeant moins l'intervention de la personnalité réfléchie. La témérité serait plutôt un résultat de l'ardeur et de la violence du sentiment qui domine momentanément la personnalité et fait disparaître les autres tendances plutôt qu'il ne se coordonne avec elles. C'est la volonté, la coordination générale des tendances qui rend courageux et significatif de la fermeté tel acte qui sans cela pourrait être instinctif et marquer simplement soit la violence d'un sentiment donné, soit la puissance de l'imitation. C'est en quoi le courage diffère de l'« emballement ». Mais dans la pratique la plupart des gens n'y regardent pas de si près et confondent volontiers les deux. Le manque de réflexion est d'ailleurs plus fréquent que le courage réfléchi, mais il faut reconnaître que les deux choses sont parfois difficiles à discerner, et si le mépris du danger peut venir du manque de réflexion, le manque de réflexion à un moment donné peut venir aussi de l'organisation très forte de la personnalité et du mépris même du danger. Saint-Hilaire montra beaucoup de courage et de fermeté lorsqu'il eut le bras emporté par le boulet qui tua Turenne. « Le fils de Saint-Hilaire se jette à son père et se met à crier et à pleurer. « Taisez-vous, mon enfant, lui « dit-il, voyez (en lui montrant M. de Turenne roide mort), « voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irrépa- « rable. » Et sans faire aucune attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte[1]. » Aucun doute ici n'est possible, mais en bien des cas les apparences psychologiques semblables peuvent provenir d'états différents et qu'il faut prendre bien soin de distinguer.

Les types opposés aux précédents et fournis par la considération du même caractère sont les faibles, les légers, les irrésolus, les inconstants, les lâches, etc. Toutefois il faut encore ici remarquer que les deux types opposés peuvent être réunis dans le même individu, et se rapporter seulement à des ten-

(1) *Madame de Sévigné.* Edition des grands écrivains, t. IV, p. 33-34. Voir un autre trait intéressant dans les lettres de Diderot à Mlle Voland. Diderot, *Œuvres choisies*, éd. Jouaust, IV, p. 11.

dances différentes. Chez un individu naturellement obstiné, on pourra trouver des tendances assez faibles, qui céderont sans peine. Inversement, chez les plus faibles on trouve des désirs qui persistent invinciblement.

Les faibles sont ceux qui n'ont pas la force de persévérer ou qui ne savent pas s'obstiner ; les légers sont ceux chez qui les désirs disparaissent spontanément pour faire place à d'autres. Au lieu que chez les premiers les tendances sont réduites par les obstacles extérieurs qu'elles rencontrent, chez les seconds, au contraire, elles s'évanouissent devant la formation d'un nouveau désir ou d'une nouvelle idée sans rapport logique avec la première. Chez les uns le désir cède à une opposition, chez les autres il disparaît par distraction. Les irrésolus sont ceux chez qui deux systèmes opposés se remplacent alternativement et incomplètement. Un jeune homme ayant un parti à prendre et une réponse à donner se dirige vers la poste avec deux lettres, l'une qui dit oui, l'autre qui dit non ; il hésite beaucoup, puis se décide à mettre une lettre dans la boîte et prend immédiatement le train pour donner lui-même une réponse contraire. Il arrive quelquefois d'ailleurs que l'irrésolution n'empêche pas l'obstination ni la persévérance. Un homme en qui un désir, une tendance, a fini par s'installer après avoir été plusieurs fois repoussée, peut finir par y tenir beaucoup et la soigner avec amour.

L'inconstance se rattache à la légèreté. Cependant il est des personnes qui, sans être précisément légères, changent de goût assez facilement sur des points assez importants. Souvent, au lieu que la légèreté est un symptôme de l'activité indépendante des éléments psychiques, l'inconstance peut se rattacher plutôt à l'association par contraste et indiquer une réaction plus ou moins utile de tendances assez fortes.

La lâcheté consiste dans l'abandon, par intérêt personnel, d'une idée, d'un désir, d'une manière d'être quelconque, sans que cet abandon soit justifié par une conviction suffisante. Parfois c'est l'abandon même qui produit le changement de conviction ou bien le changement de conviction est un produit de la peur. C'est un cas de lâcheté essentielle et aussi un signe de

souplesse d'esprit et de prédominance du type équilibré. La lâcheté n'est guère qu'une exagération de la faiblesse ou une faiblesse qui se produit dans certaines circonstances, au cas où les obstacles rencontrés par la tendance peuvent faire courir quelque danger à l'individu. La lâcheté suppose aussi, bien entendu, un cas où le devoir ordonnerait la persévérance ; nul ne passera pour lâche parce qu'il s'abstiendra, ayant projeté de faire une promenade, de persévérer dans ce projet s'il fait une forte averse. Assez souvent on la suppose chez un homme qui cède à un autre homme. La lâcheté est ainsi le nom qu'on donne à la faiblesse de ceux qu'on s'attend à trouver forts et à qui on impose le devoir de l'être. Ce que nous appelons faiblesse chez la femme ou l'enfant, nous l'appellerons lâcheté chez l'homme. La poltronnerie se distingue de la lâcheté, elle serait plutôt une exagération de la prudence, et consisterait à ne pas mettre en avant, à ne pas *exposer* des sentiments ou des idées qu'on aurait ensuite à défendre péniblement.

Il est assez singulier qu'il soit difficile de distinguer non seulement la lâcheté de la faiblesse ou de la poltronnerie, ce qui n'aurait pas de bien graves conséquences, mais aussi la lâcheté et la faiblesse du courage et de la persévérance. Refuser un duel, par exemple, peut être un acte de prudence légitime, de lâcheté ou de courage. C'est de la simple prudence si celui qui refuse juge le duel absurde, sans avantages pour lui, et odieux. C'est de la lâcheté, si, tout en estimant qu'il doit se battre, il recule devant l'idée de la souffrance ou de la mort, ou si la crainte l'empêche de juger qu'il doit se battre. C'est du courage si tout en se sentant poussé par la haine et aussi par les opinions de son milieu, il considère comme un devoir de ne pas avoir recours au duel, sachant bien qu'il sera blâmé par l'opinion qui n'admet guère alors que les scrupules religieux comme valables. Et le cas peut être très complexe car il est possible que, dans la dernière hypothèse, par exemple, le courage moral s'accompagne d'une crainte physique assez violente. Alors quelle que soit la solution qu'on adopte on montrerait à la fois un certain courage et une certaine lâcheté. Le dosage des éléments psychologiques est très difficile, et à moins de pouvoir

reconstituer dans son ensemble la scène intérieure, on ne peut assez souvent porter qu'un jugement hasardeux.

Comme il est facile de le reconnaître, les types nouveaux que nous venons de voir peuvent se combiner plus ou moins facilement avec tel ou tel des précédents. Les équilibrés présentent une persistance généralement moyenne ou forte des tendances ; chez les unifiés elle est plutôt forte ; chez les types de contraste l'irrésolution est fréquente, mais la persistance de bien des tendances peut être considérable. Les impulsifs sont quelquefois volontaires et obstinés, les incohérents souvent légers, mais il y a des exceptions. Il faut rappeler ici ce que nous avons dit sur les différents types de la persistance qui peut être presque continue ou très intermittente, presque générale ou simplement partielle.

CHAPITRE V

LA SOUPLESSE DES TENDANCES

LES SOUPLES — LES DOUX — LES RUDES — LES RAIDES

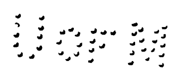
Nous appellerons souplesse des systèmes psychiques leur facilité plus ou moins grande à se transformer, à absorber de nouveaux éléments, et à s'adapter aux circontances sans se déformer ou se dissoudre. Ce dernier point est essentiel, c'est par lui que nous pouvons distinguer la souplesse de la faiblesse, bien que les deux qualités se rejoignent à leur extrémité et que la distinction soit parfois difficile. Le manque de souplesse se confond de même assez facilement avec la persistance des tendances.

Les types qui ont pour origine la souplesse ou la rigidité des systèmes psychiques sont assez nombreux ; nous avons, d'un côté, les caractères doux (une partie d'entre eux tout au moins, car la douceur est une apparence qui peut recouvrir des dessous fort divers), les habiles, les fins, les prudents, les humbles (parfois), les hypocrites (à certains égards), etc. ; de l'autre, les intransigeants, les caractères fiers, raides, entiers, inflexibles, rudes. Les principales différences entre ces types proviennent pour une bonne part des qualités diverses qui viennent s'associer à la souplesse.

La souplesse et la raideur se manifestent dans l'intelligence comme dans le caractère. Il est chez certaines personnes des idées, des conceptions, des théories qui sont souples, toujours prêtes à se modifier pour devenir plus complexes, plus pures, plus larges ou plus fortes ; d'autres, au contraire, parfois chez les mêmes personnes, sont raides, sans plasticité, formées une

fois pour toutes, incapables de s'assimiler de nouveaux éléments ou d'en éliminer. Il arrive, et ceci est assez naturel quoique paradoxal, que les systèmes les plus forts, les plus complexes se laissent plus facilement entamer que d'autres. Il est des gens, et j'en pourrais citer, pleins de modestie sur les questions qu'ils connaissent à fond, toujours prêts à examiner une objection, et à en tenir compte, qui deviennent intraitables si l'on cause de sujets qu'ils connaissent peu. La raideur et la souplesse peuvent être des caractéristiques soit de l'ensemble de l'intelligence et de la personnalité, soit de quelques parties seulement, désirs ou croyance.

Quand une nouvelle théorie apparaît, les qualités des intelligences se montrent avec évidence. Le darwinisme a pu servir à mesurer la souplesse ou l'étendue des esprits. Il n'est que juste de constater que si des croyants ont fait preuve d'une souplesse d'esprit qui, en certains cas, a pu être trop grande, d'autres personnes ont mis une obstination excessive à ne rien comprendre. Les recherches récentes sur l'hypnotisme fourniraient encore d'intéressantes observations si nous étudiions ici l'intelligence particulièrement. Assez généralement en pareilles circonstances, on pèche à la fois par excès et par défaut : par excès en admettant, sans s'en apercevoir, des idées contradictoires ; par défaut, en repoussant des idées qui pourraient logiquement s'accorder avec les principales croyances déjà acceptées. Mais on pèche surtout par défaut. Ce qu'on se croit obligé de rejeter d'idées sans voir ce qu'elles sont, ce qu'elles impliquent, ce qu'elles peuvent aider ou combattre, serait tout à fait invraisemblable pour qui n'aurait pas quelque habitude de l'observation. La plupart des intelligences semblent rouillées. On ne peut les faire jouer, elles grincent et ne s'ouvrent pas. Si le corps ne digérait pas mieux que l'esprit et ne savait pas mieux s'assimiler les aliments, on ne compterait pas les morts par inanition. L'intelligence arrive mal à dissocier, décomposer les éléments d'une idée, à les recomposer ensuite en en tirant parti pour modifier et développer les croyances en éliminant les éléments usés, en les remplaçant par des éléments jeunes ou nouveaux. Les associations et les dissociations d'idées



se font gauchement. Bien des gens n'ont pu associer l'idée de Dieu avec celle de l'évolution des êtres vivants. D'autres ne peuvent dissocier les notions contradictoires qu'ils ont réunies sous le mot de Dieu ou sous quelques autres termes philosophiques. Mais sans insister sur les théories philosophiques, dans la vie de tous les jours, on est frappé, quand on examine le fonctionnement de l'intelligence humaine, de voir combien elle procède sans délicatesse, sans souplesse, par à-coups, sans précision, bêtement pour ainsi dire, prenant et rejetant les idées par gros morceaux.

Il existe une souplesse d'esprit artificielle qui n'est guère qu'une apparence et consiste surtout dans la possibilité de se tenir réellement en dehors de la question qu'on examine. Elle se trouve chez quelques critiques, chez d'autres personnes aussi qui par habitude, par nature, par pose, entendent, sans être choqués, ou émettent elles-mêmes les idées les plus saugrenues et peuvent faire à ce propos quelques réflexions assez insignifiantes. Mais lorsqu'il faut prendre parti, se prononcer, vous vous apercevez facilement que cela est un simple jeu, que la personnalité n'a profité en rien de ce qu'elle avait paru examiner, et vous reconnaissez clairement des tendances assez raides et des vues bornées qu'avait masquées, pour un moment, un dilettantisme sans grande portée.

Je me suis étendu quelque peu sur la raideur et la souplesse de l'intelligence parce que ces qualités se rattachent assez étroitement, sans les impliquer toujours et sans se confondre avec elles, aux qualités analogues du caractère, et que d'ailleurs elles sont tout à fait semblables à celles-ci.

Comme les idées, en effet, les tendances et les désirs ont leur rigidité ou leur souplesse et peuvent plus ou moins se développer par élimination et assimilation. Il est assez remarquable que, tandis que la souplesse de l'intelligence est généralement prise en bonne part, la souplesse du caractère est généralement considérée comme un défaut ou comme un vice. Ce double jugement est assez justifié, mais non, toutefois, d'une manière absolue. D'un côté la souplesse intellectuelle excessive ou mal dirigée devient un défaut, elle produit ce type intellec-

tuel chez qui les idées, variant, changeant à chaque nouvelle influence, sans principe directeur, sans loi générale, finissent par faire un chaos. D'un autre côté la souplesse du caractère peut être une excellente et indispensable qualité, si elle s'allie avec un sens droit et des passions élevées, ce qui sans doute est assez rare.

A ce degré, la souplesse se prouvera par le choix des meilleurs moyens propres à fortifier ou à satisfaire les tendances dominantes, par l'adoption et le développement des désirs secondaires qui peuvent leur venir en aide, par le renoncement aux goûts qui pourraient leur nuire, et par la modification continuelle conduisant à une pureté croissante et à une plus grande ampleur de sentiments. Le cœur a ses préjugés comme l'esprit, plus que l'esprit. La souplesse consistera à les éliminer quand il faudra, au risque de se faire accuser d'ingratitude, de manque de dignité ou d' « emballement », alors même que le reproche serait faux, ce qui est assez exceptionnel.

La souplesse de caractère s'allie, en effet, trop souvent avec une habileté vulgaire, avec une bassesse d'âme trop commune, avec les tendances les plus égoïstes, la cupidité, l'amour-propre, et quelquefois, ce qui est une alliance plus intéressante, avec le goût de la domination. Il faut bien remarquer que la persistance des sentiments, l'obstination même ne se confondent pas avec la raideur et par suite ne sont pas incompatibles avec la souplesse. Au contraire, la souplesse implique une certaine suite dans les volontés, à moins qu'elle ne fasse place à l'incohérence même. Une tendance souple, un caractère souple sont ceux qui peuvent se modifier en restant les mêmes au fond. Inversement la souplesse peut être une condition de la persistance. Certains caractères renonceront à leurs désirs plutôt que de les modifier ou de les satisfaire par des voies qu'ils n'ont pas choisies. Le *sint ut sunt aut non sint* est d'application journalière. Je connais bien des personnes qui sont très remarquablement obstinées sans aucune raideur, et d'autres chez qui la raideur est certainement bien plus marquée que l'obstination. J'ai souvent remarqué chez des enfants cette forme d'obstination et de souplesse qui consiste à poursuivre un but,

toujours à peu près le même, en renonçant successivement à tous les moyens employés. « Tu ne veux pas que je fasse telle chose à présent, mais je la ferai à tel moment? — Non. — Alors je ferai comme ceci ou comme cela ? — Non. — Mais si maman me le permet ? — Mais si je fais ceci sans faire le reste ? Mais si j'ai été bien sage toute la journée ? — Mais si je faisais telle chose en renonçant à tel autre plaisir ? — Non. — Eh bien, alors, je ferai telle autre chose (assez semblable à la première). »

L'homme souple non seulement saura varier ses moyens d'action, mais il modifiera ses sentiments et ses ambitions. Il abandonnera çà et là quelqu'une de ses prétentions, quelqu'un de ses désirs, renoncera à quelqu'une de ses croyances pour arriver à sauver le fond de la tendance qui peut se transformer sans cesse, et, si la souplesse est extrême, prendre des apparences très différentes, parfois même changer complètement. Il n'est pas rare que la souplesse du caractère (comme celle de l'intelligence) amène à faire accepter des sentiments opposés ou contradictoires, et ce fait est en partie exprimé par la maxime : « la fin justifie les moyens ». La souffrance, le ridicule, l'odieux en sont souvent les conséquences. Le Lorenzaccio de Musset est à peine sauvé de la bassesse par une certaine noblesse du désir primitif et sa persistance à travers les hontes acceptées. L'amour conduit parfois à des compromis bien singuliers. On peut donner comme exemple de tendances souples l'amour de d'Alembert pour Mlle de Lespinasse. « Il n'y a point, écrivait Grimm, de malheureux Savoyard à Paris qui fasse autant de commissions fatigantes que le premier géomètre de l'Europe, le chef de la secte Encyclopédique, le dictateur de nos académies, le philosophe qui eut la gloire de refuser d'élever l'héritier du plus vaste empire, en faisait tous les matins pour le service de Mlle de Lespinasse ; et ce n'est pas tout ce qu'elle avait exigé. Réduit à être le confident de la belle passion qu'elle avait prise pour un jeune Espagnol, il était chargé de tous les arrangements qui pouvaient favoriser cette intrigue, et lorsque son heureux rival eut quitté la France, c'était lui qu'on obligeait d'aller attendre au bureau de la grande poste l'arrivée



du courrier pour assurer à la demoiselle le plaisir de recevoir ses lettres un quart d'heure plus tôt[1]. »

La souplesse de caractère produit la douceur quand elle laisse harmoniser plus ou moins avec nos désirs ceux que manifestent nos semblables, quand nous savons comprendre ceux-ci et avoir égard à ce qu'ils sentent. Si nous subissons trop leur influence la douceur dégénère en faiblesse.

Si la souplesse sert, ce qui arrive souvent, à réunir en vue d'un même but des forces naturellement divergentes ou contradictoires, ce peut être dans quelques cas un signe de largeur d'esprit ; cela produit aussi la fourberie, le mensonge, l'hypocrisie, la dissimulation. Ces traits de caractère consistent essentiellement dans la réunion de phénomènes contradictoires dont l'un vient en aide à l'autre ou s'accorde avec lui pour en produire un troisième : telle est l'union de l'impiété et des apparences de la piété, d'un sentiment de haine ou de dédain et de phrases qui expriment l'amour ou l'admiration. Au reste, on ne peut expliquer ainsi que certaines formes de mensonge, et non pas complètement.

De même que l'une des formes de la souplesse de l'intelligence est l'assimilation des idées des autres, de même une des formes de la souplesse du caractère sera l'assimilation de leurs sentiments, qu'il accommodera plus ou moins à sa propre nature. L'assimilation complète marquerait plus de faiblesse que de souplesse, comme nous l'avons vu, puisqu'il y aurait disparition, non adaptation des tendances existantes, c'est-à-dire adaptation assez grossière de la personnalité, — comme chez celui qui prendrait les idées des autres sans les comprendre. Du reste, pour certains individus la passivité est le seul moyen de supériorité relative. Au contraire, laisser pénétrer en soi les sentiments d'autrui, et y prendre de quoi corriger ou développer les siens, c'est de la bonne souplesse. S'en servir pour agir sur les autres, en flattant leurs goûts, cela peut être blâmable, mais c'est encore une souplesse très légitime que d'en tenir compte et, dans une certaine mesure, de s'en

(1) Cité par Gustave Le Bon, *Revue Philosophique*, 1877, II, p. 502-503.

servir pour exercer une influence. L'appréciation morale varie ici bien évidemment avec les moyens employés, avec l'influence exercée, avec le but poursuivi, et l'appréciation psychologique peut varier simultanément. On sait quelle part l'imitation prend dans la vie psychologique et sociale[1]. L'inventeur le plus original profite toujours des idées et des émotions des autres, et l'on voit facilement quelle diversité de types naissent du plus ou moins de souplesse et de la réaction plus ou moins forte de personnalités plus ou moins riches, et douées d'aptitudes très différentes.

A l'opposé des types souples sont les types raides. La souplesse n'est pas nulle chez eux, mais elle peut être bien faible. Il est des personnes qui sont pour ainsi dire achevées, complètes, chez qui tous les sentiments ont pris une forme arrêtée, définitive. Elles ne se développent plus, et donnent l'impression d'un organisme bien constitué, à fonctionnement net et précis, mais un peu sec et dur; l'élasticité leur manque. On les sent incapables de s'adapter à des formes psychiques ou sociales nouvelles, de sympathiser, si ce n'est par l'effet d'un malentendu que parfois la raideur favorise, avec ceux qui les représentent; tout en les estimant on les trouve aisément un peu dépassées.

L'intransigeance, la raideur ne sont nullement le don exclusif de ceux qui soutiennent des idées ou des sentiments « avancés ». Il s'est créé sur ce point une confusion explicable mais singulière ; être attaché à une opinion modérée, ce n'est pas du tout être modérément d'une opinion.

La raideur dans les sentiments contribue à bien des qualités bonnes ou mauvaises. La franchise poussée un peu trop loin est rare chez les caractères souples ; si ce n'est pas leur intérêt qui les retient, c'est quelquefois la pitié, la sympathie au sens étymologique, leur facilité à éprouver les émotions des autres. Il est rare qu'un caractère souple atteigne à la grandeur que donne une certaine âpreté dans la franchise.

Le marquis de Fénelon, l'oncle de l'archevêque de Cambrai,

(1) Voir surtout les ouvrages de M. Tarde et principalement : *Les lois de l'imitation* (Paris, F. Alcan).

parla ainsi à M. de Harlay lorsque celui-ci fut nommé à l'archevêché de Paris : *Il y a, monseigneur, bien de la différence du jour où une telle nomination attire les complimens de toute la France à celui de la mort, où l'on ira rendre compte à Dieu de son administration* [1]. La franchise et l'austérité ainsi comprises deviennent facilement de la rudesse, et la rudesse est le trait assez général de ceux qui ont les passions assez fortes et qui ne savent pas se plier au goût d'autrui ni se le représenter assez pour y avoir égard, ou bien qui réagissent contre lui. Boileau montra souvent une rudesse assez justifiée. Il disait un jour à l'abbé Dangeau : « Qu'est devenu ce temps de candeur et d'innocence, Monsieur l'abbé, où vous trouviez la multiplicité des bénéfices si dangereuse ? » Et l'abbé ayant répondu : « Ha ! Monsieur, si vous saviez que cela est bon pour vivre ! — Je ne doute point, répondit Boileau, que cela ne soit bon pour vivre, mais pour mourir, Monsieur l'abbé, pour mourir [2]. » Proudhon se dépeignait lui-même comme « un bon gros paysan, simple jusqu'à la banalité, bonhomme jusqu'à la niaiserie, rustique, grossier parfois, plein de négligences, commun, vulgaire, » etc. Il faut le voir dans sa correspondance donner longuement et sans ménagement des opinions désagréables à ceux auxquels il s'adresse. « Je goûte encore moins, écrit-il à un correspondant, votre *théorie sur la femme*, que je trouve peu fondée en raison, mal étayée sur l'histoire, et contre laquelle je me réserve de me prononcer énergiquement [3] ; » et la lettre continue sur ce ton. Il rabroue encore plus rudement un amoureux, un jeune homme qui, à son gré, ne sacrifiait pas assez facilement sa passion à son devoir, et ayant abandonné son emploi s'occupait d'un livre en réponse à l'*Amour* et à la *Femme* de Michelet [4]. Flaubert [5],

(1) *Histoire de Fénelon*, par L[t]. F. de Bausset, ancien évêque d'Alais, I, 8.

(2) *Correspondance entre Boileau-Despréaux et Brossette*, éd. Laverdet. Lettre de Brossette, p. 36, et lettre de Boileau, p. 48.

(3) *Correspondance de Proudhon*, VII, 112.

(4) *Correspondance de Proudhon*, VIII, p. 144 et suiv.

(5) Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, 329, 344, 352, 372, 386-87, 399, etc.

Ingres[1] furent encore des caractères entiers montrant une grande raideur de certains sentiments.

Je ne puis étudier successivement tous les types que la raideur peut contribuer à former, je n'insisterai pas non plus sur les combinaisons de ces caractères et de ceux qui ont été étudiés déjà. On voit assez facilement que le type d'arrêt comporte volontiers une certaine raideur. En général la souplesse et la raideur peuvent s'associer l'une ou l'autre aux formes de caractère déjà vues.

(1) Même ouvrage, II, 222-223.

CHAPITRE VI

LA SENSIBILITÉ DES ÉLÉMENTS PSYCHIQUES

LES VIFS — LES IMPRESSIONNABLES — LES FROIDS — LES MOUS

Une autre qualité élémentaire et essentielle qui peut servir à différencier les types, c'est la facilité plus ou moins grande avec laquelle les sentiments, les passions, la personnalité elle-même peuvent entrer en activité.

Il ne faut pas confondre la personnalité, la synthèse des systèmes psychiques, avec leur somme. Nous pouvons supposer une personnalité qui ne pourrait se décider à penser, à sentir ou à agir, composée d'éléments très sensibles, il suffirait que ces éléments se fissent exactement équilibre. En ce cas, la somme des systèmes indiquerait une grande sensibilité que la synthèse ne présenterait pas. Cette hypothèse se réalise assez souvent dans une certaine mesure. Aussi est-il nécessaire de s'entendre quand on parle de lenteur et de vivacité. Parfois il arrive que la grande impressionnabilité même des éléments de la personnalité donne à leur ensemble une apparence de lenteur. Vous demandez à une personne de quelle couleur sont les cygnes, elle répondra immédiatement qu'ils sont blancs. Une autre hésitera, réfléchira : ce n'est pas une preuve que son esprit soit plus lent, il peut au contraire être beaucoup plus vif, seulement plusieurs idées se sont éveillées à la fois et sont quelque peu entrées en conflit : « les cygnes sont blancs, — il y en a qui ne sont pas blancs, ils sont alors de couleur plus ou moins foncée, — il y en a qui ont une partie du corps blanche, une autre foncée ; il y en a peut-être d'autres que je ne connais pas ; — on ne veut sans doute parler que

des blancs; — il est ridicule de réfléchir ainsi pour une pareille question. » Tout cela retarde la réponse. Souvent elle n'en est pas meilleure. Le retard peut être dû à la richesse de l'intelligence ou du caractère, il peut être dû au manque de coordination, et nous avons eu plusieurs occasions de remarquer que les deux choses pouvaient facilement se trouver ensemble. Les personnes qui paraissent lentes sont parfois celles chez qui les idées et les sentiments se développent le plus vite, trop vite pour se bien ordonner, d'où trouble, hésitation, lenteur apparente. L'abondance du cœur ou de l'esprit peut rendre la bouche muette et les membres immobiles; d'un autre côté, il n'est pas rare que les gens qui frappent par leur semblant de vivacité et de sensibilité soient simplement des imbéciles irréfléchis. Mais on ne peut même prendre le contre-pied des impressions communes. Une assez grande facilité, au moins partielle, pour entrer en activité, est une condition des types vif, susceptible, expansif, irritable, emporté. A l'opposé sont les lents, les mous, les tranquilles, les flegmatiques. Bien entendu nous ne nous préoccupons plus ici de la force de la tendance, de la violence de l'émotion, mais seulement de la facilité avec laquelle elle peut être excitée. Les deux qualités ne sont pas sans rapport. Toutes choses égales d'ailleurs, une tendance forte sera plus facilement excitée qu'une faible, cependant il y aurait à discuter là-dessus, et quoi qu'il en soit, on trouve aussi bien des personnes excitables dont les sentiments ne sont pas très forts que des flegmatiques à passions riches et profondes.

L'impressionnabilité est une qualité qui diffère beaucoup selon les hommes et aussi selon les races ou les peuples. Le Hollandais et l'Italien contrastent à cet égard. L'époque et la mode ont leur influence aussi : au XVIII[e] siècle, par exemple, il fallait faire montre de sensibilité, et sans doute cette sensibilité n'est pas faite seulement d'impressionnabilité nerveuse, la pitié, la sympathie y prennent part comme elle, mais elle en est une condition. On en trouvera d'amusants échantillons dans les lettres de Diderot. Il raconte, d'après le récit d'un voyageur qui revenait du Danemark, une scène touchante où le peuple acclame son roi, où le roi « partageant aussi tout à coup le trans-

port de son peuple, sort de son carrosse, s'élance dans la foule et s'écrie: « Vive mon peuple ! vivent mes sujets ! vivent mes « amis ! vivent mes enfants ! » et embrasse tous ceux qui se présentent à lui. » Et Diderot s'exclame : « Oh ! mon amie, que cela est rare et beau ! L'idée de ce spectacle me fait tressaillir de joie, mon cœur en palpite, et je sens les larmes en tourner dans mes yeux. Ce récit nous a tous également attendris. Je relis cet endroit de ma lettre, et il m'attendrit encore. Convenez que ce chapeau jeté en l'air marque une âme bien enivrée. Quel est d'entre ces sujets le fortuné qui est resté possesseur de ce chapeau? Si c'était moi, on m'en donnerait sa forme toute pleine d'or que je ne l'échangerais pas. Quel plaisir j'aurais à le montrer à mes enfants, mes enfants aux leurs et ainsi de suite jusqu'à ce que la famille s'éteignît! Combien l'heureux moment qui m'en aurait rendu possesseur se serait répété ! Combien je raconterais de fois la chose avant que de mourir ! Croyez-vous que quelqu'un osât jamais le mettre sur sa tête ? Cet effet ne serait-il pas mille fois plus précieux que l'épée de César Borgia, où l'on voit encore des gouttes de sang ? L'histoire de cette journée fera venir des larmes de joie dans deux cents ans, dans mille ans d'ici ; qu'elle fut belle pour le monarque ! qu'elle fut belle pour ses sujets ! Voilà le bonheur que j'envie aux maîtres de la terre : causer l'ivresse d'un peuple immense, la voir, la partager ; c'est pour en mourir de plaisir. Au milieu de cette allégresse publique, il fallait avoir perdu son père ou avoir été trahi de sa maîtresse pour être triste [1]. » J'ignore l'effet que produira l'histoire « dans deux cents ans », mais quelques années après que Diderot l'eut écrite, ce n'était plus un chapeau de roi qui tombait et aujourd'hui la sensibilité de Diderot nous paraît un peu puérile.

L'impressionnabilité égoïste et la sensibilité altruiste sont assez communément confondues. Leur distinction, en théorie, est assez facile, dans certains cas, bien qu'il y ait toutes les nuances possibles entre les deux et qu'elles arrivent à se confondre.

(1) Diderot, *Lettres à Mademoiselle Voland*. Œuvres choisies, éd. Jouaust, vol. IV, p. 129.

L'impressionnabilité jointe à l'amour-propre constitue la susceptibilité d'où dérivent assez souvent l'irascibilité ou bien l'impertinence, l'insolence, le dédain, selon les dispositions de l'individu. On est susceptible quand on est prompt à se fâcher d'une plaisanterie même légère. quand l'amour-propre, le désir de considération ou de louange, éveillés à toute occasion. nous font traiter rudement un ami qui rit de nous sans malice. Le moindre mot suffit à irriter un amour-propre un peu chatouilleux et à le faire réagir. La susceptibilité s'allie assez bien à la timidité et à la rancune. Cela s'explique sans peine si l'on remarque que la timidité provient souvent de la crainte de voir froisser par les autres des sentiments forts et durables, dont cette crainte prouve la sensibilité, et, généralement, la susceptibilité, et que la force et la persistance des sentiments froissés causent la rancune. Je sais plusieurs exemples de cette association de sentiments.

La finesse, la délicatesse supposent aussi une sensibilité plus qu'ordinaire, sinon de toute la personnalité, au moins de certaines tendances que la moindre excitation met en activité. Elle suppose aussi et surtout une mise en activité précise et particulière pour chaque excitation, et, à ce titre, elle trouve plutôt sa place dans un des chapitres précédents. La sensibilité sans la précision produit une certaine impressionnabilité grossière et bête, celle des gens qui s'attendrissent ou qui se fâchent à tort et à travers, sans raison et sans nuances.

De même, selon les différentes combinaisons de qualités élémentaires, nous pouvons avoir des formes diverses du type lent, tout en réservant les cas où l'on peut reconnaître que la lenteur n'est qu'apparente. Les lents seront plutôt ceux chez qui la mise en activité et la continuation de cette activité se font sans hâte, mais quelquefois avec régularité. Ils sont facilement méthodiques, quelquefois scrupuleux, quelquefois contents d'eux-mêmes, avec des tendances assez pures (au sens donné plus haut à ce mot) et un équilibre mental assez stable. Ils ne se refusent pas aux impressions du dehors, mais ils les perçoivent et les comprennent peu à peu et ne réagissent pas sans retard. Les mous seront ceux qui ont surtout de la peine à

entrer en activité. L'impression n'est pas facilement perçue, il y a une certaine paresse de l'esprit à accepter l'excitation, il se plaît, au contraire, à n'en pas tenir compte, puis, au bout d'un certain temps l'excitation agit et l'impression se produit, généralement assez affaiblie. Entrée péniblement, elle se transmet péniblement aussi ; un coin de l'esprit, pour ainsi dire, est seul excité, le reste demeure calme. La réaction sera assez irrégulière. Quelquefois, elle s'accélérera ; une fois la difficulté du premier moment surmontée, l'esprit agira normalement sans s'arrêter, même, dans certains cas, avec quelque vivacité. D'autres fois, au contraire, l'action commencée s'interrompra, le feu s'éteindra à peine allumé. Le flegmatique sera celui chez qui toutes les impressions produisent à peu près des effets analogues, qui ne répondra pas plus vivement à une excitation extraordinaire, dans des circonstances importantes, qu'à la première excitation venue de la vie de tous les jours, qui, si on lui annonce que le feu a pris à la maison, ne sautera pas de son lit plus vite qu'il ne fait tous les matins. Le flegmatique diffère du « maître de soi » en ce que celui-ci doit réprimer des impulsions, l'autre n'a pas d'impulsions, les choses se passent régulièrement chez lui. L'indifférent est celui chez qui la lenteur des actes ou des impressions est due à la faiblesse des tendances.

Une forme assez curieuse et assez particulière de la lenteur d'action et de l'indifférence, apparente parfois, se trouve chez certaines personnes qui craignent l'activité, sans être ni molles, ni lentes, ni même, au fond, indifférentes. L'excitation produirait assez vite son effet, mais elle est inhibée, arrêtée par une sorte de résistance des tendances. Les personnes de ce type, pour n'avoir pas à s'affliger, se persuaderont toujours qu'un événement fâcheux qui va se produire est absolument improbable, elles s'imaginent que tout va s'arranger, elles se refusent à croire aux mauvaises nouvelles. Souvent cela s'accorde avec une impressionnabilité assez vive contre laquelle la personne réagit, mais il arrive aussi que cette impressionnabilité finit par disparaître, par ne plus se manifester sur certains points. J'ai vu une personne de ce type ne pas vouloir tenir compte de la mort d'un proche parent, pourtant bien attendue, et

continuer sa vie ordinaire, en excitant quelque surprise ; la même personne à qui on craignait d'annoncer une mort, redoutant une émotion trop vive, reçut la nouvelle tranquillement et ne parut pas très frappée. D'autres fois pourtant elle était assez vivement affectée pour bien moins, et se montrait très impressionnable. A vrai dire les sentiments affectueux n'étaient pas très intenses. Mais cette irrégularité de la sensibilité prend facilement un aspect un peu morbide, on y retrouve le caractère un peu incohérent des impulsions et aussi des arrêts.

Je ne crois pas devoir insister sur les combinaisons possibles de la sensibilité avec les autres formes déjà étudiées. Nous avons eu l'occasion d'en voir quelques-unes, les autres ne paraissent pas présenter de difficultés générales.

CONCLUSION

Nous avons achevé maintenant ce qui concerne la forme même du caractère. Tout ce que nous avons vu peut se résumer en quelques mots : ce sont les différents degrés de la coordination psychologique, c'est-à-dire de la finalité interne de l'homme. Dans le premier livre nous avons étudié les formes décroissantes de l'association systématique, dans le second nous avons examiné les caractères qu'elle présente. Si nous regardons de près ces différents caractères nous voyons qu'ils consistent essentiellement, selon leur degré de développement, en un accroissement relatif ou en une diminution de l'association systématique. L'ampleur, par exemple, se rapporte au nombre des éléments ; plus ces éléments seront nombreux, plus le système sera grand et l'association systématique importante, toutes choses égales d'ailleurs. La pureté n'est autre chose que la perfection même de la finalité, tous les éléments discordants, non harmoniques, étant éliminés. La force, la persistance, indiquent également, soit la résistance plus grande, soit la plus grande durée du système ; la souplesse, son aptitude à se développer, c'est-à-dire à devenir plus systématique encore, et la sensibilité est un peu pour le temps ce que l'ampleur est au point de vue de la simultanéité au moins latente ; elle suppose un moindre temps nécessaire à l'association systématique. Ainsi tous les types que nous avons établis indiquent des formes différentes et plus ou moins imparfaites d'association systématique et de finalité, c'est leur véritable signification.

Il nous reste à voir les tendances qui sont le fond même du caractère et qui prennent les formes que nous venons d'étudier. Mais avant de les examiner de près je veux faire remarquer que les formes mêmes du caractère peuvent devenir de véritables tendances ou, si l'on préfère, leur donner naissance. Je veux dire que la forme de la tendance, la pureté, l'ampleur, ou le mode général d'association, la lutte, le contraste, peut devenir un principe d'action, le centre d'un système psychique, tout comme les impressions du goût ou le désir des hautes dignités. L'esprit jouit lorsqu'il est excité selon son mode général de conformation, comme lorsque les tendances qui le composent s'exercent facilement et sans obstacle, il souffre s'il est privé d'un exercice approprié à cette forme comme lorsqu'un de ses goûts concrets est contrarié. Ainsi un équilibré (à moins d'une grande souplesse d'organisation) pourra souffrir s'il est obligé pour un moment de donner une grande importance à une tendance en particulier, de rompre son équilibre. Aussi se formera-t-il autour de l'idée générale du type que chacun se fera plus ou moins confusément et qui inspirera les projets, les rêves, l'idéal de vie qu'on se propose, un groupe de tendances qui tendront à maintenir le type et qui consitueront un système concret fortifiant la forme abstraite et rentrant dans le groupe des tendances que nous allons étudier à présent et où nous pourrons en retrouver quelques-unes.

Tout ceci est assez simple. Il est des cas pourtant où cette opération bien naturelle prend un aspect assez étrange. Il se forme chez différents individus un certain désir d'être contrarié, d'être malheureux, etc. Ceci se rapporte à l'objectivation, pour ainsi dire, du type de contraste ou d'arrêt. Et la formation de cette tendance représentative du type se manifeste par l'interprétation des phénomènes de la vie de tous les jours; un homme qui a besoin de contrariété en trouvera là où il y en aurait le moins pour un autre. Même cela va plus loin, voici une note de quelqu'un en qui se retrouve à quelque degré, mêlé à d'autres, le type du contraste : « Quand je suis resté sans contrariété pendant quelque temps, j'ai parfois comme un besoin de me fâcher et de lutter, idéalement tout au moins, contre une autre

volonté. La moindre raison me suffit alors. Si je n'en trouve pas de bonne je tâche de me contenir et alors il m'arrive pendant la nuit de rêver que je prends une formidable colère. Cela s'est produit déjà plusieurs fois. » Nous avons eu déjà à citer des faits analogues. Je tenais à les rappeler ici comme établissant une transition entre les deux parties de ce travail et montrant comment la forme abstraite du type peut devenir le point de départ d'un système de tendances concrètes.

DEUXIÈME PARTIE

LES TYPES FORMÉS PAR LA PRÉDOMINANCE OU LE DÉFAUT D'UNE TENDANCE

INTRODUCTION

Les tendances font partie du caractère. Prenons deux personnes appartenant au type unifié, supposons-les à peu près également riches en impressions et en idées, également vives, à passions également fortes; si l'une est orientée vers la gourmandise ou la luxure, l'autre vers la peinture ou la musique, nous avons deux caractères très différents bien qu'appartenant au même type général; nous allons donc, en étudiant les tendances, déterminer de nouveaux types qui pourront s'associer aux types déjà vus et former avec eux diverses combinaisons.

Ces tendances sont très nombreuses. Elles consistent essentiellement en des systèmes de phénomènes liés par une loi de finalité et s'unissant pour produire un fait organique ou psychique : satisfactions des besoins vitaux ou cérébraux. Les unes existent à des degrés divers chez tous les individus vivants sans exception; de ce nombre sont celles qui se rapportent à la continuation de la vie, le besoin de nourriture, par exemple. D'autres ne se rencontrent guère que chez quelques-uns, par exemple le goût pour la poésie, la peinture, le mysticisme, etc. Les unes et les autres varient beaucoup en intensité, en richesse, etc , mais c'est là un point de vue auquel nous nous sommes déjà placés.

Il s'agira maintenant des types que peuvent produire le déve-

o ppement particulier de telle ou telle tendance et son intensité relative. Nous allons trouver par conséquent des applications particulières des formes générales déjà déterminées. Nous négligerons les types équilibrés dont l'étude ne nous apprendrait pas grand'chose et au sujet desquels nous ne pourrions que nous répéter une fois le type connu. Les tendances ne produisent de types spéciaux que par leur domination presque absolue, par leur développement marqué, ou, si l'on peut le dire, par leur absence presque complète. Nous avons ainsi deux séries parallèles de types comme la gloutonnerie et la sobriété, la luxure et la froideur, l'orgueil et l'humilité, que nous poursuivrons à travers toute la série des tendances. Il reste bien entendu que toutes les transitions existent ou peuvent exister entre ces types extrêmes et que beaucoup de tendances peuvent vivre avec une importance variable dans des types équilibrés.

Reste à établir la série des tendances. Le meilleur moyen est encore de suivre l'ordre de l'importance croissante des systèmes, qui se confond avec l'ordre de complexité croissante et de généralité décroissante (celui qui dans un autre domaine a inspiré à Auguste Comte sa classification des sciences). Nous aurons donc au plus bas degré celles qui se rapportent à l'organisme ou à quelqu'une de ses parties. Ce sont les tendances les plus essentielles et les plus communes, celles qui entretiennent la vie soit de l'individu, soit de l'espèce. Puis viendront celles qui se rapportent à la vie de l'esprit, à l'exercice de l'imagination ou de la pensée, ou du sentiment, considérés comme buts en soi et rapportés à l'individu comme l'égoïsme en général, l'ambition, etc., et aussi comme l'altruisme, l'amitié, les affections de famille, etc. Ensuite nous atteignons celles où l'objet de la tendance est un groupe social : coterie, patrie, ou ensemble plus vaste; enfin celles qui dépassent la société même et s'attachent aux principes plus élevés, ou aux plus hautes abstractions connues (tendances religieuses ou philosophiques). Nous aurons donc à peu près la série suivante :

- Tendances se rapportant à la vie :
  - Organique.
    - 1° de l'individu.
      - Besoin de nourriture.
      - — de boisson.
      - — de respiration, etc.
      - — d'exercice musculaire.
    - 2° de l'espèce
      - amour sexuel.
  - Mentale.
    - Sensorielles.
      - Amour des goûts (gourmandise).
      - — des odeurs.
      - — des couleurs et des formes (peinture, sculpture).
      - — des sons (musique, poésie).
    - Affectives.
      - Amour des émotions.
    - Intellectuelles.
      - Amour des sciences.
      - — des lettres.
      - — de la philosophie.
- Tendances se rapportant à des individus :
  - Égoïstes.
    - Égoïsme.
    - Ambition.
    - Amour-propre, orgueil, vanité, fierté.
  - Altruistes.
    - Sympathie.
    - Pitié.
- Tendances sociales :
  - Amour des groupes sociaux.
    - Esprit de coterie.
    - Amour de la famille.
    - — de la patrie.
  - Amour des formes sociales.
    - Passions politiques.
    - — sociales.
- Tendances supra-sociales :
  - Passions religieuses.
    - Amour de Dieu.
    - Mysticisme.
  - Passions philosophiques et esthétiques.
    - Amour de la perfection.
    - Amour de la moralité, du beau, du vrai.
    - Mysticisme intellectualiste, esthétique ou moral.

Cette classification, bien entendu, rend d'une façon seulement approximative les groupes réels qui se confondent et s'entre-

croisent de manière à rendre vaine toute tentative de les exprimer simplement. Nous sommes exposés à trop séparer ou à trop rapprocher certaines tendances les unes des autres, quelques divisions sont artificielles, mais on se perdrait dans les détails et les distinctions si l'on voulait tout d'abord être trop minutieux.

LIVRE PREMIER

LES TYPES DÉTERMINÉS PAR LES TENDANCES VITALES

CHAPITRE PREMIER

TENDANCES SE RAPPORTANT A LA VIE ORGANIQUE

§ 1. — Les gloutons — les sobres

Les tendances organiques qui se rapportent à la nutrition donnent, selon leur degré de développement, les types de la gloutonnerie, de la sobriété, de la tempérance. Il est des gens pour qui manger est la grande affaire de la vie. Encore ici faut-il distinguer entre les gloutons qui mangent pour satisfaire une faim difficile à apaiser et les gourmands qui mangent pour le plaisir que le sens du goût éprouve. Les premiers seuls nous intéressent pour le moment, la gourmandise est une sorte de passion esthétique d'ordre inférieur que nous retrouverons plus loin. « Paris a vu, au Jardin du Roi, un garçon de la ménagerie se jeter avidement, pour apaiser la faim qui le dévorait sans cesse, sur les objets les plus dégoûtants et jusque sur le corps d'un lion, mort de maladie, lequel disparut en partie sous sa dent déchirante... ; cet homme jouissait d'une bonne santé, remplissait bien ses devoirs et a vécu bien au delà de soixante ans[1]. » Tarare, qui fut soldat à la fin du XVIIIe siècle, faisait les corvées et mangeait les rations des jeunes soldats de sa compagnie qui avaient le moyen de se procurer ailleurs des aliments. Un chi-

(1) *Dictionnaire des sciences médicales*. Article : Homophage, t. XXI, p. 346.

rurgien-major le retint à l'hôpital pour l'étudier : « Dès le jour de son entrée, Tarare reçut une quadruple portion, qu'on lui prépara avec les restes de la cuisine et les aliments refusés par les autres malades ; mais il s'en fallait bien qu'il y eût de quoi le contenter, et dès qu'il pouvait se glisser à la pharmacie, ou à la chambre des appareils, c'était pour y manger les cataplasmes et tout ce qui lui tombait sous la main. » Plus tard, Tarare fut soigné dans l'intention de diminuer sa voracité, mais il « avait tant de plaisir à manger, qu'il semblait craindre plutôt que souhaiter sa guérison. Comme on ne s'occupa plus autant de ce gouffre vivant qu'on l'avait fait dans le commencement, il fut obligé de pourvoir lui-même à ses énormes besoins, et ce fut souvent aux dépens des bergeries, des basses-cours et des cuisines d'autrui ; il allait aussi dans les lieux écartés disputer aux chiens et aux loups leur vile pâture, et ce trait acheva de le rendre l'horreur et l'effroi du voisinage. »

Denise L'Hermina, une ancienne institutrice, dont M. Letourneau nous a, dans un livre intéressant, raconté l'histoire d'après le Dr Descuret, mangeait dans son enfance plus que quatre enfants de son âge. Plus tard, il lui arrivait de manger dans un jour trente à trente-deux livres de pain. « Denise pensait sans cesse à manger, ne pouvait parler d'autre chose, se figurait sans cesse des aliments et recourait à tous les moyens pour en trouver. A la seule idée de donner un pain, son œil étincelle, elle s'emporte. Cependant elle est charitable et donne volontiers de l'argent. Mourante, elle force sa sœur à manger près d'elle, et ses dernières paroles sont : « Puisque le bon Dieu ne veut « plus que je mange, que j'aie au moins le plaisir de voir man- « ger.[1] » C'est un beau type d'unifiée ; on voit très bien ici la passion dominante se soumettant et dirigeant l'imagination, l'intelligence et la volonté. Il est rare que le type du glouton atteigne cette intensité ; à des degrés inférieurs il est beaucoup plus commun et l'on a assez souvent l'occasion d'entendre caractériser certaines personnes par la solidité de leur appétit et leur grand besoin d'alimentation.

(1) Letourneau, *Physiologie des passions.*

Au type glouton s'oppose le type sobre. Il est des gens qui paraissent manger sans plaisir, par raison, simplement pour continuer à vivre, et qui mangent fort peu. Spinoza fut de ceux-là ; il était orienté vers les recherches abstraites, et bien des tendances organiques, sociales ou sensuelles étaient fort amoindries en lui. Son biographe, Colerus, raconte « qu'il a vécu un jour entier d'une soupe au lait accommodée avec du beurre, ce qui revenait à trois sous, et d'un pot de bière d'un sou et demi ; un autre jour il n'a mangé que du gruau apprêté avec des raisins et du beurre, et ce plat lui avait coûté quatre sous et demi. Dans ces mêmes comptes il n'est fait mention que de deux demi-pintes de vin tout au plus par mois ; et quoiqu'on l'invitât souvent à manger, il aimait pourtant mieux vivre de ce qu'il avait chez lui, quelque peu de chose que ce fût, que de se trouver à une bonne table aux dépens d'un autre [1]. » Il est des peuples chez qui la sobriété paraît être la règle : ce sont en général ceux qui habitent les pays chauds et qui n'ont ni à se protéger contre le froid, à compenser la perte de chaleur que le milieu produit, ni bien souvent, à réparer des pertes occasionnées par une grande activité. Les Hindous ont une réputation bien établie à cet égard, et les Chinois aussi.

Pour d'autres, ce n'est plus manger qui est le but de la vie, c'est boire et surtout boire des boissons alcooliques. Ici les choses se compliquent ; le buveur n'est généralement pas un simple glouton, il peut être un gourmand et souvent une manière de poète impuissant qui supplée par des moyens dangereux à la réalité qu'il n'a pas. C'est l'excitation produite par l'alcool qu'il recherche, bien plutôt que la sensation même et surtout que l'effet purement organique. Mais si le besoin propre de boire n'est pas à l'origine de la passion, il peut naître et se développer ensuite.

La forme la plus marquée du type est donnée par les cas morbides. M. Ball cite un typographe qui se mit seulement vers trente-six ans à manifester des goûts alcooliques : Il commença par boire du vermouth en dehors des repas. Bientôt il prit

(1) *La vie de Spinoza*, par Colerus.

l'habitude du vin et parvint rapidement à en boire un litre à son déjeuner. Il faisait en même temps abus du café. En Angleterre il se mit à boire du gin et du wiskey; garde national à Paris pendant le siège, il chercha comme beaucoup d'autres à suppléer à l'insuffisance de la nourriture par l'abus de l'alcool, et le siège terminé il conserva ses habitudes ; c'est à partir de ce moment, ajoute M. Ball, que la dipsomanie a véritablement commencé [1]. L'ivrognerie habituelle est fréquente dans certains milieux et sous certains climats. On trouve aussi de grands buveurs de bière. En revanche « ... beaucoup de personnes et notamment un assez grand nombre de dames sont arrivées à ce point, de boire si peu, qu'elles n'ont jamais soif entre leurs repas et que, lorsqu'elles mangent, mouillant à peine leurs lèvres de liquide, elles semblent réellement boire par complaisance [2] ». Au reste, ceci est assez peu important et il n'y a guère lieu de subdiviser le type sobre en deux catégories se rapportant l'une aux aliments solides et l'autre aux boissons.

La respiration, la circulation, les autres phénomènes organiques ne nous donnent pas de nouveaux types psychologiques. Certaines personnes ont, plus que d'autres, besoin de respirer librement un air pur, recherchent les courants d'air, les montagnes, les bords de la mer, craignent l'atmosphère des lieux de réunion ; d'autres aussi aiment plus ou moins la chaleur ou la fraîcheur, mais toutes ces particularités qui peuvent influer sur la vie d'un individu, et parfois même développer ou diminuer en lui certains goûts, n'ont cependant pas en général grande importance au point de vue de la psychologie du caractère.

Le besoin d'exercice musculaire en aurait un peu plus. Quelques-uns le recherchent pour lui-même, sont instinctivement de grands marcheurs, par exemple, mais en général le plaisir de l'exercice est complexe, il s'y mêle des éléments esthétiques, de l'amour-propre, etc. ; nous le retrouverons plus tard. Inversement d'autres personnes ont en horreur tout ce qui les oblige à remuer, à changer de place. Flaubert fut de ce nombre.

(1) Ball, *Des maladies mentales*.

(2) *Dictionnaire des sciences médicales*, art. *Soif*, t. I, p. 457.

§ 2. — Les sexuels. — Les froids

L'amour physique est une tendance organique qui a sa principale raison d'être dans la vie de l'espèce, elle est logiquement moins nécessaire à l'individu même. Je ne parle ici, bien entendu, que du besoin physique, nullement du sentiment complexe qui peut venir l'englober et lui associer des éléments intellectuels, affectifs ou sociaux. Il nous donne aussi — pour négliger le type équilibré — les deux types opposés : le type érotique et le type froid.

Restif de la Bretonne peut être cité comme représentant le type érotique. Voici ce qu'il nous dit de lui-même: « Tel était, en moi, l'effet immanquable de l'abstinence des femmes : j'entrais en fureur, à moins que je ne vécusse journellement avec une jolie fille, comme, à Auxerre, Toinette, et à Paris, Jeannette Demailly, bien que je n'en jouisse pas. Mais, solitaire, j'entrais en fureur à la vue d'une jolie personne. Moine, chartreux, par exemple, j'aurais été le plus coupable ou le plus malheureux des êtres[1] ! ».

Baldassar Tisseur raconte qu'un musicien, très ardent, et qu'il essaya vainement d'apaiser par une saignée, des rafraîchissements et des calmants, finit par se marier sur son conseil, et « épousa la fille forte et robuste d'un villageois. D'abord il parut s'en trouver bien, mais peu de temps après il lassa sa femme par des embrassements trop répétés, et redevint aussi satyre qu'auparavant[2] ». M. Legrand du Saulle a cité des cas fort remarquables de la domination à peu près absolue de la tendance érotique chez la femme. L'une d'elles recherchait les hommes dès son jeune âge ; jeune fille elle les provoquait dès qu'elle se trouvait seule avec l'un deux, enfant, homme mûr, ou vieillard. Mariée elle aimait son mari avec rage, mais elle aimait avec une rage égale tout homme avec lequel elle parvenait à être seule, et elle y mettait tant de persévérance et tant d'habileté qu'elle déjouait toute surveillance et en venait souvent à

(1) Restif de la Bretonne, *Monsieur Nicolas*, t. VII, p. 104 (note).

(2) *Dictionnaire des sciences médicales*, art. Satyriasis, t. L, p. 56-57.

ses fins. « Etant devenue vieille elle était obligée de rétribuer les hommages qu'elle se faisait rendre, et, comme la petite pension qu'elle recevait était insuffisante pour cet usage, elle travaillait avec une ardeur infatigable pour pouvoir payer un plus grand nombre d'amoureux. » A soixante-neuf ans elle entra à la Salpêtrière[1].

Le type froid se rencontre chez l'homme. Boileau, Spinoza, Newton, passent pour avoir peu usé des plaisirs sexuels. Laurent L..., le sauvage du Var, se passait assez aisément de compagne dans sa solitude. « Jeune encore et vigoureux, lui demandait le docteur Mesnet, êtes-vous donc insensible aux attraits de la femme ? » et Laurent répondait : « J'en ai usé cinq à six fois quand j'avais vingt ou vingt-deux ans, mais cela rend les hommes malades et les épuise ; quand on veut rester dans l'état de santé et de nature, il faut s'en éloigner ; quand j'ai des besoins, je résiste. — Vous ne voudriez donc pas vous marier ? — Je me marierais tout de même ; mais je n'y songe point, parce que je ne trouverais pas une femme qui comprendrait la nature, et voudrait vivre comme moi. » Le grand nombre de femmes qui restent vierges permet de supposer que le type froid n'est pas rare chez elles ; il est vrai que l'ignorance qui peut avoir la froideur comme origine peut aussi la développer ou l'empêcher de disparaître. Les conditions sociales qui agissent en ce sens sur la femme, agissent sur l'homme en sens inverse et doivent être pour beaucoup dans les dispositions différentes des deux sexes.

(1) Legrand du Saulle, *Les Hystériques* (appendice sur les nymphomanes), p. 594-595.

CHAPITRE II

TENDANCES SE RAPPORTANT A LA VIE MENTALE

§ 1. — TENDANCES SENSORIELLES ET MOTRICES

Les tendances sensorielles ont pour principe directeur l'activité des sens et le plaisir, plus ou moins accompagné de phénomènes intellectuels, causé par cette activité. Il faudrait distinguer encore. Il y a une sorte de plaisir dans les sensations brutes de la vue ou de l'ouïe ; certaines couleurs, certains sons nous plaisent par eux-mêmes, naturellement, animalement, de même certaines odeurs et certaines saveurs. A ce titre le plaisir des sensations, comme plaisir physiologique accompagnant la mise en jeu normale de certains appareils, aurait pu trouver place dans le chapitre précédent. Mais la société a compliqué les choses, les plaisirs vitaux sont devenus des plaisirs artistiques, et il serait difficile et assez peu utile de démêler dans le plaisir des sens ce qui appartient à la vie organique et ce qui regarde plutôt la vie mentale. De même c'est quelquefois l'exercice de l'intelligence ou l'impression esthétique abstraite qui nous charme dans telle œuvre autant que l'exercice du sens de la vue ou de l'ouïe. Cela dépend du spectateur et de l'œuvre aussi; ce n'est pas tout à fait le même genre de plaisir que nous prenons devant les grandes toiles de Véronèse, l'arrivée de Marie de Médicis en France de Rubens, ou devant l'*Apparition* de Gustave Moreau. Nous réunirons donc ici des tendances qui peuvent différer à quelques égards, mais qu'il n'y a que des avantages à réunir une fois ces réserves faites. Ce qu'il faut retenir c'est que certaines personnes sont plus sensibles à l'excitation esthétique ou intellectuelle quand elle se présente

sous la forme d'un tableau et passe par les yeux, d'autres quand elle s'incarne dans une symphonie et arrive à l'esprit par les oreilles. Ce sont ces excitations-là qu'elles rechercheront. Les créateurs se serviront aussi de formes concrètes différentes pour exprimer, pour dépenser leurs propres émotions.

Nous avons ainsi des types en qui prédomine tel ou tel ordre de sensations; il ne faut pas les confondre avec les types intellectuels des visuels, des auditifs, des moteurs et des abstraits. Le type intellectuel peut être la base du type de caractère, il ne se confond pas toujours avec lui. Il ne semble pas, par exemple, que les passionnés de musique se servent toujours d'images auditives dans leurs opérations intellectuelles.

I. — *Prédominance des sensations visuelles.*

Gavarni, nous disent ses biographes, E. et J. de Goncourt, eut très jeune « l'instinct de voir et de garder intérieurement fixé, arrêté et ligné le croquis des choses »[1]. Sa mémoire des figures humaines était extraordinaire. Fromentin racontait « qu'il ne savait rien, pas un mot de peinture, que jamais il n'avait travaillé d'après nature, qu'il n'avait jamais pris de croquis, pour se forcer à regarder simplement; que les choses ne lui reviennent que des années après, que ce soit de la peinture ou de la littérature. Il affirmait que ses livres du *Sahara* et du *Sahel* avaient été écrits dans la réapparition de choses qu'il croyait ne pas avoir vues[2]. » Gautier disait : « Toute ma valeur, — ils n'ont jamais parlé de cela, — c'est que je *suis un homme pour qui le monde visible existe*[3]. »

Ce qui nous importe c'est la place que cette obsession des couleurs ou des formes peut prendre dans la vie. Nous pouvons la comprendre par l'œuvre des peintres, des sculpteurs ou des littérateurs qui, comme Gautier et les frères de Goncourt, montrent dans leurs écrits la préoccupation du pittoresque et se sont même essayés à la peinture et à la gravure. Les récits de

(1) E. et J. de Goncourt, *Gavarni : l'homme et l'œuvre*, p. 8.
(2) *Journal des Goncourt*, II, 275.
(3) *Id.*, I, 182.

la vie des grands peintres montrent souvent chez eux une vocation impérieuse et précoce; il faut bien faire la part de la légende, mais le fait n'en reste pas moins assez probable. Cimabue se fit remarquer dès son jeune âge par la pénétration et la beauté de son esprit, et ses parents voulurent le faire instruire dans les lettres; mais au lieu de s'appliquer à ces études, il passait ses journées à dessiner sur ses livres et sur des feuillets des hommes, des chevaux et d'autres figures de fantaisie [1]. On dit aussi que « le peu de goût que Rembrandt montrait pour les lettres en même temps que la vivacité du penchant qui l'entraînait vers la peinture, décidèrent ses parents à le retirer de l'école latine [2] ». Le grand sculpteur Donatello fut un type d'unifié avec prédominance de la passion artistique. Nul Florentin ne s'occupa moins de politique : « Jamais, depuis l'antiquité, on n'avait vu un homme plus indifférent aux détails de la vie matérielle, à l'argent tout d'abord, puis à la bonne chère, au confort, au luxe des habits, etc... Ainsi isolé du monde extérieur, — pour se donner tout entier à son art, il s'était voué au célibat, — mais néanmoins ami obligeant et dévoué, compagnon gai et facétieux,... Donatello put concentrer sa rare activité intellectuelle sur la peinture, à laquelle il resta inflexiblement fidèle [3]. » Delacroix nous est représenté comme un caractère de même ordre : « Les amourettes dont il parle, non sans charme, dans quelques-unes de ses premières lettres, n'ont été que des distractions passagères. L'amour dans le sens vrai du mot est trop absorbant pour qu'il ait pu s'établir dans une âme d'avance occupée tout entière par la passion de l'art [4]. » Il apportait au travail une passion telle qu'il ne pouvait songer à autre chose que ce qu'il faisait. Une visite d'un quart d'heure le déroutait et pouvait lui faire perdre une journée [5]

Il est inutile de multiplier les exemples [6]. Passons à la forme

(1) *Vite de piu eccellenti pittori, scultori e architetti*, scritte da Giorgio Vasari, vol. II, p. 14.
(2) *Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps*, par E. Michel, chap. I.
(3) Müntz, *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, t. I, p. 55-56.
(4) E. Véron, *Delacroix*, p. 89-90.
(5) *Id., Ibid.*, p. 95.
(6) On trouvera une intéressante étude du type que je viens d'indiquer dans la *Psychologie du peintre*, de M. Arréat. Paris, F. Alcan.

opposée de l'esprit. Le manque de goût pour les couleurs et les formes, le manque d'aptitude à les remarquer ou à les reproduire est assez fréquent et s'explique assez bien par la facilité avec laquelle on peut s'en passer dans la vie, à moins que notre organisation psychique ne nous en fasse un besoin spécial. Mais il ne produit pas un type psychologique important, et je ne le mentionne guère que pour marquer mieux, par le contraste, le type opposé. Théophile Gautier disait : « Beaucoup de gens ne voient pas. Par exemple, sur vingt-cinq personnes qui entrent ici, il n'y en a pas trois qui distinguent la couleur du papier ! Tenez, voilà X... qui entre, il ne verra pas si cette table est ronde ou carrée. » Sainte-Beuve, à qui l'on montrait des lithographies de Gavarni, s'embrouillait, ne voyait pas, ne comprenait pas : « C'est l'exacte vérité, je le jure; il va, dans une planche de deux personnages, il va jusqu'à prendre l'ombre portée de l'un d'eux pour un troisième personnage, et met un moment l'entêtement le plus comiquement colère à voir trois individus en scène [1]. » C'est que l'on distingue en général par la vue simplement les détails dont on a besoin pour se conduire, et cela d'une manière assez machinale, en laissant l'impression visuelle ou le souvenir abstrait et indistinct de cette impression s'associer spontanément aux mouvements convenables, sans la retenir, sans la laisser devenir le centre d'un système psychique, le noyau d'une tendance spéciale.

Ces types pourraient être subdivisés. Certains sont particulièrement amoureux des couleurs, les autres des formes, et parmi les premiers les uns aimeront mieux certaines classes de couleurs, les teintes douces, par exemple, d'autres les couleurs riches et saturées, ou même préféreront telle ou telle couleur; parmi les seconds, il en est également qui s'attacheront à telle forme déterminée de ligne, courbe, sinueuse ou droite.

II. — *Prédominance des sensations auditives.*

Les sensations de l'ouïe comme celles de la vue ont donné lieu à un art qui a de fervents amateurs, et elles ont suscité de

(1) *Journal des Goncourt*, II, 129.

fortes vocations, peut-être particulièrement précoces. Mozart fut extraordinaire à cet égard. Dès son enfance on voit se dessiner la puissance de son génie et aussi l'influence prépondérante de sa faculté musicale. Dès l'âge de trois ans toute son attention se concentre sur le clavecin : « Il y cherchait souvent seul des tierces et les principes du doigté. » A quatre ans il joue avec un goût et une expression remarquables de petites pièces qui ne lui coûtaient qu'une demi-heure d'étude, et déjà il composait des menuets et d'autres morceaux [1]. A quatorze ans, deux auditions du *Miserere* d'Allegri lui suffirent pour écrire de mémoire ce morceau dont il était défendu de donner des copies. Un trait de sa vie, rapporté également dans la Biographie universelle de Fétis, nous présente chez lui une alliance, qui n'est pas très rare, du goût pour les impressions visuelles et du goût pour les impressions auditives [2], et nous montre comment la tendance dominante profite de tout pour s'exercer : « Il éprouvait de vives émotions à la vue d'une riante campagne, d'un site pittoresque, et lorsqu'il était en voyage, il faisait quelquefois arrêter la voiture pour se livrer à la contemplation des tableaux ; alors il regrettait de ne pouvoir écrire les idées musicales dont il était assailli. » Beaucoup de compositeurs ont ainsi montré de la précocité. M. Saint-Saens nous dit que dans son enfance on s'amusait à lui faire désigner la note rendue par un objet quelconque, un verre, une sonnette [3]. Il faut surtout remarquer comment le type visuel ou auditif peut intéresser la psychologie du caractère lorsqu'il donne ainsi naissance à une tendance dominante qui se subordonne les autres et acquiert une importance qui peut être capitale, non seulement pour l'individu même qui la possède, mais pour le milieu social auquel appartient cet individu. Et tout cela ne s'applique pas uniquement aux compositeurs, mais aussi aux exécutants, et même aux simples amateurs.

Le manque de goût pour les sons ou pour la musique n'est

(1) Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, article : Mozart.

(2) On peut citer comme l'ayant présentée à des degrés divers : Delacroix, Ingres, Donizetti, Weber, Gounod, bien d'autres encore.

(3) Saint-Saens, *Harmonie et mélodie*.

pas rare. Le chant des oiseaux n'est pas agréable à tout le monde, et la musique paraît avoir, plus que la peinture, suscité de vigoureuses antipathies. Ces antipathies ont été fréquemment constatées chez les littérateurs. C'est bien Gautier, je crois, qui appelait la musique « le plus cher de tous les bruits ». D'ailleurs ce type n'a pas d'importance particulière.

Pour les sensations auditives comme pour les sensations visuelles, les types pourraient être subdivisés, et d'abord on pourrait aimer d'autres bruits que la musique. Dans la musique même il y aurait des distinctions à faire selon le genre de musique ; l'une cherche surtout à charmer l'oreille, elle est plus proprement sensuelle, l'autre s'attache à l'expression des passions ou même à déterminer une excitation qui peut arriver à l'extase et dont profiteront des sentiments abstraits ; mais ceci nous fait entrevoir un type déjà différent du type sensoriel, supérieur et plus complexe.

III. — *Prédominance des sensations gustatives.*

La gourmandise est au goût ce que les formes inférieures de la musique et de la peinture sont à l'oreille et à l'œil — j'entends par là celles qui ne recherchent guère que le plaisir de l'oreille ou de l'œil. La gourmandise ne peut guère s'élever plus haut que les plaisirs plus ou moins raffinés du goût ; elle ne saurait suggérer des sentiments très élevés ni nous offrir de profonds symboles. Cependant il est possible qu'en certains cas l'excitation esthétique du sens du goût, comme celui de l'ouïe ou de la vue, peut activer l'exercice de l'imagination et de l'intelligence. Le plaisir de lire en mangeant est peut-être dû à cette action ; il est à croire aussi que certaines personnes aiment les bons repas pour les convives qui s'y trouvent et pour l'animation, la gaieté douce que la satisfaction du goût peut communiquer à la conversation.

Brillat-Savarin définit la gourmandise : une préférence passionnée, raisonnée et habituelle pour les objets qui flattent le goût ; il en fait un des principaux buts de la société[1], mais il

(1) Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, méditation X.

ne faut pas le prendre plus au sérieux qu'il n'a l'air de le faire lui-même. La gourmandise paraît bien avoir été chez lui un goût assez développé, plutôt qu'une vocation impérieuse. Pourtant il nous a donné une assez bonne idée de la place que la gastronomie peut tenir dans l'existence, et des plaisirs qu'elle peut procurer[1]. Il insiste même sur son importance sociale : « C'est elle qui fait voyager d'un pôle à l'autre les vins, les eaux-de-vie, les sucres, les épiceries, les marinades, les salaisons, les provisions de toute espèce, et jusqu'aux œufs et aux melons.

« C'est elle qui donne un prix proportionnel aux choses qui sont médiocres, bonnes ou excellentes, soit que ces qualités leur viennent de l'art, soit qu'elles les aient reçues de la nature.

« C'est elle qui soutient l'espoir et l'émulation de cette foule de pêcheurs, chasseurs, horticulteurs et autres, qui remplissent journellement les offices les plus somptueux du résultat de leur travail et de leurs découvertes.

« C'est elle enfin qui fait vivre la multitude industrieuse des cuisiniers, pâtissiers, confiseurs et autres préparateurs, sous divers titres, qui, à leur tour, emploient pour leurs besoins d'autres ouvriers de toute espèce, ce qui donne lieu en tout temps et à toute heure à une circulation de fonds dont l'esprit le plus exercé ne peut calculer le mouvement ni assigner la qualité. »

Il n'est pas rare de trouver des gens que la gourmandise dirige, dont la conduite est, pour une bonne part, inspirée par la représentation des plaisirs du goût. Quand les hommes, entre eux, ne parlent pas de femmes, ils s'occupent volontiers d'un bon repas, disent leurs souvenirs, leurs projets et leurs théories avec une animation qui prouve la vivacité de leur goût. Comme type classique de la gourmandise mise en action, Brillat-Savarin nous présente M. de Borose, fils d'un secrétaire du roi, de bonne heure orphelin, veuf après quelques mois de mariage, qui, après avoir essayé vainement de s'attacher à une profession, se réduisit à une oisiveté tempérée par ses occupations

(1) Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, méditation XIII.

de membre de quelques sociétés littéraires et d'un comité de bienfaisance, et fit peu à peu des plaisirs du goût la grande affaire de son existence. Il organisa sa vie en conséquence, institua des repas d'amis qui « prirent un aspect classique et solennel » et dont « la renommée... célébra les délices ». Il devait être bon homme et « prenait des soins continuels pour que la dépense qu'il faisait pour sa table pût tourner au profit de la morale[1] ».

Grimod de la Reynière, Monselet ont encore été des représentants plus ou moins bien doués du type gourmand. Autour de nous nous avons tous pu remarquer chez quelques personnes une préoccupation des plaisirs de la table, qui ne s'allie pas toujours avec la finesse du goût, de même que celle-ci peut exister sans elle. Mais je signalerai au moins l'auteur contemporain qui a peut-être le mieux analysé les sensations complexes du goût. C'est M. Huysmans que je veux dire, et il a sans doute d'autres mérites plus élevés, mais on peut extraire de ses ouvrages des notes très précieuses pour la reconstitution du type gourmand[2]. Avec moins de bonhomie et de laisser-aller que Brillat-Savarin, on trouve chez lui des analyses autrement précises et pénétrantes.

Le goût pour les boissons peut donner un type spécial de gourmandise.

Le type opposé au gourmand ne se confond pas avec le type sobre. Il est cependant assez souvent réuni avec ce dernier, mais il s'en distingue comme la gourmandise de la gloutonnerie. On peut avoir un très gros appétit et faire peu d'attention à ce qu'on mange. Cela arrive aux grands travailleurs, aux gens que leurs travaux ou leurs préoccupations empêchent de s'appliquer aux plaisirs de la table et qui ont pourtant besoin d'une nourriture copieuse. Inversement, un très faible appétit peut s'allier à un discernement très fin du goût des mets. Spinosa fut peu gourmand, saint Louis aussi. « De la bouche il fut si

(1) Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, méditation XXVII.

(2) On trouvera dans *A vau l'eau*, l'histoire singulière d'un malheureux qui ne peut arriver à rencontrer dans les restaurants une nourriture propre et en souffre avec une surprenante intensité. Voir aussi *A Rebours* et *Là-bas*.

sobre, dit Joinville, que jamais de ma vie je ne l'ouïs commander aucun mets, comme maints riches hommes le font ; mais il mangeait bonnement ce que son cuisinier lui préparait, et qu'on mettait devant lui[1]. »

IV. — *Autres sensations.*

Les odeurs ne paraissent pas déterminer des types notables. Qu'on aime ou non les odeurs, il est rare qu'on fasse de la satisfaction de l'odorat le principal but de sa vie. Le type négatif est peut-être plus marqué que le type positif. Certaines gens ont une horreur véritable pour des odeurs, pour les parfums surtout. Les plaisirs du tact et ceux qu'on peut y rattacher, en dehors de ce qui touche à l'instinct sexuel, sont dans le même cas ; on sent avec plus ou moins de plaisir la fraîcheur de l'air ou de l'eau, on craint plus ou moins l'impression des surfaces rudes ou grossières et le contact de certains objets : cela ne tient généralement pas une bien grande place dans la vie mentale, quoique la délicatesse du tact ait cependant quelque importance. L'amour de la propreté peut jusqu'à un certain point s'y rattacher.

Le désir et l'habitude des caresses, s'ils ne forment pas en général un type psychique, peuvent devenir un trait de caractère assez notable. Ils se rattachent aux plaisirs du tact et à l'instinct sexuel d'une part, de l'autre aux sentiments d'affection.

Pour les plaisirs sexuels, il y a aussi des gourmands et des indifférents. « Il ne vous faut, disait-on à Duclos, que du pain, du fromage et la première venue. » D'autres sont plus délicats, et raffinent soit dans la recherche de la femme, soit dans la recherche du plaisir. Je n'insisterai pas sur ce type, ni sur le type opposé. Remarquons seulement qu'ici encore la gourmandise et la gloutonnerie ne se confondent nullement, parfois même elles s'excluent.

(1) Joinville, *Histoire de saint Louis*, trad. de Natalis de Vailly, § 22.

§ 2. — Les intellectuels

L'exercice de la pensée est ici le but et le principe de la vie, le reste s'y subordonne ou s'efface.

Les types varient selon la prédominance de la tendance et ses rapports avec les autres éléments du moi, et aussi selon la nature intellectuelle de chacun. Il ne rentre pas dans le cadre de cette étude de passer en revue les différents types intellectuels. Je ne puis cependant me dispenser d'en indiquer très sommairement quelques-uns. L'un d'eux nous sera donné par les naturalistes collectionneurs, par exemple, dont plusieurs sont artistes autant ou plus que savants et se laissent charmer par la couleur ou la forme de leurs insectes ou de leurs coquillages autant que par l'exercice intellectuel qu'ils leur procurent. Dans ses formes inférieures ce type comprend des maniaques inoffensifs ; dans ses formes supérieures il peut comprendre les tailleurs de pierre de la science, les naturalistes observateurs et descriptifs, les collectionneurs de faits, certains érudits dont quelques-uns, au reste, évitent les généralisations, non par impuissance, mais par amour de la précision, et déploient des facultés supérieures [1]. En allant du concret à l'abstrait nous trouvons ensuite une série d'esprits assez équilibrés qui présentent une sorte d'alliance du goût des premiers pour les faits, du goût des autres pour les théories, avec prédominance possible de l'un de ces goûts. Les savants qui analysent et synthétisent, les physiciens, les chimistes, les biologistes qui recherchent à la fois les faits et leur explication, Claude Bernard, Helmholtz, M. Berthelot, les naturalistes philosophes comme Darwin, les philosophes qui ont l'amour du fait et du détail comme Spencer, les historiens qui aiment également les faits et les théories, Fustel de Coulanges, y trouvent place. On peut y ranger aussi les romanciers et les auteurs dramatiques, les poètes qui ont souvent recours à l'observation et à l'analyse ou se plaisent à combiner des sentiments, les commerçants et les industriels inventifs et entreprenants. La troisième classe

(1) Voyez par exemple, l'étude de Taine sur Frantz Wœpke.

comprendrait surtout les amateurs de lois très générales et très abstraites, les logiciens, les métaphysiciens, les mathématiciens, tous ceux qui s'attachent surtout à enchaîner, ou à tirer l'une de l'autre des propositions et des formules.

On pourrait encore classer les esprits par rapport à la prédominance de l'esprit d'analyse et de l'esprit de synthèse, ou à la prédominance de l'imagination ou du raisonnement, ou des facultés critiques ou créatrices, de l'intelligence théorique, artistique, ou de l'intelligence pratique qui se satisfait par des combinaisons industrielles ou commerciales ; enfin il faudrait rattacher, par exemple, aux tendances vers les combinaisons concrètes ou abstraites, le goût de certaines formes singulières d'exercice intellectuel, l'amour du jeu de whist, du jeu d'échecs, du jeu de dames, etc.

Sous quelque forme qu'on le prenne, le type intellectuel peut donner très nettement sa marque à l'ensemble d'un caractère. Spinoza, Darwin nous ont déjà servi d'exemples d'unification de la personnalité. Il est essentiel de faire remarquer ici que cette unification a pour centre une tendance intellectuelle, amour des sciences naturelles chez l'un, passion de la métaphysique chez l'autre. On pourrait citer encore comme type d'intellectuels Auguste Comte, qui fut aussi un sentimental, Montesquieu, Buffon, Leibniz qui, dit Fontenelle, ne dormait souvent qu'assis sur une chaise, « étudiait de suite » et pouvait rester « des mois entiers sans quitter le siège », Sainte-Beuve, Balzac, Bordas Demoulin, qui ayant donné le peu qu'il avait, dénué de tout, mourant de faim, dépensait dans un cabinet de lecture les quelques sous qui lui restaient, et après avoir passé sa vie à faire de la métaphysique dans une mansarde de Paris, mourut vierge, n'ayant jamais eu le temps d'aimer[1]. Descartes, qui paraît avoir eu des penchants vers des plaisirs assez variés, après une année d'oisiveté à Paris, se retire du monde et renonce à ses compagnons ordinaires pour se remettre au travail. Il passe ainsi deux ans dans une petite maison du faubourg Saint-Germain, enfoncé dans l'étude des mathématiques.[2] Chez Ernest

(1) Letourneau, *Physiologie des passions*. — Passions intellectuelles.
(2) *La vie de M. Descartes*, par Ad. Bailly, in-4°. Paris, MDCXCI, p. 37-39.

Feydeau, dans sa jeunesse, l'imagination paraît avoir singulièrement prédominé. Il inventait des histoires invraisemblables qu'il débitait avec assurance.[1] Pour le dire en passant, cette prédominance de l'imagination est une des causes du mensonge. « L'algèbre seule, dit M. Lafargue, le gendre de Karl Marx, à propos de celui-ci, pouvait consoler les moments les plus tristes de sa vie agitée. Pendant la maladie de sa femme, en proie au souci de la perdre, il écrivait un traité sur le calcul infinitésimal afin de se transporter loin des réalités douloureuses, dans les régions sereines de l'abstraction transcendante.[2] » Gœthe se servait de ses amours comme de matériaux pour ses œuvres littéraires, et c'est assez ordinaire, mais on se demande si la passion littéraire n'était pas une des principales raisons d'être de ses autres amours[3]. Schliemann, dit-on, reçoit en cadeau à l'âge de huit ans une *Histoire universelle pour les enfants*, il y voit une gravure représentant Troie en flammes; vivement impressionné il rêve d'être celui qui rendra les ruines de Troie à la lumière : « Il s'en ouvrait à sa petite voisine, Minna, et ce grand dessein archéologique venait se mêler à leurs projets amoureux[4]. » Plus tard, obligé par les nécessités de la vie d'entrer dans le commerce, il fit une fortune considérable et put se vouer tout entier aux recherches qui le passionnaient. Parfois, les vocations, dont quelques-unes, comme celle de Schliemann, sont très spéciales, ont à lutter aussi contre des obstacles considérables qu'elles renversent : absence de culture première, éloignement des grands centres, occupations variées. J'en ai connu des exemples.

Il est assez intéressant de remarquer la prédominance d'une tendance ou de tendances de même nature, non plus chez un individu, mais dans une famille. Cela se voit quelquefois pour

On admet maintenant que ce fait est faux et que Descartes, à cette époque, étudiait en province. (Voy. Fouillée : *Descartes*.) Cela ne change rien, du reste, à l'appréciation du type.

(1) Voy. Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, p. 34-35.

(2) Cité par J. Bourdeau, *Le socialisme allemand et le nihilisme russe*, p. 227. Paris, F. Alcan.

(3) Voyez, par exemple, Mémoires de Gœthe, trad. Richelot, p. 119.

(4) Salomon Reinach, *Chroniques d'Orient*, p. 733.

les aptitudes artistiques et aussi pour les aptitudes intellectuelles. Dans la famille de Darwin, par exemple, on retrouve chez divers individus des types intellectuels différents quoique analogues par certains côtés, mais je dois me borner ici à indiquer ce point de vue[1].

Le peu de développement des goûts intellectuels ne donne pas une caractéristique très importante ; il frappe en général beaucoup moins, excepté chez les élèves des lycées, que l'indifférence affective ou que la bêtise. En fait, on trouve beaucoup de gens pour qui une occupation intellectuelle un peu forte est une véritable fatigue et un ennui, et qui s'en privent à peu près complètement. Ce trait de caractère, d'ailleurs, bien qu'il s'allie rarement à un esprit supérieur, n'est pas toujours un signe d'infériorité. Des personnes assez bien douées ont un véritable dégoût des occupations de l'esprit, et les enfants les plus intelligents ne sont pas toujours les plus appliqués. Inversement on voit des travailleurs acharnés, sans nulle faculté bien développée, consacrer leur vie aux travaux de l'esprit. Je ne parle pas de ceux qui sont simplement ambitieux, et qui, s'ils ne font pas avancer la science, peuvent avancer eux-mêmes jusqu'aux hautes situations sociales, ni de ceux qui travaillent pour la gloire ou par vanité, mais il en est qui aiment l'étude pour elle-même et peuvent se rendre utiles.

§ 3. — Les affectifs

De même qu'il y a des gens qui vivent surtout par l'intelligence, d'autres vivent surtout par le cœur, comme l'on dit, bien que le cœur n'ait dans le sentiment qu'un rôle secondaire. Les passionnés, les sentimentaux sont de ce nombre. Berlioz appartient partiellement à ce type. Les affectifs ont horreur d'une conduite rationnelle, ils opposent volontiers les impulsions du sentiment à la « froide raison ». Nous avons rappelé

(1) Voyez Ernest Krause. *Erasmus Darwin*, translated from the german by W. S. Dallas, with a preliminary by Charles Darwin. C'est Charles Darwin lui-même qui a indiqué les diverses aptitudes des membres de sa famille. Voir aussi Th. Ribot, *De l'hérédité*, Paris, F. Alcan, et de Candolle, *Histoire des sciences et des savants pendant deux siècles*.

à propos de l'impressionnabilité le type affectif de la fin du XVIIIe siècle. Au commencement de ce siècle encore non seulement le sentiment, mais la sentimentalité, était en honneur. Les héros des écrivains romantiques montrent une fougue passionnelle qui plus tard a semblé ridicule. On a ri d'Antony, d'Hernani même et de Didier; aujourd'hui, après une réaction excessive, le sentiment reprend faveur et nous commençons à voir de nouvelles exagérations. Mais pour le type passionné l'exagération est comme une condition d'existence et devient une sorte de principe. Au reste, le fond des choses change moins que la surface, et de même que, si la mode le veut, l'on recouvre d'un raisonnement les impulsions de l'instinct, ainsi l'on peut donner une allure sentimentale à une conduite très raisonnable et même très positive.

Je n'insiste pas ici sur le type affectif; nous en retrouverons plusieurs formes en étudiant nos diverses affections et les types qu'elles déterminent, puisque c'est sur l'objet des tendances que notre classification est basée, mais il était nécessaire de le mentionner.

§ 4. — La virtuosité psychique

L'esprit humain a ses virtuoses comme les sons et les couleurs, on peut aimer le fonctionnement mental comme on aime la musique ou la peinture. Ce type n'est pas très fréquent, mais une classification scientifique met sur le même rang des espèces plus ou moins riches. Le goût des phénomènes psychiques peut être la tendance maîtresse d'un individu et diriger sa vie.

Le dilettante se distinguera de l'intellectuel et de l'affectif à peu près comme le gourmand se distingue du glouton; chez le dilettante ce n'est pas la vie intellectuelle ou affective qui prédomine, c'est la considération, la dégustation de cette vie.

Il y a plusieurs groupes. Nous trouvons d'abord l'amateur d'idées, le dilettante qui se plaît par curiosité à entrer dans les idées des autres ou à développer les siennes, en artiste, sans

grand souci d'arriver à la vérité, simplement par jeu, parce que le fonctionnement d'un esprit est pour lui un beau spectacle. Ce caractère est rare dans sa pureté, bien que beaucoup aient essayé, à une certaine époque, de le développer en eux. Le dilettantisme intellectuel sera bien souvent une simple distraction, un accident, une récréation en même temps qu'un moyen d'information dans la vie d'un penseur, et il restera subordonné. Dans d'autres cas il aboutit simplement au triomphe du goût personnel; on commence par d'ambitieuses tentatives pour tout comprendre; on finit, en l'absence d'idée directrice, par ne plus exposer que ses goûts propres, sous leurs formes parfois les plus insignifiantes, sans avoir tiré grand profit de ses vagabondages intellectuels.

Nous trouvons ensuite le sentimental par principe, celui qui cherche à exciter en lui tel ou tel sentiment. On comprend assez, sans que j'y insiste, la différence qu'il faut établir entre le véritable passionné, impulsif, emporté par ses désirs, et celui qui s'excite pour être ému, qui s'émerveille des plaisirs de la sensibilité morale, et vante leur élévation. Mais ici, comme pour les recherches intellectuelles, ce ne sont pas toujours les mieux doués qui montrent le plus de bonne volonté.

Un type plus nouveau et qui commence tout de même à passer de mode est celui de l'homme qui affecterait de jouer avec ses sentiments, d'y prendre plaisir comme à ceux d'un autre, sans se laisser dominer par eux. Il recherche froidement des impressions, et entrevoit comme but de la vie des séries de sensations rares et exquises. Le sentimental était facilement ridicule, celui-ci n'y manque pas, mais il peut être plus odieux. Il tourne assez aisément à la dépravation morale, au mysticisme à rebours de l'amour du mal, au plaisir de la cruauté, au désir de voir souffrir, comme le dilettantisme intellectuel peut conduire à la dépravation intellectuelle. Paul Bourget a tracé un intéressant portrait de ce personnage. Toute son ambition consiste à « adorer son moi », à le parer de sensations nouvelles. La vie religieuse de l'humanité ne lui est qu'un prétexte à ces sensations-là, comme la vie intellectuelle, comme la vie sentimentale. Sa corruption est autrement profonde que celle du jouis-

seur barbare, et le beau nom de dilettantisme dont il la pare en dissimule la férocité froide, la sécheresse affreuse[1].

Le type objectif actif, opposé au dilettantisme psychique, est plus fréquent que lui. La plupart des gens, absorbés par les affaires, par les soucis de leur profession, même par le soin de préparer les conditions de leurs plaisirs, ou par l'exercice de leur intelligence, ne réfléchissent que peu ou point sur les phénomènes de leur vie intérieure. Leur existence est une suite à peine interrompue d'actions quasi réflexes. Çà et là quelques-unes se croisent et s'arrêtent, mais sans devenir le point de départ d'un travail notable de l'esprit qui pense plutôt aux choses extérieures. Ce type n'est évidemment pas inférieur à l'autre en intelligence pratique et scientifique.

(1) P. Bourget, *Le Disciple*. Préface, X.

LIVRE II

LES TYPES DÉTERMINÉS PAR LES TENDANCES SOCIALES

CHAPITRE PREMIER

LES TYPES CONSTITUÉS PAR LA PRÉDOMINANCE DES TENDANCES AYANT POUR OBJET DES INDIVIDUS

Les types que nous avons vus avaient surtout une valeur psychologique, ceux que nous allons étudier ont une valeur sociale. Il n'est pas facile de distinguer avec précision l'élément social et l'élément psychique. Tout, dans l'homme, est social à quelque degré, mais au lieu que dans certains types la société ne fait, semble-t-il, comme chez les artistes, que permettre à la faculté dominante de se développer et lui donner tout au plus une forme qui varie d'âge en âge, chez d'autres — comme chez l'ambitieux — elle fournit le fond même de la tendance et les facultés psychiques semblent s'unir et se synthétiser pour s'adapter à ce fond. D'une manière générale, nos aptitudes sont psychiques, mais les tendances qui en dérivent sont sociales. Selon que c'est l'aptitude générale ou la forme particulière qui importe le plus, nous rangeons les tendances et les types dans la première ou la seconde catégorie, sans vouloir nier la pénétration réciproque de ces groupes.

§ 1. — Égoïstes et altruistes

Les premières tendances sociales que nous considérerons sont celles qui ont pour objet des individus, nous verrons ensuite celles qui sont impersonnelles et se rapportent soit à

des rôles sociaux, pour ainsi dire, comme à la puissance sous ses diverses formes : richesse, gloire, pouvoir politique ; soit à des formes abstraites de la société comme la république ou la coopération universelle. Mais les tendances personnelles peuvent elles-mêmes former deux groupes très différents : l'égoïsme et l'altruisme.

A première vue l'égoïsme n'a rien de social, il est en quelque sorte une synthèse des tendances qui ont pour objet les fonctions vitales et mentales. Etre égoïste, c'est évidemment prendre pour objet de la vie la satisfaction générale de ses tendances quelles qu'elles soient, et l'égoïste intelligent recherchera l'équilibre de ces tendances. Ainsi compris, l'égoïste est à la personnalité entière ce que le gourmand est au sens du goût, il aime à vivre, il tient à la vie dans son ensemble comme d'autres y tiennent dans un de ses détails. Et c'est, en effet, une première forme du type égoïste dont on trouve de fort nombreux représentants. Je me rappelle l'idéal de vie qui m'était exposé un jour par un jeune villageois. Il consistait à se lever tard, bien déjeuner, s'amuser à différents jeux, bien dîner, se coucher et bien dormir. C'est là le type égoïste inférieur; l'équilibre y est recherché, mais l'exercice des facultés intellectuelles, représenté par quelques parties de cartes, y est un peu sacrifié ; on en trouverait de supérieurs dont la signification n'est pas essentiellement différente.

Mais l'égoïsme est aussi autre chose, et nous donne une bonne transition entre les fonctions vitales et psychiques et les fonctions sociales. L'individu n'est pas seulement un être vivant, il est un élément social. L'égoïsme ne consiste donc pas seulement à tenir à la vie, mais aussi à tout ramener à soi dans les divers rapports sociaux, à vouloir faire du moi le principal élément de la vie affective, de la vie de famille, de la vie sociale. L'égoïsme est un point de vue général.

Aussi beaucoup des affections que nous allons voir peuvent-elles prendre une valeur différente selon qu'elles ont un caractère égoïste ou un caractère altruiste, et elles ont l'un ou l'autre selon la subordination qui s'établit entre le sujet et l'objet de la tendance.

Le mot aimer a plusieurs sens, et deux en particulier qui, à certains égards, s'opposent absolument. L'amour indique une harmonie réelle ou désirée, mais n'indique pas quelle en sera la note fondamentale. Les soldats de Napoléon aimaient leur chef comme un dieu, Napoléon aimait ses soldats comme ses instruments. Dans cette affection réciproque ils étaient toujours subordonnés. Aimer quelqu'un c'est entrer comme élément dans un système dont il est le centre, c'est aussi le faire entrer comme élément dans un système dont on est le centre soi-même, c'est encore entrer avec lui comme élément dans un système dont le centre est, soit une autre personne, soit un corps social, soit une idée générale, et c'est ainsi qu'on peut aimer quelqu'un comme servant le même maître ou comme parent, comme compatriote ou coreligionnaire. La première forme d'amour est altruiste, la seconde égoïste, la troisième désintéressée, et les trois formes peuvent se mêler ou se rapprocher par des degrés insensibles.

Dans toutes les formes de l'amour nous retrouverons ces trois états différents. L'amour d'un homme pour une femme peut être surtout le désir de trouver en elle un instrument de plaisir ou, encore, une aide plus ou moins intelligente et dévouée, il peut être surtout le désir de se subordonner à elle et de se consacrer à son bonheur, ou, par combinaison de ces deux formes, un désir d'harmonie par entente mutuelle et dévouement réciproque ; il peut déceler aussi le désir de s'unir dans une commune subordination à un but supérieur. C'est l'aspect que peuvent prendre quelques formes très élevées de l'amour et que développe, par exemple, un sentiment religieux sincère et très fort. Nous en avons vu un exemple en parlant de Rosa Ferruci. Il est à noter que cette dernière forme peut très bien s'accorder avec le dévouement réciproque, mais aussi avec la subordination presque complète de l'homme à la femme ou de la femme à l'homme ; cette subordination est seulement relative, ce qui en change peu le caractère. Ainsi la lune tourne autour de la terre qui tourne elle-même autour du soleil.

Dans les affections de famille, dans l'amitié nous retrouvons toujours les égoïstes et les dévoués, ceux qui veulent être centre

et faire tout converger vers eux, et ceux qui se font volontiers satellites. Cette subordination n'est pas mauvaise en soi, malheureusement ici encore les aptitudes et les goûts ne sont pas toujours d'accord. Chez nous, il arrive assez souvent que l'enfant est le centre de la famille. Son égoïsme et sa faiblesse y contribuent, il prend volontiers ce rôle si l'on s'y prête. Dans certains milieux la femme regarde son mari comme une sorte d'intendant, de subordonné chargé de gagner assez d'argent pour lui permettre de ne rien faire, j'entends rien de bon. Dans d'autres milieux, c'est l'inverse. Il n'est pas jusqu'aux sentiments généraux et abstraits ou jusqu'aux passions pour un objet quelconque, richesse ou pouvoir, qui ne puissent prendre l'un ou l'autre des caractères que j'indique. On peut aimer son parti, sa patrie pour les servir ou s'en servir, on peut aimer ses idées, sa science pour elle ou pour soi, pour elle si on s'y dévoue sans-arrière pensée, pour soi si l'on y cherche avant tout la gloire, l'influence ou même le plaisir intellectuel ; on peut aimer Dieu pour faire son salut ou être prêt à se sacrifier pour lui, on peut même aimer avec dévouement la fortune ou la puissance, renoncer à la vie plutôt qu'à ses richesses, ne plus vouloir d'un pouvoir quelconque plutôt que de l'affaiblir. Les types opposés ne sont pas toujours très faciles à distinguer quand quelque événement particulier ne peut servir de pierre de touche ; d'ailleurs ils ont ceci de commun qu'ils impliquent l'un et l'autre le développement considérable d'une tendance, leur différence se marque par les rapports de cette tendance avec quelques autres.

§ 2. — Types formés par les diverses affections

I. — *L'amour.*

Nos affections sont formées, par une concrétion singulière, de diverses tendances et de certaines images. La tendance sexuelle, par exemple, produit l'amour en se spécialisant par son association avec des sensations, des images diverses se rapportant à une même personne, et qui, à partir d'un certain moment, la mettent particulièrement en jeu. Elle se spécialise aussi en s'as-

sociant alors à d'autres tendances et à d'autres idées qui s'harmonisent avec les mêmes sensations et les mêmes images, amour de la beauté, sympathies diverses, amour-propre, espoir de prompte réussite, sentiment des convenances de famille ou de fortune. Si ces dernières considérations sont à peu près nulles dans les passions violentes, elles ne restent pas sans effet sur les inclinations ordinaires, les plus communes. De même pour nos autres affections. La passion d'une mère pour son fils est aussi une spécialisation d'une tendance très générale, combinée avec les sensations et les images particulières qui se rapportent à tel enfant, avec les tendances secondaires qui en dérivent et aussi avec bien des désirs très variés, et qui diffèrent d'une personne à l'autre. Ces traits synthétiques offrent toujours quelque caractère qui n'est pas dans leurs éléments et qui résulte de la synthèse même.

Au fond de toutes les tendances vitales on trouve l'impressionnabilité, au fond de toutes les tendances affectives on trouve la sympathie, qui n'est que notre impressionnabilité aux impressions des autres.

L'amour, l'amitié, les affections de famille comprennent à peu près toutes nos affections individuelles, et peuvent atteindre une très grande intensité et une prédominance marquée. L'amour a des formes variées et donne lieu à des types divers qu'il serait trop long d'analyser. Dans ses formes simples il ne comprend guère que la passion sexuelle spécialisée. Les amoureux se distinguent des érotiques en ce que l'excitation chez eux n'est pas purement sensuelle, elle est psychique, elle est aussi plus souvent spécialisée. Musset, qui appartient au type par certains côtés de son caractère, a décrit cet amour dans plusieurs passages de ses œuvres. Chez lui il est un mélange de sentimentalisme parfois puéril et de volupté assez brutale. Lord Byron, Alfieri peuvent se rattacher au type amoureux; Michelet aussi d'après ses ouvrages sur l'*Amour* et la *Femme*. Son idéal à lui est une sorte de sensualité affectueuse et gourmande à la fois, relevée par un sentimentalisme moins nerveux que celui de Musset, plus chaud et plus ample, mais puéril aussi, déclamatoire et parfois étrangement attendri.

L'amour conjugal, considéré dans sa moyenne un peu idéalisée, participe de l'amour, de l'amitié et des affections de famille, c'est une synthèse des facultés affectives de l'homme. On sait qu'il peut unifier la vie et devenir la faculté dominante de certaines personnes. Il y en a des exemples fameux comme Sabinus et Eponine, ou d'autres qu'il est inutile de rappeler longuement. Au reste, il peut présenter aussi des formes diverses depuis la passion fougueuse, comme chez le duc de Bourgogne à qui l'on reprochait, au lieu d'être attaché à sa femme « par raison, par estime, par vertu et par fidélité à la religion », de l'être « par passion, par faiblesse et par entêtement[1] », jusqu'à cette sympathie un peu machinale et faite de routine qu'on voit subsister parfois entre vieux époux.

Les formes les plus complexes de l'amour, celles où le désir sexuel se combine à des tendances nombreuses et élevées, à des aspirations esthétiques, comme chez quelques poètes, à des idées morales ou philosophiques, comme chez Mill, ne produisent guère de types psychologiques marqués. C'est que, en ce cas, la complexité même de la tendance empêche d'attribuer la prépondérance à l'un de ses éléments. Stuart Mill ne sera jamais un type d'amoureux malgré la persistance, la profondeur et l'élévation de son affection pour Mme Taylor. Le plus souvent l'amour même est un peu effacé par les tendances en un sens plus élevées auxquelles il s'associe. Dans Musset nous avions la forme égoïste du sentiment, dans Michelet il est plus altruiste, il peut aussi devenir en quelque sorte désintéressé, être un moyen en vue d'une fin supérieure.

Le type opposé au type amoureux est peu marqué, c'est le type indifférent ; mais cette indifférence peut porter sur la partie sensuelle de l'amour, et nous avons alors le type froid que nous avons vu comme opposé au type érotique ; il peut porter aussi sur la partie psychique, et nous avons alors soit une froideur complète, — Boileau était peut-être de ce type, — ou bien une sensualité pure, la gloutonnerie ou la gourmandise sexuelle sans mélange de sentiment, la brute érotique.

(1) Lettre de Fénelon au duc de Chevreuse, citée dans Bausset, *Histoire de Fénelon*, III, 119.

II. — *L'amitié.*

L'amitié peut s'unir à l'amour, lui donner plus de constance et de durée; prise en elle-même, elle a généralement moins d'intensité que l'amour; cependant elle sait prendre dans la vie une grande place. Ici on ne peut que citer Montaigne, il nous a laissé une bonne description de ces affections synthétiques où le sentiment prend un aspect si frappant d'unité et d'invisibilité qu'on n'en aperçoit plus les éléments. Nous y remarquons aussi la prépondérance réelle que l'amitié peut acquérir. « En l'amitié de quoy je parle, elles (les âmes) se meslent et se confondent l'une en l'aultre d'un meslânge si universel, qu'elles effacent et ne retiennent plus la cousture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aimois, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en respondant : « Parce que c'estoit luy ; « parce que c'estoit moi. » Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sçais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre, qui faisaient en nostre affection, plus d'efforts que ne porte la raison des rapports ; je crois par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et nostre première rencontre, qui feust par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvâmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'aultre [1]. »

Il est de nombreux exemples de la force de l'amitié, il en est de classiques, quelques-uns antiques et à vrai dire un peu suspects, mais d'autres irréprochables. Parfois on la voit, dans une vie, effacer l'amour. M. Véron nous dit que « la seule passion qui ait subsisté dans le cœur de Delacroix, à côté de celle de la peinture, a été l'amitié. Elle se manifestait en lui par des exaltations et des transports qui sont assez fréquents pendant la jeunesse, mais qui, d'ordinaire, se calment assez rapidement au milieu des préoccupations de la vie. L'affection de

(1) Montaigne, *Essais*, livre 1, chap. XXVII.

Delacroix est demeurée jusqu'à la fin pleine d'élans pour les amis de la première heure... L'amour tient dans sa vie infiniment moins de place que l'amitié [1]. »

A côté de cette affection chaude, de cette sympathie d'ensemble, il y a d'autres formes d'amitié, mais moins fortes et moins capables de dominer l'esprit et de diriger la vie, ce sont celles qui reposent sur une communauté de goûts, sur des aspirations partagées. Au plus haut degré nous avons une sorte de communion intellectuelle sympathique. C'est elle qu'a dépeinte Renan, et il s'est montré un peu injuste, non pour la camaraderie vulgaire, mais pour des formes élevées de la sympathie. « Le lien de profonde affection, dit-il, qui s'établit ainsi entre M. Berthelot et moi fut certainement du genre le plus rare et le plus singulier... Notre amitié fut ainsi quelque chose d'analogue à celle des deux yeux quand ils fixent un même objet, et que, des deux images résulte au cerveau une seule et même perception. Notre croissance intellectuelle était comme ces phénomènes qui se produisent par une sorte d'action de voisinage et de tacite complicité. M. Berthelot aimait autant que moi ce que je faisais; j'aimais son œuvre presque autant qu'il l'aimait lui-même [2]. » L'amitié ainsi comprise est subordonnée — comme l'amour peut l'être — à des tendances différentes, elle participe à leur élévation, comme dans le cas que je viens de citer, ou, plus souvent, de leur vulgarité, comme dans la camaraderie des réunions de joueurs, de chasseurs ou de gourmets, encore qu'elle puisse valoir plus ou moins que les tendances auxquelles elle s'associe si la subordination n'en est pas très étroite.

A côté des affections qui sont fondées sur l'égalité il faut indiquer celles qui sont fondées, au contraire, sur l'inégalité et que le mot amitié ne peut désigner que tant que cette inégalité n'est pas très grande. Au delà c'est le respect, le dévouement, l'enthousiasme, mêlé à de l'affection, de l'amour qui ne prend dans notre langue aucun nom particulier. Gœthe et Eckermann peuvent s'appeler amis, mais non Napoléon et le capitaine Coignet. Cependant les différentes formes de ce sentiment,

(1) E. Véron, *Eugène Delacroix*, p. 86 et 90.

(2) Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Voir p. 333-340.

souvent égoïste d'une part, altruiste de l'autre, affectueux des deux côtés, se relient étroitement les unes aux autres. On y retrouve l'amitié qui porte un homme à dépenser sa vie pour faciliter l'œuvre d'un autre, l'affection du soldat pour son chef, l'enthousiasme du disciple pour le maître, le dévouement du serviteur à son maître et les sentiments réciproques. Le dévouement des soldats de Napoléon, d'une partie au moins, leur enthousiasme pour leur chef, montrent le type de ces sentiments; ils sacrifient leur vie sans regret. Coignet, chargé par l'empereur d'une mission dangereuse dont il ignorait le sens et où il était sacrifié pour donner le change à l'ennemi, raconte très simplement le fait sans aucune aigreur [1].

Enfin la sympathie humaine, en se généralisant, prend d'autres formes : par exemple, une sorte de bienveillance générale, de philanthropie, d'amitié universelle qui diffère de l'amour de l'humanité en ce qu'elle n'embrasse pas un ensemble, mais des individus. On retrouve ce sentiment plus spécialisé dans la sympathie de l'homme pour ses coreligionnaires, pour les membres des mêmes groupes, pour ses compatriotes, mais si théoriquement ce sentiment peut se distinguer de l'amour des groupes mêmes, du patriotisme, par exemple, dans la pratique ils s'associent assez fréquemment tous les deux.

Au type « sympathique » on peut opposer le type du « sauvage » qui fuit la société et aime à rester avec lui-même. Mais à part quelques cas très rares et peut-être discutables, la sauvagerie la plus forte est relative et indique seulement le manque d'harmonie entre l'individu et les relations qu'il peut avoir, le groupe social dont il fait partie. Remarquons ici que toutes les circonstances (facilité de rapports, communauté de groupe, de patrie, etc., et même goûts analogues) qui favorisent l'amitié peuvent favoriser également l'antipathie.

III. — *Les affections de famille.*

Les affections de famille sont un composé de sympathie, d'habitude, de préjugé, d'obéissance à des conventions sociales

(1) *Les cahiers du capitaine Coignet*, publiés par Lorédan Larchey.

et de tendances naturelles parfois très fortes. J'ai déjà parlé de l'amour conjugal. L'affection des enfants pour les parents et des parents pour les enfants peut être extrêmement vive. Il est très fréquent que l'amour de l'enfant soit, à un moment donné, la tendance dominante de la mère, sa personnalité presque entière. Les animaux les plus timides ou les plus indifférents exposent parfois leur vie pour leurs petits. La femme préfère plus d'une fois son enfant à son mari. J'ai entendu une jeune femme dire avec force et ironie à son mari qui se plaignait, à propos d'une circonstance d'ailleurs insignifiante, d'être négligé pour son enfant : « Tu te crois peut-être aussi intéressant que lui ? » Il est vrai que son amour conjugal n'allait point jusqu'à la passion. Les mères sont souvent héroïques. « Je me souviens, dit le docteur Alibert, d'avoir vu à Paris une malheureuse femme dont l'enfant succombait aux plus cruels symptômes d'une variole confluente. Il est dans le cours de cette maladie une affreuse période qui réclame les soins les plus attentifs. Cette tendre mère, s'abandonnant à tous les mouvements de son cœur, suçait avec ses propres lèvres l'éruption hideuse qui consumait son malheureux enfant ; elle veilla pendant plusieurs nuits près de son lit sans que sa santé en éprouvât la moindre atteinte ; elle l'arracha des bras de la mort[1]. »

La vivacité que peut acquérir l'affection maternelle est bien connue, il suffit de rappeler ici Mme de Sévigné, assez peu passionnée en général ; toute sa correspondance nous montre la violence de cette affection et son caractère dominant. Les pères sont généralement un peu plus froids, au moins en apparence, moins absorbés par les enfants. Cependant il ne manque pas de parents qui vivent surtout pour eux. Leur affection se marque, comme toutes les affections vives, par un aveuglement obstiné à l'endroit de leurs enfants, et cet aveuglement est partagé assez souvent par une partie d'une famille et se retrouve, retourné, chez une autre qui dénigre aussi facilement que la première loue.

C'est généralement pour lui que les parents aiment leur

(1) Alibert, *Physiologie des passions*, II, 506.

enfant, pas toujours, pourtant, et surtout pas en toutes choses, car il se joint assez souvent à l'affection, de l'orgueil, de la vanité, de la coquetterie, parfois le plaisir physique des caresses. (Bain attribue au contact doux et chaud de la peau de l'enfant une partie de l'amour maternel, mais il confond peut-être un peu un excitant et une cause.) C'est pour lui aussi que l'enfant aime ses parents, au moins dans le premier âge. Ainsi tout le monde s'entend. Plus tard les choses peuvent changer; on voit des fils ou des filles refuser de se marier pour ne pas se séparer de leurs parents, leur consacrer leur vie.

Les autres affections de famille pâlissent quelque peu à côté de l'amour maternel. L'affection fraternelle peut être, toutefois, un trait dominant du caractère. On se rappelle le mot de cette femme des temps antiques qui aima mieux sauver son frère que son mari, et donna pour raison qu'elle pouvait trouver un autre mari, avoir d'autres enfants, mais jamais un autre frère. Peut-être marque-t-il autant de froideur conjugale que d'affection fraternelle. Eugénie de Guérin représente bien le type de la sœur, et il est à remarquer qu'elle compare son affection à celle d'une mère; son frère mort, elle continue à lui écrire son journal: « à Maurice mort, à Maurice au ciel ». « Mon âme, dit-elle, vit dans un cercueil. Oh! oui, enterrée, ensevelie en toi, mon ami; de même que je vivais en ta vie, je suis morte en ta mort. Morte à tout bonheur, à toute espérance ici-bas. J'avais tout mis en toi, comme une mère en son fils; j'étais moins sœur que mère [1]. »

L'amour de la famille peut devenir une forme d'affection abstraite et générale, lorsque les gens qui seraient indifférents ou désagréables sont aimés, sans autre raison, parce qu'ils sont de la famille. Cela n'est pas rare, et vient en partie du contact plus fréquent, de la solidarité sociale, en partie du préjugé.

Comme types opposés nous avons encore l'indifférence, la froideur, la sécheresse. Il est rare que la froideur pour la famille n'accompagne pas une froideur générale; cependant cela se produit accidentellement, par réaction, chez les gens à sen-

(1) Eugénie de Guérin, *Journal et fragments*, 281-282.

timents assez vifs qui sont gênés, contrariés par leur famille, ce qui n'est pas rare. Je n'ai guère vu d'exemple d'indifférence complète pour la famille, et plutôt que de l'indifférence on trouverait ici l'opposition et la lutte, à moins qu'il n'y ait eu, peut-être, une très longue séparation ; mais chez les uns l'amitié ou la camaraderie sont aussi fortes que les affections familiales, et même ils en tirent parfois vanité ; chez d'autres, au contraire, l'affection ne se développe guère que dans le cercle de la famille et, en dehors, ne dépasse guère une vague sympathie.

J'ai déjà fait remarquer que les rapprochements, les facilités de relations, même les ressemblances intellectuelles et morales, peuvent être des causes de discorde aussi bien que des raisons d'harmonie. Et sans doute il est vrai de dire que toutes nos affections sont généralement — sauf le cas de pureté exceptionnelle — des mélanges de sympathie et d'antipathie, en des proportions variables, de telle façon que l'une ou l'autre domine plus ou moins. Cela est vrai de nos indifférences, quand elles résultent d'un équilibre et aussi de nos haines. Je sens très bien que chez les gens que je n'aime pas, il y a souvent des choses qui me plaisent, et des personnes que j'aime ont des traits de caractère ou d'intelligence que je n'aime pas. Ces oppositions sont quelquefois masquées parce que l'on donne à l'ensemble des sentiments la couleur de l'impression dominante, et que l'on ne fait guère attention qu'au résultat, mais il est des moyens de les faire ressortir. Et si, par exemple, on se brouille avec un ami, il vous revient facilement de petites impressions pénibles que l'on n'avait pas remarquées et l'on s'émerveille d'avoir pu si peu en tenir compte. C'est encore un tour de l'association systématique insuffisamment élargie.

CHAPITRE II

LES TYPES FORMÉS PAR LA PRÉDOMINANCE DE TENDANCES AYANT POUR OBJET DES COLLECTIVITÉS

Après l'amour des individus, il faut considérer comme principe directeur de la conduite, l'amour des groupes sociaux. Il donne naissance à quelques types qui peuvent devenir assez unifiés.

Les sentiments de famille peuvent s'abstraire et se coordonner, former un système ; il est des gens qui poussent très loin l'esprit de famille, ils considèrent beaucoup plus la famille que l'individu même dans leur appréciation d'une personne. Cette tendance s'est trouvée très forte dans certaines régions et à certains moments. Je me borne à rappeler les sentiments particuliers que supposait et que développait l'antique organisation de la gens[1], ou bien encore les différents systèmes de communauté familiale[2]. Sans remonter si haut ou sans aller si loin, il y a quelque temps, dans les Cévennes, l'esprit de famille était très puissant. Je me rappelle cette réflexion faite au sujet d'une jeune femme dont le mari était joueur et débauché : « On ne peut pas dire qu'elle ait fait un mauvais mariage, elle est entrée dans une bonne famille. » Il ne s'agissait pas ici des avantages de fortune ou autres que le mari pouvait espérer, mais simplement de la valeur de cette famille, valeur qui supposait une certaine aisance, un certain rang social, de la considération et une honnêteté générale.

A côté de la famille, au-dessus ou au-dessous, d'autres

(1) Voyez Fustel de Coulanges, *La Cité antique*. Sumner Maine, *L'Ancien droit*.

(2) Laveleye. *De la propriété et de ses formes primitives*. Paris, F. Alcan.

groupes sociaux sollicitent notre intérêt et peuvent donner une direction à notre vie. L'esprit de coterie domine bien des gens, l'esprit de parti aussi; — il y a sans doute ici un sentiment souvent égoïste, mais l'altruisme n'est pas introuvable. Le sentiment de solidarité dans un groupe peut être assez fort pour faire passer sur bien des inconvénients personnels. De récents scandales politiques ont pu en donner de bons exemples ; je ne parle pas des articles de journaux dont l'interprétation pourrait être discutée, mais en causant avec diverses personnes on reconnaît facilement la préoccupation constante de l'honneur ou de la prospérité du parti, d'une certaine solidarité de ses membres. Tout en étant indigné contre ceux qui en ont compromis le bon renom, on en veut surtout à ceux qui ont permis de reconnaître leurs fautes. J'ai attendu assimiler un parti à une famille qui cache aux étrangers les erreurs de ses membres. Le changement d'attitude est bien notable aussi dès qu'il s'agit d'un membre d'un groupe rival. Cette influence dominatrice de l'esprit de parti agit aussi bien sur les sentiments que sur l'intelligence.

Dans le même genre de sentiments il faut ranger l'esprit de corps, plus ou moins puissant, selon les rapports des membres de ce corps; il faut y ranger aussi le dévouement aux intérêts d'une classe sociale. Des gens passent leur vie à essayer d'améliorer le sort des classes souffrantes, de les relever, de les moraliser ou de les instruire. Le fondateur du familistère de Guise, Godin, commence par être un simple ouvrier; de très bonne heure il rêve de relever la situation des travailleurs, il fonde une industrie, gagne des millions, intéresse ses ouvriers à son œuvre, leur assure la participation aux bénéfices, les secours en cas de maladie, la retraite pendant la vieillesse, il organise enfin en association légale l'Association familistérienne, après vingt ans d'existence réelle de cette dernière, et à sa mort lègue à la Société du familistère toute la portion de sa fortune dont la loi lui permettait de disposer. Owen et quelques autres nous ont laissé de pareils exemples. Les philanthropes appartiennent encore au même type social.

Le patriotisme est une autre forme de ce type, supérieure à

quelques égards, inférieure à d'autres, de compréhension généralement plus grande en fait, mais logiquement plus étroite que certains autres sentiments collectifs. L'amour de la patrie peut être une tendance très forte et très caractéristique, surtout en certains temps. Il suppose quelque opposition des nations — et toutes nos affections impliquent à la fois d'un côté des convergences, de l'autre des oppositions d'intérêts, de croyances ou de sympathies — s'endort lorsqu'elle diminue et ne naît pas chez les gens que les conditions de leur vie ou leur nature psychique empêchent de remarquer ce conflit. L'amour de la patrie peut très bien aller jusqu'à déterminer le sacrifice de la fortune ou de la vie, cependant il ne faudrait pas prendre pour des patriotes convaincus tous ceux qui s'exposent pour leur pays ; on doit faire la part de l'influence sociale, de l'imitation, de l'entraînement, d'un sentiment vague et puissant du devoir, de l'amour des hasards, de l'ambition, de la crainte, de la honte de la désertion ou de la peur de ses conséquences. Il arrive assez souvent que le patriotisme s'unit au dévouement pour un homme en qui l'on croit voir une sorte de personnification de la patrie, Napoléon, par exemple, et à d'autres degrés, Gambetta, Boulanger.

L'amour de l'humanité existe plutôt sous forme idéale comme aspiration vers une organisation générale des hommes, ou comme respect de ce qui fait la qualité d'homme, que comme affection pour l'ensemble des êtres humains. Aussi bien ne saurait-il guère se produire ainsi puisque cet ensemble n'existe pas. L'humanité est une collection plutôt qu'une synthèse de groupes. L'humanitaire, entendu en un sens, est peut-être un type futur, peut-être est-il un type passé si les hommes, à l'origine, ont eu à se réunir pour lutter contre la nature ou les animaux ennemis, il n'est guère un type actuel.

Comme types opposés nous n'avons rien de bien marqué ; d'une manière générale nous retrouvons les types déjà vus, les indifférents, les égoïstes, les caractères froids. Cependant il n'est pas rare de voir naître, par réaction, des traits de caractère spéciaux que nous pouvons opposer aux patriotes ou aux hommes de parti, mais il est exceptionnel que ce trait devienne

la dominante d'un esprit et dirige la vie. Il ne manque pas d'hommes qui ne s'intéressent guère à la politique, par exemple. On n'a qu'à remarquer, dans chaque élection, le nombre des électeurs inscrits qui se sont abstenus. Sans doute cette abstention provient de causes multiples, mais il faut y compter l'indifférence pour les partis. Encore plusieurs votent-ils qui sont assez peu attachés à leur groupe, comme l'indiquent les variations du nombre de voix obtenues par les divers partis lorsque la forme du gouvernement vient à changer, — et je sais bien aussi que plusieurs causes y contribuent, — ou même qui sont dégoûtés de l'esprit de parti, mais qui, par discipline, faiblesse, ou simplement parce qu'ils craindraient pire encore, se décident à faire acte de citoyen. L'antipatriotisme peut naître de sentiments froissés ; on en a eu un exemple il y a quelques années, chez un Français qui a légué ses biens à l'empereur d'Allemagne, je crois ; il peut être une réaction contre les excès d'un patriotisme inintelligent ; il peut aussi provenir d'idées générales très élevées, un peu prématurées seulement.

Tous les sentiments que nous venons de voir sont susceptibles de prendre une forme égoïste ou altruiste, on peut servir un parti ou se servir de lui et y être très attaché dans les deux cas. On peut aussi aimer sa patrie pour les avantages qu'elle nous donne sans être prêt à lui rien sacrifier. D'une manière générale, il y a un mélange des deux formes de sentiments.

CHAPITRE III

LES TYPES FORMÉS PAR LA PRÉDOMINANCE DE TENDANCES IMPERSONNELLES.

J'appelle ainsi les types caractérisés par des tendances qui ont pour objet des agréments, des fonctions ou des avantages sociaux : les relations mondaines, différentes professions, les honneurs, la gloire ou la puissance, etc. Ils forment plusieurs groupes.

§ 1. — Les mondains

Nous trouvons d'abord cet amour du monde, des relations, des réunions, qui n'implique absolument ni un grand désir de primer, ni une vive sympathie pour les personnes que l'on rencontre, ni même aucun sentiment profond, et qui arrive à remplir presque entièrement certaines existences. C'est un désir de distraction, un besoin d'exercer des facultés assez peu développées par elles-même et que la société seule peut mettre en activité, le goût de la conversation superficielle et parfois médisante, le plaisir de voir beaucoup de personnes réunies s'amusant d'un même plaisir; il faut y joindre parfois un peu de coquetterie, le goût de la toilette, l'amour de ce qui brille, lumières ou diamants. L'amour du monde implique le désir d'une excitation superficielle d'un grand nombre de tendances assez diverses, et trop faibles pour agir spontanément. On a besoin de la vue des autres pour s'exciter soi-même, il se produit une sorte de sympathie par contiguïté, quelque chose d'analogue à l'entraînement des foules ; ce qui ennuierait cinquante personnes prises individuellement leur fait plaisir à toutes si elles sont réunies. On ne lira pas, mais on ira entendre

une conférence ; on ne s'intéressera nullement à une partition, à une comédie, mais on fréquentera l'Opéra ou le Théâtre-Français. Il y a aussi un certain plaisir à retrouver des figures connues, à constater des toilettes, des tenues, des intrigues, à créer ainsi entre soi et les autres des liens fragiles et légers. Le désir de briller, de surprendre, de voir qu'on s'occupe de nous. de jouer un rôle, tient sa place dans ce sentiment qui a pour expressions sociales les théâtres, les bals, les expositions, quelquefois les concerts ou les conférences, voire des cours de la Sorbonne et du Collège de France. Il s'y mêle, en effet, aussi quelques préoccupations intellectuelles, quelque amour de l'esprit, de la finesse, de la musique parfois, ou de la peinture. Mais rien de tout cela n'existe pour ainsi dire par soi-même, l'étincelle jaillit du frottement, brille et s'éteint, la flamme manque. Je néglige, bien entendu, les cas où quelque passion : l'amour, la jalousie, l'ambition, est le principe de l'habitude des relations mondaines, je néglige aussi les exceptions et les défectuosités nombreuses et même ordinaires du type. Souvent d'autres éléments viennent s'y joindre, car les types purs sont rares, mais ce n'est pas d'eux qu'il est question ici.

On voit aisément le degré d'élégance, de brillant, de charme, de légèreté que peut comporter ce type, on en voit aussi la platitude et la nullité possibles. A des degrés divers, et sous des formes variables, on le trouve assez fréquemment chez les personnes qui n'ont pas de passions très vives, ou qui, à côté d'une passion vive, ont beaucoup d'autres goûts moins développés, et surtout ne sont pas très difficiles pour la qualité de leur plaisir. Cette légère excitation de toutes sortes de désirs faibles peut devenir elle-même l'objet d'un désir intense. L'amour du monde est capable de remplir à peu près une vie de femme, et même une vie d'homme. Il s'allie assez souvent, surtout chez ce dernier, à la passion du sport, au goût de certains exercices physiques. Parfois il prend une allure particulière, dans certains milieux, et devient une sorte de camaraderie, de goût pour les réunions oisives où l'on cause vaguement, où l'on joue, où l'on boit et où l'on fume. Les oisifs de chaque classe ont des distractions

particulières qui sont une sorte de succédané de l'amour du monde. Au reste, il est bien évident que ce sentiment même varie d'un individu à l'autre, dans une même société, avec les goûts qui s'y rapportent.

Le type négatif correspondant est celui des gens qui, n'aimant pas le monde, se contentent volontiers de rester seuls. Nous l'avons déjà rencontré, mais des états d'âmes très différents peuvent prendre une même apparence. On peut éviter le monde instinctivement, par susceptibilité pour des idées ou des sentiments qu'on craint de voir froisser, par indifférence, par timidité, tout en désirant les plaisirs qu'on y pourrait trouver, par ignorance des usages, par manque d'occasions, par distraction ou occupation. Tout cela ne donne pas un type bien net, sauf peut-être la sauvagerie instinctive, ou la force et la susceptibilité des passions.

§ 2. — Les professionnels

Nous avons maintenant les types caractérisés par l'amour de la profession, et déjà, à propos des types unifiés, nous avons dû les mentionner. Ils comprennent plusieurs types psychiques : le type du soldat, le type de l'avocat, le type du prêtre et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, et qui sont créés par une spécialisation de quelques tendances générales, par la combinaison de quelques goûts naturels et de certaines habitudes que le cadre social a imposées. En cela, d'ailleurs, les tendances professionnelles ressemblent à toutes les autres. Une certaine audace naturelle, quelque insouciance, le besoin d'une certaine indépendance et, en même temps, d'une dépendance précise et nette, qui donne à la vie une allure régulière et sûre, l'ambition, une bonne santé peuvent fournir les bases d'une vocation militaire, s'il ne s'y joint pas de sentiments antagonistes. Il ne faut plus qu'une circonstance pour en déterminer la complète formation, la vue d'un général acclamé, une revue brillante, des angoisses patriotiques, un chagrin d'amour, des relations de famille ou d'amitié. D'autres tendances et d'autres circonstances formeront un prêtre ou un professeur, et généralement,

à moins d'une impérieuse vocation comme il s'en trouve quelquefois, la variété des tendances permet aux circonstances de déterminer dans un sens ou dans un autre l'orientation de la personnalité qui réagit ensuite et amoindrit ou laisse se développer les désirs selon leur accord avec la tendance dominante. Souvent même, une fois l'orientation fixée, les tendances inutiles ou nuisibles qui s'ébauchaient et auraient pu croître disparaissent spontanément.

Quand la tendance professionnelle est formée, elle peut devenir dominante. Elle donne le ton à l'esprit et dirige la vie. D'anciens employés, pouvant prendre leur retraite, restent en fonctions; un ancien officier, retiré du service et devenu amateur de lectures, étudie tous les auteurs « au point de vue militaire »; un ancien prédicateur garde l'habitude des phrases onctueuses et des allusions bibliques.

Cela entraîne généralement quelque étroitesse et quelque raideur dans l'esprit et dans le caractère. Le géomètre qui, voyant représenter une tragédie, demandait : « Qu'est-ce que cela prouve? » n'est pas une exception. Tout homme qui n'est pas dégoûté de sa fonction sociale a une tendance à la considérer comme supérieure à toutes les autres. Les artistes ne font pas grand cas de la science et trop de savants ont assez dédaigneusement parlé de l'art. Le militaire n'a pas d'admiration pour le civil, et je pense que le prêtre, si l'esprit de ses fonctions ne le lui interdisait, considérerait peu le laïque. Il est permis de croire que quelques savants apportent un sentiment de ce genre à l'appréciation des travaux de ceux qui n'ont pas les titres officiels voulus pour traiter une question. Il se forme ainsi un ensemble de tendances, d'idées, d'émotions; l'amour du métier, du devoir spécial, souvent le dédain d'autrui peuvent constituer un type assez marqué qui se subdivise avec les professions, et, naturellement aussi, avec les individus. Et chaque type professionnel, s'il n'a pas son aspect physique propre — et il l'a naturellement jusqu'à un certain point, puisqu'il nous arrive de reconnaître un officier sous des habits civils, et de trouver à une personne l'air d'un prêtre, ou d'un magistrat — chacun de ces types a son idéal propre et sa morale particulière qui diffère de

la morale humaine, et, malheureusement, ne se prive pas suffisamment de la contredire. Il est assez intéressant de voir les efforts tentés parfois pour amener une conciliation des devoirs. M. Brouardel, dans un livre sur *le Secret médical*, a montré toute la rigueur du devoir professionnel, et il penche sans doute un peu de ce côté; cependant il déploie beaucoup d'ingéniosité pour ne pas le mettre en contradiction avec les devoirs de l'homme, et ce n'est pas toujours aisé.

Au type professionnel en qui dominent les goûts et les habitudes mentales de la fonction et la soumission aux devoirs qu'elle impose, peut s'opposer le type de ceux qui n'aiment pas leur métier ou qui n'en veulent pas remplir les obligations. Dans la première catégorie, ceux dont le métier contrarie les goûts et aussi ceux qui ont *a priori* quelque répugnance pour tout métier quel qu'il soit, qui craignent de se classer, de se spécialiser, de se déformer psychiquement, qui désirent garder en eux, sans y renoncer jamais expressément, des aspirations dont beaucoup — ils ne doivent pas s'y tromper — ne seront jamais satisfaites. Dans la seconde, ceux qui manquent au devoir professionnel, soit par cupidité, envie, jalousie, soit, plus rarement, pour obéir à une morale qu'ils estiment supérieure.

§ 3. — Les avares — les économes — les généreux les prodigues

La plupart des passions sociales concrètes peuvent être désignées par le mot d'ambition. L'ambition est, à des degrés divers, un désir d'augmenter notre personnalité, de grandir son rôle, de lui donner une place plus vaste dans le milieu social, de rattacher à elle un plus grand nombre d'éléments sociaux. Être glorieux c'est devenir le centre vers lequel convergent les pensées de milliers d'individus. Être riche c'est rattacher à nous comme à un centre les ouvriers qui fabriquent ou bâtissent pour nous, les marchands qui nous vendent l'objet de nos fantaisies, les industriels qui l'ont inventé ou perfectionné, les chemins de fer qui le transportent, et plus la richesse est grande, plus est grande l'importance; l'or amassé est le symbole du pouvoir de

jouir soi-même, du pouvoir aussi de faire travailler les autres et de profiter de leur travail. Être puissant, c'est devenir l'arbitre des individus et des nations, c'est faire dépendre de nous la paix et la guerre, la tranquillité, le bonheur, la richesse des peuples. Et cet agrandissement social du moi il arrive qu'on le convoite pour servir une idée, ou pour servir les hommes, mais bien que ces sentiments paraissent exister assez souvent, ils semblent bien inférieurs en force au simple désir égoïste.

L'amour de la richesse, l'avarice, la cupidité forment un premier groupe. Il est assez naturel d'aimer l'argent, puisque aussi bien il est actuellement une condition de tous nos plaisirs, ou de presque tous, depuis les plus bas jusqu'aux plus nobles ; mais lorsque ce désir est prépondérant ou simplement très fort, il devient une caractéristique assez importante.

Plusieurs groupes encore ici : d'abord ceux qui aiment l'argent pour en jouir, qui veulent gagner beaucoup pour beaucoup dépenser. Ceux-là peuvent être avides, peu scrupuleux, mais ce qui domine en eux c'est moins le goût de l'or que l'amour des plaisirs; la force du premier n'est qu'un indice de l'intensité du second.

D'autres, au contraire, aiment l'argent pour lui-même. La première forme du type peut conduire à celle-ci, le moyen devient fin. La crainte de la spécialisation intervient encore ; choisir un emploi de son or comme choisir un emploi de ses forces intellectuelles ou affectives, c'est renoncer à tous les autres. L'achat d'un objet ou d'un plaisir est généralement une de ces transformations de forces où il ne peut pas y avoir de conversion réciproque. Aussi quelquefois devient-on plus économe en devenant plus riche, quand le choix des dépenses s'accroît. Voilà un des chemins pour arriver à l'avarice, et l'on ne s'arrête pas toujours en route. En certains cas aussi la passion de l'or semble arriver immédiatement, sans cause appréciable, et presque sans raison, par une sorte de synthèse spontanée. Il suffirait d'ailleurs à la richesse d'être un symbole de pouvoir et de jouissance, tous les symboles sont adorés pour eux-mêmes et sans qu'on leur demande rien.

On peut aimer l'or pour soi, pour les autres même, on peut

aussi l'aimer pour lui, renoncer pour lui à toutes les commodités de la vie, à la vie même. Ce n'est plus l'individu qui est le centre du système passionnel, c'est l'or, c'est-à-dire la tendance vers la richesse, et ceci se réduit à un défaut de l'équilibre psychique.

Cet équilibre est souvent compromis. « Je me souviens, dit Alibert, d'une vieille de quatre-vingt-douze ans qui, suffoquée par le râle de l'agonie, agitait encore un bras pour demander les clefs de ses coffres-forts ; elle les fit placer sous le coussin qui soutenait sa tête défaillante, et sur lequel elle était sur le point de rendre le dernier soupir[1]. » Ici la passion survit presque au reste de l'être, en quelques cas elle contribue à le détruire. M. Le Bon cite un homme, sans enfants, ayant un revenu annuel de plus de cent mille francs, n'en dépensant pas dix, malade, et s'astreignant à un travail considérable et nuisible pour économiser les maigres appointements d'un commis. « J'ai eu plusieurs fois occasion de causer avec lui, dit M. Le Bon, et de lui faire remarquer qu'au lieu de se priver pour accroître une fortune dont hériteront forcément des individus qui lui seront entièrement indifférents, il serait plus sage de mener une existence plus large, de ne pas se fatiguer par un travail manuel inutile, de donner enfin à sa santé les soins nécessaires. » Sa réponse invariable a toujours été celle-ci : « Vous avez bien raison, et je me le suis dit bien des fois, mais changer mon genre d'existence serait plus fort que moi, je n'éprouve de plaisir qu'à faire des économies. » Il continuera ainsi jusqu'à la tombe, avec la claire conscience que le sentiment qui le pousse à amasser, loin de lui être utile, n'aura pour conséquence que d'abréger ses jours[2]. »

Subdivisons autrement le type, nous distinguerons la cupidité qui est la passion d'acquérir, et l'avarice qui est la passion de garder. Ces deux passions sont souvent réunies, et la cupidité n'existe guère seule que chez celui qui gagne pour dépenser. Mais la passion de garder l'emporte sur la cupidité chez l'avare classique qui cache son argent au lieu de le faire valoir. L'une

(1) Alibert, *Physiologie des passions*, I, 33.

(2) Gustave Le Bon, *Notes sur l'étude du caractère*, Revue Philos., IV, 509.

et l'autre peuvent être une simple exagération de l'économie, le résultat non pas de la soif de l'or, mais de la crainte de la misère, de la prévoyance excessive. Aussi s'accommodent-elles de toutes les situations de fortune.

Le type négatif prend aussi deux formes différentes, le désintéressement et la prodigalité. La prodigalité s'oppose à l'avarice, non à la cupidité. Associée à des sentiments altruistes, elle donnera le type généreux, et si elle est contenue dans de raisonnables limites, elle perdra son nom de prodigalité. Une forme fausse de la générosité peut aussi provenir de l'amour-propre, du désir d'étonner, d'éblouir par son luxe et ses bons sentiments. Le prodigue égoïste existe aussi. Souvent la prodigalité se spécialise : tel sera très généreux avec ses amis qui mettra sa famille à la portion congrue; tel autre, qui aime la lecture, hésitera pour acheter un livre de trois francs et ne regrettera pas la grosse somme que lui coûtera un costume.

Le désintéressement s'oppose à la cupidité comme à l'avarice. Il suppose peu de souci de l'argent, peu de goût pour en acquérir. Il peut être passif, pour ainsi dire, lorsque la prédominance de telle ou telle passion empêche l'individu de s'occuper d'accroître sa fortune, actif si l'on évite les occasions de gain ou si l'on n'en profite pas. « On sait, dit Alibert, que le célèbre docteur Roussel jouissait d'un revenu très modique. Je lui demandais un jour pourquoi il négligeait d'aller prendre les quartiers échus de la pension que lui faisait un ministre. « Mon ami, me répon-« dit-il, je crains d'avoir trop d'argent; nous passons si vite « sur la terre [1] ! »

Delacroix, qui fut obligé de se préoccuper des soucis matériels de la vie et qui écrivait à trente-trois ans : « Il n'y a pas de pire situation que de ne savoir jamais comment on dinera dans huit jours, et c'est la mienne, » montra toujours du désintéressement, de la générosité, une grande délicatesse, de la susceptibilité même dans les questions d'argent. Apprenant un jour que Troyon venait d'acheter une toile de lui, en témoignage du plaisir que lui fit cette nouvelle, il lui envoya un autre

(1) Alibert, *Physiologie des passions*, I, 37.

tableau [1]. Spinoza était à la fois économe sans cupidité et très désintéressé. Il avait grand soin de faire ses comptes avec précision pour dépenser tout juste chaque année ce qu'il avait à dépenser, ne voulant rien laisser que pour être enterré avec bienséance. Il refusa deux mille florins que lui offrait Simon de Vries, disant que tant d'argent le détournerait de ses études; plus tard, il ne voulut pas être son héritier, n'accepta qu'une pension dont il fit réduire le chiffre. A la mort de son père il abandonna à ses sœurs sa part de l'héritage, et « ne se réserva pour son usage qu'un seul lit, qui était à la vérité fort bon, et le bois du lit qui en dépendait [2] ».

La cupidité et l'avarice, comme le désintéressement et la générosité, ne se rapportent pas seulement à la richesse, mais aussi bien à tout ce qui fait l'objet des désirs de l'homme et qui se peut acquérir et conserver, à tout ce dont la richesse est pour ainsi dire un symbole. Il peut y avoir de la cupidité, de l'avarice ou de la générosité, de l'économie bien comprise, chez des collectionneurs d'objets d'art ou de curiosités, chez des amateurs de tableaux. Tous ceux qui accaparent sans raison valable et enlèvent à la circulation générale ce qui serait mieux employé par d'autres pourraient passer pour des avares, s'il ne fallait faire la part des habitudes sociales qui doivent être bien considérées pour l'appréciation d'un caractère personnel.

§ 4. — L'AMOUR-PROPRE — LES VANITEUX — LES ORGUEILLEUX LES AMOUREUX DE LA CÉLÉBRITÉ — LES HUMBLES

Les formes de l'amour-propre sont très diverses et les sentiments dérivés qui s'y rattachent sont nombreux. Au degré le moins élevé nous trouvons l'amour-propre vulgaire ; M. A. Naville l'a exactement défini en l'appelant « notre sensibilité à l'endroit des opinions sur la valeur de notre personne [3] ». L'amour-propre est, en effet, le désir de paraître, ou d'être

(1) Véron, *Eugène Delacroix*, 34, 35.

(2) Colerus. *Vie de Spinoza*.

(3) A. Naville, *L'amour-propre*, étude psychologique, Revue philosophique, tome XI.

(c'est-à-dire de paraître à nos propres yeux[1]), supérieur ou égal aux autres, ou assez peu inférieur, car il y a des degrés, et tel homme qui acceptera bien qu'un autre se juge supérieur à lui souffrira pourtant si celui-ci s'exagère cette supériorité. L'amour-propre ne conduit pas toujours à désirer un rang très élevé dans l'échelle sociale; l'homme que ce sentiment inspire fait choix de son échelon, et s'il n'aime pas à descendre, il met quelquefois son amour-propre à ne pas monter. L'amour-propre est la sensibilité à l'opinion, mais surtout le désir d'inspirer une certaine opinion. Celui qui veut ne pas se faire évaluer plus qu'il ne vaut, serait peut-être froissé de s'entendre dire qu'il se connaît mal. D'autres auront la prétention de n'avoir pas d'amour-propre, et c'est par là qu'ils seront sensibles à l'opinion d'autrui. Il y a bien au fond de tout cela quelque désir de la supériorité ou de l'indépendance, qui est la négation de la supériorité des autres.

Le désir de la considération, le besoin d'estime et de respect sont des formes de l'amour-propre, combiné souvent avec d'autres sentiments : l'amour de la famille ou du métier, l'égoïsme, etc. L'amour de la louange peut être ainsi dérivé et puis se développer, exister en soi et pour soi.

Quoi qu'il en soit, l'amour-propre peut devenir excessif et dominateur au point de se subordonner toutes les autres tendances ; on peut tenir à l'opinion plus qu'à la vie. Le cas de Vatel est assez connu, on y trouve un mélange assez commun d'amour-propre et de sentiment du devoir professionnel. En voici un autre assez curieux que j'emprunte à Marc : « J'ai constaté il y a quelques années la situation mentale d'un homme de quarante ans qu'on venait retirer de la rivière où il s'était précipité. Quel motif, lui demandai-je, a pu vous porter à un pareil acte de désespoir ? *Je suis dégustateur sur les ports*, me dit-il, *et m'étant trompé sur la qualité d'un vin, j'ai craint que mes confrères ne me prissent pour une ganache*. Jusque-

1. En certains cas, lorsque l'illusion nous serait impossible, ou si elle ne pouvait remplacer la réalité, dont elle n'aurait pas tous les effets, [illegible] si nous tenons naturellement à la vérité, si nous avons l'habitude des observations exactes.

là il avait été gai, et n'avait donné aucun signe de désordre intellectuel[1]. »

Le sentiment de l'honneur est une forme particulière de l'amour-propre, il a quelque chose de plus élevé, il se rapportera à la réputation d'honnêteté, de probité, de moralité. Mais la distinction n'est pas facile à faire; l'honneur professionnel relève bien de l'amour-propre, l'honneur humain peut en être distingué. Peut-être la forme diffère-t-elle plus que le fond. Le sentiment de l'honneur serait plus réservé à la fois, plus vif, plus élevé, plus digne. Mais les distinctions absolues ne sont pas possibles.

Le souci du point d'honneur, dont l'importance historique et même actuelle est grande, est plus spécialisé. Tout est symbolique dans notre société. Comme il y a des diplômes constatant une instruction qu'on se hâte généralement de perdre dès qu'on possède le signe qui atteste qu'on l'a acquise, il y a aussi des symboles d'honnêteté. On met son honneur à ne pas commettre telle ou telle vilenie, cela est une garantie d'honorabilité et signifie que vous êtes un homme qu'on peut fréquenter, à qui on serre la main. Par exemple il ne faut pas tricher au jeu, mais ceux qui auraient en horreur cette fraude ne s'abstiennent pas toujours avec le même scrupule d'actes, peut-être pires, plus nuisibles et tout aussi vils. Il est assez curieux qu'un acte aussi fréquent que le mensonge ait été pris comme symbole d'infamie. Il n'est pas permis de supporter un démenti, mais qui parmi les plus chatouilleux sur le point d'honneur, et même parmi les plus honorables, n'a *jamais* dit un mensonge? Ceux-là sont sûrement bien rares, et c'est le danger de la morale symbolique d'en arriver à être moins sévère pour l'acte lui-même que pour le fait de s'en laisser accuser. C'est le triomphe de l'amour-propre, de l'opinion et aussi de l'individualisme. Philosophiquement cela pourrait passer pour une application singulière — et généralement inconsciente — des principes de l'idéalisme subjectif. Ce n'est pas au reste que ce symbolisme n'ait aussi quelques avantages, il donne à la morale une certaine crânerie, une élégance

(1) Marc, *Examen médico-légal des causes de la mort de S. A. R. le prince de Condé.* Annales d'hygiène publique et de médecine légale, 1841, p. 230.

qui n'est pas absolument essentielle et qu'on pourrait remplacer par des équivalents supérieurs, mais qui a son charme et son utilité, il crée pour ainsi dire un idéal moral réduit, à la portée de ceux qui n'en accepteraient pas un autre. Cet idéal rachète un peu la pauvreté du fond par la netteté de la forme, il peut au moins donner ce sentiment que la vie commode n'est pas le dernier but de l'homme, et développer ainsi la contrainte sur soi et la force d'âme.

L'amour de la gloire diffère de tous ces sentiments par l'ampleur de l'ambition. L'amour-propre, le sentiment de l'honneur peuvent se contenter de l'approbation et de l'estime d'un petit nombre de gens, et n'exigent pas l'admiration. Pour l'amour de la gloire, l'estime ne suffit plus guère et l'élargissement indéfini du cercle des admirateurs est nécessaire à sa satisfaction. Il y a tous les intermédiaires, le désir et le soin de la réputation plus ou moins étendue et plus ou moins brillante ; depuis la « gloriole locale » jusqu'à l'universelle célébrité, les degrés sont nombreux et la foule des ambitieux s'y presse. Sous sa forme la plus élevée, la gloire littéraire, militaire, scientifique ou philosophique répand à travers le temps et l'espace les idées, les imaginations, l'esprit qui se reflète comme dans un miroir — un miroir qui déforme beaucoup — dans l'esprit des contemporains et de la postérité et en fixe, d'une manière plus ou moins durable, l'orientation. Le contraire même de la gloire, la célébrité infamante, fait de celui qui en est l'objet un centre de répulsion sans doute, mais d'attraction aussi et d'influence sur ceux qui le considèrent, soit pour agir autrement, soit, par réaction, pour l'imiter.

Il est naturel que l'amour de la gloire soit d'un usage moins fréquent que l'amour-propre, il est à la portée de moins de gens. Chez un assez grand nombre, il brille un moment à l'âge des illusions, puis il s'éteint ou se transforme en dédain pour l'opinion des autres. Chez ceux mêmes qu'il domine, il est rarement pur, il s'associe à des sentiments désintéressés, à l'amour du beau, au désir d'être utile, mais aussi à des sentiments égoïstes, à l'amour des plaisirs, au désir de dépasser ses rivaux. Mais les sentiments qui inspirent de grandes actions y sont souvent

associés. L'amour de la patrie l'emporta, disait-on de Cicéron, et l'immense désir des louanges. Cela conviendrait à bien d'autres.

Si l'amour de la gloire est forcément assez rare, il est très puissant dans certaines âmes. Les littérateurs, les militaires y sont fort sensibles. Il suffira de rappeler ici Napoléon, Balzac, César.

La fatuité, la vanité, l'orgueil, la fierté sont des formes particulières ou des dérivés de l'amour-propre et de la soif de la gloire. Ces sentiments supposent, en général, un retour sur soi, la conscience de certains avantages, relativement insignifiants, dans la fatuité et la vanité, plus considérables dans la fierté et l'orgueil, avec une manière particulière de les apprécier ou de les faire apprécier des autres, avec plus de légèreté, de contentement de soi, d'assurance de la fatuité, de naïveté dans la vanité, de hauteur dans l'orgueil et de réserve dans la fierté. Ces deux derniers sentiments peuvent même conduire au dédain de l'opinion d'autrui suffisamment complété par l'estime de soi-même.

Nous voyons donc ici un type négatif se dessiner en opposition au type de l'amour-propre et de l'amour de la gloire. Ceux-là s'y rattachent qui renoncent à l'approbation des autres et à l'admiration pour ne pas perdre leur propre estime. Quelques écrivains en ont donné l'exemple et ont préféré l'obscurité relative à l'imitation des genres qui donnent le succès. Ceci ne les empêche pas de désirer la gloire, mais ce désir, s'il existe, n'est pas le plus fort, il cède aux tendances littéraires personnelles ou à l'orgueil.

Le cynisme est encore un amour-propre retourné plutôt qu'un manque d'amour-propre. Il consiste souvent à étaler ce qui doit choquer les autres. Sous sa forme simple et pure il pourrait bien marquer l'indifférence complète à l'approbation et au blâme d'autrui, ce qui supposerait l'orgueil ou bien cette grande intensité des sentiments qui ne permet pas à des considérations quelconques d'en arrêter l'expansion. Mais le cynisme s'accompagne souvent du plaisir d'étonner, de scandaliser, et, en somme, d'occuper les autres de soi, il se rattache alors à l'amour-propre.

Sous le nom d'humilité ou de modestie on a confondu plusieurs manières d'être très distinctes. C'est l'apparence qu'on caractérise plus que la réalité, l'apparence qui consiste à ne pas travailler, à ne pas intriguer pour étendre sa réputation. Or, à cet égard l'orgueil, le dédain, la paresse, l'indifférence, la crainte d'un échec, la mauvaise opinion de soi, peuvent prendre le même aspect. Plusieurs de ces tendances peuvent se réunir aussi. En tout cas, nous avons bien chez ceux qui n'aiment pas à se mettre en avant un type opposé à l'amour de la gloire, et non à l'amour-propre, mais ce type est très superficiel et se retrouve dans des caractères différents ou opposés.

Même parmi ceux qui n'aiment pas la gloire, il faut distinguer. Les uns n'y pensent pas, leurs conditions d'existence ne leur permettent pas ce désir; chez d'autres, l'amour de la tranquillité domine, certains sont gênés par les louanges, même s'ils les croient méritées, et j'ajouterai volontiers, surtout s'ils les jugent insuffisantes ou appliquées sans discernement. D'autres ont un but supérieur auquel ils se dévouent, ou l'approbation de Dieu à conquérir. Comme nous ne pouvons sortir de nous-mêmes, ceci se ramène, au point de vue psychologique, à la prépondérance de nos propres opinions ou de nos tendances sur nos représentations de l'opinion des autres, et les sentiments qui s'y rattachent.

L'humilité est une sorte de diminution, parfois volontaire, de notre personnalité dans notre propre opinion; elle peut admettre soit le dédain de la gloire, soit, au contraire, l'estime de la célébrité avec l'idée qu'on n'en est pas digne.

L'*Imitation de Jésus-Christ* nous a laissé un idéal de renoncement au monde avec le mépris de l'honneur et de la réputation. Voici comment l'auteur y fait parler le Christ :

« Élevez votre cœur vers moi, et les mépris de la terre n'auront rien qui vous afflige…

« Innocent de ce qu'on vous impute, pensez que ce doit être un bonheur pour vous de le souffrir en vue de Dieu.

« N'est-ce pas le moins que vous ayez parfois quelques paroles à supporter, puisque vous ne pouvez encore supporter de plus rudes coups ?

« Et pourquoi de si faibles traits vont-ils jusqu'à votre cœur, sinon parce que vous êtes encore charnel et trop préoccupé de l'opinion des hommes?

« N'est-ce pas la crainte du mépris qui vous inspire cette horreur des reproches et vous fait chercher pour vos fautes le voile de l'excuse?

« Mais sondez mieux votre cœur, et vous retrouverez encore vivant l'amour du monde avec le vrai désir de lui plaire.

« Car cette répugnance pour l'abaissement et la confusion dus à vos faiblesses, n'est-ce pas la preuve que vous n'êtes pas encore vraiment humble, vraiment *mort au monde, et que le monde n'est pas encore sacrifié en vous ?*[1] » (Gal., vi, 14.)

Cette humilité est en somme un dédain de l'opinion du monde, et du monde lui-même plus que de l'opinion, puisque l'opinion du monde comme principe de conduite est remplacée par l'opinion de Dieu, qui se confond d'ailleurs avec la réalité des choses. Elle fut toujours une vertu monastique et religieuse. Saint Benoît, qui, nous dit-on, « aimait mieux les persécutions du monde que ses louanges[2] », eut soin de mettre son ordre en garde contre l'orgueil. « S'il y a dans le monastère des frères capables d'exercer un art, ils s'y emploient en toute humilité et révérence, si toutefois l'Abbé le leur a commandé. Que si quelqu'un tire vanité de ce qu'il sait faire, parce qu'il semble procurer quelque avantage au monastère, on le retirera de ce travail qu'il exerce, et il ne s'en mêlera plus désormais, à moins qu'il ne s'humilie et que l'Abbé ne lui commande de nouveau de s'y employer[3]. »

Cette humilité peut persister sous des apparences de gloire. Il y a des conciliations intéressantes entre la gloire du saint ou de l'homme pieux et son humilité. « Dès que les ravissements de la servante de Dieu, dit un biographe de Marie d'Agreda, furent publiés dans le monastère, parce qu'ils lui

(1) *De l'Imitation de Jésus-Christ*, trad. de l'abbé Delaunay, livre III, chap. xvi. Du mépris de tout honneur temporel.

(2) *Dialogues de saint Grégoire le Grand*, traduits par A. Cartier.

(3) *La règle du bienheureux Père saint Benoît*, traduite en français par le R. P. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes, chap. lvii. De ceux qui exercent un art dans le monastère, p. 159.

arrivoient tous les jours dans la communauté, son humilité et sa crainte lui firent souffrir un tourment continuel, l'une à cause des applaudissements, l'autre à cause des périls. Elle pleuroit tendrement et prioit le Très-Haut de lui donner beaucoup de foi, d'espérance, de charité et d'humilité et de lui ôter ces choses extérieures. Cette peine lui étoit encore tolérable pendant qu'elle croioit qu'on les tenoit secrètes dans le monastère ; mais aussitôt qu'elle reconnut qu'on les publioit au dehors, son martyre lui fut insupportable [1]. » Saint François d'Assise, qui poussa l'humilité jusqu'à se faire trainer à demi vêtu, la corde au cou, sur le lieu des exécutions, et exhorta ainsi le peuple à le mépriser, restait cependant impassible au milieu des ovations populaires sans tâcher de s'y soustraire. Quelqu'un en fut surpris, presque scandalisé, interrogea le saint. « Tous ces hommages je les envoie à Dieu, dit François, sans m'en réserver la moindre parcelle, comme une statue renvoie à l'original tout l'honneur qu'on lui rend. D'un autre côté, tout ce peuple y gagne, parce qu'il honore le Seigneur dans la plus vile de ses créatures [2]. » Et cela était bon pour saint François, mais on voit combien l'orgueil et l'humilité peuvent être voisins.

§ 5. — Les autoritaires — les ambitieux — les humbles les soumis

Après l'ambition de la richesse et de la gloire, l'ambition du pouvoir. Beaucoup de nuances encore ici, mais qui se ramènent toutes à la même tendance : imposer aux autres comme règle nos désirs, nos idées et notre volonté. On peut rechercher l'influence intellectuelle, la soumission des sentiments, la puissance politique, c'est au fond le même désir, et l'ambition ne se confond ni avec la cupidité ni avec l'amour-propre. Un véritable ambitieux peut mépriser l'argent, même la gloire, faire agir des comparses qui servent d'intermédiaires, laissent passer la

(1) *La Vie de la vénérable mère de Marie Jésus d'Agreda*, écrite en espagnol par le Révérendissime Père Joseph Ximenes Samaniego, Général de l'Ordre de Saint-François, etc., trad. franç., p. CLIX.

(2) R. P. Léopold de Chérancé, *Saint François d'Assise*.

volonté du dominateur et arrêtent la réputation qui lui vient. Les trois passions, au reste, sont bien souvent réunies : la plupart des ambitieux ne dédaignent ni l'or ni la renommée, mais elles peuvent être séparées ou d'inégale importance. Un écrivain qui se montrera plus sensible aux éloges qu'on fera de son génie qu'à l'acceptation de ses théories aura plus d'amour-propre que d'ambition intellectuelle; celui qui sera plus heureux de la diffusion de ses idées que des éloges personnels qui lui en reviennent aura plus de désir de la domination intellectuelle (ou de dévouement à ses théories), que d'amour de la gloire.

D'autres variétés sont dues à la différente ampleur du champ de l'ambition. Il y a tous les degrés, comme pour la gloire. La famille, les amis, une société locale, un département, une région, un pays, le monde entier sont des proies différentes que convoitent les ambitieux, selon la puissance de leurs aptitudes ou de leurs passions, ou selon les circonstances. Il en est qui ne peuvent rien souffrir au-dessus d'eux, d'autres se subordonneront volontiers pourvu qu'ils aient à leur tour des inférieurs à diriger.

L'ambition intellectuelle et l'ambition politique sont des formes comparables. Le despote cherche plus à imposer sa volonté, l'intellectuel à faire accepter ses idées ; mais imposer *pleinement* sa volonté, c'est convaincre; de même imposer *pleinement* ses idées c'est les faire pratiquer, c'est aussi diriger la volonté. Et le despote se contenterait volontiers de l'obéissance passive, l'intellectuel veut davantage. La tyrannie d'un philosophe convaincu serait, non la plus dure, mais la plus étendue : aucun monarque ne règlerait la vie de ses sujets, même en rêve, autant que l'a souhaité Auguste Comte. Mais cette tyrannie-là ne parait pas à redouter. Au reste, il y a des ambitieux qui se préoccupent de convaincre et de séduire, il y a aussi des intellectuels impérieux qui useraient volontiers d'une sorte de violence morale, puisque de nos jours l'autre violence est bien dépréciée, comme moyen de persuasion. On trouve aussi le type de l'ambition sentimentale qui cherche à séduire, à régner par l'insinuation et la douceur. Il faut ratta-

cher à ce type tous ceux qui cherchent, à quelque degré, à faire partager leurs haines et leurs affections, à les généraliser. Le « donjuanisme » en est par certains côtés une variété.

Une autre distinction à faire dans le type est celle qui sépare l'autoritaire de l'ambitieux proprement dit. Le premier se contentera d'exercer son influence dans le cercle naturel de ses relations, sa famille. Le second cherchera toujours à étendre son autorité. Mais si l'autoritaire peut ne pas être ambitieux, l'ambitieux ne peut pas être autoritaire.

Enfin les différentes formes de l'amour de la puissance, il faut le rappeler ici, peuvent être égoïstes, altruistes ou désintéressées.

Comme exemple d'autoritarisme et d'ambition, Napoléon s'impose. L'ambition « est le moteur premier de son âme, si intime qu'il ne la distingue plus de lui-même, et que parfois il cesse d'en avoir conscience. « Moi, disait-il à Rœderer, je n'ai pas d'ambition, puis se reprenant, et avec sa lucidité ordinaire, ou si j'en ai, elle m'est si naturelle, elle m'est tellement innée, elle est si bien attachée à mon existence qu'elle est comme le sang qui coule dans mes veines, comme l'air que je respire... Ma maîtresse c'est le pouvoir ; j'ai fait trop pour sa conquête pour me la laisser ravir, ou souffrir même qu'on me la convoite. » Aussi avide que jalouse, cette ambition qui s'indigne à la seule idée d'un rival, se sent gênée à la seule idée d'une limite ; si énorme que soit le pouvoir acquis, elle en voudrait un plus vaste ; au sortir du plus copieux festin, elle demeure inassouvie... Un diplomate qui l'a fréquenté longtemps et observé sous tous les aspects résume son caractère dans ce mot définitif : « Il se considérait comme un être isolé dans le monde, fait pour le gouverner et pour diriger tous les esprits à son gré [1]. »

Aux autoritaires, aux ambitieux, nous opposerons tout d'abord les faibles, les doux, les patients, ceux qui subissent facilement les influences et qui sont la matière sur laquelle l'ambition s'exercera, soit qu'ils aient à souffrir de la domination et qu'ils la supportent, soit qu'ils en soient les complices et s'attachent

(1) Taine. *Les origines de la France contemporaine. Le Régime moderne.* T. I, ch. III, part. III.

à leur tyran. L'autoritarisme et l'obéissance peuvent alterner et aussi être partiels. Tel homme se laisse influencer par un autre sur certains points, l'influence à son tour, ou bien exerce et subit successivement l'influence. Dans une réunion, si quelqu'un prend la direction du groupe, quoi qu'il s'agisse de faire, instinctivement les autres se conforment généralement à son attitude, et si un autre eût pris l'initiative, le premier l'eût suivi. Il en est de même dans la vie.

Nous avons aussi ceux qui, en réservant leur liberté, se font scrupule d'influencer autrui. Dans le domaine intellectuel c'est le type opposé au prosélytisme. Spinoza, auquel il faut souvent revenir pour les sentiments de cet ordre, recommandait aux enfants d'assister souvent au service divin. Il dit un jour à son hôtesse qui l'interrogeait : « Votre religion est bonne, vous n'en devez pas chercher d'autre ni douter que vous n'y fassiez votre salut, pourvu que vous meniez en même temps une vie paisible et tranquille. »

Pour l'ambition comme pour l'amour-propre il faut toutefois prendre garde à certaines apparences. L'absence d'une ambition en masque parfois une autre. Tel homme qu'on jugera modeste parce qu'il ne tiendra pas à obtenir une place en vue, ou un grade élevé dans une administration, aura le désir de faire accepter ses idées par les générations futures. Mais le sentiment qui le guide peut être plus élevé même que cette ambition.

La religion nous offre encore un type opposé à l'ambition et à l'autoritarisme indiqué par le vœu d'obéissance complète, les vœux de chasteté et d'humilité. « Par l'obéissance religieuse, dit Dom Prosper Guéranger, c'est son être tout entier qu'il (l'homme) abdique, en renonçant à sa volonté qu'il avait, il est vrai, restreinte par la pauvreté et la chasteté, mais qui dans tout le reste était demeurée libre. Cette abdication est faite dans les mains de Dieu, dont le religieux devint alors le bien propre, non plus seulement comme créature, mais comme librement offert et consacré. Un pacte existe désormais entre nous et l'âme religieuse, et comme Dieu ne lui manifeste pas visiblement ses ordres et qu'il veut au contraire nourrir en elle l'amour par la foi, l'âme cherche et trouve la volonté de Dieu dans celle de la

créature sous la dépendance de laquelle elle s'est placée [1]. » Comme tout à l'heure l'humilité pouvait conduire à l'orgueil les natures prédisposées, par la théorie de la volonté de Dieu manifestée dans l'homme, elle peut conduire à l'esprit de domination. « Ceux qui sont ainsi, dit la règle de Saint-Benoît, abandonnant aussitôt ce qui est d'eux-mêmes et renonçant à leur volonté propre, quittent ce qu'ils tenaient à la main et laissent ébauché ce qu'ils faisaient, et on les voit suivre d'un pied si prompt la voix du commandement, que dans l'empressement qu'inspire la crainte de Dieu, il n'y a pas d'intervalle entre l'ordre du supérieur et l'action du disciple, les deux choses s'accomplissent au même moment. » Bien entendu l'obéissance matérielle ne suffit pas ; si le disciple murmure, non pas même de bouche, mais dans son cœur, il encourra une peine, à moins qu'il ne se corrige et ne fasse réparation [2].

Les caractères opposés peuvent se concilier chez une même personne. Par exemple, l'aptitude à se laisser influencer peut donner la souplesse d'esprit et de sentiments nécessaire pour comprendre, comparer les opinions et les sentiments, les analyser, se les assimiler, en s'alliant avec une fermeté qui empêche l'entraînement et permet de faire avec les éléments ainsi obtenus, des croyances, des désirs supérieurs, et avec un autoritarisme qui tendra à les imposer en retour aux autres. Pour toutes les tendances nous pourrions avoir des formes équilibrées plus ou moins analogues, mais dont la plupart ne peuvent guère, par elles-mêmes, servir de carastéristique particulière.

§ 6. — Types divers

Nous n'avons pas épuisé la série des types que donne la prédominance d'une tendance ayant pour objet quelque bien social. Nous avons vu, je crois, les principales et les plus générales, cependant il y a bien dans les autres quelque chose qui ne se ramène pas complètement à celles-ci. Dans l'amour du jeu,

(1) *Notions sur la vie religieuse et monastique*, par le Révérendissime Père Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes.

(2) *La Règle de Saint-Benoît*, trad. de Dom Prosper Guéranger, chap. v.

par exemple, il y a bien en général le désir du gain, il y a aussi le désir de la supériorité, de l'habileté plus grande ; il y a, pour une part, le plaisir de la société, les sentiments qui nous poussent à désirer l'argent, le plaisir du risque (qui est un des traits du type de contraste), le plaisir de la sensation forte, parfois le plaisir de la souffrance (chez ceux qui prennent quelque plaisir à perdre). Tout cela se ramène à ce que nous connaissons déjà, et quelquefois, à l'origine, le jeu ne dépend que d'une ou de plusieurs de ces tendances ; mais une fois que l'amour du jeu s'est formé et développé, il existe pour lui-même, le jeu même devient le but de la vie ; l'ensemble des tendances qui s'y rattachent s'unissent étroitement, se constituent à part, se séparent des autres, et un nouveau type apparait. Les conditions sociales qui s'imposent à nous déterminent ainsi, d'une manière compréhensible, la formation de tendances très différentes qui peuvent finir, en certains cas, par dominer presque entièrement la personnalité, et par faire autant de sous-types qui se rattachent généralement à quelqu'une des catégories que nous avons formées. La passion pour certains exercices physiques peut avoir des origines assez compliquées et devenir un ressort essentiel de l'esprit ; le goût de la toilette, l'amour de la danse, la coquetterie sont ainsi des composés variables d'une personne à l'autre, et comportant des doses différentes de divers éléments réunis en un tout qui devient plus ou moins indépendant et dominateur.

Il faut faire aussi remarquer à ce sujet que bien des tendances sociales personnelles ou impersonnelles peuvent entrer dans certaines vocations particulières pour la musique ou la peinture, dans la constitution d'un caractère de gourmand ou d'un caractère de fumeur. On ne saurait passer en revue toutes les combinaisons possibles, mais il est important de les signaler ici, car il faut y avoir grand égard si l'on veut apprécier un caractère.

CHAPITRE IV

TENDANCES SYNTHÉTIQUES

LES HEUREUX — LES JOUISSEURS — LES PESSIMISTES — LES ASCÈTES

I

Si nous supposons réunies et coordonnées les diverses tendances à base psychologique et sociale que nous venons d'étudier, nous obtiendrons deux types généraux qui se rattachent assez étroitement l'un à l'autre, comme en coordonnant les tendances opposées, nous obtiendrons les types négatifs correspondants ; les deux types sont constitués d'un côté par le désir général de la supériorité, de l'autre par l'amour général des jouissances psychiques et sociales, les types opposés étant naturellement le renoncement, le pessimisme et l'ascétisme.

L'amour de la supériorité parait être la dominante de certains caractères. Il se traduit souvent, lorsqu'il est contrarié, par l'aigreur, l'envie et la jalousie qui caractérisent aussi l'activité analogue des tendances particulières qui se rattachent au même groupe. Sans doute l'amour-propre a son rôle dans ce sentiment, cependant c'est bien souvent la supériorité elle-même qui est recherchée, non l'approbation, et au lieu que en d'autres cas la supériorité sera recherchée comme procurant la gloire, ici, au contraire, la réputation serait désirée comme attestant la supériorité et comme en étant une forme. Le désir de la supériorité se marque naturellement par l'éloignement pour toutes les occasions où notre infériorité se révélerait : on peut rester absolument étranger à un art, à un jeu, à une science, à moins que les opinions du milieu n'en fassent un devoir, et cela même

créera une distinction; mais s'en occuper sans y exceller serait mauvais. Il se marque encore par la tendance banale à exagérer l'importance de ce que l'on fait bien soi-même.

A l'amour de la supériorité se rattache étroitement la forme ambitieuse, le désir qui pousse l'homme à vouloir toujours augmenter cette supériorité et en étendre le domaine. Alibert a raconté l'histoire d'un monomane qu'une ambition générale effrénée conduisit à Bicêtre. Son observation n'a pas toute la précision et toute la rigueur qu'on souhaiterait, elle contient cependant des traits intéressants. Anselme est tourmenté par l'ambition dès sa jeunesse, il se dessèche d'envie toutes les fois qu'un de ses camarades remporte un avantage sur lui; l'histoire des grands hommes de Plutarque le trouble et le remplit d'impatience, il ne dort plus dès qu'il entend parler des exploits d'un général ou des succès d'un savant; le désir de surpasser ses concurrents l'exalte jusqu'à la fureur; cependant, pendant les deux tiers de sa vie il se montre « l'homme le plus laborieux et le plus méritant », mais il n'est jamais heureux. Dans le monde, dans les diverses carrières qu'il embrasse, il se fatigue sans cesse pour dépasser les autres. Son ambition satisfaite ne lui cause aucune joie, elle est immédiatement remplacée par une ambition supérieure; il est mécontent, change d'état, et ne s'en trouve pas mieux. Sa passion se satisfait par des songes où il se voit roi, empereur, la couronne au front, assis sur un trône et toujours inassouvi. Découragé, il quitte le monde, s'adonne à la philosophie et croit avoir bientôt pénétré tous les mystères. Sans cesse il parle de ses succès, des obstacles qu'il a rencontrés, de son mérite, des injustices qu'il a subies, enfin il travaille à un code général de législation et l'envoie à tous les souverains sans aucun succès; il est désespéré et meurt subitement d'une attaque d'apoplexie.

Inversement on observe l'ennui de primer, le besoin d'avoir des égaux, la fatigue de l'élévation et de l'isolement conduisant à l'ennui, au dégoût de la supériorité, ou même de la vie. Alfred de Vigny a exprimé avec grandeur, dans son *Moïse*, l'oppression, la lourdeur de la puissance, la réaction des désirs humains. En général on n'a pas l'occasion ou le temps de se

blaser sur les joies de la supériorité ; nous voyons cependant apparaître çà et là quelque trace de l'ennui qui leur succède chez un roi qui abdique, ou chez celui qui va simplement se distraire incognito.

Mais on peut avoir le sens ou le désir de l'égalité sans avoir passé par la supériorité, et même simplement parce qu'on ne peut pas l'atteindre et qu'on n'aime pas celle des autres. J'ai entendu un jour un homme disant : « Moi, j'ai un caractère que personne il est au-dessous de moi, mais que personne non plus il est au-dessus. » La pensée était excessive, et sans doute aussi se vantait-il, mais le besoin d'égalité peut être très développé, et, en effet, l'égalité dans les relations est la condition d'un grand nombre de plaisirs sociaux, du développement de certaines affections, mais l'égalité générale n'y est pas essentielle. — L'amour de la médiocrité peut se rattacher au précédent comme opposé à l'amour de la supériorité. La médiocrité de la fortune a été souvent louée, de même la médiocrité de la position sociale ; la médiocrité de l'intelligence a ses partisans, parfois inconscients, de même la médiocrité des sentiments, et certes ces deux médiocrités ne sont pas nuisibles au succès que compromettait la première.

Enfin, le type de l'abaissement volontaire. Il est à remarquer seulement que ce type implique généralement une ambition particulière et l'une des plus hautes, celle de la perfection religieuse ou morale. Sous cette réserve et en ne considérant que les biens de ce monde, il faut mentionner le type de l'humilité chrétienne qui dans son ensemble s'oppose au type général de l'ambitieux, comme par certains côtés il s'opposait aux diverses formes de ce type. Nous trouvons dans la *Règle de Saint-Benoît* l'envahissement progressif de l'être par l'humilité et l'abandon de tout désir de primer. Le premier degré de l'humilité c'est la crainte de Dieu et la pensée toujours présente du Créateur, le second de ne pas aimer sa volonté propre, le troisième de se soumettre en toute obéissance au supérieur pour l'amour de Dieu, le quatrième de garder le silence en obéis-
ilieu même des contrariétés et des injures, le cinquième
r à son abbé ses mauvaises pensées et ses fautes, le

sixième d'être content dans tout abaissement et extrémité, et de se considérer, en tout ce qui est enjoint, comme mauvais et indigne, le septième à se croire, dans le plus intime sentiment de son cœur, le dernier et le plus vil de tous, le douzième, enfin, « est qu'un moine ne possède pas seulement l'humilité dans son cœur, mais qu'il la montre même par son maintien aux yeux de ceux qui le voient, c'est-à-dire au travail, dans l'oratoire, dans le monastère, au jardin, en voyage, aux champs et partout où il se trouve, soit assis, soit en marche, soit debout, tenant toujours la tête inclinée, les yeux baissés vers la terre, se sentant à toute heure chargé de ses péchés, comme au moment de comparaître au redoutable jugement de Dieu, et répétant continuellement dans son cœur ce que disait le publicain de l'Évangile, les yeux fixés à terre : « Seigneur, je ne suis pas digne, moi pécheur, de lever mes yeux vers le ciel. » Et encore, avec le Prophète : « Je me suis incliné et humilié constamment[1]. »

II

Une des formes de l'évolution et de la complication des tendances est le passage, pour un désir donné, du rang de moyen à celui de fin. Peut-être l'amour de la supériorité a-t-il été d'abord un moyen de satisfaire les autres tendances, elle est devenue ensuite une tendance à satisfaire comme les autres. Mais ce qui est plus général que le désir de primer et l'a produit sans doute, c'est le désir de vivre et de jouir, « la tendance de l'être à persévérer dans l'être », à y persévérer aisément, sans peine. L'amour de l'être, l'amour du bien-être, cela revient un peu au même, le dernier n'est qu'une forme de l'autre, l'amour de l'être veut la satisfaction des tendances sans lesquelles nous ne serions plus, l'amour du bien-être en veut contenter quelques autres, ou mieux contenter les premières.

Notre organisme physique et moral est à peu près un système de systèmes toujours actifs. Tant que cette activité se fait aisément, tant que la systématisatiou persiste ou s'accroît, nous

(1) *La Règle de Saint Benoît*, trad. de Dom Prosper Guéranger, ch. VII.

sommes heureux ou plongés dans cette inconscience qui exprime peut-être l'état supérieur de notre machine psychique; dès que le fonctionnement est entravé, la douleur survient, la vie s'amoindrit et peut cesser. L'amour du bien, l'aversion du mal sont la base et la condition de la vie, ils ne font qu'exprimer son existence. Toute la finalité qui est notre vie même, notre vie physiologique et mentale, est exprimée dans ce fait, elle est ce fait[1].

Cette finalité peut être ordonnée par telle ou telle tendance dominante, et nous avons alors les divers types déjà vus, mais elle peut aussi prendre pour centre l'individu entier, la vie sous toutes ses formes et le plaisir en général. Nous avons ainsi divers caractères, dont le fond est sensiblement le même : le type de l'homme joyeux de vivre, amoureux du bien-être, sensuel, intellectuel, artiste dans la mesure de ses facultés, heureux de mettre en activité les forces qui sommeillent en lui et dont il sent vaguement la poussée. C'est le type optimiste, qui peut aller jusqu'au type jouisseur (en prenant le mot en un sens très général) ; c'est à peu près ce qu'on appelait autrefois le sanguin. On le trouve chez l'homme jeune et robuste, ayant de la force de reste, il s'accompagne souvent d'expansion et d'exubérance ; essentiellement il représente la vie même, physique, intellectuelle, morale et sociale, et l'amour non seulement du prolongement, mais de l'exercice complet de la vie.

En regard de ce type et comme type opposé, les pessimistes et les ascètes. La vie ne donne pas ce qu'on lui demande. La satiété nous écœure. Les malheurs et la mort nous menacent et nous frappent, le contraste s'impose à nous du désir et de sa satisfaction, et nous sentons le besoin de nous attacher à ce qui nous trompera le moins. De là le dédain des plaisirs que l'âge émousse ou fait disparaître, des bonheurs troublés, coupés d'angoisses ou suivis de remords, le mépris des passions dont

(1) L'amour du mal ou d'autres perversions analogues, l'« horreur de l'idéal », ne sont possibles que si le mal peut précisément satisfaire une tendance, s'il est un bien par rapport à elle, s'il peut à sa manière systématiser notre esprit, ou si l' « idéal » nuit à notre harmonie en choquant nos théories ou nos goûts : en ce cas, si on le remplace, par exemple, par « la soif du néant », le néant devient un idéal.

la satisfaction reste incertaine, éphémère ou trompeuse, de la gloire et de la puissance qui laissent dans l'âme tant de désirs inassouvis. Et, par une généralisation assez naturelle, le renoncement aux plaisirs du monde, et, par réaction, la glorification de la souffrance, l'idée de la vanité de notre existence, le refuge dans l'amour de Dieu, ou pour ceux qui seraient déçus par Dieu lui-même, le pessimisme non plus relatif comme celui du croyant, mais absolu, la négation de la vie, l'aspiration vers le néant.

Cette tendance n'est pas toujours inconciliable avec la précédente, il suffit que l'une et l'autre soient partielles, et le dégoût de certains plaisirs n'est pas rare chez l'homme. Mais il ne crée guère le type général que nous recherchons ici. S'il se généralise, au contraire, il donne les deux types importants de l'ascétisme et du pessimisme. « C'est un grand honneur, dit, en s'adressant à Dieu, l'auteur de l'*Imitation*, c'est une grande gloire de pouvoir vous servir, et, pour vous plaire, de mépriser tout le reste[1]. » La vie des saints nous montre bien ce que peut être ce type, ou ce qu'on se figurait qu'il devait être. Les stylites, les martyrs offrent de bons exemples de renoncement. Tout ce qu'on sait des premières années de saint Dominique, c'est, paraît-il, que « dès qu'il put remuer ses membres de lui-même, il sautait en secret de son berceau et se couchait par terre[2] ». Plusieurs fois nous pouvons assister à la formation du type du renoncement. Je pourrais rappeler ici la lettre déjà citée du Rev. Newton où l'on voit l'amour de Dieu rejeter peu à peu au second plan les autres affections. Sainte Thérèse nous offre un exemple analogue avec un mépris du monde plus accentué. « Il me paraissoit, il y a peu d'années, dit la sainte, que non seulement j'étais détachée de mes parents, mais qu'ils m'étaient à charge ; et il estoit vrai que i'avois peine à souffrir leur conversation. Ainsi une occasion importante m'ayant obligée d'aller chez ma sœur, quoy que ie l'eusse aimée auparavant et qu'elle fust meilleure que moi, ie demeu-

(1) *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduct. de l'abbé Delaunay, liv. III, chap. x, p. 55.

(2) Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, p. 156.

rois seule le plus que ie pouvois, parce que les différences de nos conditions, elle estant mariée et moy religieuse, ne pouvoient nous fournir une matière agréable d'entretien. Ie sentis néanmoins que ses peines me touchoient davantage que n'auroient fait celles d'une autre personne qui ne m'auroit pas esté si proche, et connus par là que ie n'estois point si détachée que ie le croyois, mais que i'avois encore besoin de fuir les occasions afin d'augmenter cette vertu d'un véritable détachement dont nostre Seigneur avait commencé de me favoriser, et i'ay toujours depuis, par son assistance, tâché de la pratiquer[1]. »

Ainsi la tendance au renoncement se fortifie et s'étend. Les plaisirs même innocents sont proscrits parce qu'ils peuvent conduire à des plaisirs coupables. « Voilà justement la raison pour laquelle, dans l'Ancien Testament, les Nazaréens s'abstenoient non seulement de tout ce qui peut enivrer, mais encore de manger du raisin et même du verjus : ce n'est pas qu'ils crussent que ni l'un ni l'autre les pût enivrer, mais ils appréhendoient le danger qu'il y avoit, qu'en mangeant du verjus, il ne leur prît envie de manger du raisin, et qu'en mangeant du raisin ils ne fussent tentés de boire du vin. Ie ne dis donc pas que nous ne puissions iamais dans aucune occasion user de choses dangeureuses ; mais ie dis que nous ne pouvons iamais y avoir le cœur porté, sans intéresser la dévotion[2]. » Comme toutes les tendances, la tendance au renoncement se satisfait avec un plaisir qui peut être senti malgré les douleurs qu'elle occasionne en réprimant les désirs et auquel ces douleurs mêmes peuvent continuer. C'est une des formes de l'amour de la douleur. Nous avons encore sur ce point le témoignage de sainte Thérèse : « Plus ie me voyois perdre de consolations pour l'amour de Dieu, plus mon contentement augmentoit, et ie ne pouvois comprendre comment il étoit possible que ie

(1) *Œuvres de sainte Thérèse*, traduction de Arnaud d'Andilly. La vie de sainte Thérèse, p. 197.

(2) *L'Introduction à la vie dévote de saint François de Sales*, nouvelle édition, par le R. P. J. B. de la Compagnie de Jésus. 1re partie, chap. XXIII, p. 83, 85.

ressentisse ainsi en même temps deux mouvements aussi contraires que la ioye et la douleur, et que l'une fust le subiet de l'autre[1]. »

Mais l'amour de Dieu n'est pas à la portée de tous. Le dégoût du monde, à son défaut, peut revêtir différentes formes. Il y a le pessimiste sans théorie, qui a plutôt des impressions qu'un système, épuisé, fatigué, malade, blasé, ennuyé, immoral d'ailleurs et ne se privant pas des actes qui provoqueraient chez d'autres les plaisirs qu'il ne peut goûter. Il tourne facilement au dilettantisme psychologique ou bien à l'amour du mal où peut le mener le besoin d'excitations nouvelles; il se crée des goûts artificiels qui lui stimulent un temps l'esprit, et peut donner un peu plus d'intérêt à la vie : ce n'est guère qu'un raté de la jouissance.

Le pessimisme peut conduire au suicide, mais cet acte marque parfois bien plus de regret que de dédain des plaisirs qu'on ne peut avoir; il peut être une négation de la vie particulière de l'individu, de la vie humaine, de la vie en général. Dans ces deux derniers cas seulement il nous intéresse ici. Il est à remarquer que les théoriciens du pessimisme l'ont peu recommandé. Au reste Schopenhauer ne fut nullement un ascète, et c'est bien, je crois, Hartmann qui disait que si le bonheur était quelque part sur la terre on trouvait chéz les pessimistes ce qu'il pouvait en rester.

Cela n'empêche pas le pessimisme philosophique de pouvoir créer un type moral; ce type est virtuellement possible, et il s'est réalisé, mais sans doute assez rarement. Il y a quelques années, Philip Mainlander se tuait à trente-cinq ans : « Il a librement quitté le monde, dans la pleine paix de l'esprit et du cœur, et il a voulu fortifier sa doctrine par l'exemple de ce renoncement à la vie[2]. »

Le bouddhisme a offert à des millions d'hommes une religion fondée sur le pessimisme absolu, bien qu'il ait dû être compris de bien des façons différentes par ses adeptes, et qu'on n'ait

(1) *Œuvres de sainte Thérèse*, t. I, p. 226.

(2) Arréat. *La Philosophie de la rédemption, d'après un pessimiste*. Revue philosophique, XIX, p. 629.

pas fini de discuter sur le sens du nirvana; c'est un problème qui offre peut-être plusieurs solutions satisfaisantes. Ici l'ascétisme n'est pas, comme dans le christianisme, un moyen d'arriver à la vie meilleure, il semble avoir été plutôt un moyen d'arriver à l'anéantissement de la vie : la fin se confond ici avec le moyen. Aussi le suicide a-t-il été approuvé comme moyen de se débarrasser d'une vie de douleur et de péché. Une distinction analogue sépare aussi le bouddhisme du brahmanisme. Çakya Mouni à l'origine ne se distingue pas des solitaires de race brahmanique, il se livre comme tous les ascètes aux mortifications et à l'abstinence, mais il arrive à des théories générales différentes. « Ce qu'il veut atteindre, c'est la délivrance ou l'affranchissement de l'Esprit, ainsi que tout le monde le voulait dans l'Inde. Mais il n'affranchit pas l'Esprit, comme faisaient les Samkhyas, en le détachant pour jamais de la nature, ni comme faisaient les Brahmanes en le replongeant au sein du Brahma éternel et absolu ; il anéantit les conditions de son existence relative en le précipitant dans le vide, c'est-à-dire, selon toute apparence, en l'anéantissant[1]. » Saint Benoît nous montre le moine ayant monté tous ses degrés d'humilité, observant désormais la règle « sans aucune peine, comme naturellement et par une habitude contractée, non plus par frayeur de l'enfer, mais par amour pour le Christ, par l'heureux usage et l'attrait propre des vertus que le Seigneur daignera faire paraître dans son serviteur purifié de ses vices et de ses péchés[2] ». Et le bonheur éternel devait suivre la paix de la vie terrestre. Le Lalita Vistara nous montre au contraire Çakya Mouni, bouddhisatwa, qui passe par les divers degrés de la contemplation et trouve les causes du mal et les moyens de la délivrance et conclut : « De l'anéantissement de la naissance résulte l'anéantissement de la décrépitude, de la mort, des peines, des lamentations, du chagrin et du désespoir[3]. C'est ainsi qu'a lieu l'anéantisement de ce monde qui n'est qu'une grande masse de douleurs. » Rien au delà. Le type du renoncement est le plus pur et atteint sa perfection.

(1) Burnouf, *Introduction à l'étude du Bouddhisme indien*, p. 465.
(2) *La Règle de Saint-Benoît*, trad. de Dom Prosper Guéranger, ch. VII.
(3) Burnouf, *Introduction à l'étude du Bouddhisme indien*, p. 465.

Mais ce renoncement au monde n'est pas un renoncement absolu. Au contraire, il implique la persistance et même la prédominance en nous de certains désirs d'ordre supérieur. Comme l'ascétisme chrétien se fonde sur la croyance en Dieu, sur les croyances qui en dérivent, le bouddhisme suppose au moins que nous ne sommes pas indifférents au bien et au mal, et que cela n'est pas vanité. Son immense charité qui enveloppe tous les êtres, ne trompe pas. Il n'admet peut-être pas qu'on puisse espérer une vie meilleure, mais il admet qu'on doive sinon créer le bien, au moins supprimer le mal. Le bouddhiste est ambitieux aussi. Son renoncement est peut-être le plus grand possible, mais la vie est incompatible avec un renoncement absolu et la mort volontaire même témoigne soit de regrets très vifs, soit d'ardentes aspirations. Vivre c'est désirer ; mourir, c'est désirer encore. La jouissance vient d'un désir et notre renoncement vient aussi d'un désir. Nous ne tuons le désir que par un désir opposé. La démence avancée et progressive est peut-être ici-bas la plus parfaite image du renoncement réel.

LIVRE III

LES TYPES DÉTERMINÉS PAR LES TENDANCES SUPRA-SOCIALES

Au-dessus des passions individuelles et des passions sociales. il y a d'autres tendances supérieures, plus abstraites, plus générales, et qui peuvent aussi déterminer des types. L'ambition, l'amour de la gloire, la cupidité peuvent être considérés comme des formes spéciales d'un désir général de supériorité, qui peut aussi exister à part. De même toutes nos tendances, tous nos désirs peuvent être considérés comme l'expression d'un besoin général d'harmonie, besoin qui peut aussi devenir, sous forme abstraite, la passion dominante de l'esprit. Toute satisfaction d'un désir individuel ou social est une coordination, une harmonie ; l'harmonie elle-même à son tour peut devenir le but, conscient ou inconscient, de nos efforts, et nous avons ainsi une série de caractères où ce qui domine n'est plus la considération des satisfactions égoïstes, ni même des individus ou des groupes, mais la coordination même, la réalisation d'une idée d'harmonie, et qui vont depuis l'amour de la règle, l'amour de l'ordre, jusqu'au mysticisme, jusqu'aux passions philosophiques et morales, jusqu'à l'amour du vrai et du bien. La pitié, l'amour, la joie et la douleur sont ainsi subordonnés à la réalisation d'une forme abstraite.

Deux distinctions essentielles nous frappent quand nous examinons ces tendances supérieures, elles diffèrent quant à leur forme et aussi quant à l'étendue de leur objet. Quant à leur forme : elles seront chez les uns purement abstraites, chez d'autres l'abstraction qui fait l'objet de la tendance s'incarnera

dans un homme, un groupe ou un dieu ; quant à leur objet : il peut se borner à quelques règles appliquées dans une société peu importante, il peut s'étendre à l'univers entier.

Les degrés inférieurs de ce type qui nous donne les caractères les plus hauts n'ont rien de très élevé. Il y a une préoccupation des règles qui est un pur formalisme, parfois une manie véritable. Le souci exagéré de l'étiquette, la préoccupation constante de ne manquer à aucun des rites en honneur dans tel ou tel milieu forment des caractères mesquins et sans la moindre grandeur, mais ils nous intéressent parce qu'ils nous présentent une tendance abstraite, tout à fait différente des sentiments égoïstes ou altruistes, dans le cas, assez fréquent, où l'on ne craint ni de se gêner, ni de gêner les autres pour la réalisation de ces devoirs puérils ou ridicules à qui leur caractère obligatoire donne seul quelque intérêt.

L'idée du devoir s'élargit de plus en plus, elle peut embrasser des éléments de plus en plus considérables, c'est-à-dire coordonner plus d'actes, plus de tendances et de tendances plus importantes, se rapportant à des objets beaucoup plus étendus. Entre l'imbécile qui met la perfection morale dans l'observation de quelques règles arbitraires, et l'homme qui voudrait faire entrer dans ses règles de conduite des considérations aussi nombreuses que possible et relatives à l'univers entier, tous les degrés existent.

Les formes de la société produisent des types particuliers. L'amour de l'ordre, l'amour du progrès, l'amour du bien ou de la règle se manifestent par des passions politiques et sociales où les considérations concrètes, l'amour du bien-être, même la sympathie et la pitié, n'ont plus qu'une importance secondaire, une fois au moins que la tendance est développée, car elles peuvent contribuer à la former. On voit ainsi les désirs politiques survivre aux causes qui les ont fait naître. Un homme a confiance dans un régime, il compte sur lui pour faire prospérer les affaires ou pour faire régner l'ordre, ou pour réaliser la justice ; ce régime arrive et s'affermit, les affaires ne vont pas mieux, l'ordre n'est pas plus grand, la justice sociale ne s'accroît pas sensiblement, les opinions de son partisan ne se

modifient pas. Il a beau voir les défauts du système, les ressorts à remplacer, les directions à modifier, si même il peut voir les supériorités d'une autre organisation, il ne désirera pas changer. C'est ainsi qu'on entend trop souvent la fidélité aux principes.

Alors même que la passion politique reste mêlée à d'autres sentiments, elle n'en a pas moins son existence propre, sinon indépendante. Chez les initiateurs, chez les révolutionnaires, chez les meneurs de peuple, il est quelquefois difficile de démêler les éléments de la tendance et de préciser leur importance propre : Danton, Robespierre, Napoléon, Barbès, Proudhon, Saint-Simon, Fourier, Gambetta, qui pourraient servir de types, prêteraient plus ou moins à la discussion. Ils doivent en tout cas nous montrer combien la passion désintéressée, politique ou sociale (philosophique aussi quelquefois), l'emporte pour certains hommes sur les considérations personnelles et sur les intérêts des groupes sociaux. « S'il faut, écrit Proudhon, que la France soit vaincue et humiliée pour que la liberté soit sauvée, hésiterez-vous? — Pour moi, je ne connais pas ces scrupules. Comme je suis prêt à sacrifier le prêtre et tous les organes de l'oppression moderne, je sacrifierais la France elle-même si l'exigeaient la civilisation et la libre pensée[1]. »

Parfois le type est assez pur. Je pourrais citer un homme qui, sans intérêt personnel, puisqu'il n'ambitionne et n'a demandé ni accepté place ni mandat et que ses ressources suffisent à ses besoins, sans désir de la gloire, puisqu'il a toujours évité de paraître et qu'il a plutôt mis les autres en avant, peut-être avec quelque goût de l'influence personnelle, sans grande sentimentalité et sans être poussé par un enthousiasme appréciable, a employé la plus grande partie de ses loisirs à l'étude des questions économiques et a joué un rôle très actif et très considérable dans un mouvement social important, surtout par amour abstrait pour les idées, le progrès, l'amélioration générale de la société.

Dans la seconde forme du type nous avons l'association de la

(1) *Correspondance de Proudhon*, VI, 155.

tendance abstraite et d'une tendance concrète. Des gens ont besoin, pour s'attacher réellement à une idée, à un devoir, à une forme sociale, d'avoir quelqu'un qui la représente. Ce besoin les pousse à chérir, à acclamer un homme qu'ils ne connaissent pas, mais qui incarne la république, la monarchie, la patrie, une idée qui leur est chère. Ce n'est nullement la personnalité particulière qui les intéresse, ils voient surtout en elle un symbole, transitoire comme individu, mais essentiel comme symbole, et ne comprendraient pas plus l'individu sans l'idée que l'idée sans l'individu. Ce sentiment se rattache par de nombreuses transitions à l'affection, à l'enthousiasme pour un grand homme conduisant à accepter et à aimer ses idées ; les élémentssont les mêmes dans les deux cas, mais leur importance relative varie et la prépondérance se déplace. Cette prépondérance peut aussi bien être plus ou moins marquée et devenir nulle ou à peu près. Les passions abstraites ont souvent plus de vivacité sous cette forme, et toujours moins de pureté. Les femmes, les enfants, les imaginatifs, les sensitifs la présentent plus fréquemment.

Dieu étant conçu comme un principe universel et comme la perfection absolue, le sentiment religieux rentre dans les tendances générales, supra-sociales ; il caractérise la forme concrète de l'amour du bien, de l'harmonie du monde, et cette forme varie encore avec les diverses façons de concevoir et d'aimer la divinité. La tendance à concrétiser peut se manifester aussi par l'association au sentiment religieux de tendances humaines : l'enthousiasme ou l'affection pour ceux qui, sur la terre, représentent le Tout-Puissant. La vénération, le respect, l'obéissance envers un prêtre, un prédicateur, l'amour même peuvent avoir ainsi une portée générale assez marquée. Mais le sentiment perd parfois en pureté ce qu'il gagne en intensité ou en précision.

Les mystiques adressent leur amour à Dieu, et nous trouvons chez eux, chez les grands au moins, le besoin de l'idéalité et aussi le désir de s'adresser à une personne; une loi abstraite ne leur suffirait pas. Chez presque tous les croyants il reste beaucoup d'amour terrestre dans l'adoration parfois, chez les

mystiques, des traces de sensualité. La conversion de l'être n'est pas complète, et çà et là des éléments se mêlent, quelque peu purifiés par la direction générale du sentiment, l'amour de Dieu, qui conviendraient mieux encore à des passions plus humaines.

Sainte Thérèse est le type le plus connu de l'ardeur mystique. « L'ineffable beauté de Iésus-Christ, dit-elle, m'a fait une telle impression qu'elle m'est toujours présente, et il n'y a pas lieu de s'en étonner puisque suffisant pour cela de l'avoir veu une seule fois, que ne doit point opérer dans mon âme le bonheur d'avoir tant de fois été honorée d'une si extrême faveur[1]. » L'amour, l'extase, le désir de perfection, la tendance à matérialiser, à se représenter la divinité sous une forme concrète, sont les éléments essentiels du mysticisme ; on les aperçoit tous clairement, dans ce passage — et dans d'autres : « Je dis donc que la Divinité est comme un diamant d'une beauté incomparable et beaucoup plus grand que n'est le monde, ou comme un miroir tel que i'ay représenté l'âme qui me paraissoit dans une autre vision, excepté que la matière en est plus précieuse et plus transparente que l'on ne se peut imaginer et que toutes nos actions se voient clairement dans ce miroir parce que surpassant en grandeur comme ie l'ay dit, tout ce qui est dans le monde, nul obiet ne lui sçauroit estre caché.

« Ie ne pus sans un grand étonnement voir en cet instant tant de choses représentées dans ce diamant admirable et ne sçaurois me souvenir sans une extrême douleur des horribles taches que mes péchés imprimoient dans cette glace si pure et si claire. La confusion que i'en eus me mist en tel état que ie ne sçavois que devenir, et ie ne comprends pas comment ie la pouvois supporter[2]. »

Chez Marie d'Agreda la passion divine se développe dès l'enfance et se fortifie. En elle les désirs de trouver et de servir Dieu « augmentèrent si fort, que ne pouvant plus les contenir dans son cœur, elle s'adressa à son confesseur et lui dit qu'elle souhaitoit ardemment de servir Dieu et qu'elle le prioit de lui enseigner comment elle le devoit faire. C'était un homme fort

(1) *Les Œuvres de sainte Thérèse*, traduction de Arnaud d'Andilly, I, 141.
(2) *Id.*, 269.

spirituel, et voiant la ferveur et la docilité de la Fille, il s'appliqua à l'instruire dans le chemin de la perfection, lui enseignant comment elle devoit faire oraison et s'employer en d'autres saints exercices. La fervente et obéissante disciple mit aussitôt en exécution les œuvres que son directeur lui avoit données, et comme si Dieu eût attendu l'instruction de l'homme, il se laissa incontinent rencontrer de cette âme amoureuse. Il la mit dans un grand recueillement, et lui communiqua l'oraison de quiétude, dans laquelle son esprit commença de sentir intérieurement, avec une très douce tranquillité, la présence du Seigneur. Par cette faveur les ardeurs et les lumières intérieures firent un grand progrès dans cette âme. Dans son recueillement le Seigneur l'éclairoit par sa doctrine ; dans la contemplation elle jouissoit de ses douceurs ; dans les prières elle étoit exaucée ; son cœur étoit enflammé de charité ; son esprit suivoit sans répugnance les voies de la vertu, et la partie supérieure maîtrisoit la partie inférieure. Enfin le Seigneur l'éleva alors à un tel état, que la même *Servante* de Dieu le lui représentant en actions de grâces, lui disoit : Ie vivois sans me vivre, parce que vous viviez, Seigneur, en moi, et ie recevois tant de faveurs singulières de votre main libérale que ie ne sçaurois les exprimer. Elle demeura quelques années dans cet état avec un progrès considérable[1]. »

Toujours le même mélange d'amour ardent et de désir de perfection : « Comme le cœur humain, lorsqu'il n'obtient pas ce qu'il aime avec ardeur, augmente le désir de l'acquérir par de nouveaux moiens ; de même quand l'âme est pénétrée d'une fervente charité elle trouve toujours par elle de nouvelles choses à désirer et à pratiquer, ce qui lui paroît encore peu, pour le grand zèle qu'elle a de plaire à son Bien-aimé : de sorte qu'elle cherche de passer de la volonté qui est bonne à la parfaite, et de celle-ci à celle qui est la plus agréable au Seigneur, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la très parfaite et intime union et transformation en Dieu[2]. »

(1) *La vie de la vénérable Marie de Jésus d'Agreda*, par le révérendissime Père Joseph Ximenes Samaniego, CXX-CXXI.

(2) La Cité mystique de Dieu, miracle de sa toute puissance, abîme de

L'écueil de ce sentiment est évidemment l'intrusion possible d'éléments toujours vivaces chez l'homme et qui viennent l'altérer et le dénaturer. Chez les âmes moyennes ou inférieures le mysticisme sera toujours dangereux et aisément suspect. Marie d'Agreda elle-même laisse voir des traces de sensualité, mais elle les attribue au démon, les dompte. Elle eut quelquefois des visions imaginaires, et quelquefois de corporelles. « Elle étoit en celles-ci sur ses gardes, faisant réflexion sur les dangers qu'il y a parce qu'elles se passent dans un lieu où le démon peut arriver et tâcher d'y remuer son mauvais grain pour suffoquer la bonne semence du Seigneur, et où la nature et les passions veulent s'insinuer, et le Démon s'en prévalant, il arrive bien souvent que par là l'esprit se change en chair. Or, pour éviter ces dangers, aussitôt qu'elle sentoit que les visions et les locutions venoient par l'imagination ou par les sens (et qu'elle apercevoit leurs effets), elle suspendoit le crédit et le culte intérieur et extérieur et se mettoit dans l'indifférence... Elle ne donnait pas lieu au démon d'agir, et ne faisoit nulle attention à ses suggestions. Elle ne permettoit point que la partie animale et sensitive jouît des doux effets des miséricordes du Seigneur : mais elle tâchoit de la laisser déserte... Dans ces conditions elle ne se servoit de ces sortes de locutions et de visions, sans s'arrêter à leurs circonstances, que comme d'éguillon et de motif pour aler à Dieu, pour vivifier et fortifier la nature, afin qu'elle opérât ce qui étoit le plus parfait et qu'elle mourût à tout ce que les passions ont de terrestre[1]. » On a beaucoup insisté sur le caractère sensuel des extases mystiques. Il ne faut pas exagérer pourtant. Sans doute les forces que l'âme emploie dans l'amour divin, elle aurait pu les employer à l'amour terrestre, sans doute aussi quelques-uns des éléments de l'esprit sont détournés ainsi de leur fonction naturelle et gardent encore malgré tout l'apparence de leur nature primi-

la grâce, histoire divine et la vie de la très Sainte Vierge Marie... manifestée par la même très Sainte Vierge à la sœur Marie de Jesus, abbesse du monastère de l'Immaculée-Conception de la ville d'Agreda,... traduite de l'espagnol par le R. P. Thomas Croset, Recolet, 1714, tome II, p. 260-261. *Instruction que la Reine du ciel me donna.*

(1) *Vie de Marie d'Agreda*, CLIX.

tive, mais précisément, ce qui nous importe ici, c'est que ces éléments sont détournés de leur fonction, c'est qu'ils sont mis au service d'une passion abstraite à laquelle, il est vrai, ils doivent un caractère particulier, mais en se subordonnant à elle. Sans doute aussi ils peuvent garder leur tendance primitive et alors changer l'orientation générale de l'esprit, pervertir la tendance abstraite, devenir d'autant plus forts qu'ils auront été associés à plus d'éléments ; mais il ne faut pas trop généraliser ces erreurs de quelques-uns, et le type mystique peut garder une pureté remarquable.

Les passions abstraites de même genre qui ne s'appuient pas ainsi sur la personnification de leur objet et ne se fortifient pas des sentiments particuliers qui en dérivent, ne paraissent pas atteindre jamais l'intensité et la fougue des passions mystiques. Mais elles sont plus pures, plus exemptes d'alliages suspects ou dangereux, qui en tout cas altèrent quelque peu le sentiment principal. Elles sont rares, mais elles peuvent devenir assez fortes pour résister à tous les assauts, assez prépondérantes pour que la vie entière s'y conforme. Nous avons alors le type des saints laïques ou athées ; l'amour de la perfection, l'amour du vrai, du beau et du bien, de tout ce qui constitue pour les croyants les attributs intellectuels et moraux de Dieu, subsiste, mais sans leur attribution à une personne et avec leur forme abstraite.

Quelques-uns de ceux-là pourraient dire de leur amour pour le vrai, le bien ou le beau, ce que Napoléon disait de son ambition. Leur amour du bien, par exemple, ne s'organise pas en tendance séparée, ne se sépare pas des désirs et des sentiments, il est la forme générale de leur moi, leur moi agissant, l'orientation naturelle de leur esprit. Il ne s'oppose à rien, et par là même il ne se pose pas dans la conscience. C'est un type d'équilibré où l'harmonie des tendances atteint sa plus grande élévation, non pas seulement en ce qui regarde l'organisation même de l'esprit, mais à cause de leur adaptation à un monde harmonieux lui-même. L'homme de bien ainsi compris n'est pas plus obligé de penser le bien et d'en avoir sa théorie que le poète d'avoir des idées théoriques sur la poésie.

Mais souvent les heurts de la vie ont forcé la réflexion et produit la division des tendances. L'expérience, l'observation, la réflexion font naître au moins l'idée du mal et la maintiennent, obligent à lutter contre elle. Alors l'idée que l'intelligence abstrait de certains actes ou de certains sentiments devient elle-même le centre d'une tendance. L'homme bien portant qui ne verrait jamais de malades ne saurait peut être pas s'il tient à la santé, le convalescent en sait les joies. Mais peu de choses sont plus choquées en nous, par notre faute ou celle des autres, que nos tendances instinctives pour le vrai, le bien, le beau. Le réel s'oppose cruellement à l'idéal, et en s'opposant à lui il le fait comprendre, l'impose, et dans une certaine mesure le crée. La réflexion se fait et la tendance consciente se forme, se développe, vit de sa vie propre et tend à devenir la règle et le moteur de la conduite. Et si une fois nous connaissons la portée de la tendance et l'universalité de son objet, si nous la considérons comme un principe général, comme un des fondements de l'ordre universel, une des formes de la vie morale du monde, nous avons en somme l'amour de Dieu sans la personne de Dieu. Chez les rêveurs ou les sensitifs, une sorte de mysticisme sans Dieu peut très bien naître et grandir. Au fond, la philosophie ainsi comprise ne différera pas essentiellement de la religion, les mots mêmes en peuvent être conservés et nous avons toute la série des états d'âme qui vont du mysticisme catholique à l'adoration du protestant ou du déiste, à l'ivresse du panthéiste, pour qui Dieu est la substance infinie en qui nous vivons, et même à l'émotion de l'athée pour qui « Dieu » se réduit à un ensemble de lois morales, à un idéal non réalisé et qui ne le sera sans doute jamais[1]. Et l'idée de Dieu ne varie pas beaucoup plus du déiste à l'athée que du catholique au déiste ; parmi les panthéistes même il en est qui penchent plus d'un côté, d'autres qui tombent de l'autre.

Le philosophe ainsi compris ne doit pas être confondu avec le simple intellectuel. Ce que celui-ci aime surtout c'est l'exer-

(1) Je rappellerai ici l'émotion singulière avec laquelle M. Taine a parlé, dans d'éloquentes pages, de l'axiome éternel, et l'admirable invocation à la nature de Berlioz dans la *Damnation de Faust*.

cice de son intelligence, ce qu'aime l'autre c'est l'objet de cet exercice. Pour lui, la satisfaction personnelle est relativement peu de chose. Il n'est pas dilettante, du moins il ne l'est pas essentiellement. Tel de nos contemporains, dans la préface d'un beau livre, exprime la crainte que ses idées ne soient tombées en lui sur un mauvais terrain, redoute de n'avoir pas assez fait pour elles. Il en est un autre, Guyau, dont on ne saurait lire l'œuvre sans voir ce que la chaleur du sentiment ajoutait en lui à la force de l'idée, sans admirer la puissance de sa sensibilité pour ces grandes abstractions qui remplacent les dieux disparus. Sa sincérité était extrême et sans faiblesse, « sans autre préoccupation que de se mettre en présence de la réalité comme le croyant se met en présence de Dieu ». Et pourtant que de regrets et de tristesse pour celui qui doute de ce qui lui paraîtrait le plus doux à croire, qui ébranle ce qu'il aurait voulu conserver! Notre philosophe n'en garde pas moins jusqu'au bout l'abnégation et le détachement de soi[1] :

Le Vrai, je sais, fait souffrir,
Voir, c'est peut-être mourir ;
N'importe, ô mon œil! regarde[2]. »

Dans sa vie et dans sa mort mêmes aspirations et même courage. « La veille du 31 mars, cet esprit infatigable avait travaillé encore : il dicta quelques pages. Pendant la nuit il laissa pour la première fois sentir aux siens qu'il ne s'était fait aucune illusion sur sa fin prochaine : « J'ai bien lutté, » disait-il, puis voulant adoucir la seule peine qu'il ne fût plus en son pouvoir d'épargner aux autres : « Je suis content, murmura-t-il à demi-voix, oh! absolument content, il faut l'être aussi, vous tous[3]. » Et le passage de ses œuvres qui fut gravé sur sa tombe nous montre aussi la force de l'idéal abstrait, l'amour du penseur pour les idées que son esprit crée, mais qui forment aussi son esprit, et les « équivalents », pour prendre un mot aimé de lui, que des aspirations toujours jeunes mettent à la place des vieilles croyances.

Au type en qui dominent les tendances désintéressées et

(1) Fouillée, *La morale, l'art et la religion, d'après M. Guyau*. p. 191, Paris. F. Alcan.

(2) Guyau, *Vers d'un philosophe*. Paris, F. Alcan.

(3) Fouillée. Ouvr. cité, p. 193.

abstraites ne s'oppose aucun caractère bien précis. Le manque de ces tendances ne se remarque guère et existe d'ailleurs chez bien des gens d'aptitudes et de goûts très variés, de valeur intellectuelle et morale très diverse, s'occupant de leurs plaisirs et de leurs travaux, de science, même de philosophie, de philanthropie, comme on exerce une habitude, un métier, par égoïsme, même par charité, pour le plaisir ou par convenance, mais sans faire de ce plaisir ou de cette convenance un mobile désintéressé et général. Quelquefois la supériorité des goûts peut faire illusion sur la distinction morale de la personne et même la remplacer jusqu'à un certain point comme étant un degré de supériorité morale, ou tout au moins une tendance, un acheminement vers cette supériorité, peut-être même une condition nécessaire de l'élévation. Quand elle disparaît aussi, on a le type de la vulgarité, du manque d'élévation des sentiments, de la bassesse ou de l'immoralité. Les vulgaires aiment à prendre les choses par leur plus petit côté, le seul qui leur soit accessible. Une personne appréciait une fonction en disant que le titre en faisait bien sur une carte de visite; une autre disait — sans malice — qu'il était à désirer que les bonnes ne sussent ni lire ni écrire, sans quoi il n'y avait plus assez de différence entre elles et leurs maîtresses. Le manque de facultés désintéressées, coexistant avec d'autres tendances, peut donner des criminels; l'existence de tendances élevées n'est pas d'ailleurs incompatible avec le crime si ces tendances sont à un moment donné moins fortes qu'un désir violent, qui peut naître dans une personnalité imparfaitement équilibrée. On trouvera chez les aliénistes et les anthropologistes qui s'occupent des criminels, dans les ouvrages de Marc, de Despine ou de Lombroso des exemples des diverses formes de ce type; rappelons ce Rolland qui « offre l'exemple d'une nature instinctive, mauvaise, violente, et d'une absence complète de sens moral, des sentiments généreux et même des sentiments égoïstes rationnels[1]. »

(1) Despine, *De la folie au point de vue philosophique ou plus spécialement psychologique, étudiée chez le malade et chez l'homme en santé*, p. 607. On trouvera dans cet ouvrage une bonne étude sur l'insensibilité morale.

CONCLUSION

Nous avons fini maintenant la revue des tendances concrètes. En se combinant avec les formes abstraites précédemment étudiées, en se combinant aussi entre elles, ces tendances forment différents caractères concrets, et nous en avons déjà rencontré quelques-uns. Mais je veux faire remarquer ici que le principe qui nous a guidés dans cette seconde partie, est celui qui nous a guidés à travers la première. Nous y avions examiné les différentes formes de l'association systématique, son degré de perfection, sa pureté, sa force, sa ténacité et sa sensibilité ; nous venons de voir maintenant quels éléments psychiques en sont le support, quels sont les désirs différents qui peuvent unifier plus ou moins incomplètement l'organisme, autour de quels centres se fait la systématisation. Et nous avons commencé par les principes les moins élevés, pour arriver aux plus hauts. Tout d'abord, c'est une simple tendance ou un ensemble de tendances de l'individu, la nutrition, le besoin sexuel, l'excitation d'un sens quelconque, puis l'individu considéré comme un tout, puis les autres individus, les groupes sociaux, les biens créés par l'activité sociale. Enfin, dans les derniers, l'univers entier est en jeu, l'individu aspire à entrer en communion avec l'ensemble des choses, divinité ou système de lois, à se régler sur lui. La vie individuelle d'abord, puis la vie affective, puis la vie sociale, enfin la vie cosmique ; ainsi le nombre des éléments qui entrent ou sont représentés dans la tendance s'accroît de l'une à l'autre, et le système devient plus large. Voilà la série

des tendances qui, par leur développement particulier, ou par leur absence complète, mais surtout par leur développement et leur prédominance, nous ont donné toute une nouvelle série de types de caractère. Combinons-les avec les premiers en prenant les mêmes séries dans le même ordre, nous aurons une échelle de types allant de la plus haute perfection morale et intellectuelle que l'homme puisse atteindre à l'abjection complète ou à la démence presque absolue. Mais chacun des types d'une série peut se combiner avec un grand nombre des types de l'autre, plusieurs types d'une même série peuvent aussi s'associer, et ceci nous explique l'infinie variété des hommes dont pas un ne ressemble à l'autre, mais qui, soit par l'équilibre de leurs tendances, soit par la prédominance de l'une d'entre elles, rentrent toujours dans les catégories de types concrets ou abstraits que nous avons étudiés.

TROISIÈME PARTIE

LE CARACTÈRE INDIVIDUEL

Si nous nous proposons de déterminer le type psychique d'un individu, nous aurons à rechercher à quelle classe des types abstraits et concrets il doit être rattaché et aussi de quelle façon particulière il présente ces types, à analyser et à expliquer cette allure spéciale. Nous rencontrons ainsi presque toujours trois ou quatre grands faits généraux sur lesquels je dois insister. Ils nous montreront, en effet, comment les formes générales que nous venons d'étudier s'incarnent dans la réalité visible et tangible que nous observons chaque jour, et nous permettront de serrer de plus près ce rapport intime de la loi et du fait qui nous échappe si souvent, non seulement dans le domaine de la psychologie, mais aussi dans celui des sciences physiques et biologiques. Leur considération est absolument nécessaire à toute appréciation un peu précise d'un caractère.

CHAPITRE PREMIER

LA PLURALITÉ DES TYPES DANS UN MÊME INDIVIDU

Les types purs sont extrêmement rares et la pureté absolue n'existe pas. Chez les mieux équilibrés tous les désirs ne sont ni également forts, ni forts proportionnellement à l'importance qu'ils doivent avoir. Mais ce qui fait cette importance, c'est précisément le type de l'individu ou les exigences de son adaptation à la vie sociale. Il en résulte que la forme de l'équilibre variera d'un individu à un autre individu, d'un pays à un autre pays, d'une époque à une autre époque, et cette variation de l'équilibre résultera précisément de la formation et du développement des tendances qui peuvent donner à l'individu un nouveau type particulier. Dans tel milieu, par exemple, un peu de ruse sera nécessaire à l'équilibre mental, parce que si cette ruse n'existe pas chez l'individu, il ne sera plus en harmonie avec son milieu, devra lutter contre lui, et prendre le type de lutte ou de contraste. Dans d'autres circonstances la franchise sera nécessaire. Nous ne pouvons, en effet, espérer que nous rencontrerons le type de l'harmonie complète de l'individu dans l'harmonie et la systématisation absolues du milieu. Les dieux mêmes ne l'ont pas réalisé. Il faut donc s'attendre à trouver jusque dans le type équilibré la prédominance de tendances diverses, et il est essentiel d'indiquer comment l'individu est équilibré et quelles tendances principales concourent à l'harmonie. Les unifiés non plus ne le sont pas complètement. A côté de la tendance maîtresse il y a toujours, mettons presque toujours, des goûts particuliers qui ne se rattachent pas si étroitement à cette tendance qu'il soit impossible d'en supposer d'autres à leur place.

A plus forte raison trouverons-nous la pluralité des types en dehors des équilibrés et des unifiés. Elle est en somme la règle, et quand nous avons établi que telle personne appartient au type des maîtres de soi et en même temps qu'elle présente à un degré élevé l'amour de la richesse, nous n'avons fait qu'ébaucher notre œuvre; il faut déterminer encore les autres goûts qui se trouvent en elle en dehors de la passion principale et qui donneront, à côté du type principal, d'autres sous-types qui peuvent faire considérablement varier la valeur de l'ensemble. Pour les types abstraits la variété est aussi très fréquente. Et il arrive qu'elle coïncide justement avec la variété des types concrets : l'ampleur des systèmes psychiques, leur excitabilité, leur souplesse, tout cela varie à l'infini. Je pourrais citer telle personne assez bien équilibrée, chez qui une des tendances principales, se rapportant à la profession, est ample et très suffisamment souple, et qui à côté présente en même temps des goûts littéraires et artistiques assez raides et maigres; telle autre unifiée, assez passionnée, d'affection vive, avec tendance au despotisme, au moins dans le petit cercle de son influence, qu'elle ne désire nullement élargir, présente en même temps une souplesse très remarquable qui lui fait éviter instinctivement les obstacles trop forts et s'adapter assez bien aux situations qui la contrarient; telle autre, équilibrée, avec prédominance du sens du devoir, mais du devoir appliqué aux petites choses, ayant des règles absolues et immuables sur la façon de se comporter dans les plus petits détails, montre à côté de cette raideur qu'il n'y a pas à tenter d'amoindrir, des veines de fantaisie, de bizarrerie, et je dirai presque, malgré son âge, des goûts d'enfant. Presque toujours, en regardant de près, on trouve des coins d'esprit, quelquefois des parties considérables de l'âme, qui peuvent contraster avec le reste, mais qui souvent, tout en faisant bon ménage avec lui, donnent une allure différente à l'ensemble et influent notablement sur la conduite, sans qu'il se produise pourtant le véritable morcellement de l'esprit qui produirait le type impulsif ou incohérent.

Quelquefois ces divers caractères du même individu ne se révèlent pas facilement. Il faut fréquenter une personne réputée

dure ou froide pour s'apercevoir de tel point sensible qui existe en elle et qui convenablement excité fera mouvoir l'ensemble de la personnalité. Aussi peut-on rarement être sûr des gens et se fier absolument à eux pour le mal comme pour le bien. Sans doute on arrive à des probabilités qui valent à peu près la certitude, mais la certitude même on ne l'atteint pas. Il y a toujours des doubles fonds à prévoir. Souvent telle tendance reste latente, invisible, jusqu'au jour où se présenteront les circonstances qui lui permettront d'agir, et l'individu même en qui elle dort ignorera sa présence et ne s'en méfiera point. « Ne nous induis point en tentation », dit l'Oraison dominicale, et cette demande est sage. Il est toujours prudent sinon de l'éviter pour soi et de l'écarter absolument des autres, au moins, si c'est possible, de la mesurer, de la graduer, et d'être prêt à en suspendre les effets. Mais si la tentation est l'effroi du moraliste, elle est la pierre de touche du philosophe. On a beaucoup discuté sur l'expérimentation psychologique. Le fait est qu'elle est de tous les moments et de toutes les circonstances. Nous faisons ou nous ébauchons une expérience non seulement toutes les fois que nous proposons n'importe quoi à n'importe qui, mais à chaque demande que nous adressons, à chaque parole qui provoque une réponse, à chaque acte qui provoque un acte, nous pouvons ainsi modifier plus ou moins sérieusement dans un sens donné les conditions d'existence d'un esprit, et le nombre de ces expériences finit par suppléer à leur imperfection qui est grande.

Ainsi petit à petit on arrive à dégager de l'observation et de l'expérience une foule de petites constatations qui nous permettent de compléter la variété d'une physionomie. Il y a sans doute aussi des tendances qui ne se développent jamais. Déposées en nous par les hasards de l'hérédité ou d'autres circonstances, elles attendent pour se montrer une occasion favorable qui n'arrive pas ou dont elles ne peuvent profiter. La loi de la sélection naturelle s'applique rigoureusement à elles. Que serait devenu le génie de tel peintre si quelque accident l'avait rendu aveugle à sa naissance? Peut-être un autre art l'aurait-il tenté, peut-être aussi rien n'aurait réveillé la force anéantie. Que de

circonstances moins apparentes peuvent aussi étouffer des désirs naissants, des besoins qui demandent à naitre. Soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, tout ce qui se passe concourt à favoriser certaines tendances, à en arrêter, à en éliminer d'autres. Peu de chose eût sans doute suffi à modifier notablement beaucoup d'entre nous et à nous empêcher tous d'être ce que nous sommes.

Mais ne croyons pas que ces tendances latentes ou définitivement enrayées, et peut-être à moitié absorbées, dirigées par de plus fortes, n'aient aucune importance pour la constatation du caractère. D'abord, à moins qu'elles ne soient bien mortes, — et elles ont la vie dure, — il peut toujours arriver quelque moment où elles triompheront. La dissolution des systèmes supérieurs peut leur laisser le champ libre. Lorsque quelque grande secousse morale, lorsque quelque maladie désorganise l'esprit, ou simplement en affaiblit la coordination, des tendances jusque-là inaperçues et comme ensevelies se prennent à vivre au grand jour. On connaît assez les faits d'atavisme, contestés cependant, la réapparition dans la démence sénile des souvenirs de l'enfance, les changements de caractère qui peuvent suivre une grande crise morale. Les nouveaux sentiments qui apparaissent ainsi ne sortent pas du néant, ils préexistaient en germe, ou pour être plus précis, si les synthèses d'éléments qu'ils sont n'existaient pas encore, quelques-uns au moins de ces éléments existaient déjà et n'attendaient que l'occasion de s'associer selon cette nouvelle forme.

Mais alors même que ces tendances latentes ne doivent jamais se développer, leur importance n'est pas nulle. Elles peuvent se faire sentir par divers moyens, réagir sur les tendances plus favorisées qui dirigent nos actes et sont seules visibles. Les couches inconscientes et profondes qui influent sur notre humeur, sur nos dispositions, et indirectement sur notre volonté même, se composent des sentiments obscurs, mal venus, avortés, qui n'arriveront jamais à la pleine lumière de la conscience et de l'action, qui végètent toutefois misérablement et troublent l'esprit. L'aigreur, l'ennui sans cause apparente, le dégoût, le spleen, sont souvent les effets de ces désirs obscurs et inas-

souvis. Inversement l'entrain, la gaîté, la force qui brillaient auparavant étaient dus à leur effort pour percer, pour se développer, alors que les circonstances pouvaient paraître favorables. Il y a ainsi des poussées de sève mentale quand quelque tendance nouvelle se forme et veut fleurir. La puberté en est le cas le plus général et le plus connu ; on en trouverait d'autres. Mais il arrive que la plante s'étiole et ne fleurit pas et l'impulsion contrariée ne peut que contrarier à son tour, et si elle était susceptible de tenir une large place dans la vie, l'esprit entier s'en ressent, se fane et s'étiole aussi. Evidemment nous ne connaîtrons pas bien un caractère si des tendances de ce genre existent en lui et si nous les ignorons.

J'ai mis les choses au pire ; bien souvent les tendances secondaires ou latentes ne sont pas aussi cachées que cela, ni aussi difficiles à découvrir. Souvent dans l'exercice même de la tendance dominante, dans le développement normal de la forme du caractère, un détail les décèle. Un mot, un geste, peuvent suffire à nous mettre sur la voie. Souvent ce signe sera très visible, apparent à tous les yeux. parfois aussi il sera caché et difficile à interpréter. Il nous montre en même temps la limite d'une tendance et l'existence d'une tendance différente et qui peut être opposée. Un détail nous montre ainsi une tendance partielle à l'économie dans le fastueux, une disposition, chez un homme doux et paisible, à s'emporter lorsque certaines questions sont en jeu, et nous permet de trouver pour une même personne différentes catégories qui lui conviennent toutes, inégalement sans doute, de telle sorte cependant que nous nous exposerions à être complètement déçus, si nous n'en tenions pas compte, dans les prévisions que nous pourrions faire sur sa conduite future.

CHAPITRE II

LA SUBORDINATION DES TENDANCES ET LA SIGNIFICATION DES ACTES

Reconnaître l'existence de tendances différentes ou de systèmes opposés de désirs dans un même individu ne suffit évidemment pas, il faut établir la nature des relations de ces tendances entre elles, leur subordination unilatérale ou réciproque. Cela est indispensable pour porter un diagnostic correct sur le caractère.

Il est des gens, nous l'avons déjà vu, chez qui les tendances sont fortement associées, elles s'entr'aident ou se combattent constamment; il en est d'autres, au contraire, chez qui elles semblent relativement isolées, celle qui domine écarte naturellement les autres sans lutte et même sans conflit, comme un moulin qui prendrait à lui seul toute l'eau d'une rivière empêcherait de fonctionner, sans conflit direct, ceux qui sont au-dessous. Quand ce fait est très net et très fréquent chez une personne, il donne naissance à des types particuliers, mais il peut se produire çà et là sans marquer l'ensemble du caractère d'une empreinte particulière. Il n'influe sur lui qu'indirectement par la valeur propre que certaines tendances en peuvent recevoir. Nous voyons, par exemple, une personne que nous estimons économe commettre un acte qui nous paraît une prodigalité. Avant de porter un jugement il nous faut connaître la signification de cet acte et son rapport aux tendances dominantes. Peut-être, en effet, cette personne économe a-t-elle, en certains cas, du plaisir à dépenser son argent de telle ou telle manière; un goût, une passion l'emporte en elle sur la tendance à l'éco-

nomie. Il se peut aussi que l'acte que nous lui avons vu accomplir soit simplement le résultat irréfléchi de l'habitude et de l'imitation. La personne n'a pas pensé que si elle l'évitait ou le modifiait, il en résulterait pour elle une économie, et la prédominance apparente d'un désir sur l'autre ne provient que de l'absence de lutte. Pour voir si cette prédominance est réelle, faisons que la lutte se produise, avertissons cette personne, montrons-lui ce qui dans son acte restait peut-être inaperçu d'elle, insistons s'il le faut, parce qu'il est parfois difficile de mettre en relation deux désirs, l'un s'évanouissant spontanément dès que l'autre paraît. Il arrivera, ou bien que la personne continuera à agir de même, et *alors* nous saurons que certains désirs sont réellement plus forts que la tendance dominante, ou bien elle modifiera sa conduite et en augmentera l'unification. Il y a certainement chez chacun de nous quelques désirs, et peut-être beaucoup, qui doivent leur existence et leur persistance à cette absence de la lutte qu'une circonstance peut provoquer d'un moment à l'autre. On comprend qu'il est important, pour apprécier la force d'une tendance, de savoir comment elle a été aux prises avec d'autres. Sa présence seule chez une personne adulte suffit à prouver une certaine résistance, ou bien la difficulté du conflit, et par suite encore une assez bonne organisation, toutefois cet état de choses est modifiable dans bien des cas, et il ne manque pas d'exemples où, quand une tendance se développe, ce développement même la fait entrer en conflit avec ses voisines et où l'une d'elles doit s'effacer, se soumettre et parfois se démettre. Ce n'est pas toujours celle qui a l'allure la plus vive et la plus fougueuse qui l'emporte. Ce qui est vrai c'est que ces luttes résultent le plus souvent de circonstances répétées ou toujours les mêmes ; il serait vain de penser à les produire — en général — par quelques remarques faites en passant.

Quelquefois on suppose entre les tendances des relations qui n'existent pas. Quelqu'un fait devant nous un acte qui nous paraît en harmonie avec une tendance que nous lui connaissons, nous rapportons aussitôt cet acte à cette tendance et parfois nous nous trompons, l'acte avait une tout autre origine et

la tendance en question n'a joué d'autre rôle que de ne pas mettre obstacle. Souvent aussi l'erreur inverse est commise et l'on ne voit pas entre les actes ou les tendances des rapports pourtant bien réels.

Il faut porter une grande attention à un caractère essentiel des tendances. Sont-elles une fin? Sont-elles un moyen? Ont-elles une existence propre, sont-elles un désir particulier existant en soi et pour soi et qu'il faut satisfaire? Ne serviraient-elles, au contraire, qu'à satisfaire indirectement une autre tendance et n'auraient-elles de réalité que ce qu'elles en tiendraient d'elles? La Bruyère disait : « Celui qui, logé chez soi dans un palais, avec deux appartements pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol, n'en use pas ainsi par modestie; cet autre qui, pour conserver une taille fine, s'abstient de vin et ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre ni tempérant[1]. » En effet, il est très important, pour apprécier un acte ou un sentiment, de savoir au juste à quoi le rapporter. Tel qui est naturellement avare sera prodigue par intérêt, par amour, par ambition ; tel qui est naturellement modeste et timide se décidera, sous l'empire d'un sentiment violent, sentiment du devoir, amour, à se mettre en avant, et l'audace est quelquefois une des formes mêmes de la timidité.

Notre appréciation, si elle est juste, peut n'avoir qu'une valeur temporaire. Ainsi un acte qui n'était d'abord qu'un moyen peut devenir une fin ensuite, et c'est un cas assez fréquent; moins fréquemment peut-être un acte qui était d'abord une fin en soi se subordonne plus tard et devient un moyen. Parfois elle est très difficile à former. Mais ceci est une affaire d'induction et d'application des règles générales de la logique, je n'ai pas à y insister. Notons seulement que la simulation peut être complète et tromper même son auteur. Tel ou tel croira aimer les réunions et les bals ou la danse qui n'aime que l'occasion d'y rencontrer soit quelqu'un en particulier, soit en général des personnes d'un sexe qui n'est pas le sien.

Des erreurs d'interprétation analogues conduisent à des er-

(1) *Œuvres de La Bruyère*. Ed. des Grands écrivains, I, 168.

reurs sur la valeur d'un sentiment donné. L'impressionnabilité égoïste a été souvent distinguée par les moralistes de la sensibilité altruiste, mais les deux choses n'en sont pas moins bien souvent confondues dans la pratique, parce que cette dernière implique aussi une certaine impressionnabilité. Les différentes formes de l'amour sont souvent mal démêlées ; la tendance sexuelle qui attire un homme vers une femme n'implique par elle-même ni estime ni affection, elle est compatible avec le mépris et avec la haine. Les formes ordinaires des sentiments égarent souvent ceux qui veulent juger. Le langage abonde en équivoques fâcheuses ; au point de vue du caractère, les mots : sensible, lent, timide, fier, doux, n'ont aucun sens précis ou ne désignent que des apparences superficielles et qui peuvent s'allier à des tendances réelles très différentes et même absolument opposées, comme nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois. Il n'y aurait rien à dire si l'on s'entendait pour ne faire signifier à ces mots, précisément, que les apparences qu'ils désignent ; malheureusement c'est ce qu'on ne fait pas, et de grosses confusions se produisent continuellement.

Une fois les rapports établis, il faut aussi en préciser le sens et la portée. La subordination psychique d'une tendance à une autre n'est pas toujours absolue, elle varie avec le temps, avec l'évolution des tendances, elle peut être intermittente ou permanente, enfin elle peut être elle-même subordonnée à d'autres conditions. Le jeu des tendances est excessivement complexe, et il n'y a pas seulement deux tendances en contact. Les variations de deux ou de plusieurs d'entre elles peuvent, selon les organisations, avoir des contre-coups appréciables et très différents. Mais tout ceci est affaire d'observation individuelle et l'on ne saurait guère donner ici des règles générales. Il est assez remarquable que ces différentes nuances dans les dispositions d'une même personne ou de personnes diverses, mais semblables, sont très souvent instinctivement senties sans pouvoir être parfaitement analysées et expliquées. Le « tact » est le moyen de connaissance le moins imparfait quand il s'agit de deviner des états d'âmes, mais il n'est pas infaillible et ses indications doivent être contrôlées. Inutile de dire qu'il varie beaucoup d'une

personne à l'autre. Lombroso cite une jeune fille qui reconnut à son regard un assassin futur. J'ai connu une personne qui m'assurait sentir très bien, et tout à fait instinctivement, la valeur morale des gens dès qu'elle se trouvait en contact avec eux; je n'ai pas eu l'occasion de vérifier absolument la sûreté de son instinct, mais sa manière d'être, très variable et proportionnée à la nature de chacun, me portait à croire qu'elle ne se vantait pas trop. En revanche, il ne manque pas de gens intelligents qui font des erreurs déplorables pour se trop fier à leurs impressions ou plutôt pour s'y mal fier. Autant que j'en puis juger, on ne cherche pas assez à perfectionner en soi la faculté d'apprécier rapidement les autres personnes, on croit l'avoir, ou simplement on la nie. Quand elle se développe en nous, c'est souvent à notre insu ou malgré nous. Il faudrait apprendre d'abord à bien débrouiller et reconnaître ses propres impressions à la vue des gens, puis voir sur quoi elles se fondent, et par suite dans quelle mesure elles sont justifiées, reconnaître les causes de l'erreur quand elle se produit, par exemple la fausse interprétation de l'impression reçue, la négligence d'une impression partielle, le trop d'importance donné à une autre. Cela est assez difficile.

On peut dire en principe qu'un acte, pris en gros, ne signifie *presque jamais* rien par lui-même. Nous lisons dans un journal qu'un homme a donné dix mille francs aux pauvres, qu'un autre s'est jeté à l'eau pour repêcher un noyé ; il n'y a à peu près rien à en conclure : le premier est peut-être un candidat, le second un fou ou un désespéré ; une suite d'actes ou les petits détails d'un acte isolé peuvent seuls prouver quelque chose. Toujours c'est le rapport et la subordination des phénomènes qui nous intéressent et qui ont une signification, le système auquel ils se rattachent et la façon dont ils s'y rattachent, en un mot : l'association systématique et ses modes.

C'est pour cela aussi qu'il ne faut pas trop se fier à l'existence chez une personne de certaines qualités, il faut voir si ces qualités, si vives qu'elles paraissent, ne seraient pas, dans tel cas donné, annihilées par des défauts que nous ne connaissons pas. Pour cela la connaissance des tendances dominantes

et de leur mode de fonctionnement est indispensable. Un tel est bon père, je suppose, c'est une garantie; d'un autre côté il aime le vin. Si les deux tendances entrent en lutte il peut y avoir quelque ressource, on pourra peut-être fortifier la bonne, affaiblir ou dominer l'autre; s'il n'y a pas lutte, mais simplement substitution dans l'esprit, la correction sera beaucoup plus difficile, car il faudra d'abord provoquer la lutte, à moins que la mauvaise tendance ne puisse être éliminée définitivement, ce qui ne pourrait guère s'obtenir que par un changement radical dans les conditions d'existence, souvent impossible. Ni les moyens à employer, ni les résultats ne sont les mêmes.

Il y a un autre écueil à éviter. D'un côté on risque de n'attribuer aucune importance à des symptômes très significatifs, de l'autre on court la chance de prendre comme significatifs des actes ou des mots qui ne se rattachent à rien, de petits sentiments sans racines. Il n'en manque pas chez les femmes ni chez les hommes dont l'esprit et le cœur sont médiocres. Ils ont parfois des appréciations empruntées, des formules apprises, des expansions imitées qui peuvent très bien faire illusion si on ne les connaît que superficiellement. J'en ai vu chez qui l'apparence était frappante et trompait même un instinct assez sûr. La lecture des romans, la fréquentation de personnes mieux douées, en un mot l'imitation sous toutes ses formes, peut créer ou développer cette cause d'illusion qui se produit souvent à peu près inconsciemment et parfois spontanément, ou par coquetterie, désir de plaire et de briller.

CHAPITRE III

L'ÉTAT D'ÉVOLUTION OU DE FIXATION DU CARACTÈRE

Un autre fait qu'il est important de bien considérer avant de porter un jugement sur un caractère, c'est l'état transitoire ou relativement définitif des tendances. Souvent un trait qui nous paraît marquer très nettement une personnalité, un trait réel, et qui a bien au moment de notre observation l'importance que nous lui attribuons, disparaîtra bientôt par suite du développement naturel de l'esprit.

L'évolution de l'homme, de l'enfance à la vieillesse, nous montre toute une série de passions qui naissent, croissent, déclinent et disparaissent. Quand nous parlons du caractère d'un individu il faut entendre, en général, qu'il s'agit de son caractère tel qu'il est pendant la maturité, de 20 ou 25 à 55 ou 65 ans, au moment où il est le plus lui-même. Et ceci me paraît réduire considérablement la portée des critiques adressées à l'auteur qui étudie un caractère sans marquer les degrés de son évolution, qu'on a faites, par exemple, à M. Taine à propos de son portrait de Napoléon. Mais il y a des caractères qui mûrissent de bonne heure, d'autres qui sont moins précoces, et l'affaiblissement peut aussi venir après une durée fort inégale, peut-être même ne venir jamais. Il faut se garder de prendre un trait qui tient à l'âge et au degré d'évolution pour un trait essentiel de la personnalité. Sans doute il appartient bien à cette personnalité, mais pour un temps seulement. Si l'on découvre à un moment donné de l'ardeur amoureuse chez un jeune homme, il ne faut pas en conclure qu'il appartient au type érotique ou même sentimental ; de même si l'on trouve chez un vieillard une certaine indifférence pour ses amis, il ne faut pas en conclure qu'il a été un cœur sec et sans affection. Je prends des

exemples un peu gros, pour bien indiquer le fait et rappeler que dans l'appréciation du caractère il faut tenir grand compte du moment. Sans doute rien n'empêche le caractère d'être ce qu'il est et seulement cela, mais il est essentiel de constater que tel ou tel trait de caractère n'a qu'une valeur provisoire ou temporaire, et qu'il appartient plutôt à l'âge qu'à l'individu. Si, au contraire, nous trouvons une qualité qui contraste avec celles que l'âge ou le degré d'évolution nous ferait attendre, sa signification n'en est que plus grande : l'amour de la réflexion chez un enfant, l'extrême souplesse d'esprit et la fraîcheur des sentiments chez les vieillards sont très caractéristiques et portent la marque propre de la personnalité dont ils sont un élément.

Diverses conditions physiques ou morales, la maladie, des chagrins, des joies, le bonheur et le malheur, une excitation passagère, l'ivresse, etc., peuvent aussi produire des changements dans le caractère. La même règle nous servira à les apprécier. Il faut éviter de les considérer comme non avenus et aussi de ne pas tenir compte des événements qui les ont amenés. Malheureusement, quand on essaie d'en tenir compte, c'est le plus souvent d'une manière qui n'a rien de satisfaisant. Certaines gens disent volontiers, en parlant de quelqu'un qui aura commis des actes très répréhensibles : « Il n'est pas méchant, mais il est malade. » Il y a là une erreur, une perception inexacte d'un fait réel. L'individu peut très bien être malade et méchant à la fois, et méchant parce qu'il est malade. La maladie qui a produit cet effet ne lui enlève pas son caractère naturel ; il faut seulement admettre que cette méchanceté n'a peut-être pas envahi l'être entier, qu'elle est restée limitée, associée seulement à certains états de l'esprit qui disparaîtront avec la maladie. Jugeons ainsi ceux qui ont le vin querelleur. Seulement, comme l'ivresse ne rend pas tout le monde brutal et colère et que tous les malades ne sont pas méchants, il en reste bien, dans tous les cas, une certaine impression fâcheuse au compte de ceux en qui des circonstances, même accidentelles, développent de mauvaises qualités.

Enfin, un autre facteur à remarquer très soigneusement, ce sont les influences sociales. Beaucoup de gens n'ont pour ainsi

dire pas d'existence personnelle, ils représentent surtout les opinions et les sentiments du milieu social dont ils font partie. Tant que le milieu les soutient ils ont l'air de vivre et de sentir, mais quand ils sortent de leur milieu ou que ce milieu change, on voit leurs habitudes s'affaiblir et leurs idées se modifier. Et nous disons ici comme tout à l'heure : la personnalité est bien ce qu'elle est, mais il faut pouvoir apprécier sa solidité, sa persistance future. Comme il y a dans l'individu des tendances qui sont entièrement subordonnées à d'autres, croissent dans une certaine mesure avec elles et disparaissent dès qu'elles sont privées de leur appui, de même il y a des individus dont la nature morale entière est en quelque sorte un prolongement de celle de quelque personne qui la domine, ou l'expression de quelque idée dominante, de quelque désir puissant, du milieu dont elles font partie. Livrés à eux-mêmes ils ne sont presque plus rien, d'insignifiantes poupées.

Pas plus ici qu'ailleurs il ne faut du reste partager les hommes en deux ou trois catégories tranchées. La société sent, pense et agit jusque dans les plus personnels d'entre nous, et il est fort heureux qu'il en soit ainsi. Tous ceux qui adoptent les idées et les passions de leur milieu, tous ceux qui les combattent, tous ceux qui tâchent de les améliorer et de les modifier doivent à la société ou la forme même de leur esprit, ou la matière sur laquelle cet esprit s'exerce. Mais il n'est pas malaisé de voir que, dans ces conditions, l'action individuelle peut considérablement varier d'une personne à l'autre. Les uns reçoivent passivement et les autres s'assimilent, transforment, provoquent même, recherchent l'excitation et réagissent ; ils ne se bornent pas à recevoir, ils rendent à leur milieu parfois plus qu'ils n'en ont reçu. Et ici encore tous les degrés sont possibles et toutes les différences, non seulement d'un individu à l'autre, mais, dans le même individu, d'une tendance à l'autre. Tel repoussera les formes intellectuelles et morales que la société lui offre, qui se laissera docilement imposer la coupe de ses redingotes, et tel acceptera sans résistance tous les préjugés sociaux qui s'insurgera contre la forme de ses souliers et inventera de nouvelles cravates, que d'autres imiteront.

CHAPITRE IV

LES SUBSTITUTIONS POSSIBLES

D'un côté, le caractère évolue et se transforme, de l'autre il existe souvent plusieurs types dans le même individu. Ce sont autant de raisons capitales pour que nous voyions parfois une tendance se substituer à une autre dans la direction de la personnalité ou tout au moins dans une place importante. C'est là encore une chose à considérer dans l'appréciation d'un caractère. Il faut tâcher de déterminer quelles sont, dans un esprit, les tendances imminentes. Toutes celles qui existent dans le moi en dehors du système dominant ne le sont pas. Il en est qui ne croîtront pas, qui ne sont pas envahissantes, qui ne deviendront jamais aptes à exercer une grande influence sur la marche de la personnalité. Il en est qui, au contraire, s'imposeront à la première occasion venue ; la nature des tendances, leur rapport avec le système dominant et avec la forme typique du caractère peuvent nous renseigner avec plus ou moins de précision. La force apparente des tendances a son importance bien évidemment, moins cependant que la nature de leurs associations actuelles ou possibles. On peut ainsi prévoir ou du moins supposer la formation d'une vocation, d'un goût dominant. En étudiant la vie de Darwin, par exemple, on voit bien, semble-t-il, à un moment donné, que les circonstances sont favorables au développement d'une tendance scientifique qui n'existe pas encore, mais qui viendra se substituer plus tard aux goûts, dont quelques-uns, très vifs, sont actuellement en faveur, mais ne sauraient occuper tout l'être. Le sérieux de son caractère, quelques goûts de son enfance, les aptitudes de son esprit, pouvaient faire penser à une vocation scientifique ; en même temps le

caractère peu abstrait de son intelligence, et son dégoût pour les études médicales indiquaient dans quel sens cette vocation pouvait se développer. Des circonstances assez insignifiantes l'auraient cependant empêchée peut-être de se préciser. On sait qu'il faillit être clergyman. Dans la plupart des cas il est impossible de prévoir sûrement les substitutions futures, mais on peut les signaler comme motifs d'espérance ou de crainte, et cela est évidemment très important pour apprécier un caractère, surtout si nous nous plaçons au point de vue pratique de l'éducation.

Il est certaines substitutions que l'âge amène, d'autres que les changements de milieu produisent naturellement, ou parfois telle circonstance imprévue, mais chez un individu donné toutes les substitutions ne sont pas également possibles. Tel débauché deviendra dévot, tel autre sera un fanatique de l'irréligion. Il n'y a guère ici de règles générales à donner. Les éléments de l'esprit, encore épars, pour ainsi dire, peuvent se réunir, se souder, former un tout; ils peuvent dégager aussi certains éléments de la tendance dominante, désagréger celle-ci et former de nouvelles combinaisons plus stables. On trouve ici quelque analogie avec les phénomènes qu'étudie la chimie. Une tendance dominante peut être le résultat de la combinaison d'un grand nombre de désirs partiels et d'idées différentes qui ne sont pas indissolublement unis ; les uns seront appelés, absorbés par d'autres tendances qui les feront sortir de celle où ils se trouvent engagés. D'autres peut-être viendront se substituer à eux, peut-être aussi le système dont ils faisaient partie, désagrégé par leur disparition, se dissoudra, et d'autres profiteront des forces psychiques devenues disponibles. Une secousse morale, une crise provoquée par la disparition d'un sentiment, d'une habitude morale, marque aussi bien souvent le point de départ de la formation d'habitudes nouvelles, de sentiments différents. Quelques observations sur la nature des éléments constituants de la première tendance, sur l'allure générale du caractère, peuvent faire pressentir ce changement. En voyant la manière d'être, par exemple, d'un jeune homme absorbé par quelque désir amoureux, on peut prévoir que l'ambition

succédera un jour à l'amour ; sans qu'elle existe encore en fait, les conditions favorables à son éclosion se rencontrent déjà et des éléments existent dont la réunion et la combinaison avec les circonstances de la vie feront plus tard la tendance dominante. Il arrive qu'une passion apparente, un goût qui semble très développé ne font, pour ainsi dire, qu'occuper par intérim une place vide, et diriger la vie provisoirement en attendant que la vraie dominante soit formée ou ait trouvé les circonstances favorables à son exercice. Un jeune homme, par exemple, présente certaines conditions propices à l'éclosion d'une tendance très caractérisée. Ces éléments, tout en se manifestant, en influençant la conduite, ne se synthétisent pas, restent isolés ; la vie s'emploie dans l'accomplissement de la tâche quotidienne, avec, comme dominantes partielles et successives, des goûts marqués pour des exercices physiques, pour la musique, et parfois pour les réunions mondaines. Pendant ce temps la vraie tendance maîtresse (relativement maîtresse) se forme, à la fois favorisée et combattue par des circonstances particulières qui rendent toute autre occupation impossible, mais ne permettent pas non plus à la tendance nouvelle de s'exercer librement. Et, une fois formée, cette tendance se développe sans supprimer les autres, aidant même au développement de certaines et se combinant avec elles, mais restant prépondérante.

Il est essentiel de s'occuper de ces possibilités de caractère, mais on ne peut guère faire à leur sujet que des hypothèses ; à un certain âge surtout beaucoup d'hommes sont susceptibles de se diriger dans un sens ou dans un autre ; parfois c'est le manque d'une qualité, plutôt que la présence d'une autre, qui détermine la vocation, même assez brillante, et oriente l'esprit vers telle ou telle direction. Il peut y avoir tel homme distingué à qui son incapacité pratique a plus servi que son talent.

En terminant ces remarques sur les diverses apparences du caractère, et les précautions à prendre dans le diagnostic à porter, il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que nous avons toujours suivi le même principe. C'est toujours l'association systématique que nous avons cherchée et ses différentes formes que nous avons essayé de reconnaître, ou ses diverses

qualités. Toute notre tâche dans cette dernière partie a été d'indiquer comment certains systèmes psychiques pouvaient être reconnus malgré des apparences trompeuses, ou même être prévus avant leur formation définitive, et comment il était possible aussi d'apprécier en même temps, à travers ces apparences, leur solidité, leur impressionnabilité, d'autres manières d'être encore.

CONCLUSION

§ 1. — Essai de détermination d'un caractère Gustave Flaubert

I

La conclusion de ce livre doit être une tentative pour appliquer mes principes à la détermination d'un caractère donné. Cela ne va pas sans difficultés. Le plus sûr serait de choisir, pour l'étudier, un caractère bien connu par moi, que j'aurais pu observer « sur le vif », mais la ressemblance n'en pourrait guère être ni constatée, ni contestée. Je préfère donc examiner une personnalité connue, et je prendrai pour sujet de mon travail Gustave Flaubert. Sans doute il y a toujours, en pareil cas, des réserves à faire ; les renseignements donnés par les œuvres d'un auteur, par sa correspondance, par les révélations de ses amis ou de ses parents, sont parfois ou inexacts, ou d'interprétation ambiguë. Quelques détails resteront hypothétiques, mais l'ensemble doit être vrai, et c'est ce qui nous suffit[1].

Flaubert fut une personnalité puissante. Nous voyons tout d'abord en lui un unifié, avec l'amour de l'art pour passion dominante, et par surcroît, un sensible et un ardent. Mais avec ces mots nous n'exprimons pas entièrement sa nature, il pré-

(1) Consulter, outre les romans de Flaubert, où, malgré sa théorie, sa nature se révèle dans une certaine mesure, sa *Correspondance*, 4 vol, avec, en tête, *Souvenirs intimes* de Mme Commanville, sa nièce ; les *Souvenir littéraires* de M. Maxime du Camp ; *Gustave Flaubert*, par M. Zola, article publié dans *Les Romanciers naturalistes* ; *Gustave Flaubert*, par Guy de Maupassant, étude mise en tête des lettres de Flaubert à G. Sand, publiées d'abord séparément ; le *Journal des Goncourt : Lui*, de Mme Louise Collet, et les articles de critique littéraire de MM. Brunetière et Lemaitre. de Sainte-Beuve, de Pontmartin, etc.

sente aussi des contrastes très marqués, beaucoup moins apparents chez la plupart des unifiés, malgré la rareté du type pur, et de plus quelques traits sans rapports essentiels avec ses principales tendances.

Le type unifié est frappant chez Flaubert, et la tendance qui produit l'unification est d'ordre très élevé, c'est une tendance désintéressée : l'amour du beau, et spécialement l'amour du beau littéraire. D'un bout à l'autre de sa vie, elle domina. Dès son enfance il prenait un plaisir extrême à entendre raconter des histoires ; dans ses premières lettres à neuf et dix ans il parle de comédies ou de romans qu'il a dans la tête et qui sont : « la Belle Andalouse, le Bal Masqué, Cardenio, Dorothée, la Mauresque, le Curieux impertinent, le Mari prudent ». La dernière lettre que nous donne sa correspondance le montre préoccupé de l'œuvre à laquelle il travaille, et il y revient dans son dernier billet à M. Maxime du Camp, à la veille de sa mort.

Cette passion absorbante et tenace pour la littérature éclate dans sa correspondance et nous est confirmée par tous les témoins de sa vie. Peut-être voit-on çà et là apparaître l'amour du beau qui n'est pas le beau littéraire, mais c'est rare. « Encore maintenant, écrit-il en 1846, à vingt-quatre ans, ce que j'aime par-dessus tout, c'est la forme, pourvu qu'elle soit belle, et rien au delà... Il n'y a pour moi dans le monde que les beaux vers, les phrases bien tournées, harmonieuses, chantantes, les beaux couchers de soleil, les clairs de lune, les tableaux colorés, les marbres antiques et les têtes accentuées, au delà rien. » Cet idéal était assez restreint déjà, et il le restreignit encore. M. Zola, qui l'a connu pendant la dernière partie de son existence, nous dit : « Il s'était donné tout entier aux lettres, à ce point qu'il était injuste pour les autres arts, la poésie et la musique, par exemple, qu'il appelait avec dédain « les arts inférieurs ». Avec le temps aussi la préoccupation de la forme semble être devenue chez lui encore plus impérieuse, ce qui, raconte Mme Commanville, lui fit un jour s'écrier dans une de ses boutades chaudes et spontanées : « Je me fiche bien de l'Idée ! » puis se mettant aussitôt à rire aux éclats : « Pas mal ça, hein ? c'est d'un bon lyrisme ; je commence à comprendre l'art. » Il ne voyait dans

la morale « qu'une partie de l'esthétique, mais sa condition foncière ».

Il parle de l'art comme d'une religion. A son ami Alfred Le Poittevin, il écrit : « Le seul moyen de n'être pas malheureux, c'est de t'enfermer dans l'art et de compter pour rien le reste; » et à Mme X... : « Oh! va, aime l'art plutôt que moi; » ou encore : « L'humanité nous hait, nous ne la servons pas et nous la haïssons parce qu'elle nous blesse. Aimons-nous donc *en l'art* comme les mystiques s'aiment en Dieu et que tout pâlisse devant cet amour. » L'idée de manquer à son devoir d'artiste en vue d'un intérêt quelconque lui était insupportable : «... Que je crève comme un chien, disait-il, plutôt que de hâter d'une seconde ma phrase qui n'est pas mûre. »

Sa passion était désintéressée. Flaubert aimait le beau, il ne recherchait ni la richesse ni la gloire. A ses yeux la fonction du littérateur était la plus haute, la seule qui valût qu'on s'enflammât pour elle, elle était pour lui une fin et non un moyen. « Arriver à quoi? A la position de MM. Murger, Feuillet, Monselet, etc., Arsène Houssaye, Taxile Delord, Hippolyte Lucas et soixante-douze autres avec? merci. Être connu n'est pas ma principale affaire, cela ne satisfait entièrement que les très médiocres vanités... Je vise à mieux, à me plaire. » Quand dans sa jeunesse on lui parlait de célébrité ou d'influence à exercer, il écoutait, dit Mme Tennant, qui le connut beaucoup à cette époque de sa vie, il souriait et semblait superbement indifférent. « S'il arrivait à quelqu'un de dire que la religion, la politique, les affaires avaient un intérêt aussi grand que la littérature et l'art, il ouvrait les yeux avec étonnement et pitié. Être un lettré, un artiste, cela seul valait la peine de vivre. » Il ne paraît même avoir eu à aucun degré l'ambition de devenir un chef d'école. Sur la fin de sa vie il aurait pu prendre cette attitude, mais il se refusa même à approuver des théories inspirées en partie cependant par un côté de ses œuvres. Bien qu'étant grand admirateur du talent de M. Zola, il protesta toujours contre la doctrine du naturalisme. Il n'aimait ni les écoles ni les théories, sans doute parce qu'il craignait les restrictions à la liberté de l'artiste.

« Il n'eut pas une pensée, dit M. du Camp, pas une pulsation du cœur qui ne fût pour les lettres. » Sa vie à peu près entière fut consacrée à l'art. Ses voyages furent entrepris pour amasser des documents, comme celui qu'il fit aux lieux où fut Carthage, ou employés à développer son sens artistique, à enrichir sa vision intérieure, utilisés au profit de sa passion. Il vécut seul ou presque seul, souvent en province, à Croisset, près de Rouen; travaillant dix heures, quatorze heures par jour, heureux quand il avait écrit au bout de la semaine quelques pages qu'il pût conserver. Il employait cinq ou six années à un ouvrage, se tourmentant à l'excès, attendant sans jamais se révolter que le mot juste s'offrît à lui. Un jour, rentrant chez lui vers minuit, il veut lire une page qui lui avait plu et y trouve une répétion insoupçonnée. Bien qu'il fasse très froid et qu'il soit sans feu, il veut la faire disparaître, puis rencontrant d'autres mots qui le choquent, il se couche et ne peut dormir. Une correction lui vient à l'esprit, il se lève, va, en chemise, écrire sa nouvelle phrase, se recouche, se relève encore et recommence trois fois. Enfin, il prend sa page, se couche définitivement et travaille jusqu'au jour. » (Zola.)

S'il respectait l'art auquel il avait voué sa vie, et s'il n'épargnait rien pour donner à son œuvre la beauté qu'il rêvait, il voulait aussi que tout le monde le respectât comme lui. Son intransigeance était complète, aucune considération extra-artistique ne lui aurait imposé une correction ou un remaniement. Une fois l'œuvre faite, d'ailleurs, et acceptée par lui, il n'y revenait guère et ne corrigeait sur ses épreuves que les fautes typographiques. Elle formait un bloc, et il se résigna un jour à ne pas tenir compte d'une critique qu'il sentait juste, parce qu'il lui était impossible de refaire, sans d'excessifs remaniements, la phrase incriminée — dont le sens seul était discutable. Avec ce culte de l'art il ne faut pas être surpris que l'indifférence du public pour quelques-uns de ses ouvrages lui ait été pénible, ni, sans doute, y voir une contradiction. C'est l'artiste, plus que l'homme peut-être, qui était blessé de voir son œuvre raillée, négligée, et souvent mal comprise.

A la tendance dominante se relient souvent des tendances

subordonnées, secondaires, mais importantes, qui aident surtout à satisfaire la première, mais qui cependant font preuve en certains cas d'une existence relativement indépendante, et, pour ainsi dire, personnelle. J'en vois trois principales chez Gustave Flaubert : le goût pour l'exercice de l'imagination, l'amour de l'érudition, l'habitude d'observer.

La première est, en général, à la base du sens artistique, elle ne se confond pourtant pas avec lui ; on peut aimer beaucoup à rêver tout en étant un médiocre artiste, et la réciproque est possible également. La passion de Flaubert enfant pour les histoires qu'on lui conte nous montre déjà la puissance de ses goûts imaginatifs. Ils restèrent toujours vivaces. « N'importe. disait-il, bien ou mal, c'est une délicieuse chose que d'écrire, que de ne plus être *soi*, mais de circuler dans toute la création dont on parle. Aujourd'hui, par exemple, homme et femme tout ensemble, amant et maîtresse à la fois (il venait d'écrire la promenade de Rodolphe et d'Emma dans *Madame Bovary*), je me suis promené à cheval dans une forêt par un après-midi d'automne, sous des feuilles jaunes, et j'étais les chevaux, les feuilles, le vent, les paroles qu'on se disait, et le soleil rouge qui faisait s'entre-fermer leurs paupières noyées d'amour. » Et ailleurs : « J'ai passé bien des heures de ma vie au coin de mon feu, à me meubler des palais et à rêver des livrées *pour quand* j'aurais un million de rentes! je me suis vu au pied des cothurnes sur lesquels il y avait des étoiles de diamant. » Il y a bien d'autres passages semblables; il serait assez piquant de comparer les rêves de Flaubert et ceux de ses personnages, Emma Bovary, par exemple. Quelles étaient d'ailleurs la précision et la force de son imagination, il suffit pour l'indiquer de rappeler sa lettre à Taine, citée dans l'*Intelligence :* « Mes personnages imaginaires m'*affectent,* me poursuivent, ou plutôt c'est moi qui suis en eux. Quand j'écrivais l'empoisonnement d'Emma Bovary, j'avais si bien le *goût d'arsenic* dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions coup sur coup, deux indigestions très réelles, car j'ai vomi tout mon dîner. » Mais les ouvrages de Flaubert parlent assez par eux-mêmes.

Il eut un goût très vif pour l'érudition. On a pu, en exagérant un peu, y voir la caractéristique de son talent de romancier. Ce qui est sûr, c'est qu'il préparait très consciencieusement ses ouvrages, lisant beaucoup, prenant d'innombrables notes. Pour *Bouvard et Pécuchet*, il avait, dit-il, « absorbé » plus de 1 500 volumes. Une bonne partie du temps assez long qui s'écoulait entre l'apparition de deux ouvrages était ainsi employée à amasser des documents. Avant d'écrire l'*Éducation sentimentale*, « il a feuilleté, dit M. Zola, toute la collection du *Charivari*, afin de se pénétrer de l'esprit du petit journalisme sous Louis-Philippe, et c'est avec les mots trouvés dans cette collection qu'il a créé son personnage d'Hussonnet ». On sait quel mal il se donna, à propos de *Salammbô*, pour reconstituer dans la mesure du possible la civilisation carthaginoise, et ses discussions, en grande partie littéraires, avec Sainte-Beuve, mais surtout scientifiques avec Frœhner. A vrai dire, en bien des cas, il paraît avoir plus feuilleté que lu. Sa curiosité aussi l'entraînait. « Il est, dit le *Journal des Goncourt*, un grand perdeur de temps, s'oubliant en lectures et faisant à tout moment des écoles buissonnières autour de son livre. »

Cet amour de l'exactitude et de la précision qui marque si nettement son imagination et son goût des recherches érudites, et qui se retrouve dans sa franchise, lui inspire aussi l'habitude de l'observation. M. Du Camp l'a vu faire trois ou quatre fois le voyage de Paris à Creil pour bien s'assurer qu'il avait convenablement rendu un effet de paysage. Et cette habitude de l'observation ne paraît l'avoir jamais abandonné : dans les situations les plus douloureuses il note ses impressions et aussi les détails du milieu. Il est intéressant de lire à ce point de vue ses lettres à propos de la mort de sa sœur ou son récit de l'enterrement de Bouilhet.

Mais cet amour de l'exactitude et de l'érudition, tout réel qu'il fût chez Flaubert, et bien qu'il tournât même à la manie, restait subordonné au sens artistique. Le style, la forme, l'art, c'était la fin dernière. « Et le langage devenait tout, et les notes n'étaient plus rien. Il méprisait même l'humanité des personnages, il s'enfonçait dans la cruelle rhétorique qu'il

s'était faite. Comme il le répétait, être exact, ne pas laisser passer une erreur, c'est simplement de l'honnêteté envers le public. Cela va de soi. Il n'y a que les mauvais esprits qui parlent de ce qu'ils ignorent. Puis, si on le poussait, il criait qu'il se fichait au fond de la vérité, qu'il fallait être malade comme lui pour avoir le besoin bête de l'exactitude, et que la seule chose importante et éternelle sous le soleil, c'était une phrase bien faite. » (Zola.)

A côté des tendances qui viennent s'ajouter à la passion dominante, la fortifier et la servir, il y a celles que les nécessités de la vie imposent, que la tendance dominante laisse vivre en s'en servant comme elle peut, en en modifiant le développement et les manifestations, en les restreignant parfois ; il y a aussi celles que la passion principale opprime et finit quelquefois par faire disparaître. Chez Flaubert, ou pour être plus précis, dans tout un côté de Flaubert, nous retrouvons très nettement à cet égard les signes de l'unification.

« Oui, je soutiens, dit-il (et ceci pour moi doit être un dogme pratique dans la vie d'artiste), qu'il faut faire de son existence deux parts : vivre en bourgeois et penser en demi-dieu ; ».et ailleurs : « J'étais né avec tous les vices, j'en ai supprimé radicalement plusieurs, et je n'ai donné aux autres qu'une pâture légère ; » et : « Oui, je mène une sacrée existence, et j'étais né avec tant d'appétits ! mais la sacrée littérature me les a tous rentrés au ventre ». Il se dédommageait, nous l'avons vu, dans le monde de ses rêveries.

Ces mots expliquent, en partie (car il faut faire la part de la maladie qui contribua à l'isoler), la vie tranquille et retirée de Flaubert. Il sacrifia tout à l'art, le calme de l'existence lui fut indispensable et peut-être dut-il, pour une part, à sa vocation d'artiste, ses vertus bourgeoises, car sur ce point tout le monde s'accorde, il fut un bourgeois honnête et rangé, probe et généreux. L'amour de l'art, en effet, a dû lui faciliter l'exercice de ces qualités en l'empêchant, pour sa part, de cultiver les dispositions qui l'auraient, au contraire, gêné ou empêché. Flaubert eut de fortes affections de famille, il montra toujours un grand attachement pour sa mère et pour sa sœur qui mourut

jeune. Pendant très longtemps il donna des leçons à sa nièce. Sur la fin de ses jours il sacrifia sa fortune et s'exposa à une gêne très réelle pour tirer d'embarras cette même nièce dont le mari venait de perdre tout ce qu'il possédait dans des opérations commerciales.

L'amour tint peu de place dans sa vie, et ses idées sur la question étaient assez particulières. Il rêvait un amour pur, idéal, non satisfait, et il éprouva dans sa jeunesse un sentiment de ce genre. A cette époque il faisait deux lieues pour aller mettre un baiser sur la tête d'un terre-neuve qu'une dame caressait. Tout de même « il avait ses coups de désirs ; c'était un gaillard solide dans sa jeunesse et qui tirait des bordées de matelot ». (Zola.) Le *Journal des Goncourt* met à son compte de singulières prouesses. Mais tout cela n'allait pas bien profondément. A Croisset il vivait très solitaire et restait longtemps chaste. Il craignait l'intrusion d'une femme dans sa vie, parmi ses projets et ses notes. Ses lettres d'amour, ses lettres à Mme X... dont le vrai nom n'est pas un mystère, sont fort curieuses. Je pense bien qu'on ne nous les a pas toutes données, mais on l'y voit constamment occupé de littérature, approuvant, critiquant, parlant de ses projets, portant même au style de ses lettres une attention assez soutenue, sans abandon et sans grand souci de pleine sympathie, se réservant au contraire. Dans le récit de Mme Louise Colet, *Lui*, on trouve un fait amusant et qui doit avoir un fond de vérité. L'héroïne du roman écrit à son amant Léonce (Flaubert) les obsessions amoureuses d'un vieillard influent et gémit sur le sort des femmes. « Mes réflexions étaient générales, dit-elle, mais un cœur bien tendre et bien épris y eût puisé des élans d'amour et de dévouement. Dans la réponse que me fit Léonce, je ne trouvai, et ce fut avec un peu de surprise, qu'une énumération curieuse et très érudite de tous les vieillards débauchés et lascifs que les poètes ont raillés depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. »

Flaubert ne poussa pas l'esprit bourgeois jusqu'au mariage. Il refusa toujours de prendre femme et de fonder une famille. L'amitié, en revanche, fut très forte chez lui, mais ici encore se fait sentir l'influence de la tendance dominante. Il écrit à la

sœur de son ami Alfred Le Poittevin, mort jeune et depuis longtemps : « Ton frère... Quels voyages il m'a fait faire dans le bleu, celui-là ! et comme je l'aimais! Je crois même que je n'ai jamais aimé personne (homme ou femme) comme lui !... Je me rappelle avec délices et mélancolie tout à la fois nos interminables conversations mêlées de bouffonneries et de métaphysique, nos lectures, nos rêves et nos aspirations si hautes ! » Plus personnel qu'égoïste, il était très dévoué, « fidèle, sans envie, plus heureux du succès d'un ami que du sien propre » ; mais parfois on supportait difficilement ses exigences. Le *Journal des Goncourt* note que « dans le contact de la vie de tous les jours, se développe en lui une grosse affectuosité qui n'est pas sans charmes ».

Une autre qualité à relever chez lui et en plein accord avec son côté bourgeois, c'est l'amour de la régularité dans le travail. Ce romantique n'attend nullement l'inspiration : « Pégase, disait-il, marche plus souvent qu'il ne vole. »

Les qualités négatives qui décèlent l'unifié ne sont pas moins apparentes chez lui. Si l'amour de l'art lui permet encore de garder un certain nombre de sentiments ordinaires, bourgeois ou humains, il en est d'autres qui lui manquent absolument, qu'il méprise ou qu'il hait. Le mouvement lui fut toujours antipathique. L'antagonisme entre le travail cérébral et l'exercice musculaire arrive chez lui à son maximum. Il lui répugnait même, souvent, de sortir dans son jardin; il n'allait pas, disait-il, une fois par an au bout de sa propriété. A la fin, il lui était même très désagréable de voir marcher les autres. Le seul exercice physique auquel il se plût, c'était celui des organes de la voix. Il aimait à « gueuler » sa prose faite pour la lecture à haute voix, et aussi tout ce qui lui plaisait. Ses domestiques avaient ordre de ne pas se déranger quand ils l'entendaient crier. Le sens littéraire se satisfaisait avec le désir de parler fort, mais il n'en était pas toujours ainsi. Il écrivait de Patras à sa mère : « Je pioche maintenant à faire le derviche hurleur... Maxime en est assommé, je n'en continue pas moins. Un soir, littéralement, j'en avais la poitrine défoncée. »

En dehors de l'art il aimait peu de chose. La science, la phi-

losophie l'intéressaient, mais il ne les estimait guère. Pendant la guerre de 1870, il souffrit beaucoup; le patriotisme s'éveilla en lui, peut-être pas d'une manière bien durable. Auparavant il écrivait volontiers : « Je ne suis pas plus moderne qu'ancien, pas plus Français que Chinois, et l'idée de la patrie m'a toujours paru étroite, bornée et d'une stupidité finie. Je suis le frère en Dieu de tout ce qui vit. » Il ne faut pas se méprendre sur ces derniers mots, ils indiquent tout au plus une vague aspiration vers une harmonie universelle plus vague encore. Flaubert avait un cercle d'affection très restreint, et l'humanité l'intéressait peu. Sa fraternité universelle ne signifiait pas qu'il aimât tout ce qui vit comme on aime un compatriote, mais simplement, je crois, qu'il n'aimait pas plus ses compatriotes que le reste de l'univers, ou que les premiers, étant plus près, l'exaspéraient sans doute davantage.

Il était à peu près inévitable que Flaubert, ainsi disposé, prît l'apparence d'un type de lutte ou de contraste. C'est ce qui arrive aux unifiés dont la tendance maîtresse est contrariée, et le milieu social n'est pas assez bien organisé pour que les grandes facultés qui pourraient le servir y trouvent aisément leur emploi. Les personnes capables d'apprécier et d'encourager avec intelligence la passion artistique de Flaubert ne pouvaient qu'être assez rares, et des froissements et des heurts devaient se produire, que l'isolement relatif ne peut complètement prévenir. De là sans doute, avec sa misanthropie, son mépris et sa haine pour les choses de la vie sociale. Il outra ses sentiments, mais il ne faut pas oublier que le point de départ en fut sans doute une souffrance en somme assez injuste.

La terrible maladie nerveuse qui affligea la jeunesse, et plus tard les dernières années de Flaubert, ne dut pas rester sans influence sur la formation de son caractère. Outre ses effets directs, au sujet desquels on pourrait faire remarquer, d'ailleurs, que les mêmes causes qui l'avaient rendue possible avaient, sans doute, contribué à constituer le talent même et la personnalité de Flaubert dont il serait probablement difficile de les séparer, l'anxiété, l'inquiétude, la crainte des accès ne pouvaient qu'exalter sa sauvagerie et accentuer indirectement

les exagérations de son humeur. Disons, d'ailleurs, une fois pour toutes, qu'avant sa maladie comme pendant la longue rémission qu'il en obtint et dans le reste de sa vie, il paraît bien être resté essentiellement le même en ce qui concerne, sinon la souplesse des tendances que M. Du Camp présente comme fort atteinte, au moins leur nature, leur sens général et leur intensité.

Tout, dans la société, lui paraissait odieux. La politique l'exaspérait. Il est furieux des « conversations de portier » d'un diner chez Magy et se jure de ne plus y mettre les pieds. On avait parlé tout le temps de M. de Bismarck et du Luxembourg. Qu'on pût mettre la religion, la politique ou les affaires sur le même pied que l'art, il en était tout surpris. Il se moquait absolument des questions sociales. Toutes les formes d'association, toutes les solidarités, tout ce qui tendait à le rapprocher des autres lui répugnait. « Il me semble que par le temps qui court, faire *partie de n'importe quoi*, entrer dans un corps quelconque, dans n'importe quelle confrérie ou boutique et même prendre un titre quel qu'il soit, c'est se déshonorer, c'est s'avilir. » Aussi trouve-t-on en lui cette admiration de Néron qui est devenue une sorte de mode et comme un symbole de l'indifférence et du dilettantisme esthétiques. Les petits devoirs de la vie, la vie même lui devenaient insupportables. « La vie est une chose tellement hideuse, que le seul moyen de la supporter est de l'éviter. Et on l'évite en vivant dans l'art, dans la recherche incessante du vrai rendu par le beau. » Il arrive ainsi à un pessimisme ironique et méprisant très caractéristique. On s'en fait une idée par ses œuvres qui tendent à montrer l'universelle vanité du monde, des sociétés et de l'homme. Ce même sentiment se fait jour dans ses lettres. Religions, philosophies, sciences, mœurs, institutions, humanité, autant d'objets de son indifférence ou de son dédain, au-dessus duquel s'élève seule l'idée de la beauté, de la forme admirable.

Aussi ce qu'il détestait par-dessus tout, c'est la laideur sous toutes ses formes, particulièrement dans la pensée humaine. L'indignation chez lui était vive et chronique. Il prétendait lui-même qu'elle le soutenait et que lorsqu'il ne serait plus indigné

il tomberait à plat. Le « bourgeois » est de sa part l'objet d'une haine persistante et féroce, et par bourgeois il entend « quiconque pense bassement ». Il n'a pas assez d'ironies, de sarcasmes, de colères et d'exaspérations contre la platitude, la vulgarité, la banalité, ou même l'insuffisance d'admiration et la faiblesse relative du sens esthétique. Il faut l'entendre parler à Feydeau d'un jeune homme qui rompit un mariage pour avoir trouvé *Fanny*, le roman de Feydau, dans la table à ouvrage de sa fiancée. « J'étais tellement enthousiasmé de ce jeune bourgeois que j'éprouvais tour à tour le besoin de lui faire frapper une médaille en aluminium et celui de l'écorcher vif. Franchement, je l'aurais vu écarteler avec ivresse. » Il n'est pas toujours possible de citer exactement les termes dont il stigmatise la bêtise humaine, celle de M. Thiers entre autres. Le malheur, c'est qu'au fond, pour lui, « penser bassement » c'était bien, je crois, ne pas voir uniquement, partout et toujours, les intérêts, bien ou mal compris, de l'art. Mais cette étroitesse fut pour lui peut-être une cause de force, et elle est si largement compensée en ce monde par des étroitesses différentes !

Voilà à peu près ce qu'étaient chez Flaubert la forme générale de l'esprit et les tendances principales. Nous avons pu déjà entrevoir les qualités de ces tendances. Pour l'ampleur relative, la force, l'ardeur, la persistance de sa passion maîtresse, il suffit de rappeler le labeur acharné qui remplit sa vie et le résultat qu'il obtint. En somme, Flaubert nous a donné l'un des chefs-d'œuvre du roman français et deux ou trois des livres les plus curieux et les plus fortement écrits de notre littérature.

Les désirs étaient très forts chez lui. L'acharnement qu'il mettait à perfectionner sa prose, il le mit parfois à arranger sa personnalité. « J'ai fait depuis longtemps, disait-il, l'éducation à mes nerfs, quelquefois ce sont eux qui se fâchent, et de là résulte le désordre de la machine. » Très poltron dans son enfance, sujet au vertige, il se forçait à rôder seul la nuit, montait dans des clochers d'église, se promenait sur des balustrades et se guérit ainsi. Il eut des affections très vives et très fortes, des haines puissantes, des fureurs brusques et vio-

lentes. Étant à déjeuner chez des amis il apprit la nomination de M. X... dans la Légion d'honneur; il s'emporta furieusement, jeta dans son café son cigare et son ruban, que, pour plusieurs raisons peut-être, il ne voulut plus porter. Une grosse exubérance que constatent ses amis était la conséquence naturelle de la force et de la vivacité de ses sentiments et de l'ampleur de sa nature. Du reste il aimait chez les autres l'intensité des passions et l'ardeur des désirs : les lettres de Berlioz l'enthousiasment.

Si les sentiments de Flaubert étaient ardents, ils étaient également durables. Il faut bien rappeler encore sa patience à corriger ses œuvres. « J'ai été *cinq jours à faire une page* la semaine dernière, écrit-il, et j'avais tout laissé pour cela. » Il fut un ami fidèle, mais il savait garder rancune à qui l'avait froissé et conservait très longtemps des dispositions hostiles. Même dans ses plaisanteries il apportait une ténacité singulière. « Il aimait les farces, dit Guy de Maupassant, les plaisanteries continuées pendant des années. » M. Du Camp ayant fait son article sur *Paris souterrain*, il l'appela « l'égoutier » jusqu'à la fin de sa vie.

Tous ces sentiments si intenses et si persistants se mettaient aussi très aisément en activité. Il sentait très vivement et très facilement. Quand beaucoup d'autres auraient été à peine attentifs, il était exaspéré. « Sa sensibilité cérébrale excessive lui faisait sentir comme des blessures les banalités stupides que chacun répète chaque jour. » (G. de Maupassant.) Il se comparait lui-même à un écorché auquel le moindre contact causait d'effroyables douleurs.

En revanche, la souplesse des sentiments et des idées paraît avoir été peu développée en lui. Il se montrait volontiers intransigeant, restait à son point de vue, et s'il comprenait le point de vue des autres, se gardait de s'y placer. Ses lettres à Mme X... sont fort intéressantes à cet égard. Il vit bien en dehors de son esprit à elle et l'on sent à chaque instant l'oubli ou le dédain naïf de ses exigences, parfois assez naturelles. Lorsqu'il s'agissait de littérature, il devenait intraitable. Sa raideur à l'endroit de ses propres œuvres se justifiait assez, mais dans les

derniers temps de sa vie, toute discussion littéraire avec lui devenait à peu près impossible. « Il ne discutait pas posément, en homme qui a des arguments à faire valoir... ; il procédait par affirmations violentes et perdait presque aussitôt la tête, si l'on ne pliait pas devant lui. Alors, dit M. Zola, pour lui éviter un chagrin, pour ne pas lui faire courir le risque d'un coup de sang, nous disions comme lui ou bien nous gardions le silence. Il était absolument inutile de vouloir le convaincre. »

A la force et à la persistance de ses tendances comme à leur manque de souplesse, il faut rattacher encore certains traits du caractère de Flaubert, sa franchise, qui fut très grande dès son enfance, et le sérieux de ses sentiments. Il n'hésitait pas à louer hautement Victor Hugo à Compiègne, au cercle particulier de l'impératrice. Il n'avait rien de léger, d'insouciant, de brillamment sceptique. Même il resta toujours naïf et crédule, « gobeur ». Déjà dans sa première enfance, à six ans, pour se débarrasser de lui, un vieux domestique l'envoyait au jardin « voir s'il y était ». Le petit Gustave y allait et Flaubert paraît avoir gardé toute sa vie quelque chose de cette disposition.

II

Voilà l'unifié par l'amour de l'art. Si nous en restions là nous n'aurions de Flaubert qu'une idée bien incomplète. Nous avons pu déjà remarquer en lui des phénomènes de contraste. Ils sont très fréquents et prennent parfois une importance considérable. Les plus simples s'expliquent aisément. Ce célibataire endurci éprouva, dit-on, des regrets à la fin de sa vie ; cela est naturel et il n'en faut pas conclure grand'chose, pas plus que de ses désirs passagers d'exercice physique. « L'inaction musculaire où je suis, écrivait-il, me pousse à des besoins d'action furibonde. » Ce sont de ces réactions fréquentes chez les exagérés et qui ne tirent pas à conséquence. D'autre part, ce solitaire par goût et par principe qui méprisait le monde, se croyait obligé à des visites, s'habillait solennellement, « et quand il s'était habillé, cravaté et ganté de blanc, il se posait devant vous avec son « Voilà ! mon bon » accoutumé, où il entrait un peu de joie

enfantine d'un simple romancier qui va chez les grands ». (Zola.)

Cet artiste, ennemi de la société, croyait à la hiérarchie sociale : « une princesse, un ministre sortaient à ses yèux du commun » ; ce pessimiste était un naïf. Il parlait de pendre tous les journalistes et s'attendrissait de l'article que lui consacrait le moindre d'entre eux. Il dédaignait les critiques mais répétait dix ans après, toujours touché, ou frémissant encore, des phrases d'éloge ou de blâme adressées à ses œuvres. Il se plaisait à répéter que « la femme est la désolation du juste », et il avait pour elle une amitié attendrie. De même, tout en vivant très simplement il aimait « le grand luxe, l'élégance somptueuse et l'apparat ». (G. de Maupassant.)

C'est que tous les goûts innés, toutes les tendances dont Flaubert apporta les germes en naissant n'étaient pas étouffés par l'amour de l'art. Dans cette nature vive et puissante ils étaient restés, se satisfaisant comme ils pouvaient, profitant de la lassitude causée par la continuelle tension de l'esprit, et surtout se combinant de leur mieux avec la tendance principale ; ils parvenaient à s'arranger avec elle, alors même qu'au fond ils la contrariaient. Cette manifestation de l'unité générale jusque dans les phénomènes les plus marqués du contraste est très curieuse et très caractéristique chez Flaubert. D'ailleurs cette unité avait des périodes de relâchement; si à de certains moments le besoin d'un exercice musculaire excessif le prenait, il éprouvait aussi, inversement, le dégoût de la littérature. Alors, il criait, s'indignait et blasphémait son dieu. Il écrit à Feydau : « Oui, la littérature m'embête au suprême degré !... Je suis abruti d'art et d'esthétique et il m'est impossible de vivre un jour sans quitter cette incurable plaie qui me ronge. » Mais après avoir subi « les affres du style » il retournait au travail et ses révoltes ne furent jamais longues ni graves.

Ce qu'il faut bien remarquer c'est que la disposition au contraste était en lui très développée. Il en est généralement ainsi chez les nerveux et les sensibles en qui un sentiment est assez aisément remplacé par un sentiment contraire, et qui, alors même qu'ils résistent à ce dernier, ne peuvent s'empêcher d'en

être obsédés. La maladie de Flaubert dut aussi exagérer chez lui cette disposition. Voici quelques faits. Il écrit à Mme X... : « Mais me comprendras-tu jusqu'au bout, supporteras-tu le poids de mon ennui, mes manies, mes caprices, mes abattements et mes retours emportés? Tu me dis, par exemple, de t'écrire tous les jours, et si je ne le fais, tu vas m'accuser. — Eh bien, l'idée que tu veux une lettre chaque matin m'empêchera de le faire. » A la même : « Comment se fait-il que tu me reproches cette phrase : « Je voudrais ne t'avoir jamais « connue! » Je n'en sais pas de plus tendre. Veux-tu que je te dise celle que j'y mettrais en parallèle? C'en est une que j'ai poussée la veille de la mort de ma sœur, partie comme un cri et qui a révolté tout le monde. On parlait de ma mère : « Si « elle pouvait mourir! » A ce qu'il paraît, tout cela n'est pas de mode et paraît drôle ou cruel. » Il y aurait à discuter sur ce dernier fait; je crois qu'au fond il y a bien une ou plusieurs associations par contraste. Dans le désert de Qôseir, il est obligé, avec son ami M. Du Camp, de rester soixante-dix heures sans boire. Il est obsédé par le souvenir des glaces de Tortoni, se plaît à en détailler les agréments et s'obstine à exaspérer son compagnon. Après la mort de Bouilhet, son ami intime, il écrit : « Croirais-tu qu'en suivant son cercueil je savourais très nettement le grotesque de la cérémonie; j'entendais les remarques qu'il me faisait là-dessus, il me parlait en moi, il me semblait qu'il était là, à mes côtés, et que nous suivions le convoi d'un autre. » Pendant toute sa vie il a aspiré à une existence différente de celle qu'il menait, à des voyages en des pays étrangers et pittoresques. Il garda longtemps la vision de l'Orient; en revanche, pendant son voyage en Égypte et en Syrie, il regrettait la Seine et la Normandie et se laissait obséder par l'idée du foyer maternel.

Cette fréquence de l'association par contraste, quand elle coexiste avec un esprit de littérateur ou de philosophe, conduit facilement à l'usage habituel de l'analyse et, lorsqu'on a des raisons de souffrir, à l'amertume, à l'impuissance de goûter le bonheur. Ce fut le cas de Flaubert qui, lorsqu'il ne se laissait pas aller à l'impétuosité de ses sentiments, paraît avoir très sin-

cèrement souffert. « La déplorable manie de l'analyse m'obsède, écrivait-il... Je ne *suis pas fait pour jouir ;* il ne faut pas prendre cette phrase dans un sens terre à terre, mais en sentir l'intensité métaphysique. » Sa nièce confirme cette opinion : « Il y avait, dit-elle, dans la nature de Gustave Flaubert une sorte d'impossibilité au bonheur. »

De là à aimer le malheur, il n'y a pas très loin ; la douleur plaît comme sujet d'observation, et aussi parce qu'elle développe ce qu'il y a de bon et de fort en nous, parce qu'on prend plaisir au mécanisme psychique qui la produit s'il devient habituel, par amour de la singularité, parce qu'on trouve dans la douleur une confirmation de ses opinions sur le monde ou sur l'homme, enfin et surtout peut-être parce que l'habitude du contraste en a fait un besoin. « Il arrive un moment, dit Flaubert, où *l'on a besoin de se faire souffrir,* de haïr sa chair, de lui jeter de la boue au visage tant elle nous semble hideuse. » Il écrit à Bouilhet : « Tu me dis que les punaises de Rouchouk-Hanem te la dégradent; c'est là, moi, ce qui m'enchantait. Leur odeur nauséabonde se mêlait au parfum de sa peau ruisselante de santal. Je veux qu'il y ait une amertume à tout, un éternel coup de sifflet au milieu de nos triomphes et que la désolation même soit dans l'enthousiasme. »

Tout cela n'empêchait point une bonne et grosse gaîté. Nous avons vu que chez Flaubert les goûts disciplinés tant bien que mal n'étaient point anéantis, il y a de l'impulsif chez lui, la force de ses sentiments brise le cadre des idées générales. Il était exubérant, débordant, et cela est incompatible avec une mélancolie continue.

Que l'on tienne compte maintenant de l'intensité de sa dévotion esthétique, de son besoin de contraste, de l'exubérance de sa nature, de son ardeur, d'un certain défaut naturel, d'une forme de la délicatesse des goûts, de sa maladie nerveuse, peut-être, qui pouvait bien affaiblir la coordination générale de la personnalité, de cette naïveté d'enfant qui persistait en lui, on comprendra mieux les dernières formes du contraste qu'il nous reste à examiner chez lui et qui sont très caractéristiques. Je veux parler de l'amour de la bêtise, du vice, et peut-être de l'horrible.

Nous y verrons en même temps la force de la tendance dominante, le sens esthétique qui profite ou tâche de profiter de ce qui lui est le plus opposé, et des tendances secondaires : les goûts d'observer et d'imaginer qui se satisfont à leur aise et suppléent parfois à la réalité même.

Flaubert avait naturellement la plaisanterie assez grosse, il émaille de calembours très vulgaires ses lettres à sa sœur, il signe une lettre à Bouilhet : *Gustavus Flaubertus bourgeoisophobus*, il dépense cent francs pour faire monter un mouton phénomène dans la chambre d'un ami malade et surpris. Il s'amuse, pour rendre les mots plus significatifs, à en altérer l'orthographe, surtout à grand renfort d'*h*, il écrit *hénaurme* et *hhhindigné*. Tout cela est assez innocent, et ce n'est que le commencement, et comme la base naturelle du goût de Flaubert, une sorte de récréation inoffensive. Mais il en vient à cultiver la farce et la bêtise, il collectionne d'immenses quantités de documents sur l'ineptie naturelle à l'homme, il se réjouit toutes les fois qu'il peut mettre la main sur une ânerie « colossale ». « Sa stupidité m'attire, » fait-il dire à saint Antoine devant le catoblépas. Lui, il fut fasciné et passa une partie de son existence à poursuivre ce gibier qui n'est pas très rare. En Égypte il allait fréquemment rendre visite à un Français dont le seul mérite était de lire à haute voix des vers ridicules, et, lorsque M. Du Camp mit fin à ce divertissement, il se fâcha, lui reprocha de ne pas comprendre la grandeur du comique. Étant jeune, il avait, avec ses amis, inventé un personnage, le Garçon, auquel on prêtait les énormités les plus outrées. Plus tard Homais, puis quelques personnages de l'*Education sentimentale* et de *Bouvard et Pécuchet*, lui rendirent des services analogues. Ce dernier roman devait se terminer par une sorte de recueil de bêtises, d'inepties et de platitudes échappées à des écrivains connus ou célèbres. Les notes de Flaubert auraient pu former trois volumes. Il aimait ainsi la bêtise humaine et la vulgarité autant qu'il les haïssait. Il en était exaspéré, elles l'ont blessé, dit Guy de Maupassant, « comme blessent les grands malheurs intimes et secrets », mais il en a joui peut-être aussi fortement. Et, bien que ce plaisir allât directe-

ment contre son sens artistique, il résultait de plusieurs causes assez nettes. Je pense que Flaubert se plaisait à la bêtise, d'abord parce qu'elle flattait un certain goût pour la vulgarité dont il ne se débarrassa jamais complètement, et puis parce qu'il avait plaisir à se sentir supérieur à d'autres et à lui-même, sans doute aussi parce que les platitudes réveillaient et excitaient son amour du beau. Tout cela s'amalgamait en lui et les contraires s'y harmonisaient plus ou moins.

Il aima le vice. Ici encore il faut voir, si nous croyons ce qu'il en dit, la revanche de la nature opprimée, avec l'exercice d'une bonhomie naturelle et la manifestation de son indifférence esthétique pour bien des choses. « Je suis né, écrivait-il, avec un tas de vices qui n'ont jamais mis le nez à la fenêtre. J'aime le vin, je ne bois pas. Je suis joueur et n'ai jamais touché une carte. La débauche me plaît, et je vis comme un moine. » Il avait dompté tous ces goûts, mais de temps en temps on les voyait reparaître ; l'observateur, l'imaginatif en profitaient et l'artiste aussi, de son mieux. Peut-être ce qui a pu en passer dans ses livres explique-t-il, dans une certaine mesure, le reproche d'immoralité qu'on lui prodigua d'ailleurs avec inintelligence. « Je sais peu d'hommes moins « vicieux » que moi, écrivait-il à George Sand, j'ai beaucoup rêvé et bien peu exécuté. » Son goût pour le vice resta donc « platonique », mais il fut très réel. « Mon pauvre Bouilhet me disait souvent : « Il n'y a pas d'homme plus moral ni qui aime l'immoralité « plus que toi. Une sottise te réjouit. » Il y a du vrai là-dedans. Est-ce un effet de mon orgueil ? ou par une certaine perversité ? » Les deux à la fois, probablement, et cette perversité même était le produit de l'association de deux tendances opposées et du besoin général de contraste. Mme Commanville constate aussi son « bonheur » à « découvrir les turpitudes humaines, là surtout où régnaient les dehors de la vertu. » (Encore un plaisir de contraste.) Lui-même écrit : « C'est peut-être un goût pervers, mais j'aime la prostitution, et pour elle-même, indépendamment de ce qu'il y a dessous. » Et il ajoute, montrant toujours l'intervention de son tempérament d'artiste : « Il se trouve en cette idée de la prostitution un point d'inter-

section si complexe! Luxure, amertume, néant des rapports humains, frénésie du muscle et sonnement d'or, qu'en y regardant au fond, le vertige vient, et on apprend là tant de choses! Et on est si triste! Et on rêve si bien d'amour. » Si je ne me trompe, la disposition aux associations des contraires et la passion du contraste qui en résulte éclatent là presque à chaque mot. Un autre passage, bien suggestif, nous renseigne encore : « La folie et la luxure sont deux choses que j'ai tellement sondées, où j'ai si bien marqué ma volonté, que je ne serai jamais (je l'espère) ni un aliéné ni un de Sade. Mais il m'en a cui, par exemple. Ma maladie de nerfs a été l'écume de ces petites facéties intellectuelles. »

A cet amour platonique du vice, faut-il joindre un amour platonique de la cruauté? Sainte-Beuve, dans ses articles sur *Salammbô,* fit entrevoir qu'il s'y pouvait bien rencontrer « une pointe d'imagination sadique ». Flaubert se récria, et, je le crois, sincèrement. Mais Sainte-Beuve n'avait peut-être pas absolument tort, et il peut bien s'être glissé dans Flaubert un certain plaisir à imaginer l'horrible comme il s'y étalait un plaisir à imaginer l'ignoble et le bas. « Flaubert, dit le *Journal des Goncourt,* une intelligence hantée par de Sade auquel il revient comme à un mystère et à une turpitude qui l'affriolent, et gourmand de la turpitude, et la collectionnant, et heureux, selon son expression, de voir un vidangeur manger ce qu'il transporte, et s'écriant, toujours à propos de M. de Sade : « C'est la bêtise la plus amusante que j'ai rencontrée. » Peut-être s'agit-il surtout du côté vicieux du sadisme; il y aurait à discuter. Voici en tout cas ce que Flaubert écrivait à propos de cette même S*alammbô* qui lui valut la remarque de Sainte-Beuve. Il ne faut pas trop conclure d'une lettre faite sur un ton dégagé, mais la plaisanterie et le jeu ont leur signification : « J'ai vingt mille hommes qui viennent de crever et se manger réciproquement les entrailles. J'ai là, je crois, des détails coquets, et j'espère soulever de dégoût le cœur des honnêtes gens. Monseigneur m'a fait faire pas mal de changements et de corrections à mon siège et à ma brûlade (j'ai r'ajouté des supplices)... » Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ce goût de l'horrible qui pour-

rait bien tenir à son désir de surprendre et de choquer les bourgeois, il ne paraît pas s'être jamais développé avec l'ampleur de son amour pour la bêtise.

Ainsi l'unité d'abord, l'unification du caractère et de la vie par le sens artistique et spécialement l'amour de la littérature, le goût de l'érudition, le besoin d'imaginer et d'observer, — puis des qualités de bourgeois rangé et méthodique, l'ampleur, la force, la vivacité des passions, leur ténacité et leur raideur, l'exubérance, la gaîté, la franchise, l'expansion qui en résultent naturellement, — puis, par suite du froissement des tendances dominantes, de l'excessive sensibilité et de la maladie, la misanthropie, le pessimisme, l'horreur de la société, le sens et le goût du néant, l'indignation persistante, — enfin la disposition à l'inversion psychique, au contraste, et, par le retour des tendances primitives comprimées par la passion dominante, résistantes elles aussi et plus robustes que délicates, assez nombreuses et favorisées peut-être indirectement par le mauvais état du système nerveux, la fascination de ce qu'il hait le plus : la bêtise et la laideur morale, le goût du bas, du vicieux et peut-être de l'horrible, voilà ce que nous voyons en Flaubert. Il fut un unifié et un artiste avec un tempérament de contraste et de lutte, avec une nature un peu grosse, quoique très sensible, mais assez complexe, très forte, très vivante, dont les divers éléments, trop vivaces et que la maladie relâcha sans doute un peu, ne pouvaient s'harmoniser complètement, malgré l'empire pris par l'un d'entre eux, qui savait d'ailleurs tirer profit des révoltes mêmes des autres.

§ 2.

J'ai tâché, dans les pages qui précèdent, d'appliquer à la psychologie concrète les grandes lois qui m'avaient paru exprimer le fonctionnement abstrait de l'esprit. Toutes les formes, tous les traits du caractère ont été ainsi ramenés à n'être que des formes particulières de l'association systématique. Les qualités générales du caractère, son allure propre ne proviennent que de la perfection relative de cette association et de l'aspect que

prennent corrélativement les manifestations de l'autre grande loi de l'esprit, l'inhibition systématique, ainsi que les associations par contraste ou par contiguïté et ressemblance. Le fond même du caractère, c'est-à-dire les tendances particulières concrètes qui composent la personnalité, se ramène à des systèmes d'éléments psychiques groupés autour d'un élément prédominant. La différence de ces éléments prédominants produit la diversité des tendances, comme la différence des formes d'association produit les différences de leur allure et de l'aspect général de la personnalité.

Nos grandes lois de l'esprit nous ont donc servi à établir la psychologie générale concrète et la détermination des types, comme elles nous avaient permis d'exprimer la psychologie générale abstraite et le fonctionnement, la vie de l'esprit. Ce n'est pas tout ce que nous avons à attendre d'elles. Comme elles nous font comprendre l'esprit et connaître et classer ses différentes formes, elles peuvent également nous servir à le juger. Prenons la classification des types telle qu'elle a été établie ici, rangeons les différents types d'après l'ordre de décroissance de perfection, d'ampleur, de pureté, de force et de souplesse de l'association systématique pour la première série de nos types, et pour la seconde d'après l'ordre de décroissance de l'importance de l'élément dominateur, — et cette importance se mesure précisément à l'ampleur de la systématisation qu'il suppose établie et qu'il contribue à établir entre l'individu, la société et l'univers, entre l'individu et la société enfin dans l'individu même. Cette série ainsi dressée n'est pas une série de types rangés, classés selon un ordre psychologique plus ou moins arbitraire, elle est une série de types moraux où la valeur morale va décroissant, de sorte que les premiers sont le plus voisins de la perfection et les derniers à l'extrême opposé. Toutes choses égales d'ailleurs, ainsi, l'équilibré, l'unifié, le maître de soi, sont supérieurs au type de lutte, au type de contraste, supérieurs eux-mêmes aux incohérents ; de même le glouton est, toutes choses égales d'ailleurs, inférieur au gourmand, qui est inférieur à l'intellectuel, inférieur lui-même à celui chez qui domineront les passions sociales ou philoso-

phiques désintéressées, ainsi l'égoïsme est inférieur à l'altruisme et celui-ci au dévouement aux choses abstraites. Je n'ai pas eu à développer cette manière de voir, je la signale seulement ici parce qu'il importe d'indiquer la portée des idées générales sur lesquelles cette étude est fondée. Comme elles ont été mon guide dans la psychologie abstraite d'abord, dans la psychologie concrète ensuite, elles peuvent, je crois, nous aider dans l'examen et dans la discussion des problèmes de la morale.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PREMIÈRE PARTIE

LES TYPES PRODUITS PAR LA PRÉDOMINANCE D'UNE FORME PARTICULIÈRE DE L'ACTIVITÉ

LIVRE I

LES TYPES PROVENANT DES FORMES DIVERSES DE L'ASSOCIATION PSYCHOLOGIQUE

LIVRE II

TYPES PROVENANT DES DIFFÉRENTES QUALITÉS DES TENDANCES ET DE L'ESPRIT

DEUXIÈME PARTIE

LES TYPES FORMÉS PAR LA PRÉDOMINANCE OU LE DÉFAUT D'UNE TENDANCE

LIVRE I

LES TYPES DÉTERMINÉS PAR LES TENDANCES VITALES

LIVRE II

LES TYPES DÉTERMINÉS PAR LES TENDANCES SOCIALES

LIVRE III

TROISIÈME PARTIE

LE CARACTÈRE INDIVIDUEL

CONCLUSION

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

